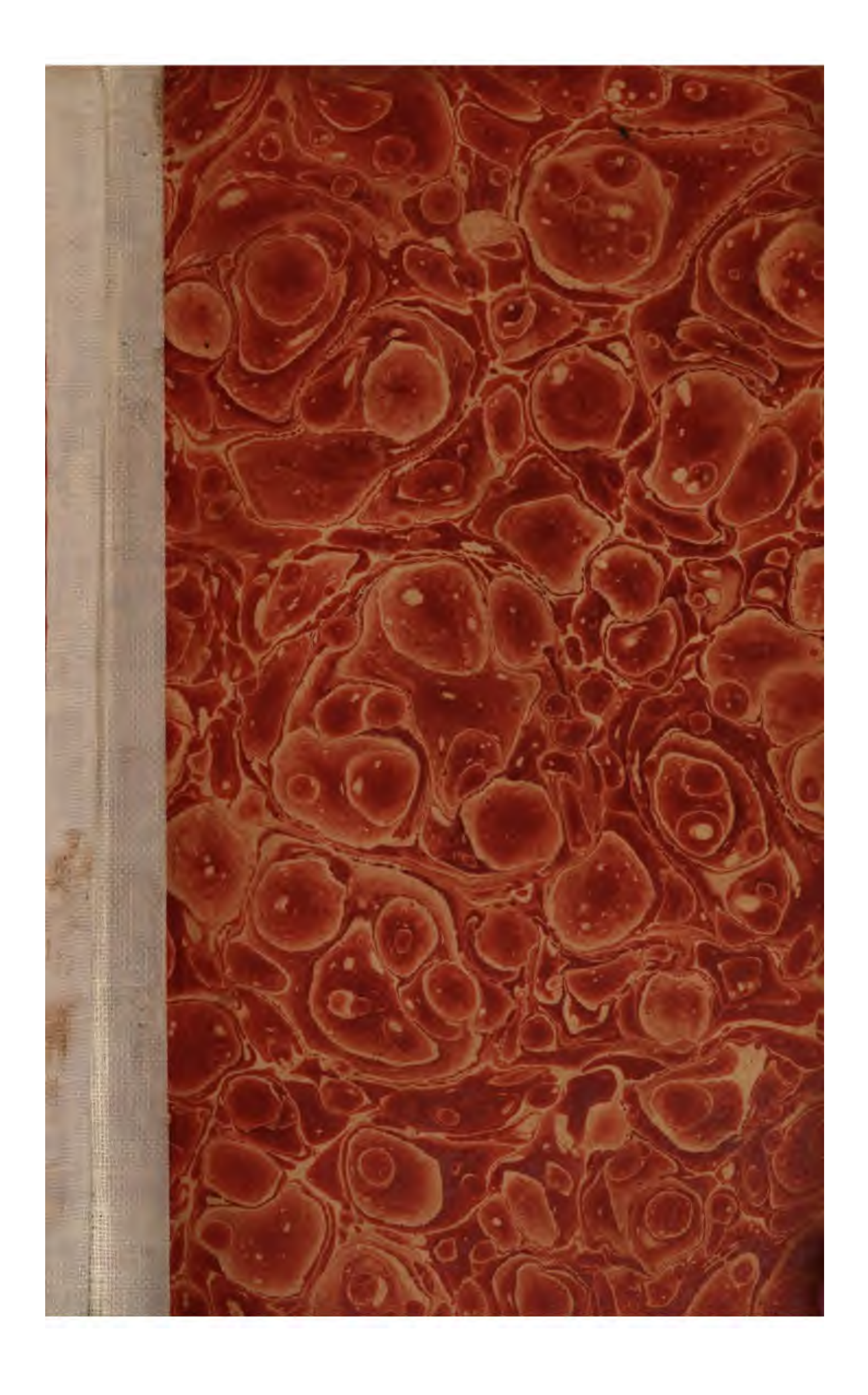
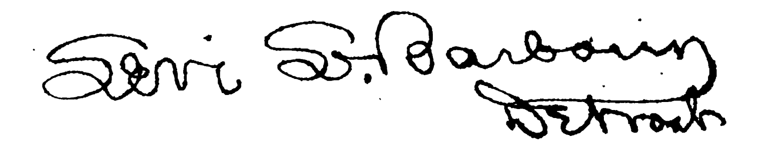



BONNE·ET·BELLE·ASSEZ
Mary Black





LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME TROISIEME.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS;

NOUVELLE ÉDITION,

Mise dans un meilleur ordre, enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques; augmentée de Lettres, Fragmens, Notices sur Madame de Sévigné et sur ses Amis, Éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers;

PAR PH. A. GROUVELLE,

Ancien Ministre Plénipotentiaire, ex-Législateur et Correspondant de l'Institut-National.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

Bequest of
Levi L. Barbour
3-26-26

LETTRES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 291.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 15 Octobre 1674.

IL me semble que je n'écris pas bien ; et si c'étoit une chose nécessaire à moi que d'avoir bonne opinion de mes lettres, je vous prierois de me redonner de la confiance par votre approbation.

J'ai donné à dîner à mon cousin votre fils et à la petite Chanoinesse de Rabutin, sa sœur, que j'aime fort. Leur nom touche mon cœur, et leur jeune mérite me réjouit. Je voudrois que le garçon eût une bonne éducation. C'est trop présumer que d'espérer tout du bon naturel. Il y avoit deux Rabutins dans le régiment d'Anjou que Saint-Géran commande ; il m'en a dit des biens infinis ; l'un des deux fut tué à la dernière bataille que M. de Turenne a gagnée près de Strasbourg, l'autre y fut blessé ; la valeur de ces deux frères est distinguée. Je trouve plaisant que cette vertu ne soit donnée qu'aux mâles de notre maison, et que, nous autres femmes, nous ayons pris toute la timidité. Jamais rien ne fut mieux partagé, ni séparé plus nettement ; car vous ne nous avez laissé aucune sorte de hardiesse. Il y

a des maisons où les vertus et les vices sont un peu plus mêlés. Mais revenons à la bataille.

M. de Turenne a donc encore battu les ennemis, pris huit pièces de canon, beaucoup d'armes et d'équipages, et demeuré maître du champ de bataille. Ces victoires continuelles font grand plaisir au Roi. J'ai trouvé la lettre que vous lui écrivez fort bonne, je voudrois qu'elle pût faire un bon effet. Jamais la fortune ne m'a fait un plus sensible déplaisir qu'en vous abandonnant. Elle a fait encore plus de tort à M. de Rohan. Son affaire va mal *. Il faut regarder le malheur de ceux qui sont plus mal que nous, pour souffrir patiemment les nôtres.

Mandez-moi où en est l'histoire de nos Rabutins. Le Cardinal de Rets est ici. Il a les généalogies dans la tête. Je serois ravie qu'il connût la nôtre avec l'agrément que vous lui donnez. C'eût été un vrai amusement pour Commercy; mais il ne parle point d'y aller. Je crois que vous le trouverez plutôt ici, c'est notre intérêt qu'il y passe l'hiver, c'est l'homme de la plus charmante société qu'on puisse voir.

Ma fille est fort contente de ce que vous lui écrivez, il n'y a rien de plus galant; elle vous promet de vous écrire au premier jour, de la bonne encre **. Mon fils vous rend mille grâces de votre

* Le Chevalier de Rohan avoit fait un complot pour livrer à l'ennemi la place de Quillebeuf. On lui trancha la tête dans le mois suivant.

** M. de Bussy s'étoit plaint de n'avoir pu lire l'apostille de Madame de Grignan écrite d'une encre trop blanche. « C'est, » (disoit-il), une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne » voudroit pas tenir. »

souvenir. Il est vrai que d'être au poste où étoient les Gendarmes, au combat de Senef, c'est précisément être passé par les armes. Quel bonheur d'en être revenu! Adieu, mon cher Cousin.

LETTRE 292.

Au même.

à Paris, ce 24 Janvier 1675.

Je songe fort souvent à vous, mon Cousin, et je ne trouve jamais la Maréchale d'Humières, que nous ne fassions, pour le moins, chacune un soupir à votre intention. Elle est toute pleine de bonne volonté, aussi bien que moi; et tous nos désirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence; car j'y crois, mon Cousin, c'est ma philosophie. Vous, de votre côté, et moi du mien, avec des pensées différentes, nous allons le même chemin : nous visons tous deux à la tranquillité, vous, par vos raisonnemens, et moi par ma soumission. La force de votre esprit, et la docilité du mien nous conduisent également au mépris de tout ce qui se passe ici-bas. Tout de bon, c'est peu de choses : nous avons peu de part à nos destinées : tout est entre les mains de Dieu. Dans de si solides pensées, jugez si je suis capable de comprendre votre tranquillité.

Que dites-vous de nos heureux succès, et de la belle action qu'a fait M. de Turenne, en faisant

repasser le Rhin aux ennemis ? Cette fin de campagne nous met dans un grand repos, et donne à la Cour une belle disposition pour les plaisirs. Il y a un Opéra tout neuf qui est fort beau. Je laisse la plume à Madame de Grignan, mon Cousin, je dis la plume, car pour l'encre, vous savez qu'elle en a de toute particulière.

De Madame DE GRIGNAN.

Je n'ai point trouvé de papier noir, c'est ce qui m'a fait résoudre à me servir de l'encre la plus noire de Paris. Il n'est festin que d'avaricieux, voyez comment celle de ma mère est effacée par la mienne. Je n'ai plus à craindre que les pâtés qui sont presque indubitables avec une encre de cette épaisseur; mais enfin, il faut vous servir à votre mode. En vérité, Monsieur, vous feriez bien mieux d'épargner notre encre et notre papier, et de nous venir voir, puisque vous me faites le plaisir de m'assurer que mon séjour à Paris ne vous est pas indifférent. Venez donc profiter d'un bien qui vous sera enlevé à la première hirondelle. Si je vous écrivois ailleurs que dans une lettre de ma mère, je vous dirois que c'est même beaucoup retarder mes devoirs qui m'appellent en Provence; mais elle trouveroit mauvais de n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent régler ma conduite. Elle en est présentement la maîtresse; et j'ai le chagrin de n'éprouver son autorité qu'en ces choses où ma complaisance et mon obéissance seront soupçonnées

d'être d'intelligence avec elle. Je ne sais pas pourquoi je m'embarque à tout ce discours. Il ne me paroît pas que j'aie besoin d'apologie auprès de vous : c'est donc seulement par le seul plaisir de parler à quelqu'un qui écoute avec plus d'attention, et qui répond plus juste que tout ce qui est ici.

Suite de la lettre de Madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà ce qui s'appelle de la bonne encre. Plût à Dieu que vous fussiez ici ! nous causerions de mille choses, mais sur-tout des sentimens dont la Provençale vous parle, qu'il faut cacher à la plupart du monde, quelque véritables qu'ils soient, parce qu'ils ne sont pas vraisemblables. Corbinelli est ici, il croit que vous ne songez plus à lui ; cependant il vous honore et il vous aime extrêmement. Votre souvenir fait les délices de nos conversations, et des regrets ensuite de vous avoir perdu.

LETTRE 293.

Du Comte DE BUSSY *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, ce 30 Janvier 1675.

Je serois bien difficile, Madame, si je n'étois content de votre encre, et même de votre cœur. Il est vrai que l'encre de Madame votre mère ne fait que blanchir auprès de la vôtre, et vous l'effacez aujourd'hui. Vous vous êtes même sauvée des pâtés : mais de quels écueils ne vous sauvez-vous pas ? La

beauté, l'esprit, la jeunesse et les occasions ne sauroient faire faire le moindre pâté dans votre conduite. Au reste, Madame, si j'avois la liberté d'aller à Paris, vous croyez bien que je la prendrois; mais je vous assure que j'en sortirois quelquefois, quand ce ne seroit que pour recevoir de vos lettres.

LETTRE 294.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 3 Avril 1675.

QUAND mes lettres vont comme des tortues par la tranquille voie du messager, et que vous les trouvez dans une cassette de hardes qui sont d'ordinaire deux ou trois mois en chemin, je ne m'étonne pas que vous ayez envie d'être en colère contre moi : je serois même fort fâchée que vous n'eussiez pas envie de me gronder; mais enfin, vous voyez que je n'ai point de tort; et si ma nièce de Sainte-Marie a compté sur le plaisir de nous mettre mal ensemble, elle est bien attrapée; car je crois que nous avons été brouillés ce que nous le serons de notre vie.

La Maréchale d'Humières parle pour votre retour quand il est à propos, et parle si bien et avec tant de hardiesse et de raison, qu'elle mériteroit de persuader les gens en votre faveur; mais l'heure n'est pas venue. Celle du départ de tout le monde

approche. On avoit parlé de la paix, et vous savez même le changement des Plénipotentiaires; mais en attendant, on va toujours à la guerre, et les Gouverneurs et Lieutenans-Généraux des Provinces, à leurs charges. Toutes ces séparations me touchent sensiblement. Je pense aussi que Madame de Grignan ne nous quittera pas sans quelque émotion: elle m'a priée de vous faire mille amitiés pour elle. Vous avez raison d'être content de son cœur: elle ne perd pas une occasion de me faire voir l'estime qu'elle a pour vous; et moi je veux parler de celle que j'ai pour ma nièce de Bussy. Elle pense comme vous, et ce qu'elle m'a écrit me fait souvenir de vos manières.

A Mademoiselle DE BUSSY, depuis Marquise DE COLIGNY.

Je vous souhaite, ma très-chère, un très-bon et très-agréable époux. S'il est assorti à votre mérite, il ne lui manquera rien.

Au Comte DE BUSSY.

Comme j'écris ceci, je reçois une lettre par laquelle on me mande que ce mari est trouvé. Je trouve plaisant que cette nouvelle soit arrivée justement à cet endroit. Je vous conjure, mon cher Cousin, de m'en écrire le détail. Pour le nom, il est comme on le pourroit souhaiter, si on le faisoit faire exprès. Je vous demande un petit mot de la personne et de sa demeure.

A Mademoiselle DE BUSSY.

Ma chère nièce, je prends un extrême intérêt à votre destinée. Ma fille vous fait ses complimens par avance, et vous embrasse de tout son cœur.

Adieu, l'aimable père, et l'aimable fille, je suis tout à vous.

LETTRE 295.

Au même.

à Paris, ce 20 Mai 1675.

JE pense que je suis folle de ne vous avoir point encore écrit sur le mariage de ma nièce : mais je suis, en vérité, comme folle, et c'est la seule bonne raison que j'aie à vous donner. Mon fils s'en va dans trois jours à l'armée, ma fille dans peu d'autres en Provence : il ne faut pas croire qu'avec de telles séparations je puisse conserver ce que j'ai de bon sens. Ayez donc pitié de moi, et croyez qu'au travers de toutes mes tribulations, je sens toutes les injustices qu'on vous a faites. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Coligny : c'est un établissement pour ma nièce, qui me paroît solide ; et pour la peinture du cavalier, j'en suis contente sur votre parole. Je vous fais donc mes complimens à tous deux, et quasi à tous trois : car je m'imagine qu'à présent vous n'êtes pas loin les uns des autres. Adieu, mon cher Cousin, adieu, ma chère nièce.

LETTRE 296.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE GRIGNAN.

à Paris, mardi 22 Mai 1675.

COMME j'ai l'honneur de connoître Madame votre femme, et le soin qu'elle a des complimens dont on la charge, je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, et que vous me ferez un très-grand plaisir, si vous voulez m'aimer un peu : voyez si on peut mieux se mettre à la raison ; c'est donner que de faire un marché de cette sorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs ; votre société est aimable, et hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. Le héros que j'attends ne reviendra pas sitôt ; elle est triste, mais je suis accoutumée à la voir ainsi quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Besançon (1) que dans le port de Toulon. Vous savez l'extrême blessure de Saint-Géran, et comme sa jolie femme y est accourue avec Madame de Villars ; on croyoit qu'il étoit mort : on mande du 18 qu'il se porte mieux : comme vous ne pourriez épouser sa veuve, je suis persuadée que vous voulez bien qu'il vive*. Voilà une fable (2) des plus jolies ; ne connoissez-vous

(1) Le Roi assiégeoit alors en personne la ville de Besançon.

* Il n'en mourut pas : on trouvera dans les volumes suivans une note sur M. de Saint-Géran. *Voyez* la *Table des Matières*.

(2) C'est la fable de la Fontaine, qui a pour titre : *La Cour du Lion*.

personne qui soit aussi bon courtisan que le renard? Je suis ravie du bien que vous me dites de ma petite; je prends pour moi toutes les caresses que vous lui faites. Adieu, mon très-cher Comte; on ne peut guère vous embrasser plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille complimens.

LETTRE 297.

A Madame DE GRIGNAN.

à Livry, lundi 27 Mai 1675.

QUEL jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées depuis si long-tems. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur: je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris (1), comme vous pouvez vous l'imaginer: M. de Coulanges se conforma à mon état: j'allai descendre chez M. le

(1) Les adieux de la mère et de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, jusqu'où Madame de Sévigné et M. de Coulanges avoient été conduire Madame de Grignan.

Cardinal de Retz ; où je renouvellai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la Rochefoucauld, Madame de la Fayette et Madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses foiblesses devant les forts. M. le Cardinal entra dans les miennes ; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un Religieux de Saint-Victor ; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours ; son secret est répandu ; ses gens sont fondus en larmes : je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre, votre cabinet, votre portrait ! ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'Abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique ; il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur ; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain ; j'avois besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

. . . .

vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conserver la vie ; ne soyez point inquiète de ma santé, je la ménage, puisque vous l'aimez. Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes ; je prie Dieu que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur : il est vrai qu'il y a des pensées et des paroles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis ; je vous remercie, ma chère Comtesse, de votre aimable distinction.

Le Maréchal de Créqui assiége Dinan. On dit qu'il y a du désordre à Strasbourg ; les uns veulent laisser passer l'Empereur, les autres veulent tenir leur parole à M. de Turenne. Je n'ai point de nouvelles des guerriers. On m'a dit que le Chevalier de Grignan avoit la fièvre tierce ; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.

LETTRE 299.

A la même.

à Paris, vendredi 31 Mai 1675.

Je n'ai reçu encore que votre première lettre ; il est vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre absence, et je ne trouve personne qui ne m'en fasse souvenir ; on m'en parle, et on a pitié de moi : n'est-ce pas sur ces pensées qu'il faut passer légèrement ? passons donc. Je fus hier chez Madame de Verneuil, au retour de Saint-Maur, où j'étois allée avec M. le

Cardinal (*de Retz*). Je trouvai à l'hôtel de Sully Mademoiselle de Lannoy (1), mariée au petit-fils du vieux Comte de Montrevel; la noce s'est faite là; jamais vous n'avez vu une mariée si drue; elle va droit à son ménage, et dit déjà *mon mari*; il avoit la fièvre, ce mari, et devoit l'avoir le lendemain, il ne l'eut point. Fieubet * dit: Voilà donc un remède pour la fièvre, mais dites-nous la dose. Mesdames de Castelnau, Louvigny, Sully, Fiesque, vous jugez bien ce que toutes ces belles purent me dire. Mes amies ont trop soin de moi, j'en suis importunée; mais je ne perds aucun des momens dont je puis profiter pour voir notre cher Cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de M. le Coadjuteur; je l'ai vu et embrassé ce matin; il doit ce soir conférer avec son Eminence et d'Hacqueville, pour savoir la résolution qu'il doit prendre: il a été caché jusqu'ici.

Madame la Duchesse a perdu Mademoiselle d'Enghien, un de ses fils s'en va mourir encore, sa mère

(1) Adrienne-Philippe-Thérèse de Lannoy, qui avoit été fille d'honneur de la Reine, épousa Jacques-Marie de la Baume-Montrevel en 1675, et non en 1672, comme il est dit par méprise dans l'Histoire des Grands Officiers de la Couronne.

* Fieubet, Maître des Requêtes, l'un des esprits les plus polis de ce siècle, dit Voltaire, auteur de cette épitaphe si connue de Saint-Pavin.

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin,
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être;
Pleure ton sort, pleure le sien;
Tu n'en fus pas, pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

est malade, Madame de Langeron abîmée sous terre, M. le Prince et M. le Duc à la guerre, elle pleure toutes ces choses, à ce qu'on m'a dit. Je laisse à d'Hacqueville à vous parler de la guerre, et aux Grignans, à vous parler de la maladie du Chevalier: s'il revient ici, j'en aurai soin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saône: c'est ainsi que devraient être nos esprits; mais le cœur les débauche sans cesse: le mien est rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras: c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes pensées sont de la même couleur.

A dix heures du soir.

Nous voici tous chez mon Abbé. Le Coadjuteur est aussi content ce soir, qu'il étoit embarrassé ce matin: l'Abbé de Grignan a si bien ménagé M. de Paris (1), que le Coadjuteur en sera reçu comme un député très-agréable et très-cher: le voilà donc ravi: il verra demain M. de Paris, et reprendra le nom de Coadjuteur d'Arles, qu'il avoit quitté depuis vingt-quatre heures, pour se cacher sous celui de l'Abbé d'Aiguebère. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point sa bonne compagnie; c'est une perte partout, et sur-tout en Provence. L'Abbé croit que la fièvre du Chevalier s'est rendue assez traitable pour le laisser poursuivre son chemin. D'Hacqueville dit que Dinan est rendu. Adieu,

(1) François de Harlay, Archevêque de Paris.

ma

ma très-chère; voici une compagnie où il ne manque que vous; vous y êtes tendrement aimée, vous n'en sauriez douter.

LETTRE 300.

A la même.

à Paris, mercredi 3 Juin 1675.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis celle de Sens; et vous savez quelle envie je puis avoir d'apprendre des nouvelles de votre santé et de votre voyage; je suis très-persuadée que vous m'avez écrit; je ne me plains que des arrangemens ou des dérangemens de la poste : selon notre calcul, vous êtes à Grignan, à moins qu'on ne vous ait retenue les fêtes à Lyon. Enfin, ma fille, je vous ai suivie partout; et il semble que le Rhône n'a point manqué au respect qu'il vous doit. J'ai été à Livry avec Corbinelli : j'en suis revenue promptement, pour ne pas perdre un moment de ceux que je puis employer encore à voir notre Cardinal. La tendresse qu'il a pour vous, et la vieille amitié qu'il a pour moi, m'attachent très-tendrement à lui : je le vois tous les soirs depuis huit jusqu'à dix; il me semble qu'il est bien aise de m'avoir jusqu'à son coucher : nous causons sans cesse de vous : c'est un sujet qui nous mène bien loin, et qui nous tient bien uniquement au cœur. Il veut venir ici; mais je ne puis plus souffrir cette maison, où vous me manquez. M. le Nonce lui manda hier que par un

courrier qu'il avoit reçu de Rome, il venoit d'apprendre sa nomination au Cardinalat. Le Pape (1) a fait une promotion de ses créatures; c'est ainsi qu'on l'appelle : les Couronnes sont remises à cinq ou six années d'ici, et par conséquent M. de Marseille (2). Le Nonce dit à Bonvouloir, qui courut lui faire un compliment, qu'il espéroit bien que présentement le Pape ne reprendroit pas le chapeau de M. le Cardinal de Retz, et qu'il s'en alloit bien faire ses efforts pour en détourner Sa Sainteté, quand même elle le voudroit, puisqu'il a l'honneur d'être le camarade de M. de Retz. Voici donc encore un Cardinal, le Cardinal Spada. Le nôtre s'en va mardi; je crains ce jour, et je sens extrêmement cette séparation et cette perte : son courage augmente à mesure que celui de ses amis diminue.

La Duchesse de la Vallière fit hier profession *. Madame de Villars m'avoit promis de m'y mener, et par un mal-entendu, nous crûmes n'avoir point de places. Il n'y avoit qu'à se présenter, quoique la Reine eût dit qu'elle ne vouloit pas que la permission fût étendue; tant y a, Dieu ne le voulut pas :

(1) Clément X.

(2) Toussaint de Forbin-Janson, Évêque de Marseille, depuis Évêque de Beauvais, ne fut Cardinal qu'en Février 1690, de la promotion d'Alexandre VIII.

* Il y avoit plus de trois ans qu'elle ne recevoit à la Cour, que des affronts de sa rivale et des duretés du Roi. Elle n'y étoit restée, disoit-elle, que par esprit de pénitence. Elle ajoutoit : « Quand la vie de Carmélite me paroîtra trop dure, je me » souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir » (montrant le Roi et Madame de Montespan.)

Madame de Villars en a été affligée. Elle fit donc cette action, cette belle, comme toutes les autres, c'est-à-dire, d'une manière charmante : elle est d'une beauté qui surprit tout le monde; mais ce qui vous étonnera, c'est que le sermon de M. de Condom (*Bossuet*) ne fut point aussi divin qu'on l'espéroit. Le Coadjuteur y étoit, il vous contera comme son affaire va bien à l'égard de M. de Paris et de M. de Saint-Paul; mais il trouve l'ombre de M. de Toulon et l'esprit de M. de Marseille partout.

Madame de Coulanges part lundi avec Corbinelli; cela m'ôte ma compagnie : vous savez comme Corbinelli m'est bon, et de quelle sorte il entre dans mes sentimens. Je suis convaincue de son amitié, je sens son absence : mais, ma fille, après vous avoir perdue, que peut-il m'arriver dont je doive me plaindre? Je ne m'en plains aussi que par rapport à vous, et comme étant un de ceux avec qui je trouve le plus de consolation : car il ne faut pas croire que ceux à qui je n'ose en parler, autant que je voudrois, me soient aussi agréables que ceux qui sont dans mes sentimens. Il me semble que vous avez peur que je ne sois ridicule, et que je ne me répande excessivement sur ce sujet : non, non, ne craignez rien; je sais gouverner ce torrent : fiez-vous un peu à moi, et me laissez-vous aimer, jusqu'à ce que Dieu vous ôte un peu de mon cœur pour s'y mettre : c'est à lui seul que vous céderez cette place. Enfin, je me suis trouvée si uniquement occupée et remplie de vous, que mon cœur

n'étant capable de nulle autre pensée, on m'a défendu de faire mes dévotions à la Pentecôte, et c'est savoir le christianisme. Adieu, ma chère enfant, j'acheverai ma lettre ce soir.

Je reçois votre lettre de Mâcon. Je n'en suis pas encore à pouvoir lire ce qui me vient de vous, sans que la fontaine joue son jeu : tout est si tendre dans mon cœur, que dès que je touche à la moindre chose, je n'en puis plus. Vous pouvez penser qu'avec cette belle disposition, je rencontre souvent des occasions : mais ne craignez rien pour ma santé, je ne puis jamais oublier cette bouffée de philosophie que vous vîntes me souffler ici la veille de votre départ; j'en profite autant que je puis : mais j'ai une si grande habitude à être foible, que, malgré vos bonnes leçons, je succombe souvent. Vous aurez vu comme ce jour douloureux du départ de M. le Cardinal n'est pas encore arrivé : il le sera quand vous recevrez cette lettre. Il est vrai que cela seul mériteroit d'ouvrir une source; mais comme elle est ouverte pour vous, il ne fera qu'y puiser. Ce sera, en effet, un jour très-douloureux; car je suis fort attachée à son mérite, à sa conversation dont je jouis tant que je puis, et à toutes les amitiés qu'il me témoigne. Son âme est d'un ordre si supérieur, qu'il ne falloit pas attendre de lui une fin toute commune, comme des autres : quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place la retraite en son tems, et l'on fait pleurer ses amis.

Que vous êtes plaisante, mon enfant, avec votre gazette à la main! quoi! sitôt, vous en faites vos délices! je croyois que vous attendriez au moins que vous eussiez passé cette chienne de Durance. Le dialogue du Roi et de M. le Prince me paroît plaisant : je crois qu'ici même vous l'auriez pris pour bon. Je reçois une lettre du Chevalier, qui se porte bien; il est à l'armée, et n'a eu que cinq accès de fièvre tierce; c'est une inquiétude de moins: mais sa lettre toute pleine d'amitié, est d'un vrai Allemand; car il ne veut point du tout croire ce qu'on dit d'une retraite du Cardinal de Retz : il me prie de lui dire la vérité; je m'en vais la lui dire. Je ferai tous vos complimens; je suis fort assurée qu'ils seront très-bien reçus; chacun se fait un honneur d'être dans votre souvenir : M. de Coulanges en étoit tout glorieux. Le Coadjuteur vous contera les prospérités de son voyage; mais il ne se vantera pas d'avoir pensé d'être étouffé chez Madame de Louvois par vingt femmes, qui se firent un jeu, et qui croyoient chacune être en droit de l'embrasser : cela fit une confusion, une oppression, une suffocation dont la pensée me fait étouffer, tout cela soutenu par les tons les plus hauts et les paroles les plus répétées et les plus affectives qu'on puisse imaginer : Mme. de Coulanges conte fort plaisamment cette scène. Je vous souhaite à Grignan la compagnie que vous nommez. Mon fils se porte bien : il vous fait mille amitiés. M. de Grignan voudra bien que je l'embrasse, à

présent qu'il n'est pas occupé du tracas du bateau.

M. de Rochefort assiége Huy; la ville est rendue, le château résiste un peu. L'autre jour M. de Bagnols donnoit une fricassée à Mesdames d'Heudicourt et de Sanzei et à Coulanges; c'étoit à la Maison rouge: ils entendent dans la chambre voisine cinq ou six voix éclatantes, des cris, des discours éveillés, des propositions folles : M. de Coulanges veut voir qui c'est; il trouve Madame Baillet, Madaillan, un autre Pourceaugnac, la belle Anglaise et Montalais: en même tems, voilà Montalais * à genoux, qui prie humblement Coulanges de ne rien dire; il a si bien fait que tout Paris le sait, et que Montalais se désespère qu'on sache l'usage qu'elle fait de sa précieuse Anglaise. Je finis, ma très-chère, pour ne pas vous accabler. Hélas! quel changement de n'avoir plus de plaisir que de recevoir de vos lettres, après avoir eu si long-tems celui de vous voir en corps et en âme! je ne me reproche pas au moins de ne l'avoir pas senti.

Madame DE COULANGES.

On ne regrette plus que les gens que l'on hait; je le sais depuis que vous êtes partie : on ne suit que les gens que l'on hait; je pars samedi pour marcher sur vos pas, et je ne serai contente de mon voyage que quand j'aurai fait quelque trajet

* Mademoiselle de Montalais dont il est parlé tome II, dans une note de la Lettre du 8 Juillet 1672, page 303.

sur le Rhône. J'ai été aujourd'hui à Saint-Cloud; on m'y a parlé de vous, et j'en ai été fort aise, car ma haine pour vous ressemble si fort à de l'amitié, que je m'y méprends toujours. Je suis très-humble servante de M. de Grignan.

LETTRE 301.

A la même.

à Paris, vendredi 7 Juin 1675.

ENFIN, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix; mais quand je songe que c'étoit vous-même que j'avois, et que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur ce passé sans une grande tendresse et une grande douleur. Il y a des gens qui ont voulu me faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodoit; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenoient les miennes, vous faisoit assurément une grande fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue; et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on ne

peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traitée bien durement, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions; j'écoute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amies, je vais, je viens; mais quand je puis parler de vous, je suis contente, et quelques larmes me font un soulagement non-pareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté; vous jugez bien que vous ayant vue partout, il m'est difficile dans ces commencemens de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révérée; nous étions en solitude aux Tuileries; j'avois dîné chez M. le Cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne pas vous voir. J'y causai avec l'Abbé de Saint-Michel, à qui nous donnons, ce me semble, comme en dépôt, la personne de son Eminence; il me parut un fort honnête homme, un esprit droit et tout plein de raison, qui a de la passion pour lui, qui le gouvernera même sur sa santé, et l'empêchera bien de prendre le feu trop chaud sur la pénitence. Ils partiront mardi; et ce sera encore un jour douloureux pour moi, quoiqu'il ne puisse être comparé à celui de Fontainebleau. Songez, ma fille, qu'il y a déjà quinze jours, et qu'ils vont enfin, de quelque manière qu'on les passe. Tous ceux que vous m'avez nommés apprendront votre souvenir avec bien de

la joie ; j'en suis mieux reçue. Je verrai ce soir notre Cardinal ; il veut bien que je passe une heure ou deux chez lui les soirs avant qu'il se couche, et que je profite ainsi du peu de tems qui me reste. Corbinelli étoit ici quand j'ai reçu votre lettre ; il a pris beaucoup de part au plaisir que vous avez eu de confondre un Jésuite : il voudroit bien avoir été témoin de votre victoire. Madame de la Troche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez en repos de ma santé, ma chère enfant, je sais que vous n'entendez pas de raillerie là-dessus. Le Chevalier de Grignan est parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre lettre chez M. de Turenne. Nos frères sont à Saint-Germain ; j'ai envie de vous envoyer la lettre de la Garde ; vous y verrez en gros la vie qu'on fait à la Cour. Le Roi a fait ses dévotions à la Pentecôte : Madame de Montespan les a faites de son côté * ; sa vie est exemplaire ; elle est très-occupée de ses ouvriers, et va à Saint-Cloud où elle joue au hoca.

A propos, les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête, quand le Coadjuteur me dit qu'en allant à Aix il y avait trouvé M. de Grignan jouant au hoca ; quelle fureur ! au nom de Dieu, ne le souffrez point ;

* Il se fit une séparation momentanée du Roi et de Madame de Montespan. Mais Bossuet, par les exhortations duquel elle s'étoit décidée, ne jouit pas long-tems de ce succès. Les amans ne se furent pas revus et n'eurent pas causé un quart-d'heure, qu'ils congédièrent toute l'assistance ; et il en advint (dit Madame de Caylus) la Duchesse d'Orléans et le Comte de Toulouse.

il faut que ce soit là une de ces chóses que vous devez obtenir, si l'on vous aime. J'espère que Pauline se porte bien, puisque vous ne m'en parlez point; aimez-la pour l'amour de son parrain (*M. de la Garde*). Madame de Coulanges a si bien gouverné la Princesse d'Harcourt, que c'est elle qui vous fait mille excuses de ne s'être pas trouvée chez elle quand vous allâtes lui dire adieu: je vous conseille de ne point la chicaner là-dessus. Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse (1); il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doive être immuable; toute autre immuabilité est une imperfection; il étoit bien en train de discourir aujourd'hui. Madame de la Troche et le Prieur de Livry étoient ici: il s'est bien diverti à leur prouver tous les attributs de la Divinité. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse; mais quand pourrai-je vous embrasser de plus près? La vie est si courte; ah! voilà sur quoi il ne faut pas s'arrêter: c'est maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

(1) On voit en Provence plusieurs sortes d'arbres qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles, lesquelles demeurent vertes toute l'année; tels sont l'olivier, l'oranger, les chênes-verts, et les lauriers, etc.

LETTRE 302.

A la même.

à Paris, mercredi 12 Juin 1675.

Je fus hier assez heureuse pour aller me promener avec son Eminence tête-à-tête au bois de Vincennes: il trouva que l'air me seroit bon: il n'étoit pas trop accablé d'affaires: nous fûmes quatre heures ensemble; je crois en avoir bien profité; du moins les chapitres que nous traitâmes n'étoient pas indignes de lui. C'est ma véritable consolation que je perds en le perdant; et c'est moi que je pleure, et vous aussi, quand je considère toute la tendresse qu'il a pour nous. Son départ achève de m'accabler.

Madame de Coulanges partit lundi fort triste, mais fort satisfaite d'avoir Corbinelli. Savez-vous l'affaire de M. de Saint-Vallier? Il étoit amoureux de Mademoiselle de Rouvroi; il a fait signer le contrat de mariage au Roi, pas davantage; il emprunte avec confiance dix mille écus à Madame de Rouvroi sur l'argent qu'elle doit donner; et puis tout d'un coup il envoie une promesse de dix mille écus à Madame de Rouvroi, et s'en va je ne sais où. Le Roi dit sur cela: Je trouve fort bon qu'il se moque de Madame et de Mademoiselle de Rouvroi; mais de moi, c'est ce que je ne souffrirai pas. Sa Majesté lui a fait dire, ou qu'il revienne épouser la belle, ou qu'il s'éloigne pour jamais, et qu'il envoie la démission de sa charge, faute de quoi elle sera

taxée. Ce procédé est si complètement ridicule du côté de Saint-Vallier, qu'on croit que c'est un jeu pour y faire consentir le père. Le Roi avoit donné à Saint-Vallier un brevet de retenue de cent mille livres et une pension de six mille francs en faveur du mariage. Vous voyez donc que ces brevets si rares se donnent quelquefois.

J'étois hier au soir avec Madame de Sanzei et d'Hacqueville; je vis entrer Vassé; nous crûmes que c'étoit son esprit; c'étoit son corps très-maléficié. Il est ici *incognito*, et vous fait mille et mille complimens. J'ai regret aux trois semaines que vous pouviez passer avec M. le Cardinal de Retz, qui ne part que samedi. J'admire comme, jour à jour, et toujours triste, le tems s'est passé depuis votre départ. Vous ai-je mandé que M. le Duc a encore perdu un fils? Ce sont deux enfans en huit jours.

Je reçois votre lettre de Grignan du 5: elle m'ôte l'inquiétude de votre santé. Vous dites une chose bien vraie, et que je sens à merveille, c'est que *les jours qu'on n'attend point de lettres ne sont employés qu'à attendre ceux qu'on en reçoit.* Il y a certain degré dans l'amitié, où l'on sent toutes les mêmes choses; mais vous souhaitez de vos amis une tranquillité qu'il est bien difficile de vous promettre; vous ne voulez point qu'ils vous servent, qu'ils sollicitent, qu'ils s'intéressent pour vous; je crois vous l'avoir déjà dit, il n'est pas possible de vous accorder avec eux; car il se rencontre malheureusement que leur fantaisie est justement de

faire toutes ces choses : mais comme il est plus établi que ce sont nos amis qui nous servent, que de vouloir que ce soient nos seuls ennemis, je crois, ma chère fille, que vous ne gagnerez pas ce procès-là, et que nous demeurerons en possession de vous témoigner notre amitié toutes les fois que nous le pourrons, comme on l'a toujours observé depuis la création du monde ; c'est-à-dire, depuis qu'il y a de la tendresse. Vous m'avez fait plaisir de me parler de mes petits enfans ; je crois que vous vous divertissez à voir débrouiller leur petite raison. Je souhaite fort que vous n'alliez point à Aix ; vous serez bien plus en repos à Grignan, et vous y ferez revenir plutôt M. de Grignan ; obtenez encore cette petite absence de sa tendresse, et tâchez de faire venir M. l'Archevêque passer les chaleurs avec vous ; vous n'en serez point incommodés avec le secours de votre bise. J'attends une grande lettre de M. de Grignan ; est-il possible qu'il trouve les jours trop courts pour m'écrire, et que je les trouve moi d'une longueur qui pourroit faire entreprendre un bâtiment, en le commençant un peu matin ?

Madame de Montespan continue le sien, elle s'amuse fort à ses ouvriers ; MONSIEUR la voit souvent : elle va à Saint-Cloud jouer à l'ombre ; il y a des Dames qui vont la voir à Clagny : Madame de Fontevrauld, qui doit y passer quelques jours, venoit dans la joie de voir son père qu'elle aime ; elle pensa mourir de douleur de le trouver sans pouvoir prononcer une parole, tout assoupi, tout prêt à retomber

dans l'état où il a été; cette vue la fait mourir. L'Abbé Têtu la gouverne fort; j'admire le soin qu'a la Providence de son amusement; quand l'une (*Madame de Coulanges*) s'en va à Lyon, il en vient une autre d'Anjou *.

On dit chez M. Colbert et chez le Maréchal de Villeroi, que M. de Montécuculli (1) a repassé humblement le Rhin; que M. de Turenne, par un excès de civilité, l'a reconduit, et a passé la rivière après lui. La tête tourne à nos pauvres ennemis; la vue de M. de Turenne les renverse. Huy n'est pas encore pris. Je fais mon paquet chez M. le Cardinal: il a un peu la goutte, j'espère que cela l'arrêtera. Je vous plains de n'avoir pas eu le plaisir de le voir autant qu'il a été ici.

On nous assure que Huy est pris du 5 au 6, sans que personne ait été tué. La Reine alla hier faire collation à Trianon; elle descendit à l'église, puis à Clagny, où elle prit Madame de Montespan dans son carrosse, et la mena à Trianon avec elle.

* Voici ce que dit Madame de Caylus de l'Abbesse de Fontevrauld : « Je sais par des gens qui l'ont connue qu'on ne pourroit » rassembler, dans la même personne, plus de raison, plus » d'esprit et plus de savoir. Son savoir fut même un effet de sa » raison. Religieuse sans vocation, elle chercha un amusement » convenable à son état : mais ni les sciences, ni la lecture, ne » lui firent rien perdre de ce qu'elle avoit de naturel. »

(1) Général de l'armée Impériale, et l'un des plus grands Capitaines de son siècle.

LETTRE 303.

A la même.

à Paris, vendredi 14 Juin 1675.

C'EST au lieu d'aller dans votre chambre, que je vous entretiens, ma chère enfant ; quand je suis assez malheureuse pour ne vous avoir plus, ma consolation toute naturelle, c'est de vous écrire, de recevoir de vos lettres, de parler de vous, et de faire quelques pas pour vos affaires. Je passai hier l'après-dîné avec notre Cardinal : vous ne sauriez jamais deviner de quoi nous parlons quand nous sommes ensemble. Je recommence toujours à vous dire que vous ne pouvez trop l'aimer, et que je vous trouve heureuse d'avoir renouvelé si solidement toute l'inclination et la tendresse naturelle qu'il avoit déjà pour vous. Mandez-moi comment vous vous portez de l'air de Grignan, s'il vous a déjà bien dévorée, et de quelle façon je dois me représenter votre personne. Votre portrait est très-aimable, mais beaucoup moins que vous, sans compter qu'il ne parle point. Pour moi, n'en soyez point en peine, ma règle présentement est d'être déréglée ; je n'en suis point malade. Je dîne tristement ; je suis chez moi jusqu'à cinq ou six heures ; je vais le soir, quand je n'ai point d'affaires, chez quelqu'une de mes amies ; je me promène selon les quartiers ; mais je vais tout céder au plaisir d'être avec M. le Cardinal : je ne perds aucune des heures qu'il peut me donner,

et il m'en donne beaucoup ; j'en sentirai mieux son départ et son absence : il n'importe ; je ne songe jamais à m'épargner ; après vous avoir quittée, je n'ai plus rien à craindre : j'irois un peu à Livry sans lui et sans vos affaires, mais je mets les choses au rang qu'elles doivent être, et ces deux choses sont bien au-dessus de mes fantaisies.

La Reine fut voir Madame de Montespan à Clagny, le jour que je vous avois dit qu'elle l'avoit prise en passant ; elle monta dans sa chambre, où elle fut une demi-heure ; elle alla dans celle de M. du Vexin, qui étoit un peu malade, et puis emmena Madame de Montespan à Trianon, comme je vous l'avois mandé. Il y a des Dames qui ont été à Clagny ; elles trouvèrent la belle si occupée des ouvrages et des enchantemens que l'on fait pour elle, que pour moi je me représente Didon qui fait bâtir Carthage : la suite de cette histoire ne se ressemblera pas. M. de la Rochefoucauld et Madame de la Fayette m'ont fort priée de vous faire leurs complimens : nous craignons bien que vous n'ayez tout du long Madame la Grande-Duchesse (1). On lui prépare ici une prison à Montmartre, dont elle seroit effrayée, si elle n'espéroit pas de la faire changer ; c'est à quoi elle sera attrapée : ils sont ravis en Toscane d'en être défaits. Madame de Sully est partie : Paris devient fort désert ; je voudrois déjà en être dehors. Je dînai hier avec le Coadjuteur chez M. le Cardinal ; je le

(1) Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, Duc d'Orléans, et de Marguerite de Lorraine sa seconde femme.

chargeai

chargeai de vous faire l'Histoire Ecclésiastique. M. Joli (*l'Evêque d'Agen*) prêcha à l'ouverture (*de l'assemblée du Clergé*); mais comme il ne se servit que d'un vieux évangile, et qu'il ne dit que des vieilles vérités, son sermon parut vieux. Il y auroit de belles choses à dire sur cet article.

La Reine a dîné aujourd'hui aux Carmelites du Bouloi, avec Madame de Montespan et Madame de Fontevrauld : vous verrez de quelle manière se tournera cette amitié. On dit que M. de Turenne reconduit les ennemis jusque dans leur logis; il est assez avant dans leur pays. Vous recevrez un si gros paquet de d'Hacqueville, que c'est se moquer que de vouloir vous apprendre quelque chose aujourd'hui. J'ai le cœur bien pressé de notre Cardinal; je le vois souvent et long-tems, et cela même augmente ma tristesse : il s'en va demain.

LETTRE 304.

A la même.

à Paris, mercredi 19 Juin 1675.

Je vous assure, ma très-chère, qu'après l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé à nul autre, je n'en pouvois faire un plus douloureux que celui que je fis hier au Cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis; leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux; et quand je vis son Eminence

avec sa fermeté, mais avec toute sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner, nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde, nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes, et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée; et je vous redis encore que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, et avec tous les hommes qui étoient restés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris; ils m'arrêtèrent à coucher, sans beaucoup de peine: j'ai mal dormi: le matin, j'ai embrassé notre cher Cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation; elle a trouvé la fontaine assez en train; mais en vérité, elle l'auroit ouverte, quand elle auroit été fermée. Celle de Madame de Savoie (1) doit ouvrir tous ses robinets. N'êtes-vous pas bien étonnée de cette mort du Duc de Savoie (*Charles-Emmanuel*), si prompte et si peu attendue à quarante ans? Je suis fâchée que ce que vous mandez sur l'assemblée du Clergé n'ait point été lu; la fidélité de la poste est quelquefois incommode. Ces Prélats donnent quatre millions cinq cent mille livres; c'est une fois plus qu'à l'autre assemblée: la manière dont

(2) Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, Duchesse de Savoie.

on y traite les affaires est admirable; M. le Coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaisant ce que vous dites de Lannoi (1), et de ce que l'on demande sous le nom d'établissement. Je dirai à Mesdames de Villars et de Vins votre souvenir : c'est à qui sera nommé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne; il y a eu même à Rennes une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes voulut par sa présence dissiper le peuple; il fut repoussé chez lui à coups de pierres; il faut avouer que cela est bien insolent. La petite personne mande à sa sœur qu'elle voudroit être à Sully, et qu'elle meurt de peur tous les jours : vous savez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

M. le Duc fait le siége de Limbourg. M. le Prince est demeuré auprès du Roi; vous pouvez juger de son horrible inquiétude. Je ne crois pas que mon fils soit à ce siége, non plus qu'à celui de Huy. Il vous embrasse mille fois : j'attends toujours de ses lettres; mais des vôtres, mon enfant, puis-je vous dire avec quelle impatience! je trouve comme vous, et peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un ordinaire à l'autre : ce tems qui me fâche quelquefois de courir si vite, s'arrête tout court, comme vous dites; et enfin, nous ne sommes jamais contens. Je ne puis encore m'accoutumer à ne point vous voir, ni trouver, ni rencontrer, ni espérer : je suis accablée de votre absence, et je ne sais point bien détourner mes idées. M. le Cardinal vous auroit

(1) Madame de Montrevel.

un peu effacée; mais vous êtes tellement mêlée dans notre commerce, qu'après y avoir bien regardé, il se trouve que c'est vous qui me le rendez si cher; ainsi, je profite mal de votre philosophie : je suis ravie que vous vous sentiez aussi un peu de la foiblesse humaine.

Voilà un portrait qui s'est fait brusquement sur le Cardinal : celui qui l'a fait n'est point son intime ami; il n'a nul dessein que le Cardinal le voie; il n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très-bon par toutes ces raisons : je vous l'envoie, et vous prie de n'en donner aucune copie. On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré que l'on n'a eu nul dessein de faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg et d'Allemagne, cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chère fille; votre portrait est aimable, on a envie de l'embrasser, tant il sort bien de la toile : j'admire de quoi je fais mon bonheur présentement.

PORTRAIT DE M. LE CARDINAL DE RETZ (1).

Par M. le Duc de la Rochefoucauld.

« Paul de Gondi, Cardinal de Retz, a beaucoup » d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'osten-

(1) Comme ce portrait n'a été imprimé ni dans la *Galerie des Peintures*, ni dans les *Mémoires* de MADEMOISELLE, où sont insérés la plupart des portraits qui furent faits dans ce tems-là, on a présumé que celui-ci seroit vu avec d'autant plus de plaisir, qu'il est fait de main de maître.

» tation que de vraie grandeur de courage. Il a une
» mémoire extraordinaire, plus de force que de
» politesse dans ses paroles; l'humeur facile, de la
» docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes
» et les reproches de ses amis; peu de piété, quel-
» que apparence de Religion. Il paroît ambitieux
» sans l'être; la vanité, et ceux qui l'ont conduit,
» lui ont fait entreprendre de grandes choses,
» presque toutes opposées à sa profession; il a
» suscité les plus grands désordres de l'Etat, sans
» avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et bien
» loin de se déclarer ennemi du Cardinal Mazarin
» pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui pa-
» roître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité
» de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter
» avec habileté des malheurs publics pour se faire
» Cardinal; il a souffert sa prison avec fermeté,
» et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse
» l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années,
» dans l'obscurité d'une vie errante et cachée; il a
» conservé l'Archevêché de Paris contre la puis-
» sance du Cardinal Mazarin; mais après la mort
» de ce Ministre, il s'en est démis, sans connoître
» ce qu'il faisoit, et sans prendre cette conjoncture
» pour ménager les intérêts de ses amis et les siens
» propres. Il est entré dans divers Conclaves, et
» sa conduite a toujours augmenté sa réputation.
» Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néan-
» moins avec activité dans les affaires qui le pres-
» sent, et il se repose avec nonchalance quand elles

» sont finies. Il a une grande présence d'esprit ; et
» il sait tellement tourner à son avantage les occa-
» sions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il
» les ait prévues et désirées. Il aime à raconter ;
» il veut éblouir indifféremment tous ceux qui
» l'écoutent, par des aventures extraordinaires,
» et souvent son imagination lui fournit plus que
» sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses
» qualités ; et ce qui a le plus contribué à sa répu-
» tation, est de savoir donner un beau jour à ses
» défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié,
» quelques soins qu'il ait pris de paroître occupé de
» l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie et
» d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication.
» Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier
» ne pouvoit espérer de pouvoir leur rendre ; il a
» senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à
» entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût
» ni de délicatesse ; il s'amuse à tout, et ne se plaît
» à rien ; il évite avec adresse de laisser pénétrer
» qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes
» choses. La retraite qu'il vient de faire, est la
» plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ;
» c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous
» prétexte de dévotion ; il quitte la Cour, où il ne
» peut s'attacher ; il s'éloigne du monde qui s'éloigne
» de lui ».

LETTRE 305.

A la même.

à Paris, vendredi au soir 21 Juin 1675.

Je suis si triste, ma chère enfant, de n'avoir point eu de vos nouvelles cette semaine, que je ne sais à qui m'en prendre : du moins sais-je bien que ce n'est pas à vous, car je suis fort assurée que vous m'avez écrit. Je crains mon voyage de Bretagne, à cause du dérangement que cela fera à notre commerce. J'achève ici vos deux affaires; et puis je m'en irai par la raison que je veux revenir, et que je ne puis revenir si je ne pars.

Le siége de Limbourg se continue : on tremble en attendant des nouvelles; et du côté de M. de Turenne aussi, on dit qu'il est à portée de se battre avec ce Montécuculli; j'espère toujours qu'il n'arrivera rien, parce qu'on attend trop de choses : enfin, il faut tout abandonner à la Providence. Mon fils n'est point à Limbourg, mais je ne laisse pas d'y prendre intérêt. Au reste, ma fille, sachez-moi gré, si vous voulez; mais je me fis saigner hier du pied dans la vue de vous plaire; j'ai voulu faire cette provision pour mon voyage, et j'avois aussi le cœur un peu serré de toute la tristesse que j'ai eue depuis deux mois; j'ai cru que cette précaution étoit bonne. J'ai eu tout le jour bien du monde, et je suis si fatiguée d'avoir été au lit, que j'en suis

brisée; la plaisanterie, c'étoit d'admirer la mauvaise grâce que j'avois; Mademoiselle de Méri en pâmoit de rire. Voilà une lettre de mon fils; il mande que le fossé et la demi-lune sont pris à Limbourg; que le mineur est attaché au bastion; qu'il y a eu plusieurs Officiers et soldats tués et blessés, et que M. de la Mark a fait des merveilles. Je suis entièrement à vous, ma très-chère et très-aimable.

LETTRE 306.

A la même.

à Paris, mercredi 26 Juin 1675.

J'AI reçu deux ordinaires à la fois, ma très-chère Comtesse; je me doutois bien que vous m'aviez écrit: vous êtes d'un commerce admirable, et votre amitié est accompagnée de tous les secours humains, qui la rendent délicieuse. Quand les lettres de Provence arrivent, c'est une joie parmi tous ceux qui m'aiment; comme c'est une tristesse, quand je suis long-tems sans en avoir: lire vos lettres, et vous écrire, c'est la première affaire de ma vie: tout fait place à ce commerce: aimer comme je vous aime, fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. Pour ce qui est de vous écrire, soyez assurée que je n'y manque point deux fois la semaine; et si l'on pouvoit doubler, j'y serois tout aussi ponctuelle; mais ponctuelle par le plaisir que j'y prends, et non point par l'avoir promis.

Madame du Pui-du-Fou est venue me voir; j'avois oublié qu'elle étoit veuve, son habillement me parut une mascarade. On doute fort ici du départ de Madame de Toscane : votre guignon la décidera. Il est vrai, ma fille que nous sommes bien voisines en comparaison d'Aix et des Rochers; cet excès d'éloignement me fait autant de peine qu'à vous : hélas! nous voilà tous cruellement séparés, comme nous le prévoyions cet hiver avec douleur, lorsque nous étions si près les uns des autres : c'est ce qu'il y a de plus cruel dans la vie. Notre Cardinal sera demain à Châlons : il m'a écrit très-tendrement. Au reste, ma fille, dispensez-moi de retourner misérablement sur cette cassolette; il n'y a rien de noble à cette vision de générosité; je crois n'avoir pas l'âme trop intéressée, et j'en ai fait des preuves; mais je pense qu'il y a des occasions où c'est une rudesse et une ingratitude de refuser : que manque-t-il à M. le Cardinal pour être en droit de vous faire un tel présent? à qui voulez-vous qu'il envoie cette bagatelle? il a donné sa vaisselle à ses créanciers; s'il y ajoute ce bijou, il en aura bien cent écus; c'est une curiosité, c'est un souvenir, c'est de quoi parer un cabinet : on reçoit tout simplement avec tendresse et respect ces sortes de présens. Pouvez-vous comprendre le plaisir qu'il a à vous donner cette légère marque de son amitié, sans être honteuse de vouloir grossièrement l'en empêcher? Pour moi, je crois que l'excès de cette sorte de gloire, est un défaut qui blesse la société.

Eminence m'a écrit pour me dire encore un adieu; je le prie de ne me point ôter l'espérance de le revoir; je suis extrêmement touchée de sa retraite: je vous manderai comme il s'y trouvera; il nous paroît que son courage est infini: nous voudrions bien qu'il fût soutenu d'une grâce victorieuse.

Je dirai vos douceurs à Madame du Plessis: on les estime si fort, que pendant que vous êtes dans le fauhourg, je vous conseille d'aller un peu plus loin. Je me porte fort bien de ma saignée du pied; je partirai pour la Bretagne quand j'aurai fini vos affaires ici: je ne pourrois pas y vivre en repos sans cela. Je suis de votre avis sur ce que dit *Philomèle*; mais quand on ne sauroit trouver de lieu qui ne fasse souvenir, ou qu'on porte si vivement le souvenir avec soi, on est à plaindre. Je suis persuadée que notre Cardinal ne nous oubliera de long-tems. Il y a des endroits dans vos lettres si aimables et si pleins de tendresse pour moi, que je n'ose entreprendre d'y répondre; je ne me vante que de bien les sentir et d'en connoître tout le prix.

Réponse au 19 Juin.

Je reçois votre lettre, qui m'apprend la maladie du pauvre petit Marquis; j'en suis extrêmement en peine; et pour cette saignée, je ne comprends pas qu'elle puisse faire de bien à un enfant de trois ans, avec l'agitation qu'elle lui donne: de mon tems, on ne savoit ce que c'étoit que de saigner un enfant. Madame de Sanzei s'est opiniâtrée à ne

point faire saigner son fils : elle lui a donné tout simplement de la poudre à vers ; il est guéri. Je crains que l'on ne fasse de notre enfant, à force de l'honorer, comme on fait des enfans du Roi et de ceux de M. le Duc (1). Je n'aurai aucun repos que je ne sache la suite de cette fièvre.

Pour ce que vous dites de l'avenir touchant M. le Cardinal, il est vrai que je l'ai vu fort possédé de l'envie de vous témoigner en grand volume son amitié, quand il aura payé ses dettes : ce sentiment me paroît assez obligeant, pour que vous en soyez informée ; mais comme il y a deux ans à méditer sur la manière dont vous refuserez ses bienfaits, je pense, ma chère enfant, qu'il ne faut point prendre des mesures de si loin : Dieu nous le conserve, et nous fasse la grâce d'être en état dans ce tems de lui faire entendre vos résolutions ; il est fort inutile entre-ci et là de s'en inquiéter : et pour la cassolette, comme il y a très-long-tems qu'il ne m'en a parlé, j'aurois cru faire comme dans le Bocace, si, sous prétexte de la refuser, je l'en avois fait ressouvenir : je ne sais point ce qu'il a ordonné là-dessus.

M. de Turenne est très-bien posté ; son armée ne s'est point battue, comme on disoit : tout le monde se porte bien, et en Flandre, et en Allemagne. La petite Madame de Saint-Valeri, si belle et si jolie, a la petite-vérole très-cruellement.

(1) M. le Duc venoit de perdre deux de ses enfans à peu de jours l'un de l'autre.

LETTRE 307.

A la même.

à Paris, vendredi 28 Juin 1675.

Madame de Vins me parut hier fort tendre pour vous, ma fille, c'est-à-dire, à sa mode, mais sa mode est bonne : il ne me parut aucun interligne à tout ce qu'elle disoit.

Il n'y a point de nouvelles. Le bonheur du Roi a fait passer la Meuse au Duc de Lorraine et au Prince d'Orange. M. de Turenne a ses coudées franches ; de sorte que nous ne sommes plus pressés d'aucun endroit. Je crois que vous l'êtes un peu de *la Toscane* ; elle doit être passée présentement.

Je suis ravie que vous aimiez mes lettres : je ne pense point qu'elles soient aussi agréables que vous le dites ; mais il est vrai que pour figées, elles ne le sont pas. Notre bon Cardinal est dans sa solitude ; son départ m'a donné de la tristesse, et m'a fait souvenir du vôtre. Il y a long-tems que j'ai remarqué nos cruelles séparations aux quatre coins de la terre. Il fait un froid horrible : nous nous chauffons et vous aussi, ce qui est une bien plus grande merveille. Vous jugez très-bien de *Quantova* : si elle peut ne point reprendre ses vieilles brisées, elle poussera son autorité et sa grandeur au-delà des nues ; mais il faudroit qu'elle se mît en état d'être aimée toute l'année, sans scrupule : en attendant, sa maison

est pleine de toute la Cour; les visites se font alternativement, et la considération est sans bornes. Ne vous mettez point en peine de mon voyage de Bretagne; vous êtes trop bonne et trop appliquée à ma santé: je ne veux point de la belle *Mousse*; l'ennui des autres me pèse plus que le mien. Je n'ai pas le tems d'aller à Livry : j'expédie vos affaires dont j'ai fait un vœu. Je dirai toutes vos douceurs à Madame de Villars et à Madame de la Fayette : cette dernière est toujours avec sa petite fièvre. Adieu, ma très-chère enfant, je suis entièrement à vous.

LETTRE 308.

A la même.

à Paris, mercredi 3 Juillet 1675.

MON Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre absence! j'ai quelquefois de si cruels momens, quand je considère comme nous voilà placées, que je ne puis respirer; et quelque soin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philosophie de vous faire voir tant de foiblesse; mais une fois entre mille, ne soyez point fâchée que je me donne le soulagement de vous dire ce que je souffre si souvent, sans en rien dire à personne. Il est vrai que la Bretagne va encore nous éloigner; c'est une rage : il semble que nous voulions nous aller jeter chacune dans la

mer, et laisser toute la France entre nous deux : Dieu nous bénisse.

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de M. le Cardinal, qui est à la veille d'entrer dans sa solitude; je crois qu'elle ne lui ôtera de long-tems l'amitié qu'il a pour vous : je suis plus que satisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois user de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fils : je crois que vous faites fort bien. Ce n'est pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement; mais vous êtes heureuse que votre enfant ne vous ait jamais vu avaler une médecine; votre exemple détruiroit vos raisonnemens. Je songe à votre frère : vous souvient-il comme il vous contrefaisoit ? Je suis ravie que ce petit Marquis soit guéri : vous vous servirez du pouvoir que vous avez sur lui, pour le conduire; j'ai bonne opinion de lui de vous aimer. Pour moi, je me suis fait saigner pour l'amour de vous; je m'en porte fort bien. Un Médecin que j'ai vu chez Madame de la Fayette, m'a priée de ne me point faire purger sitôt : il me donnera des pillules admirables : c'est le premier Médecin de MADAME, qui vaut mieux que tous les autres premiers Médecins.

Mais à propos, vous attendez mon conseil pour aller voir Madame la Grande-Duchesse à Montélimart : M. de Grignan vous conseille d'y aller, et vous n'avez point d'équipage; je ne comprends pas trop bien comme il l'entend; mon avis c'est d'y aller

aller tout doucement à pied : je devine à peu près le parti que vous aurez pris, et je l'approuve. On l'attend ici comme une espèce de *Colonne* et de *Mazarin*, pour la folie d'avoir quitté son mari, après quinze ans de séjour; car pour tout le reste, on fait honneur à qui il est dû : sa prison sera rude; mais elle croit qu'on l'adoucira. Je suis persuadée qu'elle aimeroit fort cette *maison* *, qui n'est point à louer : ah ! qu'elle n'est point à louer ! et que l'autorité et la considération seront poussées loin, si la conduite du retour est habile !

Cela est plaisant, que tous les intérêts de *Quanto* et toute sa politique s'accordent avec le christianisme, et que le conseil de ses amis ne soit que la même chose avec celui de M. de Condom (*Bossuet*). Vous ne sauriez vous représenter le triomphe où elle est au milieu de ses ouvriers, qui sont au nombre de douze cents : le palais d'Apollidon et les jardins d'Armide en sont une légère description. La femme de son ami solide (*la Reine*) lui fait des visites, toute la famille tour à tour; elle passe nettement devant toutes les Duchesses; et celle (*Me. de Richelieu*) qu'elle a placée, témoigne tou sles jours sa reconnoissance par les pas qu'elle a fait faire. Vous êtes bonne sur vos lamentations de Bretagne : je voudrois avoir Corbinelli; vous l'aurez à Grignan,

* On comprend bien que cette *maison* est le cœur du Roi. On disoit en effet que la grande-Duchesse n'avoit quitté l'Italie que dans l'espoir insensé de faire cette conquête.

je vous le recommande; et moi j'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du patron. On dit qu'il y a cinq ou six cents bonnets bleus en Basse-Bretagne qui auroient bon besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler : la Haute-Bretagne est sage, et c'est mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes; il n'en est pas : M. le Prince y est et M. le Duc; mais on me dit hier qu'il n'y aura rien de dangereux, et qu'ils étoient pêle-mêle avec les ennemis, la rivière entre deux, comme disent les goujats. On ne dit rien de M. de Turenne, sinon qu'il est posté à souhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'Académie d'Arles pourra vous faire avoir quelques *maximes* de M. de la Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui; et ce qui me le fit trouver bon, et le montrer au Cardinal, c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu : c'étoit un secret que j'ai forcé, par le goût que je trouvai à des louanges en absence, de la part d'un homme qui n'est ni intime ami, ni flatteur. Notre Cardinal trouva le même plaisir que moi, à voir que c'étoit ainsi que la vérité forçoit à parler de lui quand on ne l'aimoit guère, et qu'on croyoit qu'il ne le sauroit jamais *. Nous appren-

* Le Cardinal de Retz qui, à cette époque, n'avoit point encore écrit ses *Mémoires*, paroît s'être ressouvenu de ce portrait, quand il y traça le caractère de M. de la Rochefoucauld.

drons bientôt comme il se trouve dans sa retraite : il faut souhaiter que Dieu s'en mêle, sans cela tout est mauvais.

Nous avons eu un froid étrange ; mais j'admire bien plus le vôtre ; il me semble qu'au mois de Juin je n'avois pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite solitude ; je vous plains moins qu'une autre ; je garde ma pitié pour bien d'autres sujets, et pour moi-même la première. Je trouve qu'il est commode de connoître les lieux où sont les gens à qui l'on pense toujours : ne savoir où les prendre, fait une obscurité qui blesse l'imagination : votre chambre et votre cabinet me font mal ; et pourtant j'y suis quelquefois toute seule à songer à vous ; c'est que je ne me soucie point de tant m'épargner. Ne faites-vous point rétablir votre terrasse? Cette ruine me déplaît, et vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infinie ; mais savez-vous que cela me plaît de causer avec vous ? Tous mes autres commerces languissent, par la raison que les gros poissons mangent les petits. J'embrasse le petit Marquis ; dites-lui qu'il a encore une autre Maman au monde ; je crois qu'il ne se souvient pas de moi.

LETTRE 309.

A la même.

à Paris, vendredi 5 Juillet 1675.

Je veux vous entretenir un moment, ma chère fille, de notre bon Cardinal; voilà une lettre qu'il vous écrit; conseillez-lui fort de s'occuper à faire écrire son histoire; tous ses amis l'en pressent beaucoup : il me mande qu'il se trouve très-bien dans son désert, qu'il le regarde sans effroi, qu'il espère que la grâce de Dieu y soutiendra sa foiblesse. Il me témoigne une extrême tendresse pour vous, et me prie de ne point partir sans achever vos affaires. Il se souvient du tems que vous aviez la fièvre tierce, et qu'il me prioit, pour l'amour de lui, d'avoir soin de votre santé. Je lui réponds sur le même ton; il m'assure que les plus affreuses solitudes ne seroient pas capables en mille ans de lui faire oublier l'amitié qu'il nous a promise. Il a été reçu à Saint-Michel avec des transports de joie; tout le peuple étoit à genoux, et le recevoit comme une sauve-garde que Dieu leur envoie; les troupes qui y étoient sont délogées; les Officiers sont venus prendre ses ordres pour s'éloigner et pour épargner qui il voudra. M. le Cardinal de Bonzi m'a assurée que le Pape, sans avoir encore reçu la lettre du Cardinal de Retz, lui avoit envoyé un bref, pour lui dire qu'il veut et entend qu'il garde son chapeau; que cette dignité ne l'empêchera pas de faire son

salut. Le public ajoute que Sa Sainteté lui ordonne de ne faire sa retraite qu'à Saint-Denis; mais je doute de ce dernier, et je vous nomme mon auteur pour l'autre.

Je suis très-persuadée qu'on ne pense plus à la cassolette : si j'avois prié qu'on ne l'envoyât point, j'en aurois fait souvenir; j'ai donc mieux fait de n'en point parler. Il n'y a point de nouvelle importante : on est toujours alerte du côté de M. de Turenne. Il y avoit l'autre jour une Madame Noblet, de l'hôtel de Vitri, qui jouoit à la bassette avec MONSIEUR; on lui parla de M. de Vitri, qui est très-malade; elle a dit à MONSIEUR : Hélas, Monsieur! j'ai vu ce matin son visage, il est fait comme un vrai *stratagéme*; cela est plaisant; que vouloit-elle donc dire? Madame de Richelieu a reçu des lettres du Roi, si excessivement tendres et obligeantes, qu'elle doit être plus que payée de tout ce qu'elle a fait *. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée.

* La liaison très-singulière de la Reine avec Madame de Montespan.

LETTRE 310.

A la même.

à Paris, mercredi 10 Juillet 1675.

Je suis, je vous assure, au désespoir de l'inquiétude que vous avez eue de ma santé : hélas! ma belle, vous ne pensez à autre chose, et votre raisonnement est fait exprès pour vous donner du chagrin : vous dites que l'on vous fait un mystère de ma saignée; mais de bonne foi, je ne suis point malade, je n'ai point eu de vapeurs; je plaçai ma saignée brusquement selon le besoin de mes affaires, plutôt que sur celui de ma santé; je me sentois un peu plus oppressée; je jugeai bien qu'il falloit me saigner avant que de partir, afin de mettre cette saignée par provision dans mes ballots. M. le Cardinal, que j'allois voir tous les jours, étoit parti; je vis cinq ou six jours de repos, et au-delà, j'entrevis l'affaire de M. de Bellièvre; je voulois m'y donner toute entière, et à la sollicitation de votre petit procès, cela fit que je rangeai ma saignée pour avoir toute ma liberté; je ne vous mandai point tout ce détail, parce que cela auroit eu l'air de faire l'empêchée, et cette discrétion vous a coûté mille peines : j'en suis désespérée, ma fille; mais croyez que je ne vous tromperai jamais, et que, suivant nos maximes de ne nous point épargner, je vous manderai toujours sincèrement comme je suis; fiez-vous en moi : par exemple, on veut encore que je me purge; hé

bien, je le ferai dès que j'aurai du tems ; n'en soyez donc point effrayée : un peu d'oppression m'avoit fait souhaiter plutôt la saignée ; je m'en porte fort bien, débarrassez-vous de cette inquiétude ; au reste, ma fille, nous avons gagné notre petit procès de Ventadour ; nous en avons fait les marionnettes d'un grand, car nous l'avons sollicité. Les Princesses de Tingri étoient à l'entrée des Juges, et moi aussi, et nous avons été remercier.

C'est dommage que Molière soit mort, il feroit une très-bonne farce de ce qui se passe à l'hôtel de Bellièvre. Ils ont refusé quatre cents mille francs de cette charmante maison, que vingt marchands vouloient acheter, parce qu'elle donne dans quatre rues, et qu'on y auroit fait vingt maisons ; mais ils n'ont jamais voulu la vendre, parce que c'est la maison paternelle, et que les souliers du vieux Chancelier en ont touché le pavé, et qu'ils sont accoutumés à la Paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois ; et sur cette vieille radoterie, ils sont logés pour vingt mille livres de rente. Madame de Coulanges a vu la Grande-Duchesse (*à Lyon*), entre deux accès de la colique de sa mère : elle dit que cette Princesse est très-changée, et qu'elle sera effacée par Madame de Guise (1) ; elle lui dit qu'elle vous avoit vue à Pierrelate, et qu'elle vous avoit trouvée extrêmement belle ; mandez-moi quelque détail de son voyage ; vous êtes cause que j'irai la voir.

(1) Élisabeth d'Orléans, sœur puînée de Madame la Grande-Duchesse.

Je m'en vais répondre à votre lettre du 3. Parlons de notre bon Cardinal. Il n'étoit pas encore vrai que le Pape lui eût envoyé un bref, quand Madame de Vins vous l'a mandé; mais il est vrai présentement, c'étoit le Cardinal Spada qui en avoit répondu. Le bon Pape a fait, ma très-chère, sans comparaison, comme Trivelin (1), il a fait et donné la réponse avant que d'avoir reçu la lettre. Nous sommes tous ravis, et d'Hacqueville croit que notre Cardinal ne fera point d'instance extraordinaire: il répondra seulement que ce n'est point par avoir cru son salut impossible avec la pourpre, et qu'on verra dans sa lettre les véritables raisons qui l'avoient obligé à vouloir rendre son chapeau; mais que si S.S. persiste à lui commander de le garder, il est tout disposé à obéir : ainsi, toutes les apparences sont qu'il sera toujours notre très-bon Cardinal. Il se porte bien dans sa solitude; il le faut croire quand il le dit; il ne m'a point dit adieu pour jamais, au contraire, il m'a donné toute l'espérance du monde de le revoir, et m'a paru même avoir quelque joie non-seulement de m'en donner, mais de conserver pour lui cette petite espérance. Il gardera son équipage de chevaux et de carrosses, car il ne peut plus avoir la modestie d'un pénitent, à cet égard-là, comme dit la Princesse d'Harcourt. Il m'écrit souvent de petits billets qui me sont bien chers, et me parle toujours de vous : écrivez-lui sur ce chapeau, et conseillez-lui de s'occuper.

(1) Personnage de la Comédie Italienne.

On dit que M. de Saint-Vallier a épousé Mademoiselle de Rouvroi; c'étoit un jeu joué que sa disgrâce. La petite Saint-Valeri est hors d'affaire pour sa vie, mais sa beauté est fort incertaine. La prospérité du Coadjuteur ne l'est point du tout; il est parfaitement content, et a raison de l'être : pour moi, je crois comme vous qu'il l'est encore plus du séjour de Paris que de l'Archevêque de Paris. Vous avez très-bien fait d'aller voir cette Princesse : c'eût été une férocité que d'y manquer, et vous avez très-bien fait de demeurer à Grignan, vous y ferez revenir plutôt M. de Grignan : vous y aurez peut-être Madame de Coulanges, Vardes et Corbinelli. Madame de Coulanges mande que votre *haine* est très-commode, et qu'elle vous fait avoir un commerce admirable. Ma fille, ne me remerciez point de tout ce que je fais pour vous et pour Mademoiselle de Méri; réjouissez-vous plutôt avec moi du plaisir sensible que j'ai de faire des pas et des choses qui ont rapport à vous, et qui peuvent vous plaire.

LETTRE 311.

A la même.

à Paris, vendredi 12 Juillet 1675.

C'EST une des belles chasses qu'il est possible, que celle que nous faisons après M. de B..... et M. de M...... Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent, mais nous sommes toujours sur

la voie, nous avons le nez bon, et nous les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espère, je vous assure qu'ils seront bien bourrés; et puis je vous promets encore que, suivant le procédé noble des lévriers, nous les laisserons là pour jamais, et n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire; mais comme je vous empêche, sur l'amitié, d'être le plus grand Capitaine du monde, l'Abbé (*de Coulanges*) m'empêche d'être la personne la plus agitée et la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi; il le fait aussi, et dès sept heures du matin, il sort pour consulter les mots, les points et les virgules de cette transaction. Au reste, il y a quelquefois des disputes avec Mademoiselle de Méri; mais savez-vous ce qui les cause? c'est assurément l'exactitude de l'Abbé, beaucoup plus que l'intérêt : mais quand l'arithmétique est offensée, et que la règle de deux et deux sont quatre est blessée en quelque chose, le bon Abbé est hors de lui; c'est son humeur, il faut le prendre sur ce pied-là : d'un autre côté, Mademoiselle de Méri a un style tout différent; quand, par esprit ou par raison, elle soutient un parti, elle ne finit plus, elle le pousse; l'Abbé se sent suffoqué par un torrent de paroles; il se met en colère, et en sort par faire l'oncle, et dire qu'on se taise : on lui dit qu'il n'a point de politesse; *politesse* est un nouvel outrage, et tout est perdu,

on ne s'entend plus; il n'est plus question de l'affaire; ce sont les circonstances qui sont devenues le principal: en même tems, je me mets en campagne, je vais à l'un, je vais à l'autre, comme le cuisinier de la Comédie (1); mais je finis mieux, car on en rit; et au bout du compte, que le lendemain Mademoiselle de Méri retourne au bon Abbé, et lui demande son avis, bonnement il le lui donnera, et la servira; il a ses humeurs, quelqu'un est-il parfait? Je vous réponds toujours d'une chose, c'est qu'il n'y aura qu'à rire de leurs disputes, tant que j'en serai témoin.

Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais point de nouvelles. Notre Cardinal se porte très-bien; écrivez-lui, et qu'il ne s'amuse point à ravauder et répliquer à Rome; il faut qu'il obéisse, et qu'il use ses vieilles calottes, comme dit le gros Abbé (*de Pontcarré*), qui se plaint de votre silence. M. de la Rochefoucauld vous mande que sa goutte est parfaitement revenue, et qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche, avec les douleurs qui le font mourir.

(1) *Voyez* la scène IV de l'acte IV de l'*Avare* de Molière.

LETTRE 312.

A la même.

à Paris, vendredi 19 Juillet 1675.

DEVINEZ d'où je vous écris, ma fille : c'est de chez M. de Pompone ; vous vous en apercevrez par le petit mot que Madame de Vins vous dira ici. J'ai été avec elle, l'Abbé Arnauld et d'Hacqueville, voir passer la procession de Sainte-Geneviève; nous en sommes revenus de très-bonne heure, il n'étoit que deux heures; bien des gens n'en reviendront que ce soir. Savez-vous que c'est une belle chose que cette procession? Tous les différens Religieux, tous les Prêtres des Paroisses, tous les Chanoines de Notre-Dame, et M. l'Archevêque pontificalement, qui va à pied, bénissant à droite et à gauche jusqu'à la métropole; il n'a cependant que la main gauche; et à la droite, c'est l'Abbé de Sainte-Geneviève, nuds pieds, précédé de cent-cinquante Religieux, nuds pieds aussi; avec sa crosse et sa mître, comme l'Archevêque, et bénissant de même, mais modestement et dévotement, et à jeun, avec un air de pénitence qui fait voir que c'est lui qui va dire la Messe dans Notre-Dame.

Le Parlement en robes rouges, et toutes les Compagnies supérieures suivent cette châsse, qui est brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nuds pieds. On laisse en ôtage

à Sainte-Geneviève le Prévôt des Marchands et quatre Conseillers, jusqu'à ce que ce précieux trésor y soit revenu. Vous allez me demander pourquoi on a descendu cette châsse; c'étoit pour faire cesser la pluie, et pour demander le chaud; l'un et l'autre étoient arrivés au moment qu'on a eu ce dessein, de sorte que, comme c'est en général pour nous apporter toutes sortes de biens, je crois que c'est à elle que nous devons le retour du Roi : il sera ici dimanche; je vous manderai mercredi tout ce qui peut se mander. M. de la Trousse mène un détachement de six mille hommes au Maréchal de Créqui, pour aller joindre M. de Turenne; la Fare et les autres demeurent avec les Gendarmes Dauphins, dans l'armée de M. le Prince. Voici des Dames qui attendent leurs maris, au *prorata* de leur impatience. L'autre jour, MADAME et Madame de Monaco prirent d'Hacqueville à l'hôtel de Grammont, pour s'en aller courir les rues *incognito*, et se promener aux Tuileries : comme Madame n'est point sur le pied d'être galante, elle se joue parfaitement bien de sa dignité. On attend à toute heure Madame de Toscane; c'est encore un des biens de la châsse de Sainte-Geneviève. Je vis hier une de vos lettres entre les mains de l'Abbé de Pontcarré; c'est la plus divine lettre du monde, il n'y a rien qui ne pique et qui ne soit salé; il en a envoyé une copie à l'Eminence, car l'original est gardé comme la châsse. Adieu, ma très-chère et très-parfaitement aimée, vous êtes si vraie que je ne rabats rien sur

tout ce que vous me dites de votre tendresse ; vous pouvez juger si j'en suis touchée.

LETTRE 313.

A la même.

à Paris, mercredi 24 Juillet 1675.

Il fait bien chaud aujourd'hui, ma très-chère belle ; et au lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaisie m'a pris de me lever, quoiqu'il ne soit que cinq heures du matin, pour causer un peu avec vous.

Le Roi arriva dimanche matin à Versailles ; la Reine, Madame de Montespan et toutes les Dames étoient allées dès le samedi reprendre tous leurs appartemens ordinaires : un moment après être arrivé, le Roi alla faire ses visites ; la seule différence, c'est qu'on joue dans ces grands appartemens que vous connoissez. J'en saurai davantage ce soir avant que de fermer ma lettre : ce qui fait que je suis si mal instruite de Versailles, c'est que je revins hier au soir de Pompone, où Madame de Pompone nous avoit engagés d'aller, d'Hacqueville et moi, avec tant d'empressement, que nous n'avons pu ni voulu y manquer. M. de Pompone, en vérité, fut aise de nous voir : vous avez été célébrée, dans ce peu de tems, avec toute l'estime et l'amitié imaginables : nous avons fort causé : une de nos folies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous de cartes de toutes les choses que nous croyons voir et

que nous ne voyons point, tout ce qui se passe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on met au-dessus du panier, et qui passent pour des vérités; je souhaitois un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux; cette folie nous mena bien loin, et nous divertit fort; nous voulions casser la tête à d'Hacqueville pour en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous détromperoit : vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison : vous pensez que l'on s'adore dans cet endroit-là; tenez, voyez; on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste : vous pensez que la cause d'un tel événement, c'est une telle chose; c'est le contraire : en un mot, le petit démon qui nous tireroit les rideaux nous divertiroit extrêmement. Vous voyez bien, ma très-belle, qu'il faut avoir bien du loisir pour s'amuser à vous dire de telles bagatelles; voilà ce que c'est que de s'éveiller matin : voilà comme fait M. de Marseille : j'aurois fait aujourd'hui des visites aux flambeaux, si nous étions en hiver.

Vous avez donc votre bise : ah, ma fille! qu'elle est ennuyeuse! nous avons chaud dans ce pays-ci, il n'y a plus qu'en Provence où l'on ait froid. Je suis très-persuadée que notre châsse (*de S^te^.-Geneviève*) a fait ce changement; car sans elle, nous apercevions comme vous, que le procédé du soleil et des saisons étoit changé; je crois que j'eusse trouvé,

comme vous, que c'étoit la vraie raison qui nous avoit précipité tous ces jours auxquels nous avions tant de regret : pour moi, mon enfant, j'en sentois une véritable tristesse, comme j'ai senti toute la joie de passer les étés et les hivers avec vous : mais quand on a le déplaisir de voir ce tems passé, et passé pour jamais, cela fait mourir : il faut mettre à la place de cette pensée l'espérance de se revoir.

J'attends un peu de frais pour me purger, et un peu de paix en Bretagne pour partir. Madame de Lavardin, Madame de la Troche, M. d'Harouïs et moi, nous consultons notre voyage, et nous ne voulons pas nous aller jeter dans la fureur qui agite notre Province ; elle augmente tous les jours : ces démons sont venus piller et brûler jusqu'auprès de Fougères : c'est un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un bureau à Rennes ; Madame de Chaulnes est à demi-morte des menaces qu'on lui fait tous les jours ; on me dit hier qu'elle étoit arrêtée, et que même les plus sages l'ont retenue, et ont mandé à M. de Chaulnes, qui est au Fort-Louis, que si les troupes qu'il a demandées, font un pas dans la Province, Madame de Chaulnes court risque d'être mise en pièces. Il n'est cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, et on a raison de le faire ; car dans l'état où sont les choses, il ne faut pas des remèdes anodins : mais ce ne seroit pas une sagesse de partir, avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême désordre. On croit que la récolte pourra séparer toute cette belle assemblée ;

car

car enfin il faut bien qu'ils ramassent leurs bleds : ils sont six ou sept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de françois. M. Boucherat me contoit l'autre jour qu'un Curé avoit reçu devant ses Paroissiens une pendule qu'on lui envoyoit *de France* ; car c'est ainsi qu'ils disent : ils se mirent tous à crier en leur langage, que c'étoit *la Gabelle*, et qu'ils le voyoient fort bien. Le Curé habile leur dit sur le même ton : Point du tout, mes enfans, ce n'est point *la Gabelle*, vous ne vous y connoissez pas, c'est *le Jubilé* : en même-tems les voilà à genoux : que dites-vous du bon esprit de ces gens-là ? Quoi qu'il en soit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon : ce n'est pas sans déplaisir que je retarde mon voyage ; il est placé et rangé, comme je le désire ; il ne peut être remis dans un autre tems, sans me déranger beaucoup de desseins. Vous savez ma dévotion à la Providence ; il faut toujours en revenir là, et vivre au jour la journée : mes paroles sont sages, comme vous voyez ; mais très-souvent mes pensées ne le sont pas. Vous devinez aisément qu'il y a un point où je ne puis me servir de la résignation que je prêche aux autres.

Mademoiselle d'Eaubonne fut mariée avant-hier. Votre frère voudroit bien donner son guidon pour être Colonel du Régiment de Champagne ; M. de Grignan l'a été ; mais toutes nos bonnes têtes ne sont pas trop d'avis qu'il augmente sa dépense de quinze ou seize mille francs, dans le tems où nous sommes. Il est revenu une grande quantité de

monde avec le Roi, le Grand-Maître, Messieurs de Soubise, Termes, Brancas, la Garde, Villars, le Comte de Fiesque; pour ce dernier, on est tenté de dire, *di cortesia piu che di guerra amico*: il n'y avoit pas un mois qu'il étoit arrivé à l'armée. M. de Pompone dit qu'on ne peut jamais souhaiter la bataille de meilleur cœur, ni vouloir être plus résolument que le Roi au premier rang, lorsqu'on crut qu'on seroit obligé de la donner à Limbourg. Il nous conta des choses admirables de la manière dont S. M. vivoit avec tout le monde, et sur-tout avec M. le Prince et M. le Duc : tous ces détails sont fort agréables à entendre.

Au reste, ma fille, cette cassolette est venue; elle ressemble assez à un *jubilé*: elle pèse plus, et est beaucoup moins belle que nous ne pensions: c'est une antique, qui s'appelle donc une *cassolette*; mais rien n'est plus mal travaillé; cependant c'est une vraie pièce à mettre à Grignan, et nullement à Paris : notre bon Cardinal a fait de cela comme de sa musique, qu'il loue, sans s'y connoître; ce qu'il y a à faire, c'est de l'en remercier tout bonnement, et ne pas lui donner la mortification de croire que l'on n'est pas charmé de son présent : il ne faut pas aussi vous figurer que ce présent soit autre chose, selon lui, qu'une pure bagatelle, dont le refus seroit une très-grande rudesse. Quand je vous ai proposé de lui conseiller de s'amuser à écrire son histoire, c'est qu'on m'avoit dit de le lui conseiller de mon côté, et que tous ses amis ont voulu être soutenus, afin

qu'il parût que tous ceux qui l'aiment, soient dans le même sentiment (1). Il se porte très-bien, je vous en assure; ce n'est plus comme cet hiver; le régime et les viandes simples l'ont remis. Il est vrai que Castor et Pollux ont porté la nouvelle de Rome. Vous dites fort plaisamment tout ce qu'on a dit ici; mais je n'ai fait que l'entendre redire, sans avoir eu le malheur de me trouver avec ceux qui raisonnent si bien. Je ne vois, Dieu merci, que des gens qui envisagent son action dans toute sa beauté, et qui l'aiment comme nous. Ses amis veulent qu'il ne se cloue point à Saint-Michel, et lui conseillent d'aller à Commerci, et quelquefois à Saint-Denis. Il gardera son équipage en faveur de sa pourpre; je suis persuadée avec joie que sa vie n'est point finie.

Madame la Grande-Duchesse et Madame de Sainte-Même ont fort parlé ici de votre beauté. J'aurois vu cette Princesse sans notre voyage de Pompone: tout le monde la trouve, comme vous l'avez représentée, c'est-à-dire, d'une tristesse effroyable. Madame de Montmartre alla s'emparer d'elle à Fontainebleau: on lui prépare une affreuse prison.

Madame de Montlouet a la petite-vérole; les regrets de sa fille sont infinis; et la mère est au

(1) C'est aux instances des amis de M. le Cardinal de Retz que le public est redevable des Mémoires de sa vie, qui n'ont été imprimés que long-tems après sa mort, et avec des lacunes considérables.

désespoir de ce que sa fille ne veut point la quitter, pour aller prendre l'air, comme on lui ordonne : pour de l'esprit, je pense qu'elles n'en ont pas du plus fin ; mais pour des sentimens, ma belle, c'est tout comme chez nous, et aussi tendres, et aussi naturels. Vous me dites des choses si extrêmement bonnes sur votre amitié pour moi, qu'en vérité je n'ose entreprendre de vous dire combien j'en suis touchée, et de joie, et de tendresse, et de reconnoissance ; mais vous le comprendrez aisément, puisque vous croyez savoir à quel point je vous aime : le dessous de vos cartes est agréable pour moi. M. de Pompone disoit, en demeurant d'accord que rien n'est général : il paroît que Madame de Sévigné aime passionnément Madame de Grignan : savez-vous le dessous des cartes? voulez-vous que je vous le dise ? *c'est qu'elle l'aime passionnément* ; il pourroit y ajouter à mon éternelle gloire, *et qu'elle en est aimée.*

J'ai vos soies ; je voudrois bien trouver quelqu'un qui vous les portât ; ce paquet est trop petit pour les voitures, et trop gros pour la poste : je crois que j'en pourrois dire autant de cette lettre.

LETTRE 314.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE LA FAYETTE.

Paris, le mardi 24. . . . .*

Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les jours; de sorte que, pendant les trois jours que je n'ai pu me mettre dans la rivière, j'ai été à Livry, d'où je revins hier, avec dessein d'y retourner quand j'aurai achevé mes bains, et que notre Abbé aura fait quelques petites affaires qu'il a encore ici. La veille de mon départ pour Livry, j'allai voir MADEMOISELLE, qui me fit les plus grandes caresses du monde; je lui fis vos complimens, et elle les reçut fort bien; du moins ne me parut-il pas qu'elle eût rien sur le cœur; j'étois allée avec Mademoiselle de Rambouillet, M. de Valençai et Madame de Lavardin: présentement elle s'en va à la Cour, et cet hiver, elle sera si aise qu'elle fera bonne chère à tout le monde. Je ne sais point de nouvelles pour vous mander aujourd'hui, car il y a trois jours que je n'ai vu *la gazette* (1). Vous saurez pourtant que Madame des N. . . . . est morte, et que Trévigni, son amant, en

* Cette lettre est sans date: mais avec un peu d'attention, on y trouve des motifs de ne pas la placer plus tard que l'été de 1675, où Madame de Sévigné avoit plus de 48 ans.

(1) C'est-à-dire, Madame de Lavardin, qui aimoit beaucoup les nouvelles, et qui en quêtoit partout.

a pensé mourir de douleur ; pour moi, j'aurois voulu qu'il en fût mort pour l'honneur des Dames. Je suis toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais toujours des remèdes ; mais comme je suis entre les mains de Bourdelot, qui me purge avec des melons et de la glace, et que tout le monde me vient dire que cela me tuera, cette pensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant. Adieu, ma très-chère, vous savez bien qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais.

LETTRE 315.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 26 Juillet 1675.

Il me semble, ma très-chère, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parce qu'il est fort tard. Croiriez-vous bien que je reviens de l'Opéra avec M. et Madame de Pompone, l'Abbé Arnauld (1), Madame de Vins, la bonne Troche et d'Hacqueville ? La fête se faisoit pour l'Abbé Arnauld, qui n'en a pas vu depuis Urbain VIII, qu'il étoit à Rome avec M. d'Angers (2) : il a été

(1) Frère aîné de M. de Pompone.

(2) Henri Arnauld, oncle de M. de Pompone, connu d'abord sous le nom d'Abbé de Saint-Nicolas, depuis Évêque d'Angers, et l'un des plus saints Prélats qu'ait eu l'Église de France.

fort content. Je suis chargée des complimens de toute sa loge; mais sur-tout de M. de Pompone, qui vous prie bien sérieusement de compter sur son amitié, malgré votre absence.

Je vis hier Madame la Grande-Duchesse; elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte: l'ennui est écrit et gravé sur son visage; mais je crois qu'elle reprendra ici sa joie et sa beauté: elle a fort bien réussi à Versailles; le Roi la trouve aimable, et lui adoucira sa prison: sa beauté n'effraie pas, et l'on se fait une belle âme de la plaindre et de la louer. Elle fut transportée de Versailles et des caresses de sa noble famille: elle n'avoit point vu M. le Dauphin, ni MADEMOISELLE. Comme sa réputation n'a jamais eu, ni tour, ni atteinte, il y aura une sorte de charité à la divertir. Elle me parla fort de vous et de votre beauté: je lui dis, comme de moi, ce que vous me mandez; c'est que vous subsistez encore sur l'air de Paris; elle le croit, et que les airs et les pays chauds donnent la mort; elle ne pouvoit se taire du mauvais souper qu'elle vous avoit donné (1): elle étoit fort contente de M. de Grignan, et de Ripert qui l'avoit relevée de son carrosse versé. Elle a dans la tête Madame de C...... comme la plus folle, la plus hardie, la plus coquette, la plus extravagante personne qu'elle ait jamais vue; et qu'on lui dise que Madame la

(1) A Pierrelate, petite ville du Bas-Dauphiné, où Madame de Grignan s'étoit rendue pour saluer Madame la Grande-Duchesse à son passage.

Grande-Duchesse n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire ! et voilà ce que c'est.

J'ai si bien fait que Madame de Monaco est toujours malade : si elle avoit de la santé, il faudroit quitter la partie ; sa faveur est délicieuse entre MONSIEUR et MADAME. Je crains que Madame de Langeron ne se console, et si j'ai fait de mon mieux. Vous expliquez et comprenez fort bien le *fantôme* ; on le dit présentement pour dire un *stratagême*. Nos voyages sont suspendus, comme je vous ai dit ; je m'en irai avec M. d'Harouïs, nous prendrons notre tems ; la Bretagne est plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'est pas prisonnière en forme ; mais une de ses amies voudroit de tout son cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut sortir, à cause des désordres qui sont tels que je vous les ai dits.

La Cour s'en va à Fontainebleau ; c'est MADAME qui le veut. Il est certain que l'ami de *Quantova* (*Madame de Montespan*) dit à sa femme et à son Curé par deux fois, Soyez persuadés que je n'ai pas changé les résolutions que j'avois en partant ; fiez-vous à ma parole, et instruisez les curieux de mes sentimens.

Mademoiselle d'Armagnac est mariée à ce Cadaval (1) ; elle est belle et jolie ; c'est le Chevalier de Lorraine qui l'épouse : elle fait pitié d'aller chercher si loin la consommation. Adieu ma très-chère enfant,

(1) Nugno-Alvare Péréira de Mello, Duc de Cadaval en Portugal.

je ne sais si c'est que le Cardinal de Retz m'a priée d'avoir soin de vos intérêts; mais je languis quand je ne fais rien pour vous; sa recommandation fait plus en moi que sa bénédiction. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles : rien n'est petit à cet égard, rien n'est indifférent.

LETTRE 316.

A la même.

à Paris, mercredi 31 Juillet 1675.

CE que vous dites du tems est divin : il est vrai, ma fille, qu'on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'on ne sauroit venir à bout de le passer : ce sont des bourbiers d'où l'on sort; encore le bourbier nous arrête, et le tems va. Je suis fort aise que vous soyez paisiblement à Grignan jusqu'au mois d'Octobre : Aix vous eût paru étrange au sortir d'ici, la solitude et le repos de Grignan délaient un peu les idées; vous avez eu bien de la raison d'en user ainsi. M. de Grignan vous est présentement une compagnie; votre château en sera rempli, et votre musique perfectionnée : il faut pâmer de rire de ce que vous dites de l'air italien, et du massacre qu'en font vos chantres corrigés par vous; cet endroit-là de votre lettre est d'une folie charmante : je prie M. de Grignan d'apprendre cet air tout entier; qu'il fasse cet effort pour l'amour de moi; et nous le chanterons ensemble.

Je vous ai mandé comme nos folies de Bretagne m'arrêtoient pour quelques jours. La Châsse de Sainte-Geneviève nous donne ici un tems admirable. La Saint-Géran est dans le chemin du ciel : la bonne Villars n'a point reçu votre lettre, c'est une douleur.

Voici une petite histoire qui se passa, il y a trois jours. Un pauvre passementier, dans ce faubourg Saint-Marceau, étoit taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises, il ne les avoit pas : on le presse et represse ; il demande du tems, on le lui refuse; on prend son pauvre lit et sa pauvre écuelle : quand il se vit en cet état, la rage s'empare de son cœur ; il coupe la gorge à trois de ses enfans qui étoient dans sa chambre ; sa femme sauve le quatrième, et s'enfuit : le pauvre homme est au Châtelet ; il sera pendu dans un jour ou deux : il dit que tout son déplaisir, c'est de n'avoir pas tué sa femme et l'enfant qu'elle a sauvé. Songez, ma fille, que cela est vrai comme si vous l'aviez vu, et que depuis le siége de Jérusalem, il ne s'est point vu une telle fureur.

On devoit partir aujourd'hui pour Fontainebleau, où les plaisirs devoient devenir des peines par leur multiplicité : tout étoit prêt ; il arrive un coup de massue qui rabaisse la joie ; le peuple dit que c'est à cause de *Quantova* ; l'attachement est toujours extrême ; on en fait assez pour fâcher le Curé et tout le monde, et peut être pas assez pour elle ; car dans son triomphe extérieur, il y a un fond de tristesse.

Vous parlez des plaisirs de Versailles ; et dans le tems qu'on alloit à Fontainebleau pour s'abîmer dans la joie, voilà M. de Turenne tué : voilà une consternation générale : voilà M. le Prince qui court en Allemagne : voilà la France désolée. Au lieu de voir finir les campagnes, et d'avoir votre frère, on ne sait plus où l'on en est. Voilà le monde dans son triomphe, et voilà des événemens surprenans, puisque vous les aimez : je suis assurée que vous serez bien touchée de celui-ci. Je suis épouvantée de la prédestination de ce M. Desbrosses : peut-on douter de la Providence, et que le canon qui a choisi de loin M. de Turenne entre dix hommes qui étoient autour de lui, ne fût chargé depuis un éternité ? Je m'en vais rendre cette histoire tragique pour celle de Toulon ; plût à Dieu qu'elles fussent égales !

Vous devez écrire à M. le Cardinal de Retz, nous lui écrirons tous ; il se porte très-bien, et fait une vie très-religieuse : il va à tous les offices ; mange au réfectoire les jours maigres ; nous lui conseillons d'aller à Commerci : il sera très-affligé de la mort de M. de Turenne. Écrivez au Cardinal de Bouillon ; il est inconsolable.

Adieu, ma chère enfant, vous n'êtes que trop reconnoissante ; vous vous faites un jeu de dire du mal de votre âme ; je crois que vous sentez bien qu'il n'y en a pas une plus belle, ni meilleure : vous craignez que je ne meure d'amitié ; je serois honteuse de faire ce tort à l'autre ; mais laissez-moi

vous aimer à ma fantaisie. Vous avez écrit une lettre admirable à Coulanges ; quand le bonheur m'en fait voir quelqu'une ; j'en suis ravie. Tout le monde se cherche pour parler de M. de Turenne, on s'attroupe ; tout étoit hier en pleurs dans les rues, le commerce de toute autre chose étoit suspendu.

M. de Forbin (1) doit partir avec six mille hommes pour punir notre Bretagne, c'est-à-dire, la ruiner : ils s'en vont par Nantes ; c'est ce qui fait que je prendrai la route du Mans avec Madame de Lavardin ; nous regardons ensemble le tems que nous devons prendre. M. de Pompone a dit à M. de Forbin qu'il avoit des terres en Bretagne, et lui a donné le nom de celles de mon fils.

(1) Le Bailli de Forbin, Capitaine-Lieutenant de la première compagnie des Mousquetaires du Roi, et Lieutenant-Général des armées de Sa Majesté.

LETTRE 317.

A M. de Grignan.

à Paris, ce 31 Juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus

grand Capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la Cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincérement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple étoit dans le trouble et dans l'émotion; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce Héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort: après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche: son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au Roi à midi que dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au Roi la suite de cette entreprise: il cachette sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes: on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée: le courrier part à l'instant, il arriva lundi, comme je vous ai dit; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de

Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un Gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de cette armée. Le Roi a ordonné en même tems à M. le Duc d'y courir en poste en attendant M. le Prince qui doit y aller; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entretems: c'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le Prince, Dieu veuille qu'il en revienne. M. de Luxembourg demeure en Flandres pour y commander en chef: les Lieutenans-Généraux de M. le Prince, sont Messieurs de Duras et de la Feuillade. Le Maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au Roi de réparer cette perte, en faisant huit Généraux au lieu d'un, c'est y gagner *. En même tems on fit huit Maréchaux de France; savoir: M. de Rochefort (1), à qui les autres doivent un remercîment; Messieurs de Luxembourg, Duras, la Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne; en voilà huit bien comptés: je vous laisse

*Madame de Cornuel disoit que c'étoit *la monnoie de Turenne*: il est singulier que ce joli mot, si connu, ait échappé à Madame de Sévigné.

(1) M. de Louvois voulant faire M. de Rochefort Maréchal de France, n'y pouvoit parvenir qu'en proposant les sept autres, qui étoient plus anciens Lieutenans-Généraux que M. de Rochefort.

méditer sur cet endroit. Le Grand-Maître (1) étoit au désespoir, on l'a fait Duc; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge; il ne passera point au Parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé (2) : cependant c'est une grâce; et s'il étoit veuf, il épouseroit quelque jeune veuve. Vous savez la haine du Comte de Grammont pour Rochefort; je le vis hier, il est enragé; il lui a écrit, et l'a dit au Roi. Voici la lettre.

Monseigneur,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite (3).

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le Comte de Grammont.

Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment, comme on l'a trouvé ici. Il y a un Almanach que j'ai vu, c'est de Milan : on y lit au mois de Juillet : *Mort subite d'un Grand ;* et au mois d'Août : *Ah, que vois-je !* On est ici dans des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne; ce sont deux

(1) Le Comte du Lude, Grand-Maître de l'Artillerie.

(2) Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du Comte du Lude, passoit sa vie à Bouillé, par un goût singulier qu'elle avoit pour la chasse.

(3) Vers du *Cid*.

Provençaux (1) qui ont cette commission. M. de Pompone a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir : voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance. Voilà, mon cher Comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir ; j'en suis, en vérité, aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce Héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle ; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

(1) Le Bailli de Forbin, dont il a été mention ci-devant, et le Marquis de Vins, Capitaine-Lieutenant de la seconde Compagnie des Mousquetaires du Roi.

LETTRE 318.

A Madame de Grignan.

à Paris, vendredi 2 Août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le Cardinal de Bouillon est inconsolable : il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment ; il arrêta son carrosse, comme il revenoit de Pontoise à Versailles : le Cardinal ne comprit rien à ce discours ; comme le Gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit ; le Cardinal fit courir après, et sut ainsi cette terrible mort ; il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye l'ont été voir ; ils ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon ; je lui dis par avance votre affliction, et par l'intérêt que vous prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le Héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paroît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paroît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne ; Montécuculli qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de

cette conjoncture. On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieues ; nulle considération ne pouvoit les retenir ; ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur Père, de leur Général, de leur Protecteur, de leur Défenseur ; qu'avec lui ils ne craignoient rien ; mais qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étoient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, et qui est venu parler au Roi ; il a toujours été baigné de larmes, en racontant ce que je vous dis, et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba de cheval, et s'il mourut ! cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion ; et puis on jetta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce Gentilhomme, ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges étoit à près d'une demi-lieue de là ; jugez de son désespoir, c'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée, et de tous les événemens jusqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au Chevalier de Grignan, et je ne m'imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison : tous ceux qui aimoit M. de Turenne, sont fort à plaindre.

Le Roi disoit hier en parlant des huit nouveaux Maréchaux : Si Gadagne avoit eu patience, il seroit

du nombre; mais il s'est retiré, il s'est impatienté, c'est bien fait. On dit que le Comte d'Estrées cherche à vendre sa charge; il est du nombre des désespérés de n'avoir point le bâton. Devinez ce que fait Coulanges; il copie mot à mot, et sans s'incommoder, toutes les nouvelles que je vous écris. Je vous ai mandé comme le Grand-Maître est Duc; il n'ose se plaindre; il sera Maréchal de France à la première voiture; et la manière dont le Roi lui a parlé, passe de bien loin l'honneur qu'il a reçu. Sa Majesté lui dit de donner à Pompone son nom et ses qualités; il répondit: Sire, je lui donnerai le brevet de mon grand-père; il n'aura qu'à le faire copier. Il faut lui faire un compliment. M. de Grignan en a beaucoup à faire, et peut-être des ennemis; car ils prétendent du *Monseigneur*, et c'est une injustice qu'on ne peut leur faire comprendre.

Je reviens à M. de Turenne, qui, en disant adieu à M. le Cardinal de Retz, lui dit: « Monsieur, je » ne suis point un *diseur*; mais je vous prie de croire » sérieusement que sans ces affaires-ci, où peut-être » on a besoin de moi, je me retirerois comme vous; » et je vous donne ma parole que si j'en reviens, » je ne mourrai pas sur le coffre *, et je mettrai,

* Je ne sais si cette façon de parler n'est pas une allusion à ce vers d'une Épitaphe du poëte Tristan l'*hermite*, qui finit ainsi:

Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Il est singulier que ce fût là un proverbe, sous Louis XIV, et que ce proverbe fût déjà oublié sous Louis XV.

» à votre exemple, quelque tems entre la vie et la » mort ». Je tiens cela de d'Hacqueville, qui ne l'a dit que depuis deux jours. Notre Cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails. J'embrasse M. de Grignan : je vous souhaiterois quelqu'un à tous deux, avec qui vous puissiez parler de M. de Turenne : les Villars vous adorent ; Villars est revenu ; mais Saint-Géran et sa tête sont demeurés : sa femme espéroit qu'on auroit quelque pitié de lui, et qu'on le rameneroit. Je crois que la Garde vous mande le dessein qu'il a de vous aller voir : j'ai bien envie de lui dire adieu pour ce voyage ; le mien, comme vous savez, est un peu différé : il faut voir l'effet que fera dans notre pays la marche de six mille hommes commandés par deux Provençaux. Il est bien dur à M. de Lavardin d'avoir acheté une charge quatre cents mille francs pour obéir à M. de Forbin ; car encore M. de Chaulnes conserve l'ombre du commandement. Madame de Lavardin et M. d'Harouïs sont mes boussoles : ne soyez point en peine de moi, ma très-chère, ni de ma santé ; je me purgerai après le plein de la lune, et quand on aura des nouvelles d'Allemagne. Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément, que si quelqu'un souhaitoit mon amitié, il devroit être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

LETTRE 319.

A la même.

à Paris, mercredi 5 Août 1675.

QUOI! je ne vous ai point parlé de Saint-Marcel, en vous parlant de Sainte-Geneviève! je ne sais pas où j'avois l'esprit. Saint-Marcel vint prendre Sainte-Geneviève jusque chez elle; sans cela elle ne seroit point sortie : c'étoient les Orfévres qui portoient la châsse du Saint; il y avoit pour deux millions de pierreries, c'étoit la plus belle chose du monde. La Sainte alloit après, portée par ses enfans, nus pieds, avec une dévotion extrême : au sortir de Notre-Dame, le bon Saint alla reconduire la bonne Sainte jusqu'à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours; mais savez-vous avec quelle violence? Il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre; et si, par hasard, ils s'étoient approchés, puissance humaine, ni force humaine ne pourroient les séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple : mais on les empêche, et ils se font seulement l'un à l'autre une douce inclination; et puis chacun s'en va chez soi. A quoi pouvois-je penser de ne point vous conter ces merveilles?

Je vous ai mandé que je ne pars pas encore. Vous croyez bien que je n'oublierai point de vous marquer l'adresse de mon nouvel ami de la poste; il sera plus fidèle que du Bois, et nous aurons deux

fois la semaine des nouvelles : c'est ma vie partout ; mais aux Rochers, ce seroit mourir, que de ne point avoir cette consolation. Je porterai des livres et de l'ouvrage; ces amusemens ne vont que bien loin après le soin de notre commerce. Vos lettres seront étrangères sur les nouvelles de l'armée; jusqu'à ce que vous ayez su la mort de M. de Turenne : tout est confondu ; il n'y a plus, ni Flandres, ni Allemagne, ni petit-frère que l'on puisse espérer. Nous verrons dans quelques jours comme tout se rangera, et le train que prendra notre Province, et M. de Forbin, avec sa petite armée. Je vous conseille d'écrire à notre bon Cardinal sur cette grande mort; il en sera touché : on disoit l'autre jour en bon lieu, que l'on ne connoissoit que deux hommes au-dessus des autres hommes, lui et M. de Turenne : le voilà donc seul dans ce point d'élévation.

Voilà votre Madame de Schomberg Maréchale ; elle est fort louable de passer sa vie en Languedoc, pour être plus près de Catalogne (1); peut-être que sa santé contribue à ce séjour. Ce seroit un joli voyage à M. de Grignan et à la Garde, de l'aller voir aux Eaux. Tout ceci fera sans doute changer de place à son mari.

Le Chevalier de Buous est bien content de moi : je suis sa résidente chez M. de Pompone. Guille-

(1) M. de Schomberg étoit de la promotion des huit Maréchaux de France créés le 30 Juillet précédent ; il commandoit alors en Catalogne.

rague a fait des merveilles dans sa gazette ; mais je trouve les dernières louanges un peu embarrassées (1) : j'aimerois mieux un style plus naturel et moins recherché. Mon fils me mande que la désolation de son armée lui fait comprendre l'excès de celle d'Allemagne ; qu'ils sont pourtant heureux qu'on leur laisse M. de Luxembourg, en leur ôtant M. le Prince. La pauvre Madame de Vaubrun est entièrement désespérée (2). M. d'Harouïs pleuroit hier à chaudes larmes, et pour sa douleur particulière, et pour celle de cette pauvre femme. Les nouvelles d'Allemagne font toute notre attention. Je vis l'autre jour à la messe le Comte de Fiesque et d'autres qui assurément n'y ont point bonne grâce. Je trouvai heureuses celles qui n'avoient leurs enfans, ni aux Minimes (3), ni en Allemagne ; j'ai voulu dire, moi, qui sais mon fils à son devoir, sans aucun péril présentement.

L'autre jour M. le Dauphin tiroit au blanc ; il tira fort loin du but ; M. de Montausier se moqua de lui, et dit au Marquis de Créqui, qui est fort adroit, de tirer ; et à M. le Dauphin : Voyez comme celui-ci tire droit : le petit pendard tire un pied plus loin que M. le Dauphin. Ah, petit corrompu ! s'écria

(1) Il s'agissoit d'un éloge de M. de Turenne, qui fut mis dans la *Gazette de France*, à l'occasion de sa mort. Guilleragues avoit la direction de la Gazette, qui étoit alors très-récente.

(2) De la mort du Marquis de Vaubrun son mari, qui venoit d'être tué au combat d'Altenheim.

(3) C'est-à-dire, à la messe des Minimes de la Place-Royale, où Madame de Sévigné alloit ordinairement.

M. de Montausier, il faudroit vous étrangler. M. de Grignan se souviendra bien de ce petit Courtisan ; il nous en a conté des choses pareilles.

Vous devriez lire les Croisades ; vous y verriez un Aimar de Monteil, et un Castellane (1), afin de choisir : ce sont des Héros. On veut relire le Tasse, quand on a lu ce livre-là. J'ai vu enfin M. de Péruis ; il me paroît passionné pour M. de Grignan et pour vous ; je le trouve honnête homme, il me semble doux et sincère. Nous avons causé une heure de toute la Provence, où je me trouve encore fort savante. Il est ravi de votre portrait ; je voudrois que le mien fût un peu moins rustaud ; il ne me paroît point propre à être regardé agréablement, ni tendrement. La bonne d'Heudicourt est ravie d'une lettre que vous lui avez écrite ; elle peut vous mander de fort bonnes choses et très-particulières : ce commerce vous divertira extrêmement. J'ai fait conter à Péruis comme il vous a trouvée, à quelle heure, en quel lieu ; je vous ai bien reconnue dans votre lit comme une paresseuse ; il dit que vous êtes belle, et blanche, et grasse : je n'ai osé le questionner davantage ; il n'y a point de conversation au monde que je puisse préférer à celle d'un

(1) Blanche Adhémar de Monteil épousa Gaspard de Castellane, en 1498. Leur fils, Gaspard de Castellane, fut héritier de Louis Adhémar de Monteil, Comte de Grignan, son oncle ; lequel étant mort sans postérité, le substitua aux nom et armes d'Adhémar ; en sorte que les Comtes de Grignan, qui ont porté depuis le nom d'Adhémar de Monteil, et qui sont éteints aujourd'hui, étoient de la Maison de Castellane.

homme qui vient de Grignan, et qui me parle de ma fille : je ne pouvois le qnitter.

Je gronderai bien Corbinelli de ne pas vous écrire: quelle sottise! que peut-il faire de mieux? hélas! je viens d'apprendre que ce pauvre garçon a pensé mourir : il a eu des maux de tête à perdre la raison, et la fièvre en même-tems. Il a mis son nom au bas d'une lettre, et a fait écrire qu'on vienne me dire qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été à l'extrémité, et que j'ai pensé perdre l'homme du monde qui m'est le plus dévoué; je voudrois qu'il ne fût pas si bien justifié auprès de vous : écrivez-lui une petite amitié pour l'amour de moi; c'est un garçon que j'aime, et qui m'a persuadée de son amitié.

J'ai été à Versailles, je ne sais si je ne vous l'ai point mandé; j'allai avec d'Hacqueville tête-à-tête: nous partîmes à trois heures, nous arrivâmes droit chez M. de Louvois que nous trouvâmes; ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize *d'un trou-madame :* je lui parlai pour mon fils; il ne peut avoir ce régiment, parce que celui qui l'avoit n'est point mort. Ce Ministre me dit mille choses honnêtes et très-obligeantes; je lui dis l'ennui que nous avions dans notre guidonnage: enfin, tout alla bien, nous remontâmes en calèche, et nous étions à neuf heures à Paris. J'ai retourné depuis à Versailles avec Mme. de Verneuil, pour faire ce qui s'appelle sa cour. M. de Condom n'est point encore consolé de M. de Turenne. Le Cardinal de Bouillon n'est pas connoissable; il jeta les yeux sur moi, et craignant de pleurer, il se détourna : j'en fis autant de mon

côté; car je me sentis fort attendrie. Toutes les Dames de la Reine sont celles qui font la compagnie de Madame de Montespan : on y joue tour à tour, on y mange; il y a des concerts tous les soirs; rien n'est caché, rien n'est secret; les promenades en triomphe: cet air déplairoit encore plus à une femme qui seroit un peu jalouse; mais tout le monde est content. Nous fûmes à Clagny, c'est le palais d'Armide; le bâtiment s'élève à vue d'œil, les jardins sont faits : vous connoissez la manière de le Nôtre (1); il a laissé un petit bois sombre, qui fait fort bien; il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées, où l'on est à l'ombre; et pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets : c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer; on aime fort ce bois. Hier au soir je vis la Garde, qui m'apprit qu'un homme revenu de l'armée avoit dit au Roi tout naïvement des biens infinis du Chevalier de Grignan et de son Régiment; il se porte très-bien jusqu'ici. Dieu le conserve!

Je veux vous faire voir un petit dessous de cartes qui vous surprendra : c'est que cette belle amitié de *Quantova* avec son amie (2) qui voyage, est une

(1) Le même qui a fait les jardins des Tuileries et ceux de Versailles.

(2) Madame de Maintenon.

* Madame de Maintenon conduisoit à Anvers le petit Duc du Maine, pour le faire traiter par un charlatan qui le renvoya plus boiteux qu'il n'étoit venu.

véritable aversion depuis deux ans; c'est une aigreur; c'est une antipathie, c'est du blanc, c'est du noir : vous demandez d'où vient cela? C'est que l'amie est d'un orgueil qui la rend révoltée contre les ordres de *Quanto* : elle n'aime pas à obéir; elle veut bien être au père, et non pas à la mère; elle fait le voyage à cause de lui, et point du tout pour l'amour d'elle; elle rend compte à l'un, et point à l'autre: on gronde l'ami d'avoir trop d'amitié pour cette glorieuse; mais on ne croit pas que cela dure, à moins que l'aversion ne se change, ou que le bon succès d'un voyage ne fît changer ces cœurs. Ce secret roule sous terre depuis plus de six mois; il se répand un peu, et je crois que vous en serez surprise; les amis de l'amie en sont assez affligés, et l'on croit qu'il y en a deux qui ont senti cet hiver le contre-coup de ces mésintelligences. N'admirez-vous point comme on raisonne quelquefois, et que l'on ne comprend point les choses? C'est quand je dis qu'il y a un fil de manqué; et l'on voit clair quand on voit le dessous des cartes, c'est la plus jolie chose du monde. Il y a une grande femme * qui pourroit bien vous en mander si elle vouloit, et vous dire à quel point la perte du Héros a été promptement oubliée dans cette maison; ç'a été une chose scandaleuse. Savez-vous bien qu'il nous

* C'est apparemment Madame d'Heudicourt. La *maison* où on avoit si bien oublié Turenne est la Cour. On sait que Louvois le haïssoit, et que le Roi parut souvent embarrassé des droits que le Héros avoit à sa reconnoissance.

faudroit quelque manière de chiffre? Je m'en vais faire réponse à votre lettre du dernier juillet.

Ma fille, votre commerce est divin; ce sont des conversations que vos lettres, je vous parle, et vous me répondez; j'admire votre soin et votre exactitude; mais, ma très-chère, ne vous en faites point une loi; car si cela vous fait la moindre incommodité et le moindre mal de tête, croyez alors que c'est me plaire que de vous soulager, puisque, sans nulle exagération, votre intérêt, votre plaisir, votre santé, tout cela est mis au premier rang de ce qui me tient le plus au cœur; il faut me croire, le dessous des cartes va encore au delà.

Je m'en vais commencer par ma santé; n'en soyez point en peine; je vois très-souvent M. de Lorme chez Madame de Montmort qu'il ressuscite: il a fort approuvé ma saignée de pied, et m'a empêchée jusqu'ici de me purger, trouvant que je suis hors d'affaire, et que je n'aurai plus de ces vapeurs de l'année passée; c'étoit les adieux de ce qu'il croit parti; si peu de mal étoit digne de mon bon tempérament: il me fera prendre de sa poudre avant que je parte, mais ce sera plus par civilité pour lui que par besoin; si vous l'entendiez parler, vous seriez rassurée sur mon chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-vous donc à lui, ma chère enfant, et ôtez cette inquiétude des effets de votre tendresse; il vous en reste assez. Pour la proposition d'aller à Grignan, au lieu d'aller en

Bretagne, elle m'avoit déjà passé par la tête, et quand je veux rêver agréablement, c'est la première chose qui se présente à moi que ces jolis châteaux : en reculant un peu celui-ci, il ne sera plus en Espagne; et le tour que vous me proposez est si joli et si faisable, que je m'en vais emporter cette idée en Bretagne, pour me soutenir la vie dans mes bois : mais pour cette année, mon enfant, l'Abbé crie de la proposition en l'air; j'ai d'autres affaires que celles de Madame d'Acigné, j'ai le bon Abbé que je n'aurai pas toujours, j'ai mon fils qui seroit bien étonné de me trouver à Lambesc à son retour : je voudrois bien le marier; mais soyez assurée que le désir et l'espérance de vous revoir ne me quittent jamais, et soutiennent toute ma santé et le reste de joie que j'ai encore dans l'esprit; il faut donc saler toutes nos propositions.

Nous voudrions à tout moment des lettres du Chevalier de Grignan; car jusqu'à ce qu'ils aient repassé le Rhin, nous serons toujours en peine. Voilà la relation du combat, où M. de Lorges (1) a fait voir qu'il étoit neveu de son oncle : Dieu veuille que ces prospérités continuent, ce seroit l'ombre de M. de Turenne qui seroit encore dans cette armée.

Le Comte du Lude est ici; il est Duc : on ne s'attache point à trouver mauvais son retour; mais il

(1) Guise-Alphonse Durfort, Comte de Lorges, depuis Duc et Maréchal de France, étoit fils d'Élisabeth de la Tour de Bouillon, sœur de M. de Turenne.

J'ai bien eu des vapeurs ; et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avois reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connoissez aussi. On la passe avec cinq ou six amies dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligée, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les jours se passent, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. La vie est trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrois qu'on eût cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi, mon Cousin ? Mais comment pourrions-nous faire ? Ma nièce sera de mon avis. Selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans son mariage, elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas. Quoi qu'il en soit, je sais bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément que je ne lui souhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma nièce la Religieuse; je la trouve très-agréable et d'une sorte d'esprit qui fait fort bien souvenir de vous. Selon moi, je ne puis la louer davantage.

Au reste, vous êtes un très-bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne, mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix

ou

ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité *. Je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état. Que lui faut-il? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvoit plus augmenter; il jouissoit même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis, et voyoit le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à force de vivre, l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les Héros, dont toutes les actions sont si observées. Si le Comte d'... fût mort après la prise de........ ou le secours de....., et le Maréchal du...... ** après la bataille de........, n'auroient-ils pas été plus glorieux? M. de Turenne n'a point senti la mort; comptez-vous encore cela pour rien? Vous savez la douleur générale pour cette perte, et les huit Maréchaux de France nouveaux.

Vaubrun a été tué à ce dernier combat qui comble M. de Lorges de gloire; il en faut voir la fin. Nous sommes toujours transis de peur, jusqu'à ce que nous sachions si nos troupes ont repassé le Rhin. Alors, comme disent ~~les soldats~~, nous serons pêle-mêle, la rivière entre deux. Madame de Grignan est dans son château. Quelle destinée! Providence!

* On aime à remarquer qu'elle avoit senti la beauté de cette expression, et se plaisoit à s'en parer devant plus d'un ami.

** Je ne sais qui est ce Comte d'...; mais l'autre est le Maréchal du Plessis-Praslin qui battit Turenne à Rhetel.

Providence ! Adieu, mon cher Comte ! Adieu, ma très-chère nièce. Je fais mille amitiés à M. et à Madame de Toulonjon. Je l'aime fort, cette petite Comtesse. Je ne fus pas un quart-d'heure à Montelon, que nous étions comme si nous nous fussions connues toute notre vie ; c'est qu'elle a de la facilité dans l'esprit, et que nous n'avions point de tems à perdre. Mon fils est demeuré en Flandres ; il n'ira point en Allemagne. J'ai pensé à vous mille fois depuis tout ceci.

LETTRE 321.

Du Comte de Bussy à Madame de Sévigné.

à Chaseu, ce 11 Août 1675.

Je reçus hier votre lettre, Madame, elle est assez longue, et je vous assure que je l'ai trouvée trop courte. Soit que votre style, comme vous dites, soit laconique, soit que vous vous étendiez davantage, il y a, ce me semble, dans vos lettres des agrémens qu'on ne voit point ailleurs ; et il ne faut pas dire que c'est l'amitié que j'ai pour vous qui me les embellit, puisque de fort honnêtes gens qui ne vous connoissent pas les ont admirées. Mais c'est assez vous louer pour cette fois. Les éloges ne doivent pas être comme vos lettres. Ils ne sauroient être trop courts pour être bons. Vous passerez, dites-vous, l'hiver en Bretagne, cela est obligeant pour Madame de Grignan. On voit bien qu'en son absence

tous pays vous sont égaux. Je vous plains d'être sujette aux vapeurs. C'est un mal plus désagréable qu'il n'est dangereux; cependant il se fait craindre. C'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretien et qui l'augmente. Il seroit bien moindre, si l'on ne croyoit pas qu'il fît mourir. Il ne le faut donc pas croire; car effectivement il ne le fait pas. Je suis d'accord avec vous que la vie est trop courte : cent ans d'assurés seroit un tems raisonnable. Vous me demandez comment nous pourrions faire pour y parvenir : après y avoir bien songé, voici tout ce que j'ai pu trouver, non pas pour avoir aucune sûreté, mais au moins pour allonger vraisemblablement la vie: Ne dormir guère, manger peu, et ne pas craindre la mort; s'ennuyer quelquefois, et quelquefois se divertir : car si l'on se divertissoit toujours, la vie paroîtroit trop courte; si l'on s'ennuyoit aussi toujours, on mourroit bientôt de chagrin. Mademoiselle de Bussy est de mon avis, et elle prétend user de ce régime. Quand son mari ne seroit pas tel qu'elle le souhaiteroit, elle n'en veut pas mourir un jour plutôt. Elle veut, dit-elle, en ce cas-là, essayer à le survivre.

LETTRE 322.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Mme.* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 9 Août 1675.

COMME je ne vous écrivis qu'un petit billet mercredi, j'oubliai plusieurs choses que j'avois à vous dire. M. Boucherat me manda lundi au soir que M. le Coadjuteur avoit fait merveille à une conférence à Saint-Germain, pour les affaires du Clergé. M. de Condom et M. d'Agen me dirent la même chose à Versailles : je suis persuadée qu'il fera aussi bien à sa harangue au Roi : ainsi, il faudra toujours le louer.

Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis ; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton, après une si belle action, et si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes : il étoit à cheval sur un coup de canon : la Providence avoit bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action. La perte des ennemis a été grande ; ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents. Le Duc de Sault et le Chevalier de Grignan se sont distingués à la tête

de leur cavalerie : les Anglois sur-tout ont fait des choses romanesques : enfin, voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli *, après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand Capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, et qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, et à la valeur des jeunes François, à qui rien ne peut résister, dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites. Plusieurs courtisans, que je n'ose nommer par prudence, se sont signalés pour parler au Roi de M. de Lorges, et des raisons sans conséquence, qui devoient le faire Maréchal de France tout-à-l'heure ; mais elles ont été inutiles. Il a seulement le commandement d'Alsace, et vingt mille livres de pension qu'avoit Vaubrun. Ha ! ce n'étoit pas cela qu'il vouloit. M. le Comte d'Auvergne a la charge de Colonel-général de la cavalerie, et le Gouvernement du Limousin. Le Cardinal de Bouillon est très-affligé.

Notre bon Cardinal a encore écrit au Pape, disant qu'il ne peut s'empêcher d'espérer que,

* Généralissime des armées de l'Empereur. D'Avrigny, dont l'exactitude est connue, dit que la perte des Français fut presque égale à celle des ennemis, qui fut de plus de deux mille hommes. Mais, suivant l'usage, la Cour enfloit les succès d'une guerre dont on étoit las. Le discours de Montécuculli ne paroît pas plus vrai que le propos bien contraire qu'on lui a prêté, savoir qu'il quittoit le commandement, parce qu'il n'avoit plus d'émule digne de lui.

quand sa Sainteté aura vu les raisons qui sont dans sa lettre, elle se rendra à ses très-humbles prières; mais nous croyons que le Pape infaillible, et qui ne fait rien d'inutile, ne lira seulement pas ses lettres, ayant fait sa réponse par avance, comme notre petit *ami* que vous connoissez.

Parlons un peu de M. de Turenne; il y a long-tems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui seroit un dégoût, s'il étoit au monde, nous paroît une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle, il me semble que je lis l'Histoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant-Général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui alloit d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, et tue M. de Turenne: le fils de Saint-Hilaire (1) se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable.* Et sans faire nulle attention sur lui, se met

(1) Depuis Lieutenant-Général de l'artillerie et des armées du Roi, comme son père.

à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

Le Gentilhomme de M. de Turenne, qui étoit retourné et qui est revenu, dit qu'il a vu faire des actions héroïques au Chevalier de Grignan; qu'il a été jusqu'à cinq fois à la charge, et que sa cavalerie a si bien repoussé les ennemis, que ce fut cette vigueur extraordinaire qui décida du combat. M. de Boufflers et le Duc de Sault ont fort bien fait aussi; mais sur-tout M. de Lorges, qui parut neveu du Héros dans cette occasion. Je reviens au Chevalier de Grignan, et j'admire qu'il n'a pas été blessé, à se mêler comme il a fait, et à essuyer tant de fois le feu des ennemis. M. de Turenne avoit r'habillé, à ses dépens, tout un régiment Anglois, et l'on n'a trouvé que neuf cents francs dans sa cassette. Son corps est porté à Turenne : plusieurs de ses gens, et même de ses amis l'ont suivi. M. le Duc de Bouillon est revenu; le Chevalier de Coislin, parce qu'il est malade; mais le Chevalier de Vendôme, à la veille du combat : voilà sur quoi on crie; et toute la beauté de Madame de Lude (1) ne l'excuse point. Le Duc de Villeroi (2) ne peut se consoler de M. de Turenne; il écrit que la fortune ne peut plus lui faire de mal, après lui avoir ôté le plaisir d'être aimé et estimé d'un tel homme.

(1) Chanoinesse de Poussai.
* On verra que cette Dame fut depuis aimée par le Roi.
(2) Le Maréchal dernier mort.

LETTRE 323.

A la même.

Paris, lundi 12 Août 1675.

Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Turenne; elle est du jeune Marquis de Feuquières à Madame de Vins, pour M. de Pompone. Ce Ministre me dit qu'elle étoit meilleure et plus exacte que celle du Roi : il est vrai que ce petit Feuquières (1) a un coin d'Arnauld dans sa tête, qui le fait mieux écrire que les autres courtisans.

Je viens de voir le Cardinal de Bouillon; il est changé à n'être pas connoissable : il m'a fort parlé de vous : il ne doute pas de vos sentimens : il m'a conté mille choses de M. de Turenne, qui font mourir; son oncle apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car sa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit au Cardinal, à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas bien communier sans se confesser : son neveu lui dit que non, et que depuis Pâques, il ne pouvoit guère s'assurer de n'avoir point offensé Dieu. M. de Turenne lui conta son état; il étoit à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse, pour la coutume; il disoit : Mais faut-il dire à ce Récollet comme à M. de Saint-

(1) Antoine de Pas, Marquis de Feuquières, Auteur des *Mémoires sur la Guerre*, qui portent son nom; il étoit petit-fils d'Anne Arnauld, tante de M. Arnauld d'Andilly.

Gervais? est-ce tout de même? En vérité, une belle âme est bien digne du Ciel; elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si bien préservée de la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf (1); c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année passée saluer M. de Lorraine, qui lui dit: « Mon » petit cousin, vous êtes trop heureux de voir et » d'entendre tous les jours M. de Turenne; vous » n'avez que lui de parent et de père: baisez les pas » par où il passe, et faites-vous tuer à ses pieds ». Ce pauvre enfant se meurt de douleur; c'est une affliction de raison et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le Comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'a rien à attendre de son père. Cavoye est affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force, qu'il faut les cacher. Il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce Héros, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là: sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépouille de M. de Vaubrun. Jamais rien n'auroit été d'une si grande édification, ni d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton, après un si grand succès.

(1) Henri de Lorraine, Duc d'Elbeuf, fils de Charles de Lorraine et d'Élisabeth de la Tour de Bouillon, nièce de M. de Turenne.

Madame de Coulanges me mande comme vous vous consolerez aisément si elle passe l'hiver à Lyon, et comme elle est aise aussi que vous soyez dans votre château. Je lui mande en général les commissions que vous me donnez, et qui partent de la même bonté, tantôt d'empêcher l'une de se consoler, tantôt de faire que l'autre soit marquée (1) et malade; enfin, la peine que j'ai à faire vos commissions. Elle nous écrit des lettres admirables, et nous parle souvent de la jolie *haine* qui est entre vous deux.

Le Chevalier de Lorraine est allé à une Abbaye qu'il a en Picardie : Madame de Monaco le fut voir à Chilly; mais elle n'a pu l'empêcher de partir, ni d'aller plus loin. On ne trouve pas sa politique bonne, et l'on croit qu'il y sera attrapé : c'est un étrange style que de vouloir faire chasser un principal Officier dont on est content *; c'est à ce prix qu'il met son retour : je crois qu'il auroit eu satisfaction, il y a quelques années; mais les tems sont différens : *on n'est pas volage pour ne changer qu'une fois.* Il n'est pas vrai que le Marquis d'Effiat et Volonne aient rendu leurs charges; mais comme ils ont accompagné le Chevalier jusqu'à Chilly, on peut croire qu'ils auront de grands dégoûts, pendant cette disgrâce. La Garde vous a mandé ce que M. de Louvois a dit à la bonne Langlée,

(1) De la petite-vérole.

* Il s'agit ici de MONSIEUR, que le Chevalier de Lorraine gouvernoit en maître ou plutôt en maîtresse.

et comme le Roi est content des merveilles que le Chevalier de Grignan a faites : s'il y a quelque chose d'agréable dans la vie, c'est la gloire qu'il s'est acquise dans cette occasion ; il n'y a pas une relation ni pas un homme qui ne parle de lui avec éloge : sans sa cuirasse, il étoit mort : il a eu plusieurs coups dans cette bienheureuse cuirasse, il n'en avoit jamais porté : Providence ! Providence !

On vint éveiller M. de Rheims à cinq heures du matin, pour lui dire que M. de Turenne avoit été tué. Il demanda si l'armée étoit défaite ; on lui dit que non : il gronda qu'on l'eût éveillé, appela son valet-de-chambre *coquin*, fit retirer le rideau, et se rendormit *. Adieu, mon enfant, que voulez-vous que je vous dise ?

Je vous envoie cette relation à cinq heures du soir : je fais mon paquet toute seule ; M. de Coulanges viendroit ce soir, et voudroit la copier ; je hais cela comme la mort. J'ai fait toutes vos amitiés et dit toutes vos douceurs à M. de Pompone et à Madame de Vins : en vérité, elles sont très-bien reçues. Je lui dis la joie que vous aviez de n'être plus mêlée dans les sottes querelles de Provence ; il en rit ; et de la raison de votre sagesse : il souhaiteroit que les Bretons s'amusassent à se haïr, plutôt qu'à se révolter. J'ai vu Madame Rouillé chez elle ; je la trouvai toujours aimable ; je croyois être à Aix ; je voudrois fort sa fille **, mais elle a de

* Indifférence qui n'a rien d'étrange dans le frère de Louvois !
** Pour M. de Sévigné, sans doute !

plus grandes idées. Madame de Verneuil et la Maréchale de Castelnau viennent d'admirer votre portrait; on l'aime tendrement, et il n'est pas si beau que vous.

LETTRE 324.

A la même.

à Versailles, mardi 13 Août à minuit 1675.

VOICI la nouvelle du jour. Le Roi vient de dire que le Duc de Zell ayant assiégé Trèves, et le Maréchal de Créqui s'étant acheminé pour y aller, ce Duc avoit quitté le siége, brûlé son propre camp, passé la rivière sur trois ponts, chargé en flanc et battu le Maréchal de Créqui, pris son canon et son bagage, l'infanterie défaite, et la cavalerie dans un désordre effroyable. On ne savoit pas ce qu'étoit devenu le Maréchal de Créqui. On croit que les ennemis sont retournés à Trèves, qui est sans Gouverneur; car M. de Vignori, allant visiter une batterie, fut renversé par son cheval dans le fossé, dont il mourut sur-le-champ (1). Le pauvre la Mark et le Chevalier de Cauvisson ont été tués : on saura demain les autres. Voilà ce que Sa Majesté a dit : il

(1) On a prétendu que M. de Vignori, Gouverneur de Trèves, avoit ordre de sortir avec la plus grande partie de sa garnison, et de se joindre au Maréchal de Créqui pendant le combat; mais que n'ayant pas pris la précaution de communiquer son ordre à l'Officier principal qui commandoit sous lui dans Trèves, sa mort avoit dérangé toutes les mesures du Maréchal de Créqui.

n'y a donc pas à douter que ce ne soit une vraie déroute.

Mercredi 14 *Août.*

J'ai couru tout le matin pour savoir des nouvelles de la Trousse et de Sanzei : on ne dit rien de ce dernier : on dit que la Trousse est blessé; et puis d'autres disent qu'on ne sait où il est : ce qui paroît sûr, c'est qu'il n'est pas mort, puisqu'on sait le nom de tant de gens au-dessous de lui. La consternation est grande. Rien n'empêche cette armée victorieuse de joindre Montécuculli qui a passé le Rhin à Strasbourg (1), où, malgré la neutralité, on a reçu les troupes Allemandes. On ne croit pas que M. le Prince puisse commander notre armée; il ne se porte pas bien : quelle conjoncture pour lui et pour sa gloire ! Duras est seul à cette armée, il a mandé au Roi, en lui faisant son remercîment, que son frère de Lorges méritoit bien mieux l'honneur d'être Maréchal de France que lui. Les ennemis sont fiers de la mort de M. de Turenne : en voilà les effets; ils ont repris courage : on n'ose rien écrire de plus; mais la consternation est grande ici : je vous le dis pour la seconde fois. Mademoiselle de Méri est en peine de son frère, elle a raison; c'est un beau miracle, si la Trousse s'est sauvé de l'état où l'on nous l'a représenté. Nous n'avons point encore la liste des morts; le nombre en est grand, puisque l'on compte

(1) Cette ville se gouvernoit alors en république, et n'est soumise à la France que depuis le 30 Septembre 1681.

sur les doigts ceux dont on sait des nouvelles. L'état de la Maréchale de Créqui est bien affreux, et de la Marquise de la Trousse, qui ne savent point du tout ce que sont devenus leurs maris.

LETTRE 325.

A la même.

à Paris, vendredi 15 Août 1675.

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire, vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld avec Madame de Lavardin, Madame de la Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable Héros : tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut, et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en étoit plein

pendant sa vie; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déjà : enfin, ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne sauroit comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il r'habilla ce régiment Anglois? il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux; et les vieux soldats leur disoient : « Quoi, vous vous plaignez,
» on voit bien que vous ne connoissez pas M. de
» Turenne; il est plus fâché que nous quand nous
» sommes mal; il ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à

» nous tirer d'ici ; il veille quand nous dormons ; c'est » notre père ; on voit bien que vous êtes jeunes » : et c'est ainsi qu'ils les rassuroient. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés ; c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirois, si vous étiez ici. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à remarquer que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Le Roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avoit ni cœur, ni esprit ; rien que cela. Madame de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étoient attroupés dans son Duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Forbin ; car de Vins est toujours subalterne. L'ordre de Forbin est d'obéir à M. de Chaulnes ; mais comme ce dernier est dans son Fort-Louis, Forbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavardin avoit fort demandé le commandement ; il a été à la tête d'un vieux régiment (1), et prétendoit

(1) Du régiment de Navarre, l'un des six vieux.

croit que cet honneur lui étoit dû; mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon; je crois qu'on leur pardonnera, moyennant quelques pendus. On a ôté M. de Chamillard qui étoit odieux à la Province, et l'on a donné pour Intendant de ces troupes M. de Marillac, qui est fort honnête homme. Ce ne sont plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter; je n'ai pu même aller à Livry, quelqu'envie que j'en aie, il faut prendre le tems comme il vient; on est assez aise d'être au milieu des nouvelles, dans ces terribles conjonctures.

Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un Berger qui savoit très-bien les chemins et le pays; il alloit seul avec lui, et faisoit poster ses troupes, selon le récit que cet homme lui faisoit: il aimoit ce Berger, et le trouvoit d'un sens admirable: il disoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce Berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye: « Tout de bon, il » me semble que cela n'est pas trop mal; et je crois » que M. de Montécuculli trouveroit assez bien ce » que l'on vient de faire ». Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Madame de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que dans le passage du Rhin, le Chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et

de prudence : Dieu le conserve ; car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du Maréchal de Créqui, M. de la Feuillade a pris la poste, s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le Roi, et lui dit : « Sire, » les uns font venir leurs femmes (*c'est Rochefort*), » les autres viennent les voir : pour moi, je viens » voir une heure Votre Majesté, et la remercier » mille et mille fois ; je ne verrai que Votre Majesté, » car ce n'est qu'à Elle que je dois tout ». Il causa assez long-tems, et puis prit congé, et dit : « Sire, » je m'en vais, je vous supplie de faire mes compli» mens à la Reine, à M. le Dauphin, à ma femme » et à mes enfans » et s'en alla remonter à cheval ; et en effet, il n'a vu âme vivante. Cette petite équipée a fort plu au Roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des complimens de M. de la Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

LETTRE 326.

A la même.

à Paris, vendredi au soir 16 Août 1675.

Enfin, M. de la Trousse est trouvé : admirez son bonheur dans toute cette affaire ; après avoir fait des merveilles à la tête de ce bataillon, il est enveloppé de deux escadrons, et si bien enveloppé, qu'on ne sait ce que tout cela est devenu : tout d'un coup il se trouve qu'il est prisonnier ; de qui ? du

Marquis de Grana, qu'il a vu pendant six mois à Cologne, et qui s'étoit lié d'amitié avec lui. Vous pouvez penser comme il sera traité; il a aussi une jolie petite blessure, et pourra fort bien faire ses vendanges à la Trousse; car il viendra très-assurément sur sa parole; et pour mieux dire, il sera reçu très-agréablement à la Cour. Je n'ai jamais vu tant de soins et tant d'amitiés, que tous ses amis lui en ont témoigné : je le plains d'avoir tant de remercîmens à faire; mais n'est-il pas vrai que si on avoit fait exprès une destinée, on n'auroit pas imaginé autre chose que ce qui lui est arrivé ? Pour le bon Sanzei, nous n'en avons aucune nouvelle : cela n'est guère bon. Le Maréchal de Créqui est à Trèves, à ce que l'on dit : ses gens l'ont vu passer, lui quatrième, dans un petit bateau.

On parle d'eau, de Tibre, et l'on se tait du reste.

Sa femme est folle de douleur, et n'a pas reçu un mot de lui : pour moi je crois qu'il est noyé ou tué par les paysans en allant à Trèves; enfin, je trouve que tout va mal, hormis la Trousse. M. le Prince s'achemine vers l'Allemagne : M. le Duc y est déjà. M. de la Feuillade est allé ramasser les débris de l'armée du Maréchal de Créqui, pour se joindre à M. le Prince. Il ne faut point faire d'almanachs, mais si les ennemis ont pris Haguenau, comme on dit, la carte nous apprend que cela n'est pas bon. Si vous trouvez que vous n'ayez pas assez de nouvelles présentement, vous êtes, en vérité, bien

difficile à contenter : je crois même que de long-tems vous ne manquerez de grands événemens. On nous dit ici que votre armée de Messine s'est embarquée tout doucement, et qu'elle s'en revient en Provence.

Le Coadjuteur avoit pris dans sa harangue le style ordinaire des louanges, mais aujourd'hui cela seroit hors de propos; il passe sur l'affaire présente avec une adresse et un esprit admirables; il vous mandera le tour qu'il donne à ce qui vient de se passer; et pourvu que ce morceau soit recousu bien juste, ce sera le plus beau et le plus galant de son discours.

Que dit le Comte de toutes nos nouvelles? c'est à lui que j'adresse la parole pour me réjouir des merveilles du Chevalier. Saint-Hérem a perdu deux de ses neveux en huit jours; l'un étoit à la tête du régiment Royal-cavalerie; je l'avois voulu demander pour mon fils; mais Madame de Montrevel le demande avec la même fureur qu'elle demandoit un mari; le moyen de le lui refuser? On dit que la Mark n'est point mort, je plains sa femme, et peut-être sa maîtresse.

LETTRE 327.

A la même.

à Paris, lundi 19 Août 1675.

Je commence cette lettre, mais je ne la finirai pas sans vous dire beaucoup d'autres choses. Je balotte présentement. Je veux vous conter des choses si raisonnables que le Roi a dites, que c'est un plaisir de les entendre. Il a fort bien compris la perte de M. de Turenne; et quand il rêve et rentre en lui-même, il la prend pour la cause de ce dernier malheur (1). Un courtisan vouloit lui faire croire que ce n'étoit rien que ce qu'on avoit perdu; il répondit qu'il haïssoit ces manières, et qu'en un mot c'étoit une défaite très-complète. On voulut excuser le Maréchal de Créqui; il convint que c'étoit un très-brave homme; mais ce qui est désagréable, dit-il, c'est que mes troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la bassette: il est vrai que ce Duc de Zell est jeune et joueur; mais voilà un joli coup d'essai. Un autre courtisan voulut dire: Mais pourquoi le Maréchal de Créqui donnoit-il la bataille? Le Roi répondit, et se souvint d'un vieux conte du Duc de Weimar (2) qu'il appliqua très-bien. Ce Weimar étoit en France, et un vieux Parabère, cordon-bleu, lui dit en parlant de la dernière bataille qu'il avoit perdue: Monsieur,

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 13 Août, page 108.

(2) L'un des plus grands Capitaines du dix-septième siècle.

pourquoi la donniez-vous ? Monsieur, lui répondit le Duc de Weimar, c'est que je croyois la gagner; et puis se tourna : Qui est ce sot cordon-bleu-là ? Toute cette application est extrêmement plaisante, M. de Lorraine n'avoit pas voulu obéir à ce jeune Duc de Zell, qui est frère du Duc d'Hanovre; et ce Duc de Zell, qui avoit là toutes ses troupes, avoit voulu les commander; tout a bien été pour eux. On ne sait encore rien du Maréchal de Créqui depuis le petit bateau; pour moi, je le crois mort. On ne pense plus au Chevalier de Lorraine; il est à son Abbaye: voici un méchant tems pour les médiocres nouvelles. J'ai envoyé toutes vos lettres. Je parlerai à M. de Pompone pour le *Monseigneur*; en attendant, je crois que M. de Vivonne a son passe-port sans conséquence; et comme il est sûr que vous ne devez pas vouloir le fâcher, je lui écrirois, à votre place, un billet, et j'y glisserois un *Monseigneur* en faveur de son nom : pour les autres, il faut chicaner comme Beuvron et Lavardin; ils font écrire leurs sœurs, leurs mères; ils ont cette conduite, je le sais, et ils évitent la décision (1). On croit que d'Ambres perdra cette contestation contre le Maréchal d'Albret, et que la règle sera générale. C'est le Roi qui doit dans peu de jours prononcer sur cette affaire.

(1) Il y eut une dispute en ce tems-là pour savoir si on devoit aux Maréchaux de France le *Monseigneur* en écrivant.

Lundi au soir.

J'ai causé une heure avec M. de Pompone et Madame de Vins; nous avons un peu battu la Provence, après plusieurs autres choses qui font les conversations du tems; et j'ai parlé enfin du *Monseigneur.* « Ah, mon Dieu, Madame, *m'a* » *dit M. de Pompone*, que M. de Grignan se garde » bien du *Monsieur;* il feroit mal sa cour; le » Roi s'en est expliqué sur le sujet du Marquis » d'Ambres *; il sera tondu. Le Maréchal de Gram- » mont conte en son langage, que le Comte de » Guiche n'étoit pas un misérable, sans naissance, » sans dignité, et que jamais il n'a marchandé le » *Monseigneur* à aucun Maréchal de France: je » vous prie que M. de Grignan suive sur cela mon » conseil ». Voilà ses mêmes paroles que je vous écris tout chaudement, ne le marchandez donc pas à M. de Vivonne, vous pouvez ne point écrire aux autres; mais si vous écrivez, il n'y faut pas balancer. C'est depuis quatre jours que le Roi s'est expliqué là-dessus, et que les prônes du Maréchal de Grammont ont soutenu l'affaire. Madame de Vins m'a priée de vous bien assurer de son amitié, et de l'estime très-particulière et très-unique qu'elle a pour vous; car elle ne se charge pas d'admirer beaucoup de gens. Mesdames de Villars et de Saint-Géran sont arrivées peu après notre conversation; cette dernière a parlé au Roi, et lui a demandé

* *Voyez* la Lettre ci-après à M. de Bussy.

pour son mari le Gouvernement qu'avoit Vaubrun; elle trembloit si fort, qu'elle ne pouvoit prononcer; mais, sur la fin, il n'y avoit plus que pour elle: je ne crois pas qu'elle obtienne rien.

La harangue de M. le Coadjuteur a été la plus belle et la mieux prononcée qu'il est possible: il a passé cet endroit, qui a été fait et rappliqué après coup, avec une grâce et une habileté non pareille; c'est ce qui a le plus touché tous les courtisans. C'est une chose si nouvelle que de varier la phrase, qu'il a pris l'occasion que souhaitoit Voiture pour écrire moins ennuyeusement à M. le Prince, et s'en est aussi bien servi que Voiture auroit fait. Le Roi a fort loué cette action, et a dit à M. le Dauphin: « Combien voudriez-vous qu'il vous en eût coûté, et » parler aussi bien que M. le Coadjuteur »? M. de Montausier a pris la parole, et a dit: « Sire, nous » n'en sommes pas là; c'est assez que nous apprenions à bien répondre ». Les Ministres et tous les autres ont trouvé un agrément et un air de noblesse admirable dans son discours. J'ai bien à remercier les Grignans de tout l'honneur qu'ils me font, et des complimens que j'ai reçus depuis peu, et du côté de l'Allemagne, et de celui de Versailles: je voudrois bien que l'aîné eût quelque grâce de la Cour pour me faire avoir aussi des complimens du côté de Provence. M. de la Trousse a écrit à sa femme; il est prisonnier de son ami le Marquis de Grana; il se porte très-bien sans aucune blessure: jamais un homme n'a été si heureux; cette affaire

n'a été faite que pour sa gloire. Il mande qu'on vient de l'assurer que M. de Sanzei a été tué; je le croirois bien; car outre qu'on n'a point de ses nouvelles, c'est que c'étoit un vrai homme à payer de sa personne, voyant que son régiment faisoit mal * : nous en saurons de plus sûres nouvelles.

Je n'ai encore rien décidé pour mon départ; cela dépend d'une conférence chez M. de l'Hommeau, où nous raisonnerons beaucoup. Le corps du Héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit : on l'apporte à Saint-Denis, au pied de la sépulture des Bourbons; on destine une chapelle pour les tirer du trou où ils sont, et c'est M. de Turenne qui y entre le premier : pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que, ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi. Il y a déjà quatre Capitaines aux pieds de leurs maîtres; et s'il n'y en avoit point, il me semble que celui-ci devroit être le premier. Partout où passe cette illustre bière, ce sont des pleurs et des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher et d'arriver de nuit: ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris.

On vient de me dire de très-bon lieu, que les courtisans croyant faire leur cour en perfection, disoient au Roi, qu'il entroit à tout moment à

* La cavalerie qui se débanda fit la déroute de Consarbruck. Mais il y eut de la témérité au Maréchal de Créqui, de chercher la bataille avec moins de moitié des forces de l'ennemi.

Thionville et à Metz, des escadrons et même des bataillons tout entiers, et que l'on n'avoit quasi rien perdu. Le Roi, comme un galant homme, sentant la fadeur de ce discours, et voyant donc rentrer tant de troupes : *Mais*, dit-il, *en voilà plus que je n'en avois*. Le Maréchal de Grammont, plus habile que les autres, se jette dans cette pensée : *Oui, Sire, c'est qu'ils ont fait des petits*. Voilà de ces bagatelles que je trouve plaisantes, et qui sont vraies.

Il est venu un courrier qui a vu M. le Maréchal de Créqui à Trèves. Nous sommes fort en peine de M. de Sanzei; nous n'avons de ses nouvelles que de traverse : les uns disent qu'il est prisonnier; d'autres, qu'il a été tué; d'autres, qu'il est à Trèves avec le Maréchal de Créqui : tout cela ne vaut rien du tout. On tient Trèves assiégée. Le Roi dit à M. le Premier, qu'il étoit bien aise que son fils fût en sûreté. M. le Premier lui dit : *Sire, j'aimerois mieux qu'il fût prisonnier ou blessé; cette grande sûreté ne me contente pas*. Le Roi l'assura qu'il avoit fort bien fait. On parle encore du voyage de Fontainebleau. Je n'ai pas encore pardonné à ce beau lieu (1) où nous nous séparâmes; je n'y puis penser sans émotion et sans tristesse : il me faut vous y aller recevoir pour me remettre bien avec lui.

Madame de Toscane est abîmée dans son Montmartre, et dans ses Guisardes : elle a témoigné à

(1) *Voyez* ci-dessus la note de la page 10.

toutes les Dames, qu'après la première visite, elle n'en souhaitoit plus, et a commencé ce discours par Madame de Raré. On trouve cette dureté grande : il est vrai qu'elle ressemble asses à la Diane d'Arles : mais je ne trouve pas qu'elle puisse espérer d'être égayée, à la vie qu'elle fait.

M. le Cardinal de Bouillon est venu ici tantôt : il est touché de votre lettre et persuadé de vos sentimens ; il a toujours les larmes aux yeux : je lui ai parlé de vos douleurs ; il m'a priée de lui montrer ce que vous m'en dites ; je n'y manquerai pas, et rien ne vous fera plus d'honneur : je lui montrerai aussi une lettre du Chevalier (*de Grignan*) qu'on ne peut lire sans pleurer. J'ai eu bien du monde aujourd'hui ; je me porte très-bien de ma petite médecine ; toutes mes amies m'ont gardée : votre portrait a servi à la conversation ; il devient chef-d'œuvre à vue d'œil ; je crois que c'est parce que Mignard n'en veut plus faire. Adieu, ma très-chère et très-aimable. Si vous trouvez mille fautes dans cette lettre, excusez-les ; car le moyen de la relire ?

LETTRE 328.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Août 1675.

(*Elle commence par lui dire la lettre du Comte de Grammont qu'on a vue dans celle du* 31 *juillet; et elle ajoute*) : Mon père est l'original de ce style ; il écrivit au Maréchal de Schomberg (celui qui a été Surintendant des Finances), quand on le fit Maréchal de France :

MONSEIGNEUR,

« *Qualité; Barbe noire; Familiarité* ».

CHANTAL.

VOUS entendez bien qu'il vouloit dire qu'il avoit été fait Maréchal de France parce qu'il avoit de la qualité, la barbe noire comme le Roi Louis XIII son maître, et qu'il avoit de la familiarité avec lui.

Sur la plainte que le Maréchal d'Albret a faite au Roi, que le Marquis d'Ambres en lui écrivant ne le traitoit pas de Monseigneur, Sa Majesté a ordonné à ce Marquis de le faire; et sur cela, il a écrit cette lettre au Maréchal:

MONSEIGNEUR,

« Votre maître et le mien m'a commandé d'user » avec vous du terme de Monseigneur; j'obéis à » l'ordre que je viens d'en recevoir, avec la même

» exactitude que j'obéirai toujours à ce qui vient
» de sa part, persuadé que vous savez à quel point
» je suis, Monseigneur, votre très-humble et très-
» obéissant serviteur ».

Voici la réponse du Maréchal d'Albret.

MONSIEUR,

« Le Roi votre maître et le mien étant le Prince
» du monde le plus éclairé, vous a ordonné de me
» traiter de Monseigneur, parce que vous le devez;
» et parce que je m'explique nettement et sans
» équivoque, je vous assurerai que je serai à l'ave-
» nir selon que votre conduite m'y obligera, Mon-
» sieur, votre très, etc. »

LETTRE 329.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Livry, mercredi 21 Août 1675.

En vérité, ma fille, vous devriez bien être ici avec moi; j'y suis venue ce matin toute seule, fatiguée et lasse de Paris, au point de n'y pouvoir pas durer. Notre Abbé est demeuré pour quelques affaires; pour moi, je n'en ai point jusqu'à samedi. Me voilà donc pour ces trois jours en paix et en repos; je prends demain ma troisième médecine; je marcherai beaucoup : je m'imagine que j'en ai besoin. Je penserai extrêmement à vous; mais quoiqu'il me soit doux d'y penser, l'absence jette

toujours une certaine amertume qui serre le cœur: ce sera pour ce soir la noirceur des pensées. Je me fais un plaisir de vous entretenir dans ce petit cabinet que vous connoissez; rien ne m'interrompt.

J'ai laissé M. de Coulanges (1) bien en peine de M. de Sanzei. Pour M. de la Trousse, depuis mes chers Romans, je n'ai rien vu de si parfaitement heureux que lui. N'avez-vous point vu un Prince qui se bat jusqu'à l'extrémité? Un autre s'avance pour voir qui peut faire une si grande résistance: il voit l'inégalité du combat; il en est honteux; il écarte ses gens; il demande pardon à ce vaillant homme, qui lui rend son épée, à cause de son honnêteté, et qui sans lui ne l'eût jamais rendue; il le fait son prisonnier; il le reconnoît pour un de ses amis, du tems qu'ils étoient tous deux à la Cour d'Auguste; il traite son prisonnier comme son propre frère; il le loue de son extrême valeur; mais il me semble que le prisonnier soupire; je ne sais s'il n'est point amoureux: je crois qu'on lui permettra de revenir sur sa parole; je ne vois pas bien où la Princesse l'attend, et voilà toute l'histoire.

Quand je vous mande des nouvelles, comptez que je les tiens de gens bien informés; mais ils ne veulent jamais être cités, pour les moindres bagatelles. Il y en a d'autres dont je ne prends jamais les nouvelles. Voulez-vous savoir ce que

(1) M. de Coulanges étoit beau-frère de M. de Sanzei, et cousin-germain de M. de la Trousse.

les valets-de-chambre ont écrit? Vous devinerez d'abord que ceci vient de l'endroit où vous savez qu'on s'amuse des lettres ridicules. L'un fait inventaire de ce qu'il a perdu, comme son étui, sa tasse, son buffle, son caudebec. « C'étoit, *dit-il*, un dé-» sordre du diable; ma foi, si j'avois été Général, » cela ne seroit pas arrivé ». *Un autre dit* : « Nous » avons été joliment téméraires; nous n'étions que » sept mille hommes, nous en avons attaqué vingt-» six mille; aussi faut voir comme nous avons été » frottés ». *Un autre dit* : « Nous nous sommes » sauvés le plus diligemment que nous avons pu, et » si nous n'avons pas laissé d'avoir grand'peur ». Il faut avoir, mon enfant, un étrange loisir pour vous conter toutes ces sottises.

Vous parlez si dignement du Cardinal de Retz et de sa retraite, que pour cela seul, vous seriez digne de son estime et de son amitié. Je vois des gens qui disent qu'il devroit venir à Saint-Denis, et ce sont ceux-là même qui trouveroient le plus à redire, s'il y venoit. On voudroit, à quelque prix que ce fût, ternir la beauté de son action; mais j'en défie la plus fine jalousie. Ce que vous dites de M. de Turenne, mérite d'entrer dans son panégyrique : le Cardinal de Bouillon en aura le plaisir ou le déplaisir, car je suis bien sûre qu'il ne lira point cet endroit de votre lettre sans pleurer. Depuis la mort du Héros de la guerre, celui du bréviaire s'est retiré à Commerci; il n'y avoit plus de sûreté à Saint-Michel. Le Premier-Président

de la Cour des Aides a une terre en Champagne ; son fermier vint lui signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans : on lui demande pourquoi, on dit que ce n'est point la coutume ; il répond que, du tems de M. de Turenne, on pouvoit recueillir avec sûreté, et compter sur les terres de ce pays-là ; mais que, depuis sa mort, tout le monde quittoit, croyant que les ennemis vont entrer en Champagne. Voilà des choses simples et naturelles, qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier et les Mascaron.

Ne me parlez point tant de vous aller voir ; vous me détournez de la pensée de tous mes tristes devoirs : si j'en croyois mon cœur, j'enverrois paître toutes mes petites affaires, et je m'en irois à Grignan : oh, avec quelle joie je planterois tout là ! et pour quatre jours qu'on a à vivre, je vivrois à ma mode, et je suivrois mon inclination : quelle folie de se contraindre pour des routines de devoirs et d'affaires ! Eh, bon Dieu ! qui en sait gré ? je ne suis que trop dans toutes ces pensées ; la règle n'est plus, à mon grand regret, que dans toutes mes actions ; car pour mes discours, ils ont pris l'essor, et je me tire au moins de la contrainte d'approuver tout ce que je fais. Vos affaires règlent ma vie présentement, c'est tout ce qui me console. Je m'en vais courir en Bretagne pendant les vacances, et je serai de retour au mois de Novembre. Ne craignez rien de notre guerre de Bretagne ; ce n'est plus rien,

fiez-vous

fiez-vous à ma poltronnerie : je crois que je m'en irai avec le grand d'Harouïs.

Les amies * de la voyageuse (*Madame de Maintenon*) s'apercevant que le dessous des cartes se découvre, affectent fort de rire et de tourner cela en plaisanterie ; ou bien elles conviennent qu'il y a eu quelque chose, mais que tout est raccommodé. Je ne réponds ni du présent, ni de l'avenir, dans un tel pays ; mais du passé, je vous en assure. Pour la Souveraineté, elle est rétablie, comme depuis Pharamond : *Quanto* joue en robe-de-chambre avec la Dame du Château (*la Reine*), qui se trouve trop heureuse d'être reçue, et qui souvent est chassée par un clin-d'œil qu'on fait à la femme-de-chambre.

Mon fils est désespéré du guidonnage. Vous souvient-il de vos folies de Don Quichotte? Il se trouve présentement à neuf cents lieues du cap dont nous lui avons tant parlé. Tout ce qui vaque est demandé par des frères blessés, ou par des familles désolées ; en sorte qu'on est honteux d'aller barrer leur chemin inutilement. C'est à la Providence à démêler la fortune de ce pauvre Guidon ; je le console tant que je puis. Adieu, ma chère enfant, voilà complies qui sonnent ; vous connoissez mon manège. Il fait très-beau, je me promenerai beaucoup, et je penserai à vous avec une extrême tendresse.

* Ces amies sont Madame de la Fayette, Madame d'Hendicourt et Madame de Coulanges.

LETTRE 330.

A la même.

à Paris, lundi 26 Août 1675.

JE revins samedi matin de Livry; j'allai l'après-dînée chez Madame de Lavardin, qui vous a écrit un billet, en vous envoyant une relation : cette Marquise vous aime beaucoup, et vous lui répondez sans doute, comme vous savez si bien faire; elle s'en va de son côté, et d'Harouïs et moi du nôtre : les vacances de la chicane font partir bien des gens. La Cour est partie ce matin pour Fontainebleau; le souvenir qui m'est resté de ce lieu * me fait encore trembler; mais enfin, on y va pour se divertir : Dieu veuille que nous ne soyons point assommés pendant ce tems-là. Le siége de Trèves se pousse vivement : s'il y a quelque balle qui ait reçu la commission de tuer le Maréchal de Créqui, elle n'aura pas de peine à le trouver, car on dit qu'il s'expose comme un désespéré.

M. le Prince est à l'armée d'Allemagne; il a dit à un homme qui l'a vu depuis peu : « Je voudrois » bien avoir causé seulement deux heures avec » l'ombre de M. de Turenne, pour prendre la suite » de ses desseins, pour entrer dans ses vues, et me » mettre au fait des connoissances qu'il avoit de » ce pays, et des manières de peindre du Monté-

* Où elle s'étoit séparée de sa fille.

» cuculli ». Et quand cet homme-là lui dit : « Mon-» seigneur, vous vous portez bien, Dieu vous » conserve, pour l'amour de vous et de la France » ! M. le Prince ne répondit qu'en haussant les épaules.

Mon fils me mande que le Prince d'Orange fait mine de vouloir assiéger le Quesnoy, et que si cela est, ils sont à la veille d'une action. M. de Luxembourg a bien envie de faire parler de lui; il est bien heureux; car il a bien entretenu l'ombre de M. le Prince : enfin, on tremble de tous côtés. J'ai demandé à M. de Louvois le Régiment de Sanzei à pur et à plein, avec la permission de vendre le guidon, bien entendu que le pauvre Sanzei seroit mort, dont on n'a encore aucune nouvelle. Le Vicomte de Marsilly est mon résident auprès du Ministre, et s'est chargé de la réponse; je voudrois qu'elle fût apportée par M. de Sanzei. Vous croyez bien que si Madame de Sanzei pouvoit y avoir la moindre prétention, je ne l'aurois pas barrée, moi qui respecte Saint-Hérem pour le Régiment Royal : mais le Roi qui avoit donné ce petit régiment à Sanzei, le donnera à quelqu'autre. Pour celui de Picardie, il n'y faut pas penser, à moins que de vouloir être abîmé dans deux ans; mais c'est mal dit *abîmé*; c'est *déshonoré*; car, comme il n'est plus permis de se ruiner ni d'emprunter, comme autrefois, on demeure tout court, avec infamie. Ce second Chénoise, neveu de Saint-Hérem, est ressuscité depuis deux jours; il étoit prisonnier des Allemands; c'est là où nous devrions trouver M. de

Sanzei. Pour le pauvre petit Froulai, il a fallu remuer et retourner, et regarder quinze cents hommes morts en un endroit du combat, pour trouver ce pauvre garçon qu'on a enfin reconnu, percé de dix ou douze coups : sa pauvre mère demande sa charge de Grand-Maréchal-des-logis (*de la Maison du Roi*), qu'elle a achetée ; elle crie et pleure ; on lui répond qu'on verra ; et vingt-deux ou vingt-trois personnes demandent cette charge. Pour dire le vrai, on reconnoît tous les jours que jamais une défaite n'a été si remplie de désordre et de confusion, que celle du Maréchal de Créqui. Je vis samedi la Maréchale chez M. de Pompone ; elle n'est pas reconnoissable.

Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autres nouvelles ; on en parle et on le pleure encore tous les jours : heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte ! La déroute qui est arrivée depuis, a bien renouvelé les éloges du Héros. Vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire (1) ; il n'est pas mort, il vivra avec son bras gauche, et jouira de la beauté et de la fermeté de son ame. Je crois que vous aurez été bien étonnée de voir une petite défaite de notre côté ; vous n'en avez jamais vu, depuis que vous êtes au monde. Il n'y a que le Coadjuteur qui en ait profité, en donnant un air si nouveau et si spirituel à sa harangue, que cet

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 9 Août, page 100.

endroit en a fait tout le prix, au moins pour les Courtisans; car toutes les bonnes têtes l'ont loué depuis le commencement jusqu'à la fin. Je dînai samedi avec le Coadjuteur et le bel Abbé : je suis ravie quand je vois quelque Grignan.

Enfin, ma chère enfant, cherchez bien dans toute la Cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui, ayant une fille si parfaitement aimée, soit privée de la joie de la voir et de passer ma vie avec elle: ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines infinies: nous faisons donc bien de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons. Je comprends l'occupation que vous donnent mes lettres, et combien elles vous détournent de certains devoirs : vous perdez connoissance, dites-vous; je souffre deux fois la semaine que l'on m'en dise autant : il ne faut point d'autre livre que ces abominables lettres que je vous écris; je vous défie de les lire tout de suite; mais, ma fille, vous en êtes contente, c'est assez. Voilà le Gros Abbé qui me dit cent folies de mon voyage de Bretagne : nous trouvons que je n'ai pris ma résolution que depuis ce que j'ai su du désordre des séditieux; il dit que je ne veux pas perdre une si belle occasion, que je ne retrouverai peut-être de ma vie.

Le Chevalier de Lorraine est arrivé auprès de MONSIEUR, comme si de rien n'étoit; il a trouvé quelque charitable personne qui l'a remis dans le bon ou le mauvais chemin : cette petite nouvelle

n'a pas donné beaucoup d'attention ; elle a paru une misère qui n'a pas tenu sa place devant la mort de M. de Turenne, et tout ce qui s'en est ensuivi. Madame d'Armagnac est accouchée d'un fils, et Madame de Louvigny d'un fils aussi ; Madame la Princesse d'Harcourt d'une fille, Madame la Duchesse d'une fille ; mais il y a déjà huit jours.

Notre Cardinal est encore à Saint-Michel, je m'en vais lui écrire, il le trouve bon. L'Abbé de Pontcarré est très-digne de vos lettres ; il les aime et sait les lire ; il m'en fait part, et puis il les cache précieusement ; vous ne sauriez croire le tour surprenant et agréable que vous donnez sans y penser à toutes choses.

MADEMOISELLE est arrivée pour se baigner ; elle ne va point à Fontainebleau. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan et mes petits-enfans ; mais, ma très-belle et très-aimable, je suis à vous par-dessus tout : vous savez combien je suis loin de la radoterie qui fait passer violemment l'amour maternel aux petits-enfans ; le mien est demeuré tout court au premier étage, et je n'aime ce petit peuple que pour l'amour de vous.

LETTRE 331.

A la même.

à Paris, mercredi 28 Août 1675.

Si l'on pouvoit écrire tous les jours, je m'en accommoderois fort bien; je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas, mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous; car à tout le reste du monde, on voudroit avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf (1), qui demeure pour quelques jours chez le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction: Madame de la Fayette y étoit: nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures: ces pauvres gens, déjà tout habillés de deuil, ne faisoient que pleurer; il vint trois Gentilshommes qui pensèrent mourir de voir ce portrait; c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur; ils ne pouvoient prononcer une parole; ses valets-de-chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes, et faisoit fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos

(1) Sœur de M. le Cardinal de Bouillon.

tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachotant, il avoit donné ses ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, » demeurez là, vous ne faites que tourner autour » de moi, vous me feriez reconnoître ». M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du côté » où vous allez. Monsieur, *lui dit-il*, vous avez » raison, je ne veux point du tout être tué aujour- » d'hui, cela sera le mieux du monde ». Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, » jetez les yeux sur cette batterie que je viens de » faire placer là ». M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce Gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête, le Héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit

une partie du cœur emporté. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôte le petit d'Elbeuf qui s'étoit jeté sur ce corps, qui ne vouloit pas le quitter, et qui se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les Officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne battoient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter, sans que l'on n'en soit ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre Chevalier (*de Grignan*) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une désolation ; et partout où il a passé on n'entendoit que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le Clergé en cérémonie ; il y eut un service solemnel dans la ville, et en un moment ils se

cotisèrent tous pour cette dépense qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame qui sera solemnel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes. Nous dînâmes, comme vous pouvez penser; et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le Cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie, si vous aviez été ici; je l'assurai fort de votre douleur; il vous fera réponse et à M. de Grignan; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf qui perd tout, aussi bien que son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà : mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

M. de la Garde me dit l'autre jour, que dans l'enthousiasme des merveilles que l'on disoit du Chevalier, il exhorta ses frères (1) à faire un effort pour lui dans cette occasion, afin de soutenir sa fortune au moins le reste de cette année; et qu'il les trouva tous deux fort disposés à faire des choses

(1) M. le Coadjuteur d'Arles et M. l'Abbé de Grignan.

extraordinaires. Ce bon la Garde est à Fontainebleau, d'où il doit revenir dans trois jours pour partir enfin, car il en meurt d'envie, à ce qu'il dit; mais les courtisans ont bien de la glu autour d'eux. Vraiment l'état de Madame de Sanzei est déplorable, nous ne savons rien de son mari; il n'est ni vivant, ni mort, ni blessé, ni prisonnier; ses gens n'écrivent point. M. de la Trousse, après avoir mandé le jour de l'affaire qu'on venoit de lui dire qu'il avoit été tué, n'en a plus écrit un mot ni à la pauvre Sanzei, ni à Coulanges (1). Nous ne savons donc que mander à cette femme désolée; il est cruel de la laisser dans cet état : pour moi, je suis très-persuadée que son mari est mort; la poussière mêlée avec son sang l'aura défiguré ; on ne l'aura pas reconnu, on l'aura dépouillé ; peut-être qu'il aura été tué, loin des autres, par ceux qui l'ont pris, ou par des paysans, et sera demeuré au coin de quelque haie : je trouve plus d'apparence à cette triste destinée qu'à croire qu'il soit prisonnier, et qu'on n'entende pas parler de lui.

Au reste, ma fille, l'Abbé croit mon voyage si nécessaire, que je ne puis m'y opposer; je ne l'aurai pas toujours; ainsi je dois profiter de sa bonne volonté; c'est une course de deux mois, car le bon Abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver ; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe; tant pis pour ceux

(1) Madame de Sanzei étoit sœur de M. de Coulanges, et M. de la Trousse étoit leur cousin-germain.

qui me trompent. Je comprends que l'ennui seroit grand pendant l'hiver; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyois point cet hiver que je vous avois; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune; mais vous souvient-il de nos lectures? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui étoit autour de cette petite table, et le livre même, il ne seroit pas impossible de ne savoir que devenir; la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'on n'a pas le courage de l'achever; c'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes? Je le souhaite; vous aurez bien raisonné, et si vous avez parlé sans cesse des affaires présentes, et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra, en vérité, vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous soyez en Province. M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne; il en est véritablement très-affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus, combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé, et puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme.

Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes : dans ce nombre, on distingua fort le Chevalier comme un de ceux que ce grand homme aimoit et estimoit le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil : je ne trouve pas qu'on soit tout à fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Mais disons encore un mot de M. de Turenne : voici ce qui me fut conté hier. Vous connoissez bien Pertuis (1), et son adoration, et son attachement pour M. de Turenne; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au Roi, et lui manda : « Sire, j'ai perdu M. de Tu-
» renne; je sens que mon esprit n'est point capable
» de soutenir ce malheur; ainsi n'étant plus en état
» de servir Votre Majesté, je lui demande la per-
» mission de me démettre du Gouvernement de
» Courtrai ». Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette lettre, mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au Cardinal de Bouillon qu'il en estimoit davantage Pertuis, et qu'il ne vouloit pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir, en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce Héros. Au reste, il avoit quarante

(1) Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

mille livres de rente de partage ; et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente, c'est deux cents mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne peut se représenter.

LETTRE 332.

A la même.

à Paris, vendredi 30 Août 1675.

Je prends la résolution de partir mercredi 4 du mois prochain : je vais droit à Orléans ; j'y trouverai M. d'Harouïs, et nous nous y embarquerons dimanche, après la messe. Je vous écrirai encore mercredi en partant ; je serai quelque tems à Nantes, et puis aux Rochers. Mon retour est assuré, si je suis en vie, pour le mois de Novembre : j'ai cependant un grand regret à notre commerce ; mais la vie est pleine de choses qui blessent le cœur.

Je reviens du service de M. de Turenne à Saint-Denis. Madame d'Elbeuf m'est venue prendre, elle a paru me souhaiter ; le Cardinal de Bouillon m'en a priée, d'un ton à ne pouvoir le refuser. C'étoit une chose bien triste : son corps étoit là au milieu de l'Eglise ; il y est arrivé cette nuit avec une cérémonie si lugubre, que M. Boucherat, qui l'a reçu,

et qui y a veillé toute la nuit, en a pensé mourir de pleurer. Il n'y avoit que la famille désolée et tous les domestiques en deuil et en pleurs; on n'entendoit que des soupirs et des gémissemens. Il y avoit d'amis M. Boucherat, M. de Harlai, M. de Meaux et M. de Barillon. Mesdames Boucherat y étoient, et les nièces. Madame d'Elbeuf a pensé crever; la vapeur s'y est mêlée : on ne peut pas douter de la douleur de cette pauvre femme. Ç'a été une chose bien triste de voir tous ses gardes debout, la pertuisane sur l'épaule, autour de ce corps qu'ils ont si mal gardé, et à la fin de la messe, de les voir porter sa bière jusqu'à une chapelle au-dessus du grand autel, où il est en dépôt. Cette translation a été touchante, tout étoit en pleurs, et plusieurs crioient, sans pouvoir s'en empêcher. Enfin, on a été dans cette chapelle, où Madame d'Elbeuf a crié les hauts cris; il y avoit entre autre un petit Page qui devenoit fontaine. Enfin, nous sommes revenus dîner tristement chez le Cardinal de Bouillon, qui a voulu nous avoir; il m'a priée par pitié de retourner ce soir, à six heures, le prendre pour le mener à Vincennes, et Madame d'Elbeuf: ils m'ont fort parlé de vous. Le Cardinal dit qu'il vous écrira aujourd'hui; mais je m'en vais fermer mon paquet avant que de les aller prendre, afin de n'être point en inquiétude de revenir de bonne heure : la lune nous conduira jusqu'où il lui plaira. Peut-être que j'irai demain passer le soir à Livry pour jouir de cette belle Diane, et dire adieu

à l'aimable Abbaye. L'Abbé y est depuis trois jours ; il ne nous parle plus que de retraite ; c'est la grande mode. Que dites-vous du nom de M. le Prince qui a fait lever le siége d'Haguenau, comme il fit fuir les ennemis l'année passée à Oudenarde ? Voilà ce qu'il y a de vrai. Je ne sais rien de Fontainebleau, si ce n'est qu'on y jouera quatre des belles pièces de Corneille, quatre de Racine, et deux de Molière. Je ne puis pardonner à Cavoye (1) d'être à Fontainebleau plutôt qu'à Saint-Denis ce matin. Adieu, ma chère fille, embrassez-moi, je vous en conjure, et ne me dites point que vous ne méritez pas mon extrême tendresse ; car s'il est vrai que vous m'aimez, pourquoi ne la mériteriez-vous pas ; et par quel autre endroit en seriez-vous indigne ?

Les gens du pauvre Sanzei reviennent ; et quoiqu'on n'ait pas retrouvé son corps, ils croient qu'il a été tué. On dispose sa femme à cette triste nouvelle, sans pourtant oser encore lui faire prendre le deuil. La Comtesse de Fiesque fut ainsi trois mois du Marquis de Piennes son premier mari, qui est encore à revenir.

(1) Il avoit été fort aimé de M. de Turenne.

LETTRE 333.

A la même.

à Paris, mercredi 4 Septembre 1675.

MADAME de Puisieux m'a mandé que je croyois partir aujourd'hui, et qu'elle me donnoit avis que je ne partois que lundi; je l'ai crue sans raisonner: me voilà donc, ma très-chère, jusqu'à lundi. La Cour revient vendredi. J'irai encore au service de M. de Turenne, et je recevrai vos lettres réglément encore quelques jours: c'est précisément la chose que je regrette le plus. Je reviens à vendredi dernier; après vous avoir écrit, je retournai prendre le Cardinal de Bouillon, Madame d'Elbeuf et Barillon; notre promenade fut triste, mais charmante, au clair de la lune. Le gros Abbé m'a fait encore sa cour avec une de vos lettres, il vous a mandé tout ce qu'il y a de nouvelles. Le siége d'Haguenau levé (1), c'est bien loin des malheurs que vous prévoyiez: mais le Montécuculli n'a quitté son entreprise que pour embarrasser M. le Prince, qui, se trouvant plus foible que lui, s'est un peu retiré vers Schlestat. M. de Lorraine (*le Duc Charles IV*), en écrivant à sa fille (2) sur

(1) M. de Mathieu qui commandoit dans Haguenau, étoit Lieutenant-Colonel du régiment de la Marine, et Officier d'une grande distinction. Il avoit dit plusieurs fois, avant que la place fût assiégée: *Tant que Mathieu sera, Haguenau au Roi sera.* Il devint Colonel du régiment de la Marine le 29 Août 1675, c'est-à-dire, peu de jours après la levée du siége.

(2) Anne de Lorraine, Comtesse de l'Isle-Bonne.

la déroute (*de Consarbruck*), ne nomme le Maréchal de Créqui que *le bon Maréchal, le bon Créqui :* il y a un air malin dans cette lettre, qui ressemble bien à l'esprit *de Son Altesse, mon père.* Il seroit à souhaiter que les équipages des morts, ou crus morts, ne revinssent point. Les gens de M. de Sanzei content cette affaire d'une terrible façon. Nous avions deux mille hommes au fourrage; nous n'étions que cinq mille contre vingt-deux mille; on ne croyoit pas la rivière guéable, elle l'étoit en trois endroits; de sorte que l'armée des ennemis passoit et prenoit nos troupes en flanc. La Trousse disoit son avis; mais la tête tourne à moins. Le Maréchal combattit comme un désespéré, et puis alla se jeter dans Trèves, où il fait une défense d'Orondate. Il s'est sauvé beaucoup de troupes; la terreur et la confusion ont été plus loin que la tuerie.

On n'a point trouvé le corps de M. de Sanzei; mais ses gens l'ont vu se jeter dans un escadron qui s'appelle *Sans quartier*; il cria, en s'y jetant, qu'on n'en fît point aussi; il combattit long-tems; ce qui resta de son régiment se rallia, et de lui point de nouvelles; peut-on l'imaginer autre part que sur le champ de bataille, où l'on n'a pu ni aller le chercher d'abord, ni le reconnoître quand on y est allé? La pauvre Madame de Sanzei arriva samedi à sept heures du matin, comme je montois en calèche pour m'en aller à Livry : je descendis, et ne la quittai pas de tout le jour. Elle pensa trouver à la porte l'équipage de son mari, qui revint une heure après

elle ; on ne pouvoit voir, sans pleurer, tous ces pauvres gens et tout ce train maigre et triste. Elle s'en retournera dans quelques jours à Autri ; elle est fort affligée, et pleure de bon cœur. On ne vouloit point qu'elle prît le deuil ; j'ai ri de cette vision : M. de Sanzei reviendra le jour d'Enoch, d'Elie, de Saint Jean-Baptiste, du feu Marquis de Piennes et du Marquis d'Estrées. Quelle folie de douter de sa mort ! et au bout du compte, on ôteroit le bandeau (1), et l'on deviendroit grosse : pourvu qu'on ne se remarie pas, on est toujours en état de recevoir son mari.

Au reste, Lannoi, c'est-à-dire, Madame de Montrevel, est enragée ; après avoir été pendue un mois aux oreilles du Roi et de *Quanto*, et demandé ce Régiment Royal avec fureur, comme elle fait toutes choses, on l'a donné au Marquis de Montrevel (2), oncle de son mari, qui leur a déjà ôté la Lieutenance-générale (*de Bresse*). On ne sait quelles mesures il a prises, ni de quelle manœuvre il s'est servi ; mais enfin, à l'heure qu'il paroissoit le moins, on lui a donné ce joli régiment : il est vrai qu'il est brave jusqu'à la folie ; c'est celui qui faisoit l'amoureux de Madame de Coulanges, qui est beau et bien fait : j'oubliois qu'il plaide contre son neveu, et qu'il est son ennemi mortel ; car toute cette famille est divisée.

(1) C'étoit l'usage des veuves de ce tems-là, de porter un bandeau de crêpe sur le front.

(2) Depuis Maréchal de France.

Le Chevalier de Coislin (1) est revenu après la mort de M. de Turenne, disant qu'il ne pouvoit plus servir après avoir perdu cet homme-là; qu'il étoit malade; que pour le voir, et pour être avec lui, il avoit fait cette dernière campagne; mais que ne l'ayant plus, il s'en alloit à Bourbon. Le Roi, informé de tous ces discours, a commencé par donner son régiment, et a dit que, sans la considération de ses frères, il l'auroit fait mettre à la Bastille. Je ne sais pourquoi je vous conte toutes ces bagatelles : celle de la Montrevel m'a paru plaisante. Pour cette fois, il n'y a pas de grands événemens; puisque vous en êtes lasse, on ne vous en mandera plus : mais s'il vous en souvient, vous en aviez voulu, vous fûtes servie fort promptement; et puis tout d'un coup vous dites que c'est assez; nous nous taisons.

Faucher, de l'hôtel d'Estrées, vint me voir hier; il s'en retourne à Rome par la Savoie. Nous causâmes fort : il me conta toute la querelle du Pape et de l'Ambassadeur; il me fit voir le Cardinalat du *Marseille* fort éloigné; et enfin, après avoir bien discouru et de Portugal, et de Savoie, et *d'ogni cosa*, il voulut voir votre portrait : il est Romain, il s'y connoît; je voudrois que vous et M. de Grignan eussiez pu voir l'admiration naturelle dont il fut surpris, quelles louanges il donna à la ressem-

(1) Charles-César du Cambout de Coislin, Chevalier de Malthe, ayant quitté le service, se retira de la Cour et du monde pour se livrer à tous les exercices de la plus haute piété.

blance, mais encore plus à la bonté de la peinture, à cette tête qui sort, à cette gorge qui respire, à cette taille qui s'avance : il fut une demi-heure comme un fou. Je lui parlai du portrait de la Saint-Géran, il l'a vu ; je lui dis que je le croyois mieux peint ; il pensa me battre, il m'appella *ignorante* et *femme*, qui est encore pis : il appelle des traits de maître ces endroits qui me paroissoient grossiers; c'est ce qui fait le blanc, le lustre, la chair, et sortir la tête de la toile; enfin, vous auriez ri de sa manière d'admirer. Il en a fait tant de bruit que M. de Louvigny vint hier me voir; mais en effet, c'étoit votre portrait qu'il venoit voir ; il en fut charmé. Je voudrois bien le porter avec moi; ah ! que je disois vrai l'autre jour, quand je vous assurois que quelqu'un qui m'aimeroit devroit être content d'être aimé de moi, comme j'aime cette aimable copie !

Je crains que M. le Prince ne soit malade, je crois l'avoir ouï dire. Nous sommes bien loin de faire passer le Rhin à Montécuculli, c'est lui qui nous presse un peu vers Schlestat, et qui nous fait abandonner la Basse-Alsace. Le Maréchal de Créqui fait toujours le démon dans Trèves. La Maréchale s'est si bien mis dans la tête que Sanzei y est avec son mari, que Madame de Sanzei n'ose pas encore prendre le deuil; au moins elle attendra jusqu'à la fin du siége. M. de Saint-Thou allant avec trente maîtres reconnoître un mouvement des ennemis, rencontra deux cents cavaliers ; il les prit pour être des nôtres, et s'avança trop ; ses

gens l'abandonnèrent : on lui demanda s'il vouloit quartier ; il dit que non : cela est bien imprudent : ils l'ont tué, et rendu sa sœur et son vilain mari, les plus riches gens de France.

Je comprends fort bien tous les complimens que vous avez reçus sur le sujet de vos beaux-frères (1), et les échos qui répondent un mois après comme ceux d'Oulioules ; cela est fort incommode, en vérité ; un poltron et un sot, comme vous dites, vous donneroient bien moins d'affaires.

Madame de Coëtquen * n'est pas digne d'être affligée si long-tems : elle prit à Madame d'Elbeuf, il y a deux ans, un petit portrait de M. de Turenne, qu'elle avoit au bras : Madame d'Elbeuf le lui a redemandé plusieurs fois ; elle a dit qu'elle l'avoit perdu : il nous est venu une pensée qu'il ne l'est pas pour tout le monde. Ah, grand Héros ! faut-il que l'on vous sacrifie ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on offense les Héros, quand ils ne sont pas dans leur tripot.

Madame de Vaubrun est à nos sœurs de Sainte-Marie ; elle est comme folle, et se moque du Père de Sainte-Marthe (*de l'Oratoire*) son confesseur : elle a fait venir dans l'Eglise le corps de son mari (2) ; on lui a fait un service plus magnifique que celui de

(1) M. le Chevalier de Grignan et M. le Coadjuteur d'Arles.

* On a vu comment elle avoit trahi la confiance et l'amitié de Turenne. C'est au Chevalier de Lorraine qu'on la soupçonne ici d'avoir sacrifié ce portrait.

(2) Tué le premier d'Août à l'affaire d'Altenheim.

M. de Turenne à Saint-Denis ; elle a son cœur sur une petite crédence ; elle le voit, elle le touche, elle a deux bougies devant, elle y passe sa vie entière du dîner au souper, nettement ; et quand on vient l'avertir qu'il y a sept heures qu'elle est là, elle ne croit pas qu'il y ait une demi-heure : personne ne peut la gouverner, et l'on craint que l'esprit ne lui tourne. Madame de Langeron est toujours inconsolable ; si je puis continuer ces deux afflictions, vous aurez sujet d'être contente *. On assuroit hier que l'Empereur avoit fait faire un service à M. de Turenne.

* On a vu ailleurs que Madame de Grignan vouloit des douleurs fortes et durables.

LETTRE 334.

A la même.

à Paris, vendredi 6 Septembre 1675.

Je vous regrette, ma chère enfant ; et cette rage de m'éloigner encore de vous, et de voir pour quelques jours notre commerce dégingandé, me donne une véritable tristesse. Pour achever l'agrément de mon voyage, *Hélène* ne vient pas avec moi ; j'ai tant tardé qu'elle est dans son neuf ; j'ai *Marie* qui jette sa gourme, comme vous savez ; mais ne soyez point en peine de moi, je m'en vais un peu essayer de n'être pas servie si fort à ma mode, et d'être un peu dans la solitude ; j'aimerai

à connoître la docilité de mon esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. Madame de Coulanges ne fait-elle pas aussi des merveilles de s'ennuyer à Lyon? Ce seroit une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens qui me sont agréables : je me souviendrai de vos sermons; je m'amuserai à payer mes dettes, et à manger mes provisions : je penserai beaucoup à vous, ma très-belle, je lirai, je marcherai, j'écrirai, je recevrai de vos lettres; hélas! la vie ne se passe que trop : on respire partout. Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais; il n'y en a pas un qui n'ait été la médecine de mes voisins : j'espère que cette boutique me sera fort inutile, car je me porte extrêmement bien.

Je fus avant-hier toute seule à Livry, me promener délicieusement avec la lune; il n'y avoit aucun serein; j'y fus depuis six heures du soir jusqu'à minuit, et me suis fort bien trouvée de cette petite équipée; je devois bien cet adieu à la belle Diane et à l'aimable Abbaye. Il n'a tenu qu'à moi d'aller à Chantilly, en très-bonne compagnie; mais je ne me suis pas trouvée assez libre pour faire un si joli voyage; ce sera pour le printems qui vient. J'ai été tantôt chez Mignard, pour voir le portrait de Louvigny : il est parlant; mais je n'ai pas vu Mignard; il peignoit Madame de Fontevrauld, que j'ai regardée par le trou de la porte; je ne l'ai pas trouvée jolie : l'Abbé Têtu étoit auprès d'elle, dans un charmant badinage; les

Villars étoient à ce trou avec moi : nous étions plaisantes.

M. le Prince est un peu étonné d'être sur la défensive, et de se reculer et se retrancher vers Schlestat : la goutte et le mois d'Octobre ne diminueront pas son chagrin. Pour moi, j'emporte l'inquiétude de mon fils ; il me semble que je m'en vais avoir la tête dans un sac pendant dix ou douze jours ; et vous jugez bien que, sans de bonnes raisons, je ne quitterois pas Paris dans ce tems de nouvelles. Saint-Thou avoit songé, la veille qu'il a été tué, qu'il avoit eu un démêlé avec le Prince d'Orange, et qu'il lui avoit dit de si bonnes injures, que ce Prince l'avoit fait maltraiter par ses gardes : il conta ce songe, et ce fut par ses gardes qu'il fut tué sottement ; car il ne voulut jamais de quartier, quoiqu'il fût seul contre deux cents : c'est une belle pensée ; tout le monde se moque de lui, quoique Voiture nous ait appris que c'est fort mal fait de se moquer des trépassés. La pauvre Sanzei est tiraillée par de ridicules espérances que son mari n'est point mort, et veut attendre la fin du siége de Trèves pour prendre son deuil. Adieu, ma très-aimable, je ne puis vous dire combien je suis à vous, quoique je dise un peu plus que vous ce que je sens.

LETTRE 335.

A la même.

à Paris, lundi 9 Septembre 1675.

Adieu, ma très-chère, je m'en vais monter en carrosse. Je quitte Paris pour quelque tems, avec la douleur de ne recevoir plus si réglément vos lettres, ni celles de mon fils, dont l'armée n'est point tant composée *de pâtissiers*, que je ne sois fort en peine de lui, non pas quand je pense au Prince d'Orange, mais à M. de Luxembourg, qui est *dans l'armée de mon fils*, et à qui les mains démangent furieusement. Hélas! vous souvient-il de notre folie, que M. de Turenne étoit *dans l'armée de votre frère?* Enfin, voilà tous mes commerces dérangés: je n'espère pas même que je puisse encore être bonne à votre divertissement: tout le fagotage de bagatelles que je vous mandois, va être réduit à rien; et si vous ne m'aimiez, vous feriez fort bien de ne pas ouvrir mes lettres. Je m'en vais donc avec le bon Abbé et *Marie*; j'ai deux hommes à cheval et six chevaux : je m'en vais par Orléans et par Nantes : je vous écrirai par les chemins; c'est une de mes tendresses, comme dit Monceaux.

Je n'ai jamais vu un homme adorable comme d'Hacqueville; je ne sais pas comme sont les *autres*, mais pour celui que nous connoissons, je croirois qu'il n'a point son pareil, sans la notoriété qui dit

les d'Hacqueville. Je lui ai recommandé une affaire du Sénéchal de Rennes : elle étoit épineuse, et il falloit de l'habileté pour l'entendre ; je priai d'Hacqueville d'y entrer ; il en a fait la sienne, il y a travaillé, il a disputé contre Parère (1), qui étoit contraire ; il l'a rapportée devant M. de Pompone, pour empêcher qu'il ne la comprît mal : enfin, il n'y a qu'à baiser les pas par où il passe. Le Sénéchal est si étonné de trouver un cœur comme celui-là sur la terre, et d'avoir gagné son affaire, qu'il me croit la plus riche femme de France d'avoir un tel ami ; il a raison : servez-vous-en donc, sans crainte de le fatiguer ; et du gros Abbé, si vous avez quelque lettre de change à envoyer, car il faut connoître les talens. Vous ne manquerez pas de nouvelles ; la bonne Troche vous mandera les grandes : mais, comme vous dites, tout va bien ; il n'y aura que douceur et agrément dans le reste de cette année : comprenez un peu ce que c'est que ce grand Prince de Condé, qui se retire, qui se retranche, et qui envisage le mois d'Octobre et la goutte *. M. de Lorraine ne vouloit point qu'on s'amusât au siége de Trèves, et disoit : « Vous y périrez, Messieurs : » songez qu'il y a quatre mille hommes dans Trèves, » et un Maréchal de France en colère ». En effet,

(1) Premier Commis de M. de Pompone.

* Cette campagne fut la dernière et passe pour être une des plus belles du Grand-Condé. Il paroît qu'on ne l'apprécioit pas. Mais Louvois le haïssoit et le craignoit ; et la Cour donnoit le ton à toute la France.

ce Maréchal fait des miracles; il nettoie la tranchée tous les deux ou trois jours, avec une propreté extraordinaire : mais enfin, mes belles, rien n'est imprenable, il faudra se rendre. La Maréchale (*de Créqui*) dit toujours que M. de Sanzei est dans Trèves; je ne le crois point du tout : ce seroit une belle chose, si, pendant que sa femme le pleure d'un côté, et refuse l'espérance de le trouver dans cette place assiégée, elle alloit apprendre qu'il y eût été tué! ce sont des folies.

Je dis hier adieu à M. de la Garde; s'il vous embrasse, laissez-le faire, c'est pour moi : je l'aime et l'estime beaucoup : profitez bien de son bon esprit. Je vous exhorte, ma chère enfant, à conserver votre santé, si vous m'aimez. J'entends que vous me dites la même chose, et je vous assure que je le ferai dans la vue de vous plaire : ne vous amusez point à vous inquiéter en l'air, cela n'est point de votre bon esprit; conservez bien votre courage, et envoyez-m'en un peu dans vos lettres : c'est une bonne provision dans cette vie; parlez-moi beaucoup de vous : tous les détails sont admirables, quand l'amitié est à un certain point.

Ecrivez à notre Cardinal : savez-vous bien que vous n'avez pas pensé droit sur la cassolette, et qu'il a été piqué de la hauteur dont vous avez traité cette dernière marque de son amitié? Assurément, vous avez outré les beaux sentimens; ce n'est pas là, ma fille, où vous devez sentir l'horreur d'un présent d'argenterie : vous ne trouverez personne

de votre sentiment, et vous devez vous défier de vous, quand vous êtes seule de votre avis.

Hier au soir, je dis adieu au plus beau de tous les Prélats : il me pria de lui prêter mon portrait, c'est-à-dire, le vôtre, pour le porter chez Madame de Fontevrauld; je le refusai *rabutinement*, et lui dis que je l'avois refusé à MADEMOISELLE : et en même-tems je le portai moi-même dans une petite chambre, où il fut placé et reçu avec tendresse et envie de me plaire : je suis sûre qu'on ne l'en tirera pas; on sait trop bien ce que c'est pour moi que cette charmante peinture; et si on vient le demander ici, on dira que je l'ai emporté : M. de Coulanges vous apprendra où il est. M. de Pompone voulut le voir l'autre jour; il lui parloit, et croyoit que vous deviez répondre, et qu'il y avoit de la gloire à votre fait : votre absence a augmenté la ressemblance : ce n'est pas ce qui m'a le moins coûté à quitter.

Nous avons ri aux larmes de votre Madame de la Charce et de Philis, sa fille aînée, âgée de trente-neuf ans; je la vois d'ici : Que voulez-vous dire, que vous ne narrez point bien? Il n'y a chose au monde si plaisamment contée, et personne n'écrit si agréablement : mais il faut pleurer d'être dans un pays où l'on porte le deuil si burlesquement. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de narrer cette folie : c'est un style que vous n'aimez pas, mais il m'a bien réjouie : M. de Coulanges vous en parlera. Il lut cet endroit en perfection. Il me semble que je n'ai plus rien à dire; qu'on me mène

aux Rochers* : allons, l'Abbé, c'est fait. Adieu donc, ma très-chère Comtesse :

Je vais partir, belle Hermione (1).
Je vais exécuter ce que l'Abbé m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend.

C'est pour dire une folie ; car notre Province est plus calme que la Saône.

On fait présentement à Notre-Dame le service de M. de Turenne en grande pompe. Le Cardinal de Bouillon et Madame d'Elbeuf vinrent hier me le proposer ; mais je me contente de celui de Saint-Denis, je n'en ai jamais vu un si bon. N'admirez-vous point ce que fait la mort de ce Héros, et la face que prennent les affaires, depuis que nous ne l'avons plus ? Ah ! ma chère enfant, qu'il y a long-tems que je suis de votre avis ! rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne âme : on la voit en toute chose comme au travers d'un cœur de crystal : on ne se cache point ; vous n'avez point vu de dupes là-dessus : on n'a jamais pris long-tems l'ombre pour le corps ; il faut être, si l'on veut paroître : le monde n'a point de longues injustices ; vous devez être de cet avis pour vos propres intérêts.

* Allusion au mot du Poète Philoxène qui, plutôt que de louer des vers de Denis-le-Tyran, disoit : « Qu'on me mène aux Carrières ».

(1) Parodie de l'adieu de Cadmus.

LETTRE 336.

A la même.

à Orléans, mercredi 11 Septembre 1675.

Enfin, ma fille, me voilà prête à m'embarquer sur notre Loire : vous souvient-il du joli voyage que nous y fîmes ? J'y penserai souvent : quoique votre Rhône soit *terribilis*, je voudrois être aussi près de me confier à sa prud'hommie. Il ne faut point que je prétende à vivre agréablement sans vous. Je vous écrirai de tous les lieux où je le pourrai : j'attends demain une lettre de vous, que j'ai dit qu'on m'adressât ici. Vous dites que l'espérance est si jolie ; ha ! il faut qu'elle le soit encore au-delà de ce que vous dites, pour nourrir, comme elle fait, plus de la moitié du monde : je suis une des plus attachées à sa cour.

J'emporte du chagrin de mon fils : on ne quitte qu'avec peine les nouvelles de l'armée ; je lui mandois, comme à vous, l'autre jour, qu'il me sembloit que j'allois mettre ma tête dans un sac, où je ne verrois ni n'entendrois rien de tout ce qui va se passer sur la terre. M. de la Trousse reviendra sur sa parole ; il n'aura point le gouvernement de Philippeville (1) : nous ne saurions deviner encore ce que la fortune lui garde, souvent c'est un coup de mousquet : Dieu l'en préserve ! Je vis, le matin

(1) Vacant par la mort du Marquis de Vaubrun.

que je partis, le Grand-Maître et la bonne Troche : cette dernière me mena à la messe, et fut attendre mon carrosse chez Madame de la Fayette, où je trouvai le Marquis de Saint-Maurice qui revient d'Angleterre faire part de la mort de son Duc : c'est la cérémonie.

Je m'en vais d'Orléans jouer de mon reste, et me mêler de vous dire encore des nouvelles : vous devinerez les auteurs. Il est certain que l'ami et *Quanto* sont véritablement séparés ; mais la douleur de la Demoiselle est fréquente, et même jusqu'aux larmes, de voir à quel point l'ami s'en passe bien ; il ne pleuroit que sa liberté, et ce lieu de sûreté contre la Dame du Château ; le reste, par quelque raison que ce puisse être, ne lui tenoit plus au cœur : il a retrouvé cette société qui lui plaît ; il est gai et content de n'être plus dans le trouble, et l'on tremble que cela ne veuille dire une diminution, et l'on pleure ; et si le contraire étoit, on pleureroit et on trembleroit encore : ainsi le repos est chassé de cette place. Voilà sur quoi vous pouvez faire vos réflexions, comme sur une vérité : je crois que vous m'entendez.

Pour l'Angleterre, Kéroualle (1) n'a été trompée sur rien ; elle avoit envie d'être la maîtresse du Roi (*Charles II*), elle l'est : il passe quasi toutes

(1) Louise-Renée de Penancoët de Kéroualle, créée en 1672 Duchesse de Portsmouth en Angleterre, et en 1684 Duchesse d'Aubigny en France, pour elle et pour Charles de Lenox, Duc de Richmont, son fils.

les

les nuits avec elle, à la vue de toute la Cour : elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux Duchés : elle amasse des trésors, et se fait redouter et respecter de qui elle peut ; mais elle n'avoit pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne (1), dont le Roi est ensorcelé : elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment ; il partage ses soins, et son tems, et sa santé entre les deux. La comédienne est aussi fière que la Duchesse de Portsmouth : elle la morgue, elle lui fait la grimace, elle l'attaque et lui dérobe souvent le Roi : elle se vante de ses préférences ; elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi. Elle a un fils du Roi, et veut qu'il soit reconnu : voici son raisonnement : Cette Duchesse, dit-elle, fait la personne de qualité ; elle dit que tout est son parent en France ; dès qu'il meurt quelque Grand, elle prend le deuil : hé bien, puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite Catin ? Elle devroit mourir de honte : pour moi, c'est mon métier, je ne me pique d'autre chose : le Roi m'entretient, je ne suis qu'à lui présentement : il m'a fait un fils, je prétends qu'il doit le reconnoître, et je suis assurée qu'il le reconnoîtra ; car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la Duchesse. Voilà de ces originaux qui me font plaisir. J'ai trouvé que d'Orléans

(1) Elle se nommoit Nel Gwin.

je ne pouvois rien vous mander de meilleur : du moins sont-ce des vérités.

Je me porte très-bien ; mon enfant : je me sais bon gré d'être une substance qui pense et qui lit ; sans cela notre bon Abbé m'amuseroit peu : vous savez qu'il est fort occupé *des beaux yeux de sa cassette ;* mais pendant qu'il la regarde et la visite de tous côtés, le Cardinal Commendon (1) me tient très-bonne compagnie. Le tems et le chemin sont admirables : ce sont de ces jours de cristal où l'on ne sent ni chaud ni froid ; notre équipage nous ameneroit fort bien par terre : c'est pour nous divertir que nous allons sur l'eau. Ne soyez point en peine de *Marie*, elle me fait tout comme *Hélène ;* je préviens votre inquiétude. Adieu, ma très-chère, je vous aime, et cette tendresse fait ma plus douce et plus charmante occupation.

Je ne me vante pas d'être des amies de M. le Premier ; mais je l'ai vu assez souvent chez M. de la Rochefoucauld, chez Madame de Lavardin, chez lui, et deux fois chez moi : il me trouve avec ses amis, et vous savez les sortes de réverbérations que cela fait.

(1) La vie du Cardinal Commendon, par M. Flechier.

* Il étoit Vénitien. A la fin du seizième siècle, il fut envoyé par la Cour de Rome en Allemagne et en Pologne, où il eut l'habileté de faire recevoir les Décrets du Concile de Trente. Sa vie, dont il s'agit ici, est une traduction du latin de Gratiani.

LETTRE 337.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

à Orléans, mercredi 11 Septembre 1675.

NOUS voici arrivés sans aucune aventure; je me suis reposée cette nuit, comme je vous l'avois dit, dans le lit de Thoury. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin; nous n'avons pas compris pourquoi des pendus; car le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués; nous avons été occupés à deviner cette nouveauté; ils faisoient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je vous le manderois. A peine sommes-nous descendus ici que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées, et la beauté de son bateau; jamais les couteaux de Nogent, ni les chapelets de Chartres n'ont fait plus de bruit. Nous avons été long-tems à choisir; l'un nous paroissoit trop jeune, l'autre trop vieux; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, cela nous paroissoit d'un gueux, dont le bateau étoit pourri; l'autre étoit glorieux d'avoir mené M. de Chaulnes: enfin, la prédestination a paru visible sur un grand garçon fort bien fait, dont la moustache et le procédé nous ont décidés. Adieu donc, mon vrai Cousin, nous allons voguer sur la belle Loire; elle est un peu sujette à se déborder; mais elle en est plus douce.

LETTRE 338.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Tours, samedi 14 Septembre 1675.

J'AI reçu votre lettre à Orléans un moment avant que de partir : ce me fut une grande provision et une grande consolation dans ma navigation. Entre plusieurs choses qui sont agréables dans votre lettre, il y en a une qui m'a touchée : vous me dites que je prends bien des peines pour vous, mais qu'elles ne me coûtent guère, et que c'est le comble des obligations : c'est si bien savoir ce que je pense, que par cela seul, ma chère enfant, je serois trop payée. Je veux vous donner quelque jour le plaisir de lire quelques-unes des lettres que vous m'écrivez.

Je ne sais plus que vous dire de M. de Turenne, ni de Pertuis : je crains que celui-ci ne se console en mon absence. J'avois laissé Madame de Vaubrun prête à *devenir folle;* Madame de Langeron prête à *mourir;* j'avois assez bien réussi dans tout ce que vous m'aviez *recommandé* *; mais je ne réponds plus de rien; je ne sais plus rien : j'ai la tête dans un sac. Je sais pourtant que Trèves est prise : je ne crois pas qu'on y ait retrouvé Sanzei : je plains encore plus sa femme. *Quanto gli doveva parere il dubbio buono, se dovea soffrire tanto del certo :* voilà qui doit décider.

* Même badinage sur le goût de Madame de Grignan pour les grandes douleurs.

Il me semble que M. de la Trousse revient sur sa parole, et qu'il n'a pas beaucoup perdu de son équipage : je le plaindrois, s'il n'avoit pas retrouvé *les beaux yeux de sa cassette* : cette folie nous est venue en même tems, je venois de vous l'écrire. Je comprends aisément les douceurs que vous mande Madame de Vaudémont : elle est très-aimable ; j'honore l'amitié que vous conservez l'une pour l'autre, malgré tout ce qui vous sépare : je vous loue de continuer fidèlement votre commerce.

J'ai couché cette nuit à Véret ; M. d'Effiat savoit ma marche ; il vint me prendre sur le bord de l'eau avec l'Abbé : sa maison est une chose qui passe tout ce que vous avez jamais vu de beau, d'agréable, de magnifique ; un pays plus charmant qu'*aucun autre qui soit sur la terre habitable* : je ne finirois point. M. et Madame de Dangeau y sont venus dîner avec moi, et s'en vont à Valencei. M. d'Effiat vient de nous ramener ici : il n'y a qu'une lieue et demie d'un chemin semé de fleurs ; il nous a quittés en vous faisant mille sortes d'amitiés. Je n'ai point de quoi vous écrire, c'est le vilain papier de l'hôtesse qui me force de finir. Nous reprenons demain notre bateau, et nous allons à Saumur.

J'ai vu à Véret des lettres de Paris ; on croit que le Prince d'Orange veut reprendre Liége : je crains que M. de Luxembourg ne veuille l'empêcher, ou qu'il ne fasse un siége : cela me trouble pour mon pauvre Sévigné. On dit aussi que M. le Prince ne veut pas attendre l'hiver en Allemagne, et qu'on y

enverra M. de Schomberg. Ma fille, ce n'est plus pour vous apprendre des nouvelles que je vous écris tout cela, c'est pour en causer avec vous. Je me ressouvins l'autre jour à Blois, d'un endroit si beau, où nous nous promenions avec le pauvre petit Comte des Chapelles qui vouloit retourner le sonnet d'*Uranie* (1).

Je veux finir mes jours dans l'amour de *Marie*.

Mon Dieu, ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter! Si vous avez M. de Vardes et notre Corbinelli, je ne vous plains point avec cette bonne compagnie. L'Histoire des Croisades est fort belle; mais le style du P. Maimbourg me déplaît fort: il sent l'Auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises ruelles *.

Faites grâce à mon style en faveur de l'histoire: je le veux bien.

(1) Le fameux sonnet de Voiture.

* On avoit appelé *ruelles* les assemblées de personnes choisies, qui se tenoient certains jours de la semaine, pour converser sur des choses d'esprit. Pendant la vogue de ces cotteries, il y en eut de tout étage et de tout mérite.

LETTRE 339.

A la même.

Mardi, 17 Septembre 1675.

VOICI une bizarre date. *Je suis dans un bateau, dans le courant de l'eau, fort loin de mon château:* je pense même que je puis achever, *ah, quelle folie!* car les eaux sont si basses, et je suis si souvent engravée, que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point et qui va son train. On s'ennuie sur l'eau, quand on y est seule; il faut un petit Comte des Chapelles et une Mademoiselle de Sévigné. Mais enfin, c'est une folie de s'embarquer, quand on est à Orléans, et peut-être même à Paris; c'est pour dire une gentillesse: il est vrai cependant qu'on se croit obligé de prendre des bateliers à Orléans, comme à Chartres d'acheter des chapelets.

Je vous ai mandé comme j'avois vu l'Abbé d'Effiat dans sa belle maison: je vous écrivis de Tours; je vins à Saumur, où nous vîmes Vineuil; nous repleurâmes M. de Turenne; il en a été vivement touché; vous le plaindrez, quand vous saurez qu'il est dans une Ville où personne n'a vu le Héros. Vineuil est bien vieilli, bien toussant, bien crachant, et dévot, mais toujours de l'esprit; il vous fait mille et mille complimens. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes; nous avons résolu de les faire en deux jours, et d'arriver aujourd'hui à Nantes: dans ce dessein, nous allâmes hier deux heures de

nuit : nous nous engravâmes, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie, sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien, et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut vous le représenter : nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filoient, et de la paille fraîche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller ; j'aurois bien ri, sans l'Abbé, que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes rembarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours : nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes ; nous ramons tous. J'y trouverai de vos lettres ; et comme on m'a dit que la poste va passer à Ingrande, je vais y laisser celle-ci chemin faisant. Je me porte très-bien, il ne me faudroit qu'un peu de causerie. Je vous écrirai de Nantes, comme vous pouvez penser. Je suis impatiente de savoir de vos nouvelles, et de l'armée de M. de Luxembourg ; cela me tient fort au cœur ; il y a neuf jours que j'ai ma tête dans ce sac. L'histoire des Croisades est très-belle, sur-tout pour ceux qui ont lu le Tasse, et qui revoient leurs vieux amis en prose et en histoire ; mais je suis servante du style de l'Auteur. La vie d'Origène est divine *.

* C'est l'ouvrage de Dufossé de Port-Royal. Il venoit de paroître avec la *Vie de Tertullien* du même Auteur.

LETTRE 340.

A la même.

à Nantes, vendredi 20 Septembre 1675.

J'AI justement reçu ici, ma chère enfant, la lettre où vous me croyez une vagabonde sur le bord de l'Océan : peut-on rien voir de plus juste que vos supputations? Je vous ai écrit sur la route, et même du bateau, autant que je l'ai pu. J'arrivai ici à neuf heures du soir au pied de ce grand château que vous connoissez, au même endroit par où se sauva notre Cardinal (*de Retz*) : nous entendons une petite barque; on demande, *qui va là?* J'avois ma réponse toute prête, et en même tems je vois sortir par la petite porte M. de Lavardin avec cinq ou six flambeaux de poing devant lui, accompagné de plusieurs Nobles, qui vient me donner la main, et me reçoit parfaitement bien. Je suis assurée que, du milieu de la rivière, cette scène étoit admirable; elle donna une grande idée de moi à mes bateliers : je soupai fort bien; je n'avois ni dormi, ni mangé depuis vingt-quatre heures; j'allai coucher chez M. d'Harouïs : ce ne sont que festins au château et ici. M. de Lavardin ne me quitte point; il est ravi de causer avec moi : il m'a conté en détail toute l'histoire de cette Province, et les conduites différentes de ceux qui ont le commandement : c'est une chose extraordinaire, et qui m'a fort amusée : en récompense je lui ai donné du nôtre; et cet échange a fait de

grandes conversations : il a, en vérité, de très-bonnes et grandes qualités : il a une hauteur et une audace qui, jusqu'ici, lui ont fort bien réussi; et puis tout d'un coup une douceur et une déférence pour le Gouverneur qui le rehaussent encore. Il a donné le *Monseigneur* à Messieurs de la Feuillade et de Duras, et, par familiarité, il a mis, *mon très-honoré Seigneur* : voilà une légère consolation; c'est pour vous dire qu'il en faut passer par là, ou ne point écrire.

J'ai vu nos filles de Sainte-Marie, qui vous adorent encore et se souviennent de toutes les paroles que vous prononçâtes chez elles. Nous allons à Silleraye (1). M. de Lavardin vient m'y conduire, et de là aux Rochers, où je serai mardi. Hélas, ma fille, quelle misère! pouvez-vous souffrir mes lettres présentement? Je remercie M. de Grignan de les regretter. L'Abbé se porte très-bien, et moi encore au-delà, s'il se peut. M. de Guitaut m'a mandé l'heureuse couche de sa femme; j'y pensois, et j'en étois en peine; il me donne beaucoup de soupçon de vous : je n'ose appuyer ma pensée sur cette sorte de malheur, dont je serois très-affligée, s'il étoit certain. M. de Coulanges me mande qu'enfin la pauvre Sanzei a pris le deuil : la Mousse étoit avec elle à Autri, et s'y en retourne encore; elle en a plus besoin que jamais.

Je suis toujours en peine de mon fils : il me semble que M. de Luxembourg a bien envie de

(1) Terre qui appartenoit à M. d'Harouïs.

risquer sa petite bataille: c'est une cruelle chose que ce métier-là. Je me réjouis, ma fille, que vous ayez M. l'Archevêque (*d'Arles*); je vois d'ici toutes vos conférences; je vois ce qu'on y propose et ce qu'on y résout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de m'ôter la sensibilité que j'ai pour tous vos intérêts, c'est me conseiller de mourir en paroles couvertes, car tant que je serai en ce monde, j'en serai plus touchée et plus occupée que de tout ce qui peut jamais m'arriver; comptez là-dessus, et plaignez-moi de vous être aussi inutile que je le suis, car enfin, que peut-on faire pour vous? Saluez très-respectueusement M. l'Archevêque pour moi; je lui souhaite une bonne santé pour le bonheur de sa famille et de ses amis. M. d'Harouïs vous fait un million de complimens: nous lisons ici les gazettes; j'avois trouvé fort plaisant l'endroit que vous y avez remarqué. M. de Montgaillard fut tué, il y a cinq ou six jours, par un frère de Tonquedec; ils étoient mal ensemble. Montgaillard se jeta sur lui comme un furieux, et lui donna des coups de cette canne dont il s'étoit déjà si bien servi avec son Lieutenant: Pongan tire son épée, et lui en donne au travers du corps, et le jette mort: cette scène s'est passée en Basse-Bretagne, dans une petite ville où est M. de Chaulnes: vous serez bien instruite des nouvelles de Bretagne: ma pauvre enfant, vous me faites pitié de lire mes lettres, et je me fais pitié aussi de vous écrire de si grandes misères.

J'étois en peine ce matin de mon fils; mais j'ai

vu dans toutes les nouvelles, que M. de Luxembourg prend le chemin de garder la Flandres. Vous aurez trouvé la capitulation de Trèves bien infâme : le Maréchal est bien heureux de n'avoir été que livré prisonnier aux ennemis (1). Cette armée des confédérés va joindre les Impériaux ; mais nous sommes assurés que M. le Prince ne se battra que quand il voudra : voilà l'avantage des bons joueurs d'échecs.

M. de Coulanges s'en va à Lyon : il me mande qu'il a laissé votre portrait en gage, faute d'argent, à un de ses marchands ; le joli portrait ! j'aime fort la bonne peinture, mais je vous avoue que votre ressemblance ne nuit pas à me le faire aimer.

Vous avez raison d'approuver le bruit qui court que je vais en Provence : en bonne justice ne devroit-on pas suivre les sentimens de son cœur, quand ils sont aussi vifs et aussi justes que les miens ? Ah, quelle folie ! et en disant cela, me voici à Nantes. Je vous plaindrai, quand vous serez au bout de vos cinq mois du séjour de Grignan : Aix et Lambesc me plaisent moins que la liberté de ce château. Vous avez fait toutes vos visites, vous voilà bien.

(1) Le Maréchal de Créqui, après avoir défendu Trèves pendant un mois avec toute la valeur possible, fut fait prisonnier de guerre par la trahison d'un Capitaine de Cavalerie, nommé Boisjourdan, qui souleva, contre M. de Créqui, toute la garnison, et sortit de la place pour aller dresser, avec les assiégeans, les articles de la capitulation, à l'insu du Maréchal. Boisjourdan voulant se sauver dans le pays ennemi, fut arrêté, et eut la tête tranchée à Metz.

Je n'ai point écrit à cette Princesse sur la mort de son fils; que fait-on à ces malheurs-là ? Et Vardes, et mon ami Corbinelli, que sont-ils devenus ? Le fils de Félix (1) est Évêque d'Apt ou de Gap.

Songez, ma fille, que je reçois vos lettres le neuvième jour; je vous dis cela, *fuor di proposito*, pour vous ôter l'idée que je sois aux Antipodes. La pauvre Vaubrun est toujours dans l'abîme de la douleur : je suis bien de votre sentiment, il y a de certaines pertes dont on ne doit point se consoler, et qui empêchent de recevoir le monde; il faut tirer les verroux sur soi, comme disoit notre bon Cardinal. Le petit Cardinal (*de Bouillon*) a bien son oncle dans le cœur : je me suis fort moqué du service de Nôtre-Dame, après celui de Saint-Denis. Je reviens encore sur l'âme de Cavoye; la mienne n'en étoit pas contente à Paris; il étoit à la Cour, et se portoit bien : nous dira-t-il qu'il craignoit de pleurer ? Le pauvre petit! voilà un grand malheur; je voudrois que vous eussiez vu Barillon et le bon homme Boucherat.

(1) Premier Chirurgien du Roi.

LETTRE 341.

A la même.

à la Silleraye, mardi 24 Septembre 1675.

Me voici, ma fille, dans ce lieu où vous fûtes un jour avec moi; mais il n'est pas reconnoissable; il n'y a pas pierre sur pierre de ce qui étoit en ce tems-là. M. d'Harouïs manda de Paris, il y a quatre ans, à un architecte de Nantes, qu'il le prioit de lui bâtir une maison, dont il lui envoya le dessin, qui est très-beau et très-grand : c'est un grand corps de logis de trente toises de face, deux ailes, deux pavillons; mais comme il n'y a pas été trois fois pendant tout cet ouvrage, tout cela est mal exécuté : notre Abbé est au désespoir; M. d'Harouïs ne fait qu'en rire; il nous y amena hier au soir. M. de Lavardin est venu dîner avec nous, et m'arrête jusqu'à demain matin. Il est impossible de rien ajouter aux honnêtetés, aux confiances, et aux extrêmes considérations de M. de Lavardin pour moi; je vous assure que M. de Grignan ne pourroit pas m'en témoigner davantage, ni même plus d'amitié; je n'ose plus vous dire du bien de lui; mais il a des qualités bien solides, et un désintéressement qui lui donne des tons bien propres au commandement. Je vous endormirai quelque jour des affaires de cette Province; elles sont dignes d'attention; et présentement, il faut que vous souffriez qu'elles fassent mes nouvelles. Quand mes lettres arriveront au

milieu de celles de Paris, elles auront assez de l'air d'une Dame de Province qui vous parle et vous confie les intrigues d'Avignon ou de quelqu'autre ville. Enfin, ma chère enfant, la seule amitié que vous avez pour moi fera valoir mes lettres. Nous avons appris des nouvelles de la Cour, qui ne sont pas en grand nombre : on mande que M. Félix (1) n'est point Evêque de Gap, c'est de Digne. Mais que je vous trouve heureuse d'avoir M. de Saint-Paul et lui ! Plut à Dieu que nous en eussions autant dans cette Province ! vous en auriez bien moins d'inquiétude. Je vous souhaite encore un petit M. Laurens, qu'on dit qui sera placé à la première voiture. J'avois dessein de faire un compliment à Molinier, mais c'est à M. l'Archevèque et à M. le Coadjuteur que je dois adresser la parole ; ils sont camarades et confrères, j'en suis ravie.

Nos pauvres Bas-Bretons s'attroupent quarante, cinquante par les champs ; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux, et disent *meâ culpâ :* c'est le seul mot de *françois* qu'ils sachent ; comme nos François qui disoient qu'en Allemagne, le seul mot de *latin* qu'on disoit à la messe, c'étoit *Kyrie eleïson.* On ne laisse pas de pendre ces pauvres Bas-Bretons ; ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche ; *et de Caron pas un mot.* De sept jours que j'ai été à Nantes, j'ai passé trois après-dînées chez nos sœurs de Sainte-Marie : elles ont de l'esprit, elles vous adorent, et sont charmées

(1) Il fut depuis Évêque de Châlons-sur-Saône.

du *petit ami* (1) que je porte toujours avec moi; car s'il alloit tourner, comme disoit Langlade à M. d'Andilly, voyez un peu, sans cela, ce que je deviendrois. M. de Lavardin vous fait mille complimens, et M. d'Harouïs veut, je crois, vous écrire, tant je le trouve enthousiasmé de vous: je l'aime, comme vous savez, et je me divertis à l'observer. Je voudrois que vous vissiez cet esprit supérieur à toutes les choses qui font l'occupation des autres; cette humeur douce et bienfaisante, cette âme aussi grande que celle de M. de Turenne, elle me paroît un vrai modèle pour faire celle des Rois; et j'admire combien nous estimons les vertus morales; je suis assurée que si M. d'Harouïs mourroit, on ne seroit non plus en peine de son salut, qu'on l'a été de celui de M. de Turenne. Nous partons demain pour les Rochers, où je trouverai de vos nouvelles: j'ai été deux jours en ce pays plus que je ne voulois, c'est ce qui fait que je n'y ai reçu que deux de vos lettres. Je me porte très-bien; et vous, mon enfant, dormez-vous? Votre bise est-elle traitable? Il fait présentement ici un tems admirable.

(1) C'est-à-dire, du portrait de Madame de Grignan en miniature.

LETTRE

LETTRE 342.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 Septembre 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu; et comme je n'ai pas eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi, dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire, de croire qu'elle m'avoit abîmée : hélas, la pauvre créature! je serois la première à qui elle eût fait ce mauvais tour; je n'ai eu d'incommodité que parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable d'avoir bien voulu paroître assez tendre à mon égard, pour qu'on vous épargne sur les moindres choses? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très-exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi; M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi; je trouvai d'abord Mademoiselle du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation; je lui dis

des rudesses abominables ; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie : vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire. Elle est donc toujours auprès de moi ; mais elle fait la grosse besogne, je ne m'en incommode point ; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires ; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection ; ils sont élagués, et font une ombre agréable ; ils ont quarante et cinquante pieds de hauteur : il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail ; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme disoit M. de Montbazon (1), *pas plus grands que cela.* C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver ; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun ; j'y pense à vous à tout moment : je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup ? Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène*, *Marie* me fait fort bien ; je ne m'impatiente point ; ma santé est comme il y a six ans : je ne sais d'où

(1) M. de Montbazon l'avoit dit de ses propres enfans.

me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse ; j'ai des affaires que je fais devant l'Abbé, comme s'il étoit derrière la tapisserie ; tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appelez *ma bonne maman* ; vous aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de Madame Amelot, qui de sa salle se trouva dans une cave ; il y a déjà du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivoit à Mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous ; car sans cela, où pourrois-je prendre cette idée ? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du Coadjuteur, de la Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout étoit fondu ; je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du Roi ? On me mande la mort de *Son Altesse, mon père* (1), qui

(1) Charles IV, Duc de Lorraine, mort le 17 Septembre. Madame de l'Isle-Bonne sa fille, en parlant de lui, disoit : *Son Altesse, mon père.*

* Ce Prince étoit tout mensonge et toute contradiction. Sa destinée, sa conduite et son caractère ont été bien peints dans une pièce de vers de Pavillon qu'il intitula, *Testament de Charles IV*. Elle finit par cette épitaphe :

Ci gît un pauvre Duc sans terres,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,

étoit un bon ennemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'Empereur du Turc, qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses ; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente ; elle m'a déjà envoyé deux complimens, et me demande toujours de vos nouvelles ; si elle le prend par-là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou ; *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur ;* cela est plaisant. Je vous plains de ne pas lire toutes vos lettres : mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère et unique consolation, que j'en connoisse tout le prix, je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Adieu, ma très-aimable et très chère ; je reçois fort souvent des lettres de mon fils ; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage ; mais il

Peu fidèle dans ses amours
Et moins fidèle dans ses guerres.

Il donna librement sa foi
Tour-à tour à chaque Couronne ;
Il se fit une étrange loi
De ne la garder à personne.

Il entreprit tout au hasard,
Se fit tout blanc de son épée ;
Il fut brave comme César,
Et malheureux comme Pompée.

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice ;
On le détrôna par justice,
On l'enterra par charité.

doit comprendre qu'il y a des gens présens et pressans qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité dont on ne se soucie guère. Ha, que c'est bien précisément ce que nous disions, après une longue navigation, se trouver à neuf cents lieues d'un cap, et le reste!

LETTRE 343.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 2 Octobre 1675.

Il y a deux jours que j'ai reçu votre lettre, c'est la dixième; je pouvois la recevoir plutôt : si la poste fût arrivée le mardi à Paris, je l'aurois reçue dès le vendredi, au lieu de lundi : voilà des attentions et des calculs qui me font souvenir du bon Chésières; mais je crois que vous les souffrez, et que vous voyez où ils vont et d'où ils viennent. Votre lettre m'a touchée sensiblement; il me paroît que vous avez senti ce second éloignement; vous m'en parlez avec tendresse; pour moi, j'en ai senti les douleurs, et je les sens encore tous les jours. Il me sembloit que nous étions déjà assez loin; encore cent lieues d'augmentation m'ont blessé le cœur, et je ne puis m'arrêter sur cette pensée sans avoir grand besoin de vos sermons : ce que vous me dites en deux mots sur le peu de profit que vous en tirez quelquefois vous-même, est d'une tendresse qui me plaît fort. Vous voulez donc aussi

que je vous parle de mes bois; la stérilité de mes lettres ne vous en dégoûte point : hé bien, ma fille ! je vous dirai que j'y fais honneur à la lune que j'aime, comme vous savez : la Plessis s'en va : le bon Abbé craint le serein; moi, je ne l'ai jamais senti; je demeure avec *Beaulieu* et mes laquais jusqu'à huit heures : vraiment, ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer. Si je pense à vous, si c'est avec tendresse, si j'y suis sensible, c'est à vous à l'imaginer, il ne m'est pas possible de vous bien le représenter. Je me trouve toute seule fort à mon aise; je crains qu'il ne me vienne des Madames, c'est-à-dire, de la contrainte. J'ai été voir la bonne Princesse (1); elle me reçut avec joie : le goût qu'elle a pour vous n'est point d'une Allemande; elle est touchée de votre personne, et de ce qu'elle croit de votre esprit; elle n'en manque pas à sa manière; elle aime sa fille (2), et en est occupée : elle me conta ce qu'elle souffre de son absence, et m'en parla comme à la seule personne qui puisse comprendre sa peine.

Voici donc, ma chère enfant, des nouvelles de la Cour de Danemarck; je n'en sais plus de la Cour de France; mais pour celles de Copenhague, elles ne vous manqueront pas. Vous saurez que cette Princesse de la Trémouille est donc favorite du Roi

(1) De Tarente.

(2) Charlotte-Émilie-Henriette de la Trémouille, mariée le 29 Mai 1680 à Antoine d'Altembourg, Comte d'Oldenbourg.

et de la Reine, qui est sa cousine-germaine : il y a un Prince, frère du Roi, fort joli, fort galant, que nous avons vu en France, qui est passionné de la Princesse, et la Princesse pourroit peut-être sentir quelque disposition à ne pas le haïr ; mais il se trouve un favori qui est tout-puissant, qui s'appelle M. le Comte de *Kinghstoghmkllfel*, vous entendez bien * : ce Comte est amoureux de la Princesse, mais la Princesse le hait ; ce n'est pas qu'il ne soit brave, bien fait, de l'esprit, de la politesse, mais il n'est pas Gentilhomme, et cette seule pensée

* On se doute bien que Madame de Sévigné s'amuse à estropier ce nom. Voici le vrai. Le favori dont il s'agit est *Schumaker*, (en français *Cordonnier*), Comte de *Griffenfeldt*, Grand-Chancelier de Danemarck, très-célèbre dans cette histoire. Les plus grands talens et des services mémorables l'avoient élevé d'une place de petit Commis à ces hautes dignités, et à la faveur sans bornes du Roi Chrétien V. Il étoit en effet très-amoureux de Madame de la Trémouille, et au point d'avoir renvoyé une Princesse du sang qu'il étoit près d'épouser. Mais ce Roman, dont Madame de Sévigné ne donne que le premier tome, eut un dénoûment prompt et très-tragique. Dans l'année 1676, Griffenfeldt fut arrêté, mis en jugement, condamné à perdre la tête et, par grâce, jeté dans une prison, dont il ne sortit, après 23 années, que pour mourir en quelques mois. Exactions, vénalité, haute trahison, ce furent ses crimes. Il dut ce malheur, en partie à ses liaisons avec la France. Louis XIV voulant se servir des Suédois contre les Hollandois, son Ambassadeur Terlon remuoit tout pour empêcher une guerre entre le Danemarck et la Suède. Griffenfeldt le secondoit secrètement et contre le vœu du Roi, soit qu'il crût gouverner plus facilement son maître dans la paix que dans la guerre, soit qu'il fût gagné par les largesses de Louis. Ce qui parut le plus clair, c'est qu'il abusa de sa supériorité sur son maître, dont les grands Seigneurs jaloux surent à propos réveiller et irriter l'orgueil.

fait évanouir. Le Roi est son confident, et voudroit bien faire ce mariage; la Reine soutient sa cousine, et voudroit bien le Prince; mais le Roi s'y oppose; et le favori fait sentir à son rival tout le poids de sa jalousie et de sa faveur: la Princesse pleure, et écrit à sa mère des lettres de quarante pages; elle a demandé son congé; le Roi ni la Reine n'y veulent point consentir, chacun par différens intérêts. On éloigne le Prince sous divers prétextes, mais il revient toujours: présentement, ils sont tous à la guerre contre les Suédois, se piquant de faire des actions romanesques pour plaire à la Princesse: le favori lui dit en partant: « Madame, je » vois de quelle manière vous me traitez, mais je » suis assuré que vous ne me sauriez refuser votre » estime ». Voilà le premier tome; je vous en manderai la suite, et je ne veux pas qu'il y ait dorénavant en France une personne mieux instruite que vous des intrigues de Danemarck. Quand je ne vous parlerai point de cette Cour, je vous parlerai de *Pilois* (1), car il n'y a rien entre deux. Ce sont pourtant des secrets que tout ceci; surtout ne dites pas le nom du Comte.

Je suis fort aise que vous dormiez à Grignan, et que vous n'y soyez pas si dévorée. Pensez-vous être seule en peine d'une santé? Je songe fort à la vôtre. Vos fleurs et vos promenades me font plaisir. J'espère que j'aurai des bouquets de ce grand jardin que je connois; j'avois dessein de vous demander un peu

(1) Jardinier des Rochers.

de vos bons muscats ; quelle honte de ne pas m'en offrir ! mais c'est qu'ils ne sont pas encore mûrs.

Ma fille, au nom de Dieu, dites-moi de quel ton vous me parlez du refus de votre portrait que j'ai fait à la sœur de *Quanto* (1) ; je crois que vous trouvez que j'ai été trop rude ; répondez-moi là-dessus : je suivis mon premier mouvement, et je crois que je suis brouillée avec le Coadjuteur. On me mande que vous l'aurez bientôt : quand je songe quelle compagnie de campagne il va trouver, j'admire qu'il puisse tant regretter les Dames qu'il voit tous les jours. La Trousse est à Paris, comme vous savez ; on parle de lui donner la charge de Froulai ; ce seroit un pas pour ce pauvre guidon. Il est vrai que cette année est terrible pour le Maréchal de Créqui : je trouve, comme vous, qu'il n'est en sûreté ni en repos qu'avec les ennemis ; il a un peu dissipé les légions qu'on lui avoit confiées ; mais je trouve qu'elles ne lui ont que trop obéi le jour de la bataille.

J'ai oublié de vous dire que cette bonne Tarente me revint voir deux jours après que j'eus été chez elle ; ce fut une grande nouvelle dans le pays ; elle fut transportée de votre petit portrait : nos filles qui sont en *Danemarck* nous font une grande causerie ; écrivez-moi une douceur pour la Princesse, à qui je serai ravie de pouvoir la montrer ; c'est elle qui seroit mon médecin, si j'étois malade ; elle est habile, et m'a promis d'une essence entièrement

(1) Madame de Fontevrauld.

miraculeuse, qui l'a guérie de ses horribles vapeurs ; on en met trois gouttes dans tout ce que l'on veut, et l'on est guéri comme par miracle : ce n'est pas que je ne sois présentement dans une parfaite santé, mais on est aise d'avoir ce remède dans sa cassette. Je trouve que vous oubliez fort la manière de me remercier, qui étoit si bonne ; c'étoit de vous réjouir avec moi des occasions que j'avois de vous servir : cela étoit admirable. Je vous prie de faire mes complimens à M. l'Archevêque, et d'embrasser M. de Grignan pour moi. Je suis toute à vous, ma très-chère : voilà, comme vous dites, une belle nouvelle.

LETTRE 344.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 Octobre 1675.

Vraiment, ma fille, vous me contez une histoire bien lamentable de vos pauvres lettres perdues ; et c'est *Baro* qui a fait cette sottise ? On est gaie, gaillarde, on croit avoir entretenu tous ses bons amis ; pour M. l'Archevêque, je le plains encore davantage, car il n'écrit que pour des choses importantes, et il se trouve que toute la peine qu'on a prise, c'est pour être dans un bourbier, dans un précipice. Voilà M. de Grignan rebuté d'écrire pour le reste de sa vie : quelle aventure pour un paresseux ! vous verrez que désormais il n'écrira plus, de peur de perdre sa peine. Si vous mandez ce malheur au Coadjuteur, il en fera bien son profit. Je comprends

ce chagrin le plus aisément du monde; mais j'entre bien aussi dans celui que vous allez avoir de quitter Grignan pour aller dans la contrainte des villes: la liberté est un bien inestimable; vous le sentez mieux que personne, et je vous plains au-delà de ce que je puis vous dire. Vous n'aurez ni Vardes, ni Corbinelli; c'eût été pourtant une bonne compagnie. Vous deviez bien me nommer les quatre Dames qui venoient vous assassiner: pour moi, j'ai le tems de me fortifier contre ma méchante compagnie; je les sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre; c'est un tour que je fis hier à une Sénéchale de Vitré; et puis je gronde qu'on ne m'ait pas avertie: demandez-moi ce que je veux dire; ce sont des friponneries qu'on est tenté de faire dans ce parc. Vous souvient-il d'un jour que nous évitâmes les Fouesnels? Je me promène fort; ces allées sont admirables: je travaille comme vous; mais, Dieu merci, je n'ai point une friponne de Montgobert qui me réduise aux traînées; c'est une humiliation que je ne comprends pas que vous puissiez souffrir: je ne noircis point ma soie avec ma laine, je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin; il me semble que je n'ai que dix ans, et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer; il faudroit que vos chaises fussent bien laides pour n'être pas aussi belles que votre lit. J'aime fort tout ce que me mande Montgobert; elle me plaît toujours, je la trouve salée, et tous ces tons me font plaisir; c'est un bonheur d'avoir dans sa maison une compagnie

comme celle-là; j'en avois une autrefois dont je m'accommodois fort : M. d'Angers me mandoit l'autre jour que c'étoit une sainte.

J'ai trouvé la réponse du Maréchal d'Albret très-plaisante; il y a plus d'esprit que dans son style ordinaire; elle m'a paru d'une grande hauteur; *l'affectionné serviteur* est d'une dure digestion : voilà *le Monseigneur* bien établi *. Vous avez donc ri, ma fille, de tout ce que je vous mandois d'Orléans; je le trouvai plaisant aussi; c'étoit le reste de mon sac, qui me paroissoit assez bon. N'êtes-vous point trop aimable d'aimer les nouvelles de mes bois et de ma santé? C'est bien précisément pour l'amour de moi : je me relève un peu par les affaires de Danemarck. On menace Rennes de transférer le Parlement à Dinan; ce seroit la ruine entière de cette Province : la punition qu'on veut faire à cette ville ne se passera pas sans beaucoup de bruit.

Mon fils me mande que, selon toutes les apparences, il viendra bientôt me reprendre ici. N'avez-vous point encore M. de la Garde? Et notre Coadjuteur, où est-il? Vous avez trouvé sa harangue comme je vous avois dit; et cet endroit *des armes journalières* étoit la plus heureuse et la plus agréable chose du monde; jamais rien aussi n'a été tant approuvé. On me mande que M. de Villars s'en va Ambassadeur en Savoie; il me semble qu'il y auroit à cela de *l'Evêque meûnier* (1), sans que d'Hacque-

* *Voyez* la Lettre d'Août 1675.

(1) Il avoit été Ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1672.

ville me parle de douze mille écus de pension; cette augmentation est considérable. Mais que deviendra la Saint-Géran? N'est-elle pas assez sage pour vivre sur sa réputation? Que deviendroient ses épargnes, si elle ne les dépensoit?

J'ai reçu des lettres de Nantes : si le Marquis de Lavardin et d'Harouïs faisoient l'article de cette ville dans la gazette, vous y auriez vu assurément mon arrivée et mon départ. Je vous rends bien, ma très-chère, l'attention que vous avez à la Bretagne; tout ce qui vous entoure à vingt lieues à la ronde, m'est considérable. Il vint ici l'autre jour un Augustin; c'est une manière de *Frater*; il a été par toute la Province; il me nomma cinq ou six fois M. de Grignan et M. d'Arles; je le trouvois fort habile homme; je suis assurée qu'à Aix je ne l'aurois pas regardé.

A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisoit notre amusement dans le bateau? C'est un chef-d'œuvre; elle est encore plus parfaite que celle que l'Abbé vous a laissée à Grignan; cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues; que ne les rapproche-t-elle de deux cents! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisions sur ces bords de Loire; mais voici celui que j'en fais ici: vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur Mademoiselle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi : je fis l'autre jour cette expérience sur elle et sur mes voisins; cela fut plaisant, mais personne ne m'entendit : s'il

y avoit eu quelqu'un que j'eusse pu regarder seulement, cette folie m'auroit bien réjouie. Quand on se trouve bien oppressé de méchante compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne : demandez à Montgobert, si elle n'auroit pas ri ; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. Adieu, ma chère enfant, nous ne sommes pas, comme vous dites, des montagnes, et j'espère vous embrasser autrement que de deux cents lieues : vous allez vous éloigner encore, j'ai envie d'aller à Brest. Je trouve bien rude que Madame la Grande-Duchesse ait une Dame d'honneur, et que ce ne soit pas la bonne Rarai ; les *Guisardes* lui ont donné la Sainte-Même. On me mande que la bonne mine de la Trousse est augmentée de la moitié, et qu'il aura la charge de Froulai (1).

(1) Ce fut M. de Cavoye qui obtint la charge de Grand-Maréchal-des-Logis, vacante par la mort de M. de Froulai, tué à Consarbruck.

LETTRE 345.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 9 Octobre 1675.

Je reçus, lundi matin, votre lettre du dimanche ; cela est d'une justesse admirable : mais, hélas, ma chère fille ! voilà qui est fait, vous vous éloignez, et ce ne sera plus la même chose. J'entre fort dans le regret que vous avez de quitter Grignan ; cette vie

vous convient bien mieux que cette représentation que vous êtes obligée de faire dans les villes, avec ce cérémonial perpétuel qu'il faut observer. J'ai écrit à d'Hacqueville; au reste, qu'il ne me vienne plus parler de ses accablemens, c'est lui qui les aime; il vous écrit trois fois la semaine; vous vous contenteriez d'une, et le gros Abbé le soulageroit d'une autre : voilà comme il s'accommoderoit. Je lui ai proposé la même chose, et je ne lui écris qu'une fois en huit jours, pour lui donner l'exemple : il n'entend point cette sorte de tendresse, et veut écrire, comme le juge vouloit juger : j'en suis dans une véritable peine; car je suis persuadée que cet accablement nous le fera mourir : si vous aviez vu sa table les mercredis, les vendredis, les samedis, vous croiriez être au bureau de la grand'poste. Pour moi, je ne me tue point à écrire; je lis, je travaille, je me promène, je ne fais rien : *bella cosa far niente*, dit un de mes arbres; l'autre lui répond, *amor odit inertes;* on ne sait auquel entendre : mais ce que je sens de vrai, c'est que je n'aime point à m'enivrer d'écriture. J'aime à vous écrire, je parle à vous, je cause avec vous : il me seroit impossible de m'en passer; mais je ne multiplie point ce goût : le reste va, parce qu'il le faut.

Je reçus hier une lettre de Coligny, qui me demande mon consentement pour épouser ma nièce de Bussy : ah! je le lui donne; il s'appelle Langheac; c'est une maison que notre Cardinal élevoit jusqu'aux nues. A propos il fait des remèdes; il

faut qu'il se trouve incommodé, puisqu'il s'y résout : ne négligez point de lui écrire ; vous lui devez tout au moins ce soin, et cette marque de respect et de reconnoissance ; ne craignez point de le distraire ; il n'est pas encore au troisième ciel. On m'a dit, en secret, une chose qui me fait une peine extrême ; c'est que le Cardinal d'Estrées fait tout ce qu'il peut au monde, par ses amis et par ses intrigues, pour faire changer le Pape sur le sujet du chapeau du Cardinal de Retz, et le faire donner à M. de Marseille : je vous avoue qu'un coup de poignard ne me seroit pas plus sensible que cette aventure : il est vrai aussi que notre Cardinal ne fait que tracasser le Pape, pour l'obliger à considérer les raisons de sa lettre : si l'on se sert de ce contre-tems pour le faire changer d'avis, n'en serions-nous pas au désespoir ? A vous parler confidemment, c'est de d'Hacqueville que je tiens ce que je vous écris ; il me prie que cela ne passe point ; peut-être qu'il vous en a dit autant ; vous en userez selon votre discrétion : en attendant, je hais le Cardinal d'Estrées de sa bonne volonté.

M. de Chaulnes amène quatre mille hommes à Rennes pour en punir les habitans ; l'émotion est grande dans la Ville, et la haine incroyable dans toute la Province contre le Gouverneur. Nous ne savons plus quand on tiendra nos Etats. J'ai prié M. de Luxembourg et M. de la Trousse de me renvoyer mon fils, si leur dessein n'est pas de rien faire cette année : je serai bien aise qu'il vienne ici pour

voir

voir un peu, par lui-même, ce que c'est que l'illusion de croire avoir du bien, quand on n'a que des terres. Les pauvres exilés (1) de la rivière de Loire ne savent point encore leurs crimes, ils s'ennuient fort. Vassé étoit à six lieues de Veret; je ne pus le voir.

Je suis en peine du rhume de la petite; je sens de la tendresse particulière pour elle, et mettrai sur mon compte toutes les petites bontés que vous aurez pour elle; je lui rends l'amitié qu'elle a eue pour moi, dès qu'elle a commencé de connoître : elle a une place dans mon cœur. Je suis toujours à mes croisades : vous devez être fort touchée de Judas Machabée; c'étoit un grand Héros : quelle honte, si vous n'achevez pas ce livre! que vous faut-il donc? et l'histoire, et le style, tout est divin. Adieu, la plus aimable du monde et la plus aimée : comptez, comptez un peu les cœurs où vous régnez, et n'oubliez pas le mien. Vous allez avoir M. le Coadjuteur, vous serez bien heureux tous deux.

On joue des sommes immenses à Versailles : le hoca est défendu à Paris, sur peine de la vie, et on le joue chez le Roi; cinq mille pistoles en un matin; ce n'est rien : c'est un coupe-gorge; chassez bien ce jeu de chez vous. Je m'ennuie d'entendre

(1) Messieurs d'Olonne, de Vassé et de Vineuil étoient exilés. Ce fut au retour de cet exil que le Roi demandant à M. de Vineuil ce qu'il faisoit à Saumur, lieu de son exil, M. de Vineuil dit au Roi, qu'il alloit tous les matins à la halle, où se débitoient les nouvelles, et qu'un jour on y disputoit pour savoir qui étoit l'aîné du Roi ou de MONSIEUR.

toujours dire, les Impériaux ont repassé le Rhin : non, ils ne l'ont pas repassé; je voudrois bien qu'ils prissent leur parti. J'ai mandé à M. de Lavardin l'affaire de M. d'Ambres; il y songeoit souvent : vous voilà un peu mortifiés, Messieurs les Grands-Seigneurs (1); vous jugez bien que ceux qui décident, ont intérêt à soutenir les dignités : il faut suivre les siècles, celui-ci n'est pas pour vous.

(1) A cause du *Monseigneur* qu'ils disputoient en écrivant à Messieurs les Maréchaux de France; ce qui fut décidé en faveur de ces derniers.

LETTRE 346.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 9 Octobre 1675.

VOILA donc le mariage de Mademoiselle de Bussy tout assuré. Savez-vous bien que j'en suis fort aise? J'ai reçu un compliment très-honnête de M. de Coligny. Je vois bien que vous n'avez pas manqué de lui dire que je suis votre aînée, et que mon approbation est une chose qui tout au moins ne lui sauroit faire de mal.

A propos de cela, je vous veux faire un petit conte qui me fit rire l'autre jour. Un garçon étant accusé en Justice d'avoir fait un enfant à une fille, il s'en défendoit à ses Juges, et leur disoit : Messieurs, je pense bien que je n'y ai pas nui, mais ce n'est pas à moi l'enfant. Mon Cousin, je vous demande pardon, je trouve cela naïf et plaisant. S'il

vous vient un petit conte à la traverse, ne vous en contraignez pas.

Mais pour revenir à M. de Coligny, il est certain que mon approbation ne lui peut pas nuire. Sa lettre me paroît de très-bon sens; et tout homme qui sait faire un compliment comme celui-là, aussi simple et aussi juste, doit avoir de la raison et de l'esprit. Je le souhaite pour l'amour de ma nièce que j'aime fort. A tout hasard, les leçons que vous lui donnez pour savoir s'ennuyer et se divertir, sont très-bonnes en ménage. Je suis les règles que vous me donnez pour vivre long-tems: je ne suis pas au lit plus de sept heures; je mange peu, j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup; mais ce que je fais de mal, c'est que je ne puis m'empêcher de rêver tristement dans de grandes allées sombres que j'ai. C'est un poison pour nous que la tristesse, et c'est la source des vapeurs. Vous avez raison de trouver que ce mal est dans l'imagination: vous l'avez parfaitement défini, c'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient. Un admirable remède pour moi, seroit d'être avec vous: le chagrin me seroit inconnu, et vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort. Il y a douze jours que je suis ici; j'y suis venue par la rivière de Loire: cette route est délicieuse. J'y ai vu en passant l'Abbé d'Effiat à Veret. Cette maison est admirable. Je vis aussi Vineuil à Saumur. Il est dévot: c'est un sentiment qui est bien naturel dans le malheur et dans la vieillesse. Je les trouve moins patiens que vous: c'est

Madame, et vous ne craindrez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiarisant avec cette pensée, que j'en ai diminué l'appréhension. Elle rend tristes les gens qui la rejettent, et qui ne la prennent pas souvent. En moi elle fait toute autre chose : elle me fait suivre le précepte de Salomon : Bien vivre, et se réjouir; et d'autant plus que cela fait vivre plus long-tems. Ainsi c'est à force d'aimer la vie, que je ne crains pas la mort. Il est certain que si je vous voyois souvent, Madame, je vous ferois entendre raison là-dessus. Mais en attendant que cela se puisse, je veux souvent traiter par lettre cette matière avec vous. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'est votre seul intérêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'est le mien aussi; et je crois, moi qui aime la joie, que je mourrois si vous étiez morte, ne sachant avec qui rire finement....

LETTRE 348.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 13 Octobre 1675.

Vous avez raison de dire que les dates ne font rien, pour rendre agréables les lettres de ceux que nous aimons. Eh, mon Dieu! les affaires publiques nous doivent-elles être si chères? Votre santé, votre famille, vos moindres actions, vos sentimens, vos *pétoffes* de Lambesc, c'est là ce qui me touche; et je crois si bien que vous êtes de même, que je ne

fais aucune difficulté de vous parler des Rochers, de Mademoiselle du Plessis, de mes allées, de mes bois, de nos affaires, du bon Abbé et de Copenhague, quand l'occasion s'en présente. Croyez donc que tout ce qui vient de vous m'est très-considérable, et que jusqu'à vos traînées, je suis aise de tout savoir. Si vous voulez encore des aiguilles pour en faire, j'en ai d'admirables : pour moi, j'en fis hier d'infinies; elles étoient aussi ennuyeuses que ma compagnie : je ne travaille que quand elle entre, et dès que je suis seule, je me promène, je lis ou j'écris. La Plessis ne m'incommode pas plus que *Marie*. Dieu me fait la grâce de ne point écouter ce qu'elle me dit; je suis, à son égard, comme vous êtes pour beaucoup d'autres : elle a vraiment les meilleurs sentimens; j'admire que cela puisse être gâté par les impertinences de son esprit et la ridiculité de ses manières; il faudroit voir l'usage qu'elle fait de ma tolérance, et comme elle l'explique, et les chaînes qu'elle en fait pour s'attacher à moi, et comme je lui sers d'excuse pour ne plus voir ses amies de Vitré, et les adresses qu'elle a pour satisfaire sa sotte gloire, car la sotte gloire est de tout pays, et la crainte qu'elle a que je ne sois jalouse d'une Religieuse de Vitré : cela feroit une assez méchante farce de campagne.

Je dois vous dire des nouvelles de cette Province. M. de Chaulnes est à Rennes avec beaucoup de troupes; il a mandé que si on en sortoit, ou si l'on faisoit le moindre bruit, il ôteroit, pour dix ans, le

Parlement de cette Ville; cette crainte fait tout souffrir : je ne sais point encore comme ces gens de guerre en usent à l'égard des pauvres bourgeois. Nous attendons Madame de Chaulnes à Vitré, qui vient voir la Princesse (*de Tarente*); nous sommes en sûreté sous ses auspices : mais je puis vous assurer que quand il n'y auroit que moi, M. de Chaulnes prendroit plaisir à me marquer des égards, c'est la seule occasion où je pourrois répondre de lui : n'ayez donc aucune inquiétude : je suis ici, comme dans cette Provence que vous dites qui est à moi.

Je ne remercierai point d'Hacqueville de vous écrire trois fois la semaine, c'est se moquer de lui; les louanges qu'il mérite là-dessus, sont trop loin de ma pensée : il m'écrit deux fois; j'en veux retrancher une par mon exemple, et c'est par pure amitié pour lui, ne voulant avoir qu'une médiocre part à l'assassinat que nous lui faisons tous : il succombera, et puis nous serons au désespoir : c'est une perte irréparable, et tous *les autres d'Hacquevilles* ne nous consoleront point de celui-là. Il m'a fait grand plaisir, cette dernière fois, de m'ôter la colère que j'avois contre le Cardinal d'Estrées; il m'apprend que le nôtre a été refusé en plein consistoire, sur sa propre lettre, et qu'après cette dernière cérémonie, il n'y a plus rien à craindre; de sorte que le voilà trois fois Cardinal malgré lui, du moins les deux dernières : car pour la première, s'il m'en souvient, il ne fut pas trop fâché. Ecrivez-lui pour vous moquer de son chagrin; d'Hac-

queville est ravi, je l'en aime. Je reçois souvent de petits billets de ce cher Cardinal; je lui en écris aussi; je tiens ce léger commerce très-mystérieux et très-secret : il m'en est plus cher.

Vous n'avez pas peur de Ruyter (1). *Ruyter est pourtant le Dieu des combats; Guitaut ne lui résiste pas :* mais, en vérité, l'étoile du Roi lui résiste : jamais il n'en fut une si fixe. Elle dissipa, l'année passée, cette grande flotte; elle fait mourir le Prince de Lorraine : elle renvoie Montécuculli chez ses parens, et fera la paix par le mariage du Prince Charles. Je disois, l'autre jour, cette dernière chose à Madame de Tarente; elle me dit qu'il étoit marié à l'Impératrice Douairière : quoique cette noce n'ait pas éclaté, elle ne laisseroit pas d'empêcher l'autre; vous verrez que cette Impératrice mourra, si sa vie fait un inconvénient. Votre raisonnement est d'une telle justesse sur les affaires d'Etat, qu'on voit bien que vous êtes devenue politique dans la place où vous êtes. J'ai écrit à la belle Princesse de Vaudemont; elle est infortunée, et j'en suis triste, car elle est très-aimable. Je n'osois écrire à Madame de l'Isle-Bonne; mais vous m'avez donné courage. Je crains que vous n'ayez pas le petit Coulanges; sa femme m'écrit tristement de Lyon, et croit y passer l'hiver : c'est une vraie trahison pour elle, que de n'être pas à Paris : elle me mande que vous avez eu un assez grand commerce. La Trousse est à Paris et à la Cour,

(1) Amiral de la flotte Hollandoise.

accablé d'agrémens et de louanges ; il les reçoit d'une manière à les augmenter : on dit qu'il aura la charge de Froulai ; si cela étoit, il y auroit un mouvement dans la compagnie, et je prie notre d'Hacqueville d'y avoir quelque attention pour notre pauvre Guidon qui se meurt d'ennui dans le guidonnage. Madame de Villars me mande encore des merveilles du Chevalier (*de Grignan*) ; je crois que ce sont les premières qu'on a renouvelées ; mais enfin, c'est un petit garçon qui a bien le meilleur bruit qu'on puisse jamais souhaiter.

Ecoutez une belle action du Procureur-Général (1). Il avoit une terre, de la maison de Bellièvre, qu'on lui avoit fort bien donnée ; il l'a remise dans la masse du bien des créanciers, disant qu'il ne sauroit aimer ce présent, quand il songe qu'il fait tort à des créanciers qui ont donné leur argent de bonne foi : cela est héroïque.

Je n'ose penser à vous voir ; quand cette espérance entre trop avant dans mon cœur, et qu'elle est encore éloignée, elle me fait trop de mal : je me souviens de ce que je souffris à la maladie de ma pauvre tante, et comme vous me fîtes expédier cette douleur ; je ne suis pas encore à portée de recevoir cette joie. Vous m'assurez que vous vous portez bien, Dieu le veuille ; cet article me tient extrêmement au cœur : pour moi, je suis dans la parfaite. Vous aimeriez bien ma sobriété et l'exercice que je fais, et sept heures au lit, comme une Carmélite :

(1) Achille de Harlai, depuis Premier-Président.

cette vie dure me plaît ; elle ressemble au pays ; je n'engraisse point, et l'air est si épais et si humain, que ce teint qu'il y a si long-tems que l'on loue, n'en est point changé : je vous souhaite quelquefois une de nos soirées, en qualité de pommade de pieds de mouton. J'ai dix ouvriers qui me divertissent fort, *Rahuel* et *Pilois*, tout est à sa place. Vous devez être persuadée de ma confiance par les pauvretés dont je remplis ma lettre. Depuis que je me suis plainte, en vers, de la pluie, il fait un tems charmant ; de sorte que je m'en loue en prose. Toute notre Province est si occupée de ces punitions, que l'on ne fait point de visites ; et sans vouloir contrefaire la dédaigneuse, j'en suis extrêmement aise. Vous souvient-il quand nous trouvions qu'il n'y avoit rien de si bon, en Province, qu'une méchante compagnie, par la joie du départ ? C'est un plaisir que je n'aurai point cette année.

LETTRE 349.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 16 Octobre 1675.

Je ne suis point entêtée, ma fille, de M. de Lavardin ; je le vois tel qu'il est : ses plaisanteries et ses manières ne me charment point du tout ; je les vois, comme j'ai toujours fait : mais je suis assez juste pour rendre au vrai mérite ce qui lui appartient, quoique je le trouve, pêle-mêle, avec quelques désagrémens ; c'est à ses bonnes qualités que

je me suis solidement attachée, et par bonheur, je vous en avois parlé à Paris; car, sans cela, vous croiriez que l'enthousiasme d'une bonne réception m'auroit enivrée; enfin, je souhaiterai toujours plus de charmes à ceux que j'aimerai; mais je me contenterai qu'ils aient autant de vertus. C'est le moins lâche et le moins bas Courtisan que j'aie jamais vu; vous aimeriez bien son style dans de certains endroits, vous qui parlez : tant y a, ma fille, voilà ma justification, dont vous ferez part au gros Abbé, si jamais, par hasard, *il a mal au gras des jambes* (1) sur ce sujet.

Je suis fort aise que vous ayez remarqué, comme moi, la diligence admirable de nos lettres, et le beau procédé de ces Messieurs si obligeans, qui viennent prendre nos lettres, et les portent nuit et jour, en courant de toutes leurs forces, pour les faire aller plus promptement : je vous dis que nous sommes ingrats envers les postillons, et même envers M. de Louvois (2), qui les établit partout avec tant de soin. Mais, quoi! ma très-chère, nous nous éloignons encore; et toutes nos admirations vont cesser : quand je songe que, dans votre dernière lettre, vous répondez encore à celle que je vous écrivis de la Silleraye, et qu'il y aura demain trois semaines que je suis aux Rochers, je comprends que nous étions déjà assez loin, sans cette augmentation.

(1) Expression familière de l'Abbé de Pontcarré, lorsqu'il étoit importuné de quelque discours.

(2) Surintendant général des Postes.

D'Hacqueville me dit qu'une fois la semaine, c'est assez écrire pour des affaires : mais que ce n'est pas assez pour son amitié, et qu'il augmenteroit plutôt d'une lettre que d'en retrancher une. Vous jugez bien que, puisque le régime que je lui avois ordonné ne lui plaît pas, je lâche la bride à toutes ses bontés, et lui laisse la liberté de son écritoire : songez qu'il écrit de cette furie, à tout ce qui est hors de Paris, et voit tous les jours tout ce qui y reste ; ce sont *les d'Hacqueville* ; adressez-vous à eux, ma fille, en toute confiance : leurs bons cœurs suffisent à tout. Je veux m'ôter de l'esprit de les ménager ; j'en veux abuser ; aussi-bien, si ce n'est moi qui tue d'Hacqueville, ce sera un autre : il n'aime que ceux dont il est accablé : accablons-le donc. . . . .

Je voudrois que vous vissiez de quelle beauté ces bois sont présentement. Madame de Tarente y fut hier tout le jour ; il faisoit un tems admirable : elle me parla fort de vous : elle vous trouve bien plus jolie que *le petit ami* (1) ; sa fille est malade : elle en étoit triste ; je la mis en carrosse au bout de la grande allée, et, comme elle me prioit fort de me retirer, elle me dit : *Madame, vous me prenez pour une Allemande*. Je lui dis, « Oui, Madame, assuré- » ment, je vous prends pour une Allemande (2) ; j'au- » rois plutôt obéi à Madame votre belle-fille (3) ».

(1) Le portrait en miniature de Madame de Grignan.

(2) Madame de Tarente étoit fille de Guillaume V, Landgrave de Hesse-Cassel.

(3) Madeleine de Créqui, Duchesse de la Trémouille.

Elle entendoit cela comme une Françoise. Il est vrai que sa naissance doit, ce me semble, donner une dose de respect à ceux qui savent vivre. Elle a un style romanesque dans ce qu'elle conte, et je suis étonnée que cela déplaise à ceux même qui aiment les romans : elle attend Mme. de Chaulnes. M. de Chaulnes est à Rennes avec le Forbin et le Vins, et quatre mille hommes : on y croit qu'il y aura de la *penderie*. M. de Chaulnes y a été reçu comme le Roi; mais comme c'est la crainte qui a fait changer leur langage, M. de Chaulnes n'oublie pas toutes les injures qu'on lui a dites, dont la plus douce et la plus familière étoit *gros cochon*, sans compter les pierres dans sa maison et dans son jardin, et des menaces dont il paroissoit que Dieu seul empêchoit l'exécution; c'est cela qu'on va punir. D'Hacqueville, *de sa propre main*, car ce n'est point dans son billet de nouvelles qu'on pourroit avoir copié, me mande que M. de Chaulnes, suivi de ses troupes, est arrivé à Rennes le samedi 12 Octobre : je l'ai remercié de ce soin, et je lui apprends que M. de Pompone se fait peindre par Mignard; mais tout ceci entre nous; car savez-vous bien qu'il est délicat et blond? Je reçois des lettres de votre frère toutes pleines de lamentations de Jérémie, sur son guidonnage; il dit justement tout ce que nous disions quand il l'acheta; c'est ce Cap, dont il est encore à neuf cents lieues : mais il y avoit des gens qui lui mettoient dans la tête que, puisque je venois de vous marier, il falloit aussi l'établir;

et par cette raison, qui devoit produire, au moins pour quelque tems, un effet contraire, il fallut céder à son empressement, et il s'en désespère : il y a des cœurs plaisamment bâtis en ce monde. Enfin, ma fille, soyons bien persuadées que c'est une sotte chose que les charges subalternes.

Vous savez bien que notre Cardinal l'est à fer et à clou. Nous devons tous en être ravis à telle fin que de raison : c'est toujours une chose triste qu'une dégradation. Au nom de Dieu, ne négligez point de lui écrire : il aime mes billets, jugez des vôtres. Vous ne m'aviez point dit que votre Premier-Président (*M. Marin*) a battu sa femme ; j'aime les coups de plat d'épée : cela est brave et nouveau. On sait bien qu'il faut les battre, disoit l'autre jour un paysan ; mais le plat d'épée me réjouit. Je m'en vais parier que la petite d'Oppède n'est point morte : je connois ceux qui doivent mourir. Il est vrai que le bonheur des François surpasse toute croyance en tout pays : j'ai ajouté ce remercîment à ma prière du soir ; ce sont les ennemis qui font toutes nos affaires : ils se reculent quand ils voient qu'ils pourroient nous embarrasser. Vous verrez ce que deviendra Ruyter sur votre Méditerranée : le Prince d'Orange songe à s'aller coucher, et j'espère votre frère. Je vous réponds de cette Province, et même de la paix : il me semble qu'elle est si nécessaire que, malgré la conduite de ceux qui ne la veulent pas, elle se fera toute seule. Je suivrai votre avis, ma chère enfant, je vais m'entretenir de l'espérance

de vous revoir : je ne puis commencer trop tôt, pour me récompenser des larmes que notre séparation et même la crainte, m'ont fait répandre si souvent.

J'embrasse M. de Grignan, car je crois qu'il est revenu de la chasse : mandez-moi bien de vos nouvelles, vous voyez que je vous accable des miennes. La Saint-Géran s'est mêlée de m'écrire sérieusement sur l'ambassade de Madame de Villars, qui, à ce qu'elle dit, ira à Turin; je le crois, puisqu'il n'y a qu'une Régente : je lui ai fait réponse dans son même style; mais ce n'a pas été sans peine. Ne vous ont-elles pas remerciée de votre eau de la Reine de Hongrie? Elle est divine : pour moi, je vous en remercie encore; je m'en enivre tous les jours : j'en ai dans ma poche; c'est une folie comme du tabac : quand on y est accoutumé, on ne peut plus s'en passer : je la trouve excellente contre la tristesse; j'en mets le soir, plus pour me réjouir, que pour le serein, dont mes bois me garantissent : vous êtes trop bonne de craindre que les loups, les cochons et les châtaignes ne m'y fassent une insulte. Adieu, mon enfant, je vous aime de tout mon cœur; mais c'est au pied de la lettre, et sans en rien rabattre.

LETTRE

LETTRE 350.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 20 Octobre 1675.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la diligence et la fidélité de la poste : enfin, je reçois le 18 la lettre du 9; c'est le neuvième jour, c'est tout ce qui peut se souhaiter. Mais, ma fille, il faut finir nos admirations; et, comme vous dites, vous vous éloignez encore, afin que nous soyons précisément aux lieux que la Providence nous a marqués. Pour moi, je m'acquitte mal de ma résidence : mais pour vous, bon Dieu! M. d'Angers (*H. Arnauld*) n'en fait pas davantage; et quand je pense à notre éloignement, et combien je serois digne de jouir du plaisir d'être avec vous, et comme vous êtes pour moi, précisément dans le tems que nous sommes aux deux bouts de la terre, ne me demandez pas de rêver gaîment à cet endroit-là de notre destinée; le bon sens s'y oppose, et ma tendresse encore plus : il faut se jeter promptement dans la soumission que nous devons à la Providence. Je suis fort aise que vous ayez vu M. de la Garde : mon âme est fort honorée d'être à son gré : il est bon juge : je vous plains de le quitter sitôt. Je pense que vos conversations ont été bien infinies : il mène donc M. l'Archevêque à la Garde; c'est fort bien dit, c'est un fleuve qui rend fertiles et heureux tous

les pays où il passe : je trouve qu'il a fait des merveilles à Grignan.

M. de Chaulnes est à Rennes avec quatre mille hommes : il a transféré le Parlement à Vannes; c'est une désolation terrible. La ruine de Rennes emporte celle de la Province. Madame de Marbeuf est à Vitré : elle m'a fait mille amitiés de Madame de Chaulnes, et des complimens de M. de Vins, qui veut venir me voir. Il s'en faut beaucoup que je n'aie peur de ces troupes; mais je prends part à la tristesse et à la désolation de toute la Province. On ne croit pas que nous ayons d'Etats; et si on les tient, ce sera encore pour racheter les édits que nous achetâmes deux millions cinq cents mille livres, il y a deux ans, et qu'on nous a tous redonnés, et on y ajoutera peut-être encore de mettre à prix le retour du Parlement à Rennes. M. de Montmoron (1) s'est sauvé ici, et chez un de ses amis, à trois lieues d'ici, pour ne point entendre les pleurs et les cris de Rennes, en voyant sortir son cher Parlement. Me voilà bien Bretonne, comme vous voyez : mais vous comprenez bien que cela tient à l'air que l'on respire, et aussi à quelque chose de plus; car, de l'un à l'autre, toute la Province est affligée. Ne soyez nullement en peine de ma santé, ma chère belle, je me porte très-bien. Madame de Tarente m'a donné d'une essence qui l'a guérie de vapeurs bien pires que les miennes : on en met, quinze jours durant, deux gouttes dans

(1) Il étoit Sévigné, et Doyen du Parlement de Bretagne.

le premier breuvage que l'on boit à table, et cela guérit entièrement; elle en conte des expériences qui ont assez l'air de celles de la comédie du *Médecin forcé* : mais je les crois toutes, et j'en prendrois présentement, sans que je ferois scrupule de me servir d'un remède si admirable, quand je n'en ai nul besoin. Cette Princesse ne songe qu'à sa santé : n'est-ce pas assez? Vous croyez bien que je ne manquerai pas de prendre toutes ses médecines : mais, en vérité, ce ne sera pas quand je me porte bien. Je vous manderai, dans quelque tems, la suite des prospérités du bateau. Vous ferez la Plessis trop glorieuse, car je lui dirai comme vous l'aimez; à la réserve de ce que je vous disois l'autre jour, je ne pense pas qu'il y ait une meilleure créature; elle est tous les jours ici. J'ai dans ma poche de votre admirable eau de la Reine de Hongrie : j'en suis folle, c'est le soulagement de tous les chagrins; je voudrois en envoyer à Rennes. Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry; je ne sais si c'est la qualité des arbres ou la fraîcheur des pluies; mais il n'y a pas de comparaison; tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de Mai : les feuilles qui tombent sont feuilles mortes; mais celles qui tiennent sont encore vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté. Pour l'arbre bienheureux qui vous sauva la vie, je serois tentée d'y faire bâtir une chapelle; il me paroît plus grand, plus fier et plus élevé que les autres; il a raison, puisqu'il vous a sauvée : du-

moins je lui dirai la stance de Médor dans l'Arioste, quand il souhaite tant de bonheur et tant de paix à cet antre qui lui avoit fait tant de plaisir. Pour nos sentences, elles ne sont point défigurées; je les visite souvent; elles sont même augmentées, et deux arbres voisins disent quelquefois les deux contraires : *la lontananza ogni grand piaga salda*, et *piaga d'amor non si sana mai.* Il y en a cinq ou six dans cette contrariété. La bonne Princesse étoit ravie : je le suis de la lettre que vous avez écrite au bon Abbé, sur le voyage de *Jacob* dans la terre promise de votre cabinet.

Madame de Lavardin me mande, comme une manière de secret encore pour quelques jours, que d'Olonne marie son frère à Mademoiselle de Noirmoutier. Il lui donne toutes les terres du Poitou, une infinité de meubles et de pierreries; il en fait ses enfans : ils sont tous à la Ferté-Milon, où cette jolie affaire doit se terminer. Je n'eusse jamais cru que d'Olonne eût été propre à se soucier de son nom et de sa famille.

LETTRE 351.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 23 Octobre 1675.

J'AI reçu votre lettre justement comme j'allois à Vitré. Ce que vous me mandiez de la Princesse étoit si naturel, si à propos, si précisément ce que je souhaitois, que je vous en remerciai mille fois

intérieurement. Je lus à Madame de Tarente tout ce qui la regardoit; elle en fut ravie : sa fille est malade; elle en reçoit pourtant des lettres, mais d'un style qui n'est point fait; ce sont des *chères mamans* et des tendresses d'enfant, quoiqu'elle ait vingt ans. Tous ses amans sont à la guerre. MADAME écrit en allemand de grandes lettres à Madame de Tarente : je me les fais expliquer : elle lui parle avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et la souhaite fort. Il me paroît que Madame de Monaco auroit sujet de craindre la Princesse, si celle-ci étoit Catholique, car sa place seroit bien son fait. MADAME lui dit qu'elle ne peut être contente qu'en la voyant établie auprès d'elle. Madame de Monaco voulut donner un jour sur la bonne Tarente; MADAME, malgré cette belle passion, la fit taire brusquement.

Madame de Chaulnes vient voir la Princesse à Vitré, et c'est là que j'irai rendre mes devoirs à la Gouvernante et à la petite personne*; ce me sera une grande commodité. J'ai eu ici Madame de Marbeuf pendant vingt-quatre heures; c'est une femme qui m'aime, et qui, en vérité, a de bonnes qualités, et un cœur noble et sincère. Elle a vu tous les désordres de cette Province de fort près; elle me les joua au naturel : ce sont des choses à pâmer de rire, et que vous ne croiriez pas si je vous les écrivois; mais pour vous endormir quelque jour, cela sera merveilleux. Cette Marquise de Marbeuf s'en va à Digne pour un rhumatisme; elle ira vous

* Mademoiselle de Murinais, depuis Madame de Karman.

voir ; je vous prierai de la recevoir en ce tems-là comme une de mes amies. D'Hacqueville me mande que, pendant votre assemblée, il ne vous laissera point manquer de nouvelles ; je le remercie fort de ses soins. Il m'apprend que notre Parlement est transféré, et qu'il y a des troupes à Rennes (1), mais *de sa propre main*.

Notre Cardinal non-seulement est *recardinalisé*, mais vous savez bien qu'en même tems il a eu ordre du Pape de sortir de Saint-Michel ; de sorte qu'il est à Commerci : je crois qu'il y sera fort en retraite, et qu'il n'aura plus de ménagerie : le voilà revenu à ce que nous souhaitions tous. Sa Sainteté a parfaitement bien fait, ce me semble : la lettre du Consistoire est un panégyrique : je serois fâchée de mourir sans avoir embrassé encore une fois cette chère Eminence. Vous devez lui écrire, et ne point l'abandonner, sous prétexte qu'il est dans la troisième région : on n'y est jamais assez pour aimer les apparences d'oubli de ceux qui doivent nous aimer. Vous avez donc été bien étonnée de cette pièce d'argent (2) ; elle est comme je vous l'ai dépeinte : je la place dessus ou dessous la table de votre beau cabinet.

Vous avez peur, ma fille que les loups ne me mangent ; c'est depuis que nous savons qu'ils n'aiment pas les cotrets. Il est vrai qu'ils feroient un

(1) Il mandoit, de Paris, à Madame de Sévigné, ce qui se passoit en Bretagne, où elle étoit.

(2) C'étoit cette cassolette dont M. le Cardinal de Retz faisoit présent à Madame de Grignan.

assez bon repas de ma personne; mais j'ai tellement mon infanterie autour de moi que je ne les crains point. *Beaulieu* (1) vous prie de croire que dans ses assiduités auprès de moi, entouré des petits laquais de *ma mère*, il a dessein de vous faire sa cour. Sa femme n'est point encore accouchée; ces créatures-là ne comptent point juste. Vous me priez, ma très-chère, de vous laisser dans la capucine, pendant que je me promenerai; je ne le veux point; je ferois ma promenade trop courte; vous viendrez toujours avec moi, malgré vous, quand vous devriez sentir un peu de serein; il n'est point dangereux ici, c'est de la pommade. Je ne saurois m'appliquer à démêler les droits de l'*autre* (2); je suis persuadée qu'ils sont grands; mais quand on aime d'une certaine façon, et que tout le cœur est rempli, je pense qu'il est difficile de séparer si juste : enfin, sur cela, chacun fait à sa mode et comme il peut. Je ne trouve pas qu'on soit si fort maîtresse de régler les sentimens de ce pays-là; on est bien heureux quand ils ont l'apparence raisonnable. Je crois que de toute façon, vous m'empêchez d'être ridicule; je tâche aussi de me gouverner assez sagement pour n'incommoder personne : voilà tout ce que je sais.

Madame de Tarente a une étoile merveilleuse pour les entêtemens : c'est un grand mal quand, à son âge, cela sort de la famille. Je vous conterai mille

(1) Un valet-de-chambre de Madame de Sévigné.

(2) Il est question des droits de l'amour et de l'amitié, et par l'*autre*, c'est l'amour qui est désigné.

choses plaisantes, qui vous feront voir l'extravagance et la grande puissance de l'*orviétan;* cela vous divertira et vous fera pitié. C'est un mal terrible que cette disposition à se prendre par les yeux. La Princesse m'a donné le plus beau petit chien du monde; c'est un épagneul; c'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'aime point; il n'importe, je me moquerai de ceux qui se sont moqués de la pauvre *Marphise;* cela est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée. M. l'Archevêque (*d'Arles*) nous mande le grand ordre qu'il a mis dans vos affaires : Dieu en soit béni, et prenne soin de l'avenir : il nous parle du mariage de Mademoiselle de Grignan; je le trouve admirable : il faudroit tâcher de suivre fidèlement cette affaire, et ne point se détourner de ce dessein : mettez-y d'Hacqueville en l'absence du Coadjuteur; c'est un homme admirable pour surmonter les lenteurs et les difficultés, par son application et sa patience. Vous avez besoin d'une tête comme la sienne pour conduire cette barque chez M. de Montausier; c'est un coup de partie, et voilà les occasions où d'Hacqueville n'a point son pareil.

Je croyois avoir été trop rude de refuser ce portrait à Mme. de Fontevrauld (1); il me sembloit que, puisque tout le monde s'offroit en corps et en âme, j'avois été peu du monde et de la Cour, de ne pas faire comme les autres : mais vous ne me

(1) Sœur de Madame de Montespan.

blâmez point, et je suis pleinement contente. Ne vous ai-je point parlé d'une rudesse qu'avoit faite l'ami de *Quanto* (*le Roi*) au fils de M. de la Rochefoucauld (*Marsillac*)? La voici d'un bon auteur. On parloit de vapeurs; le fils dit qu'elles venoient d'un certain charbon, que l'on sent en voyant accommoder les fontaines. L'ami dit tout haut à *Quanto* : « Mon Dieu! que les gens qui veulent » se mêler de raisonner sont haïssables! pour moi, » je ne trouve rien de si sot ». Comme ce style n'est point naturel, tout le monde en fut surpris, et l'on ne savoit où se mettre : mais cela fut réparé par mille bontés, et il n'en fut plus question. Voyez combien les vapeurs sont bizarres. Adieu, ma très-chère, je ne veux plus vous parler de mon amitié; mais parlez-moi de la vôtre et de tout ce qui vous regarde. Madame d'Escars est en Poitou avec sa fille : qu'elle est heureuse!

Il y a un homme en ce pays* qui écrit beaucoup de lettres, et qui, de peur de prendre l'une pour l'autre, a soin de mettre le dessus avant que d'écrire le dedans : cela m'a fait rire.

* Cet homme est l'Abbé de Coulanges, qu'elle ne nomme point, croyant apparemment que cette espèce de retenue rend plus vénielle sa petite malice.

LETTRE 352.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 27 Octobre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma très-chère et très-belle, c'est une grande tristesse pour moi. Il ne me tombe jamais dans l'esprit que ce soit votre faute : je connois votre soin : mais je comprends que votre débarquement de Grignan a causé ce désordre. Madame de Chaulnes et la petite personne sont venues voir la Princesse de Tarente à Vitré. Cette Duchesse m'envoya d'abord un compliment fort honnête, disant qu'elle viendroit me voir ; j'y fus dîner le lendemain ; elle me reçut avec joie, et m'entretint deux heures avec affection et empressement, pour me conter toute leur conduite depuis six mois, et tout ce qu'elle a souffert, et les horribles périls où elle s'est trouvée : elle sait que je trafique en plusieurs endroits, et que je pouvois avoir été instruite par des gens qui m'auroient dit le contraire : je la remerciai fort de sa confiance, et de l'honneur qu'elle me faisoit de vouloir m'instruire. En un mot, cette Province a grand tort : mais elle est rudement punie, et au point de ne s'en remettre jamais. Il y a cinq mille hommes à Rennes, dont plus de la moitié y passeront l'hiver : ce sera assez pour y faire *des petits*, comme dit le Maréchal de Grammont. MM. de Forbin et de Vins s'ennuient fort de leur emploi ; ce dernier m'a accablée de

complimens ; je crois qu'il viendra ici. Ils s'en retourneront dans quinze jours ; mais toute l'infanterie demeurera. On a pris à l'aventure vingt-cinq ou trente hommes que l'on va pendre. On a transféré le Parlement ; c'est le dernier coup ; car Rennes sans cela ne vaut pas Vitré. Madame de Tarente nous a sauvés des contributions ; je ne veux point dire ce que M. de Chaulnes m'a mandé ; mais quand je serois seule dans le pays, je ne serois pas moins sûre des ménagemens qu'il a pour *Sévigné*, qui est aux portes de Rennes. Les malheurs de cette Province retardent toutes les affaires, et achèvent de tout ruiner. Je fus coucher à *ma tour* (1) ; dès huit heures du matin, ces deux bonnes Princesse et Duchesse étoient à mon lever : la pauvre petite personne est toute consternée ; elle a toujours l'idée de la mort et des périls ; elle regrette bien la tranquillité et la paresse de Sully. M. de Saint-Malo étoit à Vitré ; c'est l'aumônier de Madame de Chaulnes. Je fus ravie de revenir ici : je fais une allée nouvelle qui m'occupe ; je paie mes ouvriers en bled, et ne trouve rien de solide que de s'amuser et de se détourner de la triste méditation de nos misères. Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, je les passe sans ennui ; j'ai quasi toujours à écrire, ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit : l'Abbé me quitte à dix, et les deux heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec

(1) La tour de Sévigné.

l'Abbé, ou je suis avec mes chers ouvriers, ou je travaille à mon ouvrage très-commode. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, et par conséquent nous approchons sitôt de notre fin, que je ne sais comme on peut se désespérer si profondément des affaires de ce monde. On a ici le tems de faire des réflexions; c'est ma faute si mes bois ne m'en inspirent l'envie. Je me porte toujours très-bien; tous mes gens vous obéissent admirablement; ils ont des soins ridicules de moi; ils viennent me trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée.

J'ai reçu une lettre très-aimable du Coadjuteur; il se plaint extrêmement de vos railleries, et me prie de le venger, m'assurant que si je l'abandonne, Dieu ne l'abandonnera pas : il m'envoya sa harangue, qui ne perd rien pour être imprimée; elle est belle en perfection : il m'envoie aussi la lettre que vous lui écrivez sur ce sujet; elle est piquante et salée; partout vous lui donnez des traits dont il est fort digne; car vous savez que personne n'entend si bien raillerie que lui; il est tombé en bonne main : je l'aime trop de m'avoir envoyé cette lettre; elle m'est encore meilleure aujourd'hui, parce que je n'en ai point d'autre : j'avois bien envie de vous mander ce que vous lui dites sur vos Evêques; vous avez bien vu que je le pensois. J'attends de vos nouvelles avec impatience; je sens le chagrin que vous avez eu de quitter votre château, et votre liberté, et votre tranquillité; le cérémonial

est un étrange livre pour vous. Adieu, ma très-chère et trop aimable; je suis entièrement à vous, et vous embrasse de tout mon cœur. Si M. de Grignan a le loisir de s'approcher, je l'embrasserai aussi. Je suis au désespoir de n'être point en lieu de pouvoir vous rendre service à tous deux : c'est là ma véritable tristesse. Votre Provence est d'une sagesse et d'une tranquillité qui font voir que toutes les règles de la physionomie sont fausses.

On me mande qu'on parle fort de la paix; je la souhaite; il me semble qu'elle sera bonne à tout le le monde : on souhaitoit ainsi la guerre; c'est que nous avons des inquiétudes; nous cherchons une bonne place, nous nous tournons d'un côté sur l'autre.

LETTRE 353.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 30 Octobre 1675.

MON Dieu, ma fille, que votre lettre d'Aix est plaisante! Au moins relisez vos lettres avant que de les envoyer; laissez-vous surprendre à leur agrément, consolez-vous par ce plaisir de la peine que vous avez d'en tant écrire. Vous avez donc baisé toute la Provence: il n'y auroit pas de satisfaction à baiser toute la Bretagne, à moins que l'on n'aimât à sentir le vin. Vous avez bien caressé, ménagé, distingué la bonne Baronne; et vous savez comme elle m'a toujours paru, et combien je vous conseille

de vous servir, en sa faveur, de votre bonne lunette. Vous ne me dites rien de Roquesante, ni du bon Cardinal (1); j'aime tant celui de Commerci (2), que j'en aime toutes les calottes rouges dignement portées; car je me tiens et tiendrai offensée des autres : vous dites sur cela tout ce qu'il faut. Je comprends admirablement vos *pétoffes*, il me semble que j'y suis encore.

On nous dépeint ici M. de Marseille (3) l'épée à la main, à côté du Roi de Pologne, ayant eu deux chevaux tués sous lui, et donnant la chasse aux Tartares, comme l'Archevêque Turpin la donnoit aux Sarrasins : dans cet état, je pense qu'il méprise bien la petite assemblée de Lambesc. Je comprends le chagrin que vous avez eu de quitter Grignan et la bonne compagnie que vous y aviez; la résolution de vous y retrouver tous après l'assemblée est bien naturelle. Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes? Il y a présentement cinq mille hommes, car il en est venu encore de Nantes. On a fait une taxe de cent mille écus sur le bourgeois; et si on ne trouve point cette somme dans vingt-quatre heures, elle sera doublée, et exigible par les soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sur peine de la vie; de sorte qu'on voyoit tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfans, errer en

(1) Le Cardinal Grimaldi, Archevêque d'Aix.

(2) Le Cardinal de Retz, qui s'étoit retiré à Commerci.

(3) Il étoit alors Ambassadeur en Pologne.

pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher. Avant hier on roua un violon qui avoit commencé la danse et la pillerie du papier timbré ; il a été écartelé après sa mort, et ses quatre quartiers exposés aux quatre coins de la ville, comme ceux de *Josseran* (1) à Aix. Il dit, en mourant, que c'étoient les Fermiers du papier timbré qui lui avoient donné vingt-cinq écus pour commencer la sédition ; et jamais on n'a pu en tirer autre chose. On a pris soixante bourgeois : on commence demain à pendre. Cette Province est un bel exemple pour les autres, et sur-tout de respecter les Gouverneurs et les Gouvernantes ; de ne point leur dire d'injures, de ne point jeter de pierres dans leur jardin.

Je vous ai mandé comme Madame de Tarente nous a tous sauvés ; elle étoit hier dans ces bois par un tems enchanté ; il n'est question ni de chambre, ni de collation ; elle entre par la barrière, et s'en retourne de même : elle me montra des lettres de Danemarck. Ce favori se fait porter les paquets de la Princesse jusqu'à l'armée, comme par méprise, et pour avoir un prétexte, en les lui renvoyant, de l'assurer de sa passion. Je reviens à notre Bretagne : tous les villages contribuent pour nourrir les troupes, et l'on sauve son pain, en sauvant ses denrées ; autrefois on les vendoit, et l'on avoit de l'argent ; mais ce n'est plus la mode ; tout cela est

(1) Ce misérable avoit assasiné son maître, qui étoit un Gentilhomme de Provence, de la Maison de Pontevez.

changé. M. de Molac est retourné à Nantes; M. de Lavardin vient à Rennes. Tout le monde plaint bien M. d'Harouïs (1); on ne comprend pas comme il pourra faire, ni ce qu'on demandera aux Etats, s'il y en a : enfin, vous pouvez compter qu'il n'y a plus de Bretagne; et c'est dommage. Mon fils est fort alarmé de ce que le Chevalier de Lauzun a permission de se défaire : nous avons écrit à M. de la Trousse, qui parlera à M. de Louvois, pour que le Guidon puisse monter sans qu'il lui en coûte rien; nous verrons comme cela se tournera. D'Hacqueville pourra vous en instruire plutôt que moi; ce qui me console un peu, c'est qu'il y a bien loin depuis avoir permission de vendre sa charge jusqu'à avoir trouvé un marchand; le tems n'est plus, comme il y a six ans, que je donnai vingt-cinq mille écus à M. de Louvois un mois plutôt que je ne lui avois promis; on ne pourroit pas présentement trouver dix mille francs dans cette Province. On fait l'honneur à Messieurs de Forbin et de Vins de dire qu'ils s'y ennuient beaucoup, et qu'ils ont une grande impatience de s'en aller. Ne vous ai-je pas mandé le joli mariage de Mademoiselle de Noirmoutier avec le frère de d'Olonne? Je trouve très-beau ce qu'a fait Monceaux pour M. de Turenne; je n'aime guère le mot de *parmi* dans un si petit ouvrage.

(1) Trésorier-général des États de Bretagne.

LETTRE

LETTRE 354.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 3 Novembre 1675.

Je suis fort occupée de toutes vos affaires de Provence; et si vous prenez intérêt à celles de Danemarck, j'en prends bien davantage à celles de Lambesc. J'attends l'effet de cette défense qu'on devoit faire au Parlement d'envoyer à la Maison-de-ville : j'attends la nomination du Procureur du pays, et le succès du voyage du Consul, qui veut être noble par ordre du Roi. J'ai fort ri de ce Premier-Président, et des effets de sa jalousie : on lui faisoit une grande injustice de croire qu'un homme élevé à Paris, ne sût pas vivre, et ne donnât pas plutôt une bonne couple de soufflets que des coups de plat d'épée : je suis bien étonnée qu'il soit jaloux de ce petit garçon qui sentoit le tabac; il n'y a personne qui ne soit dangereux pour quelqu'un : il me semble que le vin des Bretons figure avec le tabac des Provençaux.

J'admire toujours qu'on puisse prononcer une harangue sans manquer et sans se troubler, quand tout le monde a les yeux sur vous, et qu'il se fait un grand silence. Ceci est pour vous, M. le Comte; je me réjouis que vous possédiez cette hardiesse, qui est si fort au-dessus de mes forces : mais, ma fille, c'est du bien perdu que de parler si agréablement, puisqu'il n'y a personne. Je suis piquée,

point encore trop bien l'amour maternel ; tant mieux, ma fille, il est violent : mais, à moins que d'avoir des raisons comme moi, ce qui ne se rencontre pas souvent, on peut, à merveille, se dispenser de cet excès. Quand je serai à Paris, nous parlerons de nous revoir : c'est un désir et une espérance qui me soutiennent la vie.

Adieu, ma très-chère ; je serois ravie, aussi-bien que vous, que nous puissions nous allier peut-être aux Machabées : mais cela ne va pas bien ; je souhaite que votre lecture aille mieux : ce seroit une honte dont vous ne pourriez pas vous laver, de ne pas finir Josephe (1) : hélas ! si vous saviez ce que j'achève, et ce que je souffre du style du Jésuite (*Maimbourg*), vous vous trouveriez bien heureuse d'avoir à finir un si beau livre (2).

(1) Auteur des *Antiquités Judaïques*.

(2) L'*Histoire des Juifs*, de la traduction de M. Arnauld d'Andilly.

LETTRE 355.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 6 Novembre 1675.

QUELLE lettre, ma très-chère, quels remercîmens ne vous dois-je point d'avoir employé vos yeux, votre tête, votre main, votre tems à me composer un si agréable livre ! je l'ai lu et relu, et le relirai encore avec bien du plaisir et bien de l'attention : il n'y a nulle lecture où je puisse prendre plus

d'intérêt; vous contentez ma curiosité sur tout ce que je souhaitois, et j'admire votre soin à me faire des réponses si ponctuelles : cela fait une conversation toute réglée et très-délicieuse; mais, en vérité, ma fille, ne vous tuez pas; cette crainte me fait renoncer au plaisir de vouloir souvent de pareils divertissemens. Vous ne sauriez douter qu'il n'y ait bien de la générosité dans le soin que je prends de vous ménager sur l'écriture.

Si vous voyiez l'horreur, la détestation, la haine qu'on a ici pour le Gouverneur, vous sentiriez bien plus que vous ne faites, la douceur d'être aimée et honorée partout. Quels affronts! quelles injures! quelles menaces! quels reproches, avec de bonnes pierres qui voloient autour d'eux! Je ne crois pas que M. de Grignan voulût de cette place à de telles conditions : son étoile est bien contraire à celle-là. Vous me parlez de cette héroïque signature que vous avez faite pour M. de Grignan : vous ne doutez pas des beaux sentimens de notre Cardinal (1); je ne parle pas des miens; vous voyez cependant ce qu'il vous conseilloit : il y a de certaines choses, ma fille, qui exigent qu'on expose le fait; les amis font leur devoir de ne point commettre les intérêts de ceux qu'ils aiment : mais quand on a l'âme aussi parfaitement belle et bonne que vous l'avez, on ne consulte que soi, et l'on fait précisément comme vous avez fait. N'avez-vous pas vu combien vous avez été admirée? N'êtes-vous pas plus aise de ne

(1) Le Cardinal de Retz conseilloit de ne pas signer.

devoir qu'à vous une si belle résolution ? Vous ne pouviez mal faire : si vous n'eussiez point signé, vous faisiez comme tout le monde auroit fait ; et en signant, vous faisiez au-delà de tout le monde*. Enfin, mon enfant, jouissez de la beauté de votre action, et ne nous méprisez pas ; car nous avons fait notre devoir ; et dans une pareille occasion, nous ferions peut-être comme vous, et vous comme nous : tout cela s'est bien passé. Je suis ravie que M. de Grignan récompense cette marque de votre amitié, par ne plus s'assassiner lui-même, puisque la sagesse dont vous le louez, et dont il profite, est la seule reconnoissance que vous souhaitiez de lui.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Monsieur le Comte, je suis ravie qu'elle soit contente de vous : trouvez bon que je vous en remercie par l'extrême intérêt que j'y prends, et que je vous conjure de continuer : vous n'y sauriez manquer sans ingratitude, et sans faire tort au sang des Adhémars. J'en vois un dans les croisades, qui étoit un grandissime Seigneur, il y a six cents ans ; il étoit aimé comme vous : il n'auroit jamais voulu donner un moment de chagrin à une femme comme la vôtre. Sa mort mit en deuil une armée de trois cents mille hommes, et fit pleurer tous les Princes Chrétiens. Je vois aussi un Castellane ; mais celui-ci n'est pas si ancien, il est moderne ; il n'y a que cinq cents vingt ans qu'il faisoit une très-grande

* Il paroît que Mme. de Grignan s'étoit engagée pour son mari.

figure. Je vous conjure donc, par ces deux grands-pères, qui sont mes amis particuliers, de vous abandonner à la conduite de votre femme; et en le faisant, voyez ce que vous faites pour vous.

A Madame DE GRIGNAN.

Enfin, ma fille, sans le vouloir et sans y penser, j'écris une grande lettre à M. de Grignan. Votre confidence avec l'Intendant sur ces deux maisons qui font tant de bruit chez M. L...... est une très-plaisante chose. J'aime à attaquer de certains chapitres comme ceux-là avec de certaines gens dont il me semble qu'on n'ose approcher; il n'y a qu'à prendre courage, ce sont les feux du Tasse; mais au moins, M. de P..... saura quelque jour ce que c'est que cette grande maison de V..... Il me paroît que de mentir sur une chose de fait comme celle-là, c'est donner hardiment de la fausse monnoie comme Pomenars. D'ici à demain je ne pourrois pas vous dire à quel point votre épisode de Messine * m'a divertie; c'est un original que cette pièce, le Prince, le Ministre : mais qu'est donc devenue cette valeur dont on se vantoit autrefois? Le Prince me paroît présentement comme le Comte *di Culagna* dans la *Secchia* (1); et pour la figure, n'est-il point juste-

* Messine s'étoit révoltée contre les Espagnols, par le secours des François. M. de Valavoir venoit d'y faire entrer un secours de bled et d'hommes à la vue d'une flotte espagnole qui resta constamment immobile.

(1) *La Secchia rapita*, Poëme Italien, qui, à ce qu'on prétend, fit naître à Despréaux l'idée de son *Lutrin*.

ment comme on dépeint le Sommeil dans l'Arioste, ou comme Despréaux représente la Mollesse dans son *Lutrin?* Mais, ma fille, on ne peut point vivre long-tems dans cet état; j'en garderai plus soigneusement le portrait que vous m'en faites; il est de Mignard.

Je suis votre exemple pour Madame du Janet; je veux bien ne me souvenir que de sa bonté, de l'attachement qu'elle a pour vous, et des bonnes larmes que nous avons répandues ensemble : je vous prie donc de l'embrasser pour moi, et de me mander si mon souvenir lui fait quelque léger plaisir. J'en aurois beaucoup que le mariage de notre fille réussît : si vous n'avez plus personne auprès de M. de Montausier, il me semble que vous pourriez y faire entrer notre d'Hacqueville; il vaut autant bien tué que mal tué : tout d'un coup, après avoir voulu le ménager, je retombe sur lui, et lui fais plus de mal que tous les autres : faites comme moi; c'est un ami inépuisable. Puisque vous ne me plaignez pas, quand je suis toute entourée de troupes, et que vous croyez que ma confiance n'est point fondée sur ma sûreté, vous aurez pitié de moi, en apprenant que nous avons à Rennes deux mille cinq cents hommes de moins; cela est bien cruel, après en avoir eu cinq mille; vraiment, il y a des endroits dans vos lettres qui ressemblent à des éclairs.

Le bon Cardinal, comme vous savez, est à Commerci depuis son bref; je crois qu'il y sera dans la

même retraite; mais il me semble que *vêpres* sont bien loin de son château. Je croirois assez qu'il aimoit autant prendre médecine à Saint-Michel que de ne pas la prendre. Il n'étoit pas si docile à Paris. Pour vous, ma petite, vous n'êtes point changée à l'égard de *vêpres;* vous les trouvez plus noires que jamais : vous souvient-il des folies de mon fils?

Vous êtes toujours bien méchante quand vous parlez de Mme. de la Fayette; je lui ferai quelques légères amitiés de votre part : elle m'écrit souvent de sa propre main; mais, à la vérité, ce sont des billets; car elle a un mal de côté que vous lui avez vu autrefois, et qui est très-dangereux; elle ne sort point du tout de sa chambre, et n'a point été un seul jour à Saint-Maur : voyez s'il faut être languissante. M. de la Rochefoucauld a la goutte; si, malgré le lait, la goutte prend cette liberté tous les ans, ce sera une grande misère. Madame de Coulanges vient à Paris; elle a gardé assez long-tems sa très-extravagante mère. M. de Coulanges vous est trop obligé de vos reproches; s'il avoit pu vous aller voir, il y auroit été. Il a vu la pauvre Rochebonne dans le plus triste château de France; elle me fait pitié : n'ira-t-elle point à Lyon? Mme. de Verneuil y étoit à la Toussaint; il y avoit chez elle Madame de Coulanges, le Cardinal de Bonzi et Briole : n'étoit-ce pas Paris? Ce Briole doit à sa bonne mine le plus grand parti du pays : voilà comme on est heureux; et nous autres, tout nous échappe.

Je suis ravie que vous aimiez *Josephe* (1), et Hérode, et Aristobule; continuez, je vous en prie; voyez les siéges de Jérusalem et de Jotapata; prenez courage, tout est beau, tout est grand: cette lecture est magnifique et digne de vous; ne la quittez pas sans rime ni raison. Pour moi, je suis dans l'Histoire de France; les croisades m'y ont jetée; elles ne sont pas comparables à la dernière des feuilles de *Josephe*. Ah! que l'on pleure Aristobule et Mariamne! Pourquoi me dites-vous qu'en achevant la lecture de votre lettre, je dirai que *les grands parleurs sont par moi détestés*? Il y a des histoires, des épisodes, et mille agrémens dans ce que vous appelez *votre livre*; et moi, j'écris depuis plus de deux heures sans avoir rien dit; enfin, c'est une rage de vouloir vous parler à toute force, comme *le docteur*. Je finis pourtant, et je vous embrasse avec une extrême tendresse.

M. de Tulle a surpassé tout ce qu'on espéroit de lui dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne; c'est une action pour l'immortalité.

(1) L'*Histoire des Juifs*, par Josephe.

LETTRE 356.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 10 Novembre 1675.

Je suis fâchée, ma très-chère, je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire; et je sens, par ce petit chagrin, quelle consolation c'est d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup : cela rapproche; on est occupé des pensées que cela jette dans l'esprit; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse, on les aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été de Saint-Martin, froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie; je suis toujours dehors faite comme un loup-garou : le dessus de mon humeur dépend fort du tems; de sorte que pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres : mais votre Provence vous dira toujours des merveilles; le beau tems ne vous est de rien; vous y êtes trop accoutumée; pour nous, nous voyons si peu le soleil, qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus; mais c'est assez parler de la pluie et du beau tems.

M. de Vins a été un mois à Rennes, disant tous les jours qu'il venoit ici, qu'il étoit de mes amis, et proche parent des Grignans. M. et Madame de Chaulnes, Madame de Marbeuf, Tonquedec, Coëtlogon, lui parloient de moi, de mes belles allées; il prenoit leur ton; mais c'est ce qui s'appelle brave

jusqu'au dégaîné; car il a passé à la Guerche, qui n'est qu'à trois lieues d'ici, sans oser approcher de moi; j'eusse parié d'avance qu'il n'y fût pas venu : ma fille, il y a des gens qui vont, et d'autres qui ne vont pas. Forbin et lui ont touché le cœur de deux Dames de Rennes, elles sont sœurs; ce sont de constantes amours; nos champs n'ont point de fleurs plus passagères; mais on ne veut pas perdre la saison d'aimer.

Madame de Lavardin m'envoie ses relations de Paris; c'est une plaisante chose, ces commerces sont agréables : c'est la Marquise d'Uxelles, l'Abbé de la Victoire, Longueil et quelques autres. Rien ne fut plus agréable que la surprise qu'on fit au Roi; il n'attendoit M. du Maine que le lendemain; il le vit entrer dans sa chambre, marchant et mené seulement par la main de Madame de Maintenon; ce fut un transport de joie. M. de Louvois alla voir, en arrivant, cette Gouvernante, elle soupa chez Mme. de Richelieu, les uns lui baisant la main, les autres la robe, et elle se moquant d'eux tous, si elle n'est bien changée; mais on dit qu'elle l'est. Mme. de Coulanges revient, je n'en ai jamais douté. On ne parle que de cette admirable Oraison funèbre de M. de Tulle; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action; son texte étoit : *Domine, probasti me et cognovisti me*; et cela fut traité divinement : j'ai bien envie de la voir imprimée.

Voilà, ma chère enfant, ce qui s'appelle causer; car vous comprendrez toujours que je ne prétends

pas vous apprendre des nouvelles de mille lieues loin. Il y a des commerces qui sont assurément fort agréables ; je vous conseille de prier M. de Coulanges qu'il vous mande, en mon absence, de certaines bagatelles qu'on aime quelquefois bien autant que les gazettes. On dit qu'il n'est pas vrai que M. de Bailleul vende sa charge ; je pense que sur cela, vous diriez, comme de la bouche de M. de Champlâtreux, qui étoit auprès de son œil, n'est-elle pas aussi bien là qu'ailleurs ? Est-il vrai que l'armée de Catalogne s'en va punir Bordeaux comme on a puni Rennes ? Je ne crois pas à Ruyter : vous avez beau me dire qu'il est sur votre Méditerranée, c'est une vision : ne disoit-on pas la même chose l'année passée sur notre mer ? Vous savez bien que cela étoit faux. Mon fils croit que M. de Louvois lui continuera ses aimables distinctions, en lui faisant acheter l'enseigne pour y monter ; c'est bien pis que *les neuf cents lieues* : mais que faire ? Cette jolie circonstance rend son voyage incertain.

LETTRE 357.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 13 Novembre 1675.

LES voilà toutes deux, ma très-chère ; il me paroît que je les aurois reçues réglément comme à l'ordinaire, sans que Ripert m'a retardé d'un jour par son voyage de Versailles. Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais

ma santé, et sur M. de Vins : vous n'attendez point trois semaines. La réflexion est admirable, qu'avec tous nos étonnemens de nos lettres que nous recevons du trois au onze, c'est neuf jours; il nous faut pourtant trois semaines avant que de dire, *je me porte bien, à votre service.*

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelois, par contenance, une chienne courante d'une Madame qui demeure au bout de ce parc. Madame de Tarente me dit: Quoi! vous savez appeler un chien? Je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avois prise de ne me plus engager dans cette sottise : cela se passe, on n'y pense plus; deux jours après je vois entrer un valet-de-chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme *Sylphide*, blondin comme un blondin; jamais je ne fus plus étonnée ni plus embarrassée : je voulus le renvoyer; on ne voulut jamais le reporter : la femme-de-chambre qui l'avoit élevé en a pensé mourir de douleur. C'est *Marie* (1) qu'aime le petit chien; il couche dans sa maison et dans la chambre de Beaulieu; il ne mange que du pain; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous

(1) Une des femmes de Madame de Sévigné.

prie

prie de ne point mander à *Marphise* (1), car je crains ses reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle *Fidèle* ; c'est un nom que les amans de la Princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été pourtant d'un assez bel air ; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son style est tout plein d'évanouissemens, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudroit plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois ; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous : je ne sais de quoi elle m'a gardée, mais quand ce seroit de feu et d'eau, elle ne me seroit pas plus chère. Il y a des tems où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on ait été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne Princesse en fait toute sa gloire au grand mépris de son miroir, qui lui dit tous les jours qu'avec un tel visage, il faut perdre même le souvenir. Elle m'aime beaucoup : on en médiroit à Paris ; mais ici c'est une faveur qui me fait honorer de mes paysans. Ses chevaux sont malades ; elle ne peut venir aux Rochers, et je ne l'accoutume point à recevoir de mes visites plus souvent que tous les huit ou dix jours : je lui dis en moi-même, comme

(1) Petite chienne que Madame de Sévigné avoit laissée à Paris.

M. de Bouillon à sa femme : Si je voulois aller en carrosse rendre des devoirs, et n'être pas aux Rochers, je serois à Paris.

L'été de Saint-Martin continue, et mes promenades sont fort longues : comme je ne sais point l'usage d'un grand fauteuil, je repose *mia corporea salma* tout du long de ces allées ; j'y passe des jours toute seule avec un laquais, et je n'en reviens point que la nuit ne soit bien déclarée, et que le feu et les flambeaux ne rendent ma chambre d'un bon air : je crains l'entre-chien et loup quand on ne cause point, et je me trouve mieux dans ces bois que toute seule dans une chambre ; c'est ce qui s'appelle *se mettre dans l'eau, de peur de la pluie* ; mais je m'accommode mieux de cette grande tristesse que de l'ennui d'un fauteuil. Ne craignez point le serein, ma fille, il n'y en a point dans les vieilles allées, ce sont des galeries ; ne craignez que la pluie extrême, car, en ce cas, il faut revenir, et je ne puis rien faire qui ne me fasse mal aux yeux : c'est pour conserver ma vue que je vais à ce que vous appelez le serein ; ne soyez en aucune peine de ma santé, je suis dans la très-parfaite.

Je vous remercie du goût que vous avez pour *Joseph* ; n'est-il pas vrai que c'est la plus belle histoire du monde ? Je vous envoie par Ripert une troisième partie des *Essais de morale*, que je trouve admirable : vous diriez que c'est la seconde, mais ils font la seconde *de l'éducation d'un Prince*, et voici la troisième. Il y a un traité *de la Connoissance de*

soi-même, dont vous serez fort contente ; il y en a un de *l'Usage qu'on peut faire des mauvais sermons*, qui vous eût été bon le jour de la Toussaint. Vous faites bien, ma fille, de ne vouloir point oublier l'Italien ; je fais comme vous, j'en lis toujours un peu.

Ce que vous dites de M. de Chaulnes est admirable. Il fut hier roué vif un homme à Rennes ; (c'est le dixième) qui confessa d'avoir eu dessein de tuer ce Gouverneur : pour celui-là, il méritoit bien la mort. Les Médecins de ce pays ne sont pas si complaisans que ceux de Provence, qui accordent par respect à M. de Grignan qu'il a la fièvre ; ceux-ci compteroient pour rien la fièvre pourprée à M. de Chaulnes, et nulle considération ne pourroit leur faire avouer que son mal fût dangereux. On vouloit, en exilant le Parlement, le faire consentir, pour se racheter, qu'on bâtît une citadelle à Rennes ; mais cette noble compagnie voulut obéir fièrement, et partit plus vite qu'on ne vouloit ; car tout se tourneroit en négociation ; mais on aime mieux les maux que les remèdes.

Notre Cardinal est à Commerci, comme à l'ordinaire, le Pape ne lui laisse pas la liberté de suivre son goût. L'Intendante est-elle avec vous ? Vous me direz oui ou non dans trois semaines. Ah ! ma fille, vous avez eu trop bonne opinion de moi à la Toussaint ; ce fut le jour que M. Boucherat et son gendre vinrent dîner ici, de sorte que je ne fis point mes dévotions. La Princesse étoit à l'oraison funèbre de Scaramouche, faisant honte aux

Catholiques: cette vision est fort plaisante. Je souhaite fort que M. l'Archevêque fasse le mariage qui vous est si bon. Je crois que mon fils s'en va dans les quartiers de fourrages, qui signifient bientôt après ceux d'hiver.

Je veux qu'en mon absence M. de Coulanges vous mande de certaines choses qu'on aime à savoir. Vous me proposez pour régime une nourriture bien précieuse; je ne vous réponds pas tout à fait de vous obéir; mais, en vérité, je ne mange pas beaucoup; je ne suis point du tout engraissée; mes promenades de toutes façons m'empêchent de profiter de mon oisiveté. Mademoiselle de Noirmoutier s'appellera Madame de Royan; vous dites vrai, le nom d'Olonne est trop difficile à purifier. Adieu, ma chère enfant; vous êtes donc persuadée que j'aime ma fille plus que les autres mères: vous avez raison, vous êtes la chère occupation de mon cœur, et je vous promets de n'en avoir jamais d'autre, quand même je trouverois en mon chemin une fontaine de Jouvence. Pour vous, ma fille, quand je songe comme vous avez aimé le chocolat, je ne sais si je ne dois point trembler; puis-je espérer d'être plus aimable, et plus parfaite, et plus toutes sortes de choses? Il vous faisoit battre le cœur; peut-on se vanter de quelque fortune pareille? vous devriez me cacher ces sortes d'inconstances. Adieu, ma très-chère Comtesse; mandez-moi si vous dormez, si vous n'êtes point brésillée, si vous mangez, si vous avez le teint beau, si vous n'avez

point mal à vos belles dents : mon Dieu, que je voudrois vous voir et vous embrasser !

LETTRE 358.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 17 Novembre 1675.

JE mets sur votre conscience tout le bien que vous dites sur mon sujet : vous avez fait à l'Intendant un portrait de moi qui me flatte beaucoup ; mais je vous avoue que j'aimerois mieux avoir votre estime et votre approbation sincère que celle de tout le reste du monde, dont on a tant voulu me flatter autrefois. Je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux qu'on aime et qu'on estime ; c'est une grande peine que de croire n'être pas dans ce degré ; et par la même raison, jugez de mes sentimens sur ce que vous me dites.

Je vous ai mandé comme Madame de Vins m'a écrit joliment sur la jalousie qu'elle a de Madame de Villars ; jamais vous n'avez vu un si joli fagot d'épines : je lui ai fait réponse, et je lui écrirai dans quelque tems ; car elle est si tendre que je craindrois qu'elle ne prît trop à cœur une seconde apparence d'oubli. Pour son mari, vous lui faites grâce de croire que ce soient les ordres de Pologne qui l'aient empêché de venir ici ; ce sont des ordres qu'il reçoit toujours de sa timidité, quand il est question de chercher une bonne compagnie. Il a été un jour entier à Laval, et a passé à trois lieues d'ici ; il y

a bien de la vanité à ce discours, mais je dis vrai. Voyez par combien de raisons il devoit venir me voir : *Provence*, *Pompone*, *Grignan* (1).

Je fus hier chez la Princesse; j'y trouvai un Gentilhomme de ce pays, très-bien fait, qui perdit un bras le jour que M. de Lorges repassa le Rhin (2); je l'interrogeai extrêmement sur tout ce qui se passa à cette armée, et sur la douleur et le désordre qu'y apporta la mort de M. de Turenne : ce détail d'un homme qui y étoit est toujours fort curieux; il vint à parler, sans me connoître, du régiment de Grignan et de son Colonel : vraiment, je ne crois pas que rien fût plus charmant que les sincères et naturelles louanges qu'il donna au Chevalier; les larmes m'en vinrent aux yeux. Pendant tout le combat, le Chevalier fit des actions et de valeur et de jugement, qui sont dignes de toutes sortes d'admiration : cet Officier ne pouvoit s'en taire, ni moi me lasser de l'écouter. C'est quelque chose d'extraordinaire que le mérite de ce beau-frère; il est aimé de tout le monde; voilà de quoi son humeur négative et sa qualité de *petit glorieux* m'eussent fait douter : mais point, c'est un autre homme; c'est le cœur de l'armée, dit ce pauvre estropié qui a des douleurs incroyables : devinez où : c'est au bout des doigts de la main dont il a perdu le bras : je voulus dire d'où cela venoit, mais je ne

(1) Le Marquis de Vins étoit *Provençal;* il étoit *beau-frère de M. de Pompone*, et proche parent de *Messieurs de Grignan*.

(2) A l'affaire d'Altenheim.

pus jamais le faire comprendre ; ma fille, je vous prie de me l'expliquer, vous me ferez un extrême plaisir.

Un Président m'est venu voir, avec qui j'ai une affaire que je vais essayer de finir pour avancer mon retour autant que je le puis. Ce Président avoit avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, de la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue; j'allai dire que je l'avois vu à cinq ou six ans, et que j'admirois, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de tems : sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*. Voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes ; s'il m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'auroit pas plus affligée : je jurai de ne me plus fier aux physionomies :

> Non, non, je le promets,
> Non, je ne m'y fierai jamais.

Voici des nouvelles de notre Province ; j'en ai reçu un fagot de lettres : les Lavardin, les Boucherat et les d'Harouïs me rendent compte de tout. M. de Harlay demanda trois millions ; chose qui ne s'est jamais donnée que quand le Roi vint à Nantes : pour moi, j'aurois cru que c'eût été pour rire. Ils promirent d'abord, comme des insensés, de les donner, et en même tems M. de Chaulnes proposa de faire une députation au Roi, pour l'assurer de la fidélité de la Province, et de l'obligation

qu'elle lui a d'avoir bien voulu envoyer des troupes pour la remettre en paix, et que sa Noblesse n'a eu nulle part aux désordres qui sont arrivés. M. de Saint-Malo se botte aussitôt pour le Clergé; Tonquedec vouloit aller pour la Noblesse; mais M. de Rohan, Président (*des Etats*), a voulu aller, et un autre pour le tiers. Ils passèrent tous trois avant-hier à Vitré: il est inouï qu'un Président de la Noblesse ait jamais fait une pareille course. Il n'y a qu'un exemple dans les Chroniques d'un Général Portugais qui voulut porter lui-même la nouvelle d'une bataille qu'il avoit gagnée contre les Castillans, et laissa sa pauvre armée à la gueule du loup. On ne voit point l'effet de cette députation; pour moi, je crois que tout est réglé et joué, et qu'ils nous rapporteront quelque grâce: je vous le manderai; mais jusqu'ici nous n'en voyons pas davantage.

M. de Montmoron a été ici deux ou trois jours pour des affaires; il a bien de l'esprit; il m'a dit de ses vers; il sait et goûte toutes les bonnes choses: nous relûmes la mort de Clorinde: ma fille, ne dites point, je la sais par cœur; relisez-la, et voyez comme tout ce combat et ce baptême sont conduits; finissez à *ahi vista! ahi conoscenza* *! ne vous embarrassez point dans les plaintes qui vous consoleroient; je vous réponds que vous en serez contente. Madame de Guitaut doit bien l'être de Joubert, d'être accouchée si heureusement; le

* *Gerusalemme liberata*. Canto 12, oct. 67.

pauvre homme eut bien de la peine; ce sont de ces travaux-là qu'il lui faut. Je crois que la sagesse et la droite raison n'étoient pas appelées au conseil de ce voyage; l'évènement l'a rendu heureux; mais ce sont des coups de miracle qui ne me rendroient pas plus traitable dans une pareille occasion : quand je songe comme je vous ai vue à Aix, ma chère enfant, n'espérez pas que je puisse avoir aucun repos. Madame de Bethune fait bien le contraire de sa sœur, si elle va accoucher en Pologne, c'est une agréable place que celle qu'elle va tenir *.

Celle que vous tenez vous paroît ennuyeuse par la disette de *non*, et votre cœur en est affadi; vous souhaitez un *Montausier*, et moi je souhaite que celui que vous questionnez présentement ne vous dise point *non*. Ce mariage me paroît une merveilleuse chose; encore cet *oui*-là, et puis nous attendrons en repos le serment des *négatives*. Les regards du *Bonzi* en sont fort éloignés, ils paroissent donc à Madame de Coulanges comme à nous. Les négatives se jettent sur les paiemens d'argent, tout comme en ce pays, où nous ne voyons que des gens qui disent *non*, quand nous leur demandons notre pauvre bien. Adieu, ma très-aimable; je pense à vous, et la nuit, et le jour : vous me faites comprendre ce que sont les vrais dévots.

Il y a un Chevalier de Sévigné à Toulon, qui est

* Madame de Bethune avoit son mari, Ambassadeur en Pologne, et de plus elle étoit sœur de Louise d'Arquien qu'avoit épousée Jean Sobieski, avant d'être Roi de Pologne.

votre parent et mon filleul, le Chevalier de Buous dit qu'il est fort brave : s'il va saluer M. de Grignan, je le prie de lui faire quelque honnêteté particulière, à cause du nom. Il voudroit bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez M. de Seignelay, vous pourriez bien aisément obtenir pour lui ce qu'il souhaite.

LETTRE 359.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 20 Novembre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma fille, c'est une grande tristesse. Du But me mande que cela vient du mauvais tems, et que le courrier de Provence n'arrive plus assez tôt, pour que votre paquet soit mis avec celui de Bretagne. Je ne crois point cela, et je m'imagine que votre rhume est augmenté, que vous avez la fièvre, et que vous n'avez pas voulu me faire écrire par un autre : voilà, ma chère Comtesse, de quelle couleur sont les pensées que l'on a ici ; j'espère qu'elles s'éclairciront vendredi, et que je ne serai pas tombée des nues comme me voilà : je ne sais que dire, tant je suis décontenancée.

Nous attendons le retour de M. de Rohan et de M. de Saint-Malo. Quoiqu'ils ne soient allés simplement que pour dire au Roi notre bonne volonté, car je crois que ce sera tout, je suis persuadée qu'ils rapporteront quelque grâce. On leur a déjà préparé,

aux Etats, deux mille pistoles à chacun; nos folies de libéralités sont parvennes au comble de toutes les petites-maisons du monde. Je crois qu'il vaut mieux que cela soit à cet excès, et entièrement ridicule, que d'être à portée de pouvoir l'exécuter: de tout ceci, je ne plains que M. d'Harouïs (1), dont la perte est comme assurée dans un tems où l'on demande l'argent que l'on empêche de recevoir: son intérêt me tient fort au cœur.

Madame de Vins m'écrit encore une fort jolie lettre: j'allois lui écrire; elle m'a encore agacée; elle se joue toujours sur cette tendresse que nous lui avons apprise: je vous montrerois ma réponse, si je n'avois, hélas! qu'à passer d'une chambre à l'autre; mais le moyen de la faire voyager si loin? Je crois que mon fils viendra bientôt: il m'aidera fort à passer le reste du tems que je dois être ici. J'ai chargé d'Hacqueville d'une consultation pour l'affaire que j'ai avec ce Président; c'est une de mes raisons pour être aux Rochers, et j'ai cru qu'il feroit, avec une grande affection, une chose qui avançoit mon retour: voilà de mes confiances, j'y serai quelque jour attrapée. Le *bien bon* vous mande que Rousseau est à Paris, et que vous pouvez lui écrire pour vos affaires: quand nous y serons, nous ne penserons tous qu'à vous servir. Vous ne sauriez trop ménager d'Hacqueville: vous tenez une grande place dans le commerce que j'ai avec lui. Le bon Cardinal m'a écrit, et me mande que la Saint-

(1) Trésorier-général des États de Bretagne.

Martin est sonnée : je lui réponds que le sais, et qu'il ne se charge point de cette inquiétude dans son désert ; les inquiétudes sont mauvaises dans les déserts, et que je lui rendrai bon compte du Marseille Il ne me paroît pas que cette Eminence nous ait encore oubliées. Je m'amuse à faire abattre de grands arbres ; le tracas que cela fait, représente au naturel ces tapisseries, où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter : *car, que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante ?*

Voilà un petit billet du Comte de Saint-Maurice, qui vous apprendra des nouvelles de la Mazarine *. On m'assure, dans ce moment, qu'elle est à six lieues de Paris : *ô la folle ! ô la folle !* Le Roi a donné encore à Madame de Fontevrauld, outre les dix mille écus, un diamant de trois mille louis : j'en suis fort aise. Je ne saurois écrire aujourd'hui au Coadjuteur ; comment fera-t-il, ponctuel comme il est, pour souffrir le retardement de cette réponse ? Ne le grondez point de m'avoir envoyé votre lettre : elle est admirable, il n'y a rien que j'aime tant. Et M. de la Garde, l'avez-vous ? C'est un homme que j'estime, et qui vaut beaucoup. J'ai, en vérité, besoin de savoir ce qui se passe où vous êtes. Adieu,

* Madame de Mazarin, toujours errante, toujours fuyant son mari, toujours manquant de tout, finit par se fixer en Angleterre ; M. de Saint-Maurice qui en revenoit l'y avoit vue.

ma chère enfant, je causerai davantage une autre fois.

LETTRE 360.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 24 Novembre 1675.

Si on pouvoit avoir un peu de patience, on épargneroit bien du chagrin. Le tems en ôte autant qu'il en donne; vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes et mauvaises, et quasi toujours méconnoissables. Il n'y a que notre amitié que le tems respecte et respectera toujours. Mais où suis je, ma fille? voici un étrange égarement; car je veux dire simplement que la poste me retient vos lettres un ordinaire, parce qu'elle arrive trop tard à Paris, et qu'elle me les rend au double le courrier d'après: c'est donc pour cela que je me suis extravaguée, comme vous voyez. Qu'importe? en vérité, il faut un peu, entre bons amis, laisser trotter les plumes comme elles veulent: la mienne a toujours la bride sur le cou.

On eût été bien étonné chez M. de Pompone, que cet hôtel-de-ville (*d'Aix*) qui vous paroît *une caverne de larrons*, vous eût servie à votre gré. Je crois qu'il vaut mieux, pour entretenir la paix, que cela soit ainsi. La question est de savoir, si vous ne vous divertissez point mieux d'une guerre

où vous avez toujours tout l'avantage. Je sais du moins comme vous êtes pour la paix générale ; je n'écrirai rien à Paris de cette humeur guerrière ; car M. de Pompone, qui est *amico di pace e di riposo*, vous gronderoit. D'Hacqueville me mande qu'on ne peut pas être mieux que nous sommes dans cette maison : si vous en êtes contente, écrivez à M. de Pompone et à Madame de Vins; quand on a eu dessein de faire plaisir à quelqu'un, on est aise de savoir qu'on y a réussi.

Le petit Marsan a fait, en son espèce, la même faute que Lauzun, c'est-à-dire, de différer et de donner de l'air à une trop bonne affaire. Cette Maréchale d'Aumont lui donnoit cinq cents mille écus; mais M. le Tellier ne le veut pas, et le Roi l'a défendu. On me mande pourtant que la Maréchale a parlé à Sa Majesté, et qu'elle n'a point paru folle, et que M. de Marsan a dit au Roi : « Sire, comme » j'ai vu que mes services ne méritoient aucune » récompense auprès de vous, j'avois tâché de me » mettre en état de vous les rendre à l'avenir, sans » vous importuner de ma misérable fortune ».

La Reine perdit la messe l'autre jour, et vingt mille écus avant midi. Le Roi lui dit : Madame, supputons un peu combien c'est par an. Et M. de Montausier lui dit le lendemain : Hé bien, Madame, perdrez-vous encore aujourd'hui la messe pour le hoca? Elle se mit en colère. Ce sont des gens qui reviennent de Versailles, et qui recueillent toutes ces ravauderies pour me les mander. Je ne

sais rien du tout du présent allégorique de *Quanto* à M. de Marsillac. J'ai trouvé votre parodie très-plaisante et très-juste; je la chante admirablement, mais personne ne m'écoute : il y a quelque chose de fou à chanter toute seule dans un bois. Je suis persuadée du vœu de l'Evêque dans la bataille; *e fece voto, e fu liberato :* mais voici la suite, *passato il pericolo, schernito il santo.* Je crois qu'il est fort occupé de la teinture de son chapeau; Dieu merci, il n'aura pas le *nôtre* (1); il est bien cloué sur une meilleure tête que la sienne. Je ne sais pas trop bien ce que nous en pouvons faire; mais je suis ravie qu'il nous soit demeuré. M. de Cossé hait le Pape, et moi, je l'aime.

Vous me parlez bien plaisamment de nos misères; nous ne sommes plus si roués; un en huit jours seulement, pour entretenir la justice. Il est vrai que la *penderie* me paroît maintenant un rafraîchissement : j'ai une toute autre idée de la justice, depuis que je suis en ce pays : vos galériens me paroissent une société d'honnêtes gens, qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par centaines; ceux qui sont demeurés, sont plus malheureux que ceux-là. Je

(1) C'est-à-dire, celui de M. le Cardinal de Retz.

* L'Évêque dont il s'agit, est celui de Marseille, depuis Cardinal de Janson. Ambassadeur de France en Pologne avant M. de Bethune, il avoit beaucoup contribué à l'élection de Jean Sobieski. Il le suivit dans une de ses campagnes contre les Turcs, et l'on disoit qu'il avoit combattu auprès de ce vaillant Prince.

vous parlois des Etats, dans la crainte qu'on ne les supprimât pour nous punir : mais nous les avons encore, et vous voyez même que nous donnons trois millions, comme si nous ne donnions rien du tout; nous nous mettons au-dessus de la petite circonstance de ne pouvoir les payer : nous la traitons de bagatelle. Vous me demandez si tout de bon nous sommes ruinés; oui et non : si nous voulions ne point partir d'ici, nous y vivons pour rien, parce que rien ne se vend : mais il est vrai que pour de l'argent, il n'y en a plus dans cette Province.

LETTRE 361.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 27 Novembre 1675.

Il faut s'y accoutumer, ma fille, je reçois vos deux paquets à la fois : la saison a dérangé un de nos jours de poste, et c'est le plus grand mal qu'elle puisse me faire; je me moque du froid, de la neige, de la gelée, et de ses autres désagrémens. M. de Coulanges est à Paris; j'en ai reçu une grande lettre très-gaillarde : il veut aussi vous écrire; ses plumes me paroissent bien taillées, il ne demande qu'à les exercer. Nous nous disons les uns aux autres, où est mon fils? Il y a long-tems qu'il est parti de l'armée; il n'est point à Paris, où pourroit-il être? Pour moi, je n'en suis point en peine, et je suis assurée qu'il chante vêpres auprès de sa jolie Abbesse; vous savez

que c'est toujours son chemin de passer chez elle. Je vous envoie ce troisième petit tome des *Essais de morale*, dont je vous ai parlé : lisez-le, ma fille, sans préjudice de *Josephe*, que je souhaite que vous acheviez, et mandez-moi si vous ne trouvez pas ce petit livre digne du premier que vous avez approuvé. Mademoiselle de Méri est revenue de la Trousse; je m'en réjouis pour vous : elle est fort embarrassée pour une maison : ceci est un peu vous parler des vaisseaux et des galères; mais vous savez que je cause.

N'ayez pas peur que je mande à Paris ce que vous m'avez écrit touchant vos affaires de Provence : comme je me suis assurée que la moindre plaisanterie fâcheroit M. de Pompone, je me garderois bien d'en écrire un seul mot, ni même à d'Hacqueville qui a les mêmes sentimens. C'est samedi, le jour de Saint-André, que l'on fera votre Consul : je me souviens de cette fête, et j'admire que vous ayez réussi à y faire ce que vous voulez, pêle-mêle avec ceux qui m'en paroissent les patrons; c'est que vous êtes fort aimés : nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un Gouverneur. Nos Députés, qui étoient courus si extravagamment porter la nouvelle du don, ont eu la satisfaction que notre présent a été reçu sans chagrin; et, contre l'espérance de toute la Province, ils reviennent, sans rapporter aucune grâce. Je suis accablée des lettres des Etats, chacun se presse de m'instruire : ce commerce de traverse me fatigue

un peu. On tâche d'y réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux réglemens qui couperoient tout par la moitié : mais je parie qu'il n'en sera rien, et que comme cela tombe sur nos amis les Gouverneurs, Lieutenans-Généraux, Commissaires du Roi, Premiers-Présidens et autres, on n'aura, ni la hardiesse, ni la générosité de rien retrancher.

Madame de Quintin est à Dinan : son style est enflé comme sa personne; ceux qui sont destinés à faire des harangues, puisent là toutes leurs grandes périodes : c'est une chose bien dangereuse qu'une Provinciale de qualité, et qui a pris, à ce qu'elle croit, l'air de la Cour. Il y a ici une petite Madame de N. ...., qui n'y entend pas tant de finesse; elle est belle et jeune; elle est de la maison de M...., et n'a point été changée en nourrice. Voilà ce qui s'appelle bien précisément des nouvelles de Bretagne.

Nous travaillons à finir une sotte affaire avec un Président, pour recevoir le reste du paiement d'une terre : c'est ce qui nous arrête présentement.

Le mariage du joli Prince (*de Marsan*) n'est pas tout à fait rompu; mais on dit que tous les trésors dont on a parlé, seront réduits à cent mille écus : ah ! pour cent mille écus, je ne voudrois pas coucher avec cette sorcière*. Je suis persuadée, ma fille, que vous passerez le mois de Décembre à Grignan; vous coupez toujours tout ce que vous pouvez sur

* On a vu qu'il s'agit de la Maréchale d'Aumont.

le séjour d'Aix; vous vous moquez de la Durance: pour moi, je ne reviens pas de l'étonnement de sa furie et de sa violence; je n'oublierai jamais les Chartreux de Bompas (1), *bon repas*: car, vous souvient-il quelle bonne chère nous y fîmes? ah! mon enfant, j'étois avec vous; ce souvenir m'est tendre; je vous épargne toutes mes pensées et tous mes sentimens sur ce sujet: vous avez une humeur et un courage qui ne s'accommodent point de tout ce qui me nourrit. Je m'amuse les soirs à lire l'histoire de la prison et de la liberté de M. le Prince: on y parle sans cesse de notre Cardinal. Il me semble que je n'ai que dix-huit ans: je me souviens de tout: cela divertit fort. Je suis plus charmée de la grosseur des caractères, que de la bonté du style; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir. Adieu, ma très-chère enfant; vous êtes ma véritable tendresse, et tout ce qui me plaît le plus au monde: il ne me faut qu'un doigt pour compter ce qui est sur ce ton-là.

(1) Maison de Chartreux, située dans le Comtat, au bord de la Durance, et précisément au passage de cette rivière pour entrer en Provence.

LETTRE 362.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 30 Novembre 1675.

VOILA, mon cher Cousin, la procuration que vous me faites l'honneur de me demander pour le mariage de ma nièce. On ne peut pas l'approuver plus que je fais; je vous le mandai il y a huit ou dix jours. J'ai reçu même une lettre de notre amant, qui, par un excès de politesse, me demande mon approbation. Sa lettre est droite, simple, disant ce qu'il veut dire d'un tour noble, et qui n'est point abîmé dans la convulsion des complimens, comme dit la comédie. Enfin, sur l'étiquette du sac, on peut fort bien juger que c'est un homme de bon sens et de bon esprit. Je joins à cela le goût qu'il a pour vous, qu'on ne peut avoir qu'à proportion qu'on a du mérite; et cette grande naissance dont le Cardinal de Retz m'a entretenue : je conclus que ma nièce est fort heureuse d'avoir si bien rencontré. M'entendez-vous bien, ma chère nièce, je m'en vais commencer à vous mettre l'un auprès de l'autre; car je lui veux faire plaisir. Je ne prétends pas aussi vous désobliger, vous aimant comme je vous aime. Mandez-moi, mon Cousin, des nouvelles de cette belle fête. Cette Province est dans une grande désolation. M. de Chaulnes a ôté le Parlement de Rennes pour punir la ville; ces Messieurs sont allés à Vannes, qui est une petite ville où ils seront fort pressés.

Les mutins de Rennes se sont sauvés, il y a fort long-tems; ainsi les bons pâtissent pour les méchans: mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous Messieurs de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuse. Adieu, Comte, puisque nous nous aimons encore, nous nous aimerons toute notre vie.

LETTRE 363.

Madame de SÉVIGNÉ à Mme. DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche premier Décembre 1675.

VOILA qui est réglé, ma très-chère, je reçois deux de vos lettres à la fois, et il y a un ordinaire où je n'en ai point de vous : il faut savoir aussi la mine que je lui fais, et comme je le traite en comparaison de l'autre. Je suis comme vous, ma fille, je donnerois de l'argent, et avoir la parfaite tranquillité du Coadjuteur sur les réponses, et pouvoir les garder dans ma poche deux mois, trois mois, sans m'en inquiéter : mais nous sommes si sottes que nous avons ces réponses sur le cœur; il y en a beaucoup que je fais pour les avoir faites; enfin, c'est un don de Dieu que cette noble indifférence. Madame de Langeron disoit sur les visites, et je l'applique à tout : *Ce que je fais me fatigue, et ce que je ne fais pas m'inquiète.* Je trouve cela très-bien dit, et je le

sens. Je fais donc à peu près ce que je dois, et jamais que des réponses : j'en suis encore là. Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut. Je me divertis autant à causer avec vous, que je laboure avec les autres. Je suis assommée sur-tout des grandes nouvelles de l'Europe.

Je comprends que le Coadjuteur ait montré à Madame de Fontevrauld cette lettre qu'il a reçue de vous : vous n'en savez point le prix : vous écrivez comme un ange ; je lis vos lettres avec admiration ; cela marche ; vous arrivez. Vous souvient-il de ce menuet que vous dansiez si bien, où vous arriviez si heureusement, et de ces autres créatures qui n'arrivoient que le lendemain ? Nous appelions ce que faisoit feue MADAME, et ce que vous faisiez, *gagner pays*. Vos lettres sont tout de même.

Pour votre pauvre petit *Frater*, je ne sais où il s'est fourré ; il y a trois semaines qu'il ne m'a écrit : il ne m'avoit point parlé de cette promenade sur la Meuse ; tout le monde le croit ici : il est vrai que sa fortune est triste. Je ne vois point comme toute cette charge pourra s'emmancher, à moins que Lauzun ne prenne le Guidon en paiement, et quelque supplément que nous tâcherons de trouver : car, d'acheter l'enseigne à pur et à plein, et que le Guidon nous demeure sur les bras, ce n'est pas une chose possible. Vous raisonnez fort juste sur tout cela, nous sommes dans vos sentimens, et nous

nous consolons de monter sous les pieds de deux hommes (1), pourvu que le Guidon nous serve de premier échelon.

J'acheverai ici l'année très-paisiblement ; il y a des tems où les lieux sont assez indifférens, et qu'on n'est point trop fâchée d'être tristement plantée ici. Madame de la Fayette vous rend vos honnêtetés ; sa santé n'est pas bonne ; mais celle de M. de Limoges est encore pire : il a remis au Roi tous ses Bénéfices ; je crois que son fils, c'est-à-dire, l'Abbé de la Fayette, en aura une Abbaye. Voilà la pauvre Gascogne bien mal menée, aussi bien que nous. On nous envoie encore six mille hommes pour passer l'hiver ; si les Provinces ne faisoient rien de mal à propos, on seroit assez embarrassé de toutes ces troupes. Je ne crois point que la paix soit si proche : vous souvient-il de tous les raisonnemens qu'on faisoit sur la guerre, et comme il devoit y avoir bien des gens tués ? c'est une prophétie qu'on peut toujours faire sûrement, aussi bien que celle que vos lettres ne m'ennuieront certainement point, quelque longues qu'elles soient : ah ! vous pouvez l'espérer sans chimère ; c'est ma délicieuse lecture. Ripert vous porte un troisième petit tome des *Essais de morale*, qui me paroît digne de vous : je n'ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là : nous savons tous

(1) Le Marquis de la Trousse, et le Marquis de la Fare : l'un étoit Capitaine-Lieutenant, et l'autre Sous-Lieutenant des Gendarmes Dauphins.

les mots dont ils se servent ; mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien placés ni si bien enchâssés. Le matin, je lis l'Histoire de France ; l'après-dînée, un petit livre dans les bois, comme ces Essais, la Vie de Saint-Thomas de Cantorbéry, que je trouve admirable, ou les Iconoclastes ; et le soir, tout ce qu'il y a de plus grosse impression : je n'ai point d'autre règle. Ne lisez-vous pas toujours Josephe ? prenez courage, ma fille, et finissez miraculeusement cette histoire. Si vous prenez les Croisades, vous y verrez deux de vos grands-pères, et pas un de la grande maison de V.....; mais je suis sûre qu'à certains endroits vous jeterez le livre par la place, et maudirez le Jésuite (1), et cependant l'histoire est admirable.

La bonne Troche fait très-bien son devoir ; je n'ai guère d'obligation de ce que l'on fait pour vous. La Princesse et moi, nous ravaudions l'autre jour dans des paperasses de feue Madame de la Trémouille ; il y a mille vers : nous trouvâmes une infinité de portraits, entr'autres celui que Mme. de la Fayette fit de moi sous le nom d'un inconnu ** ; il vaut mieux

(1) Le Père Maimbourg, auteur de l'*Histoire des Croisades*.

* Le médecin des *Lettres Persanes* donne pour recette contre l'*asthme*, de lire tous les ouvrages de ce Père, *en ne s'arrêtant qu'à la fin de chaque période*.

** C'étoit une mode de ce tems-là de faire des portraits. On en trouve un grand nombre dans le huitième volume des *Mémoires de Montpensier*. La plupart sont mauvais. Ce que cette mode a produit de mieux, est le livre de la Bruyère. Le portrait de Madame de Sévigné, dont elle parle, se trouve dans le tome I.

que moi : mais ceux qui m'eussent aimée, il y a seize ans, l'auroient pu trouver ressemblant. Que puis-je répondre, ma très-chère, aux trop aimables tendresses que vous me dites, sinon que je suis toute entière à vous, et que votre amitié est la chose du monde qui me touche le plus.

LETTRE 364.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 4 Décembre 1675.

VOICI le jour que j'écris sur la pointe d'une aiguille; car je ne reçois plus vos lettres que deux à la fois le mercredi. Comme je venois de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le *Frater*, qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre, à chanter *matines*, qu'il ne croyoit pas pouvoir m'aborder d'une autre façon : j'avois bien résolu de le gronder, et je ne sus jamais où trouver de la colère; je fus fort aise de le voir; vous savez comme il est divertissant; il m'embrassa mille fois; il me donna les plus méchantes raisons du monde, que je pris pour bonnes : nous causons fort, nous lisons, nous nous promenons, et nous achevons ainsi l'année, c'est-à-dire, le reste. Nous avons résolu d'offrir notre chien de Guidon, et de souffrir encore quelque supplément, selon que le Roi l'ordonnera : si le Chevalier de Lauzun veut vendre sa charge entière,

nous le laisserons trouver des marchands de son côté, comme nous en chercherons du nôtre, et nous verrons alors à nous accommoder.

Nous sommes toujours dans la tristesse des troupes qui nous arrivent de tous côtés avec M. de Pommereuil : ce coup est rude pour les grands Officiers ; ils sont mortifiés à leur tour, c'est-à-dire, le Gouverneur, qui ne s'attendoit pas à une si mauvaise réponse sur le présent de trois millions. M. de Saint-Malo est revenu ; il a été mal reçu aux Etats : on l'accuse fort d'avoir fait une méchante manœuvre à Saint-Germain ; il devoit au moins demeurer à la Cour, après avoir mandé ce malheur en Bretagne, pour tâcher de ménager quelque accommodement. Pour M. de Rohan, il est engagé, et n'est point encore revenu ; peut-être qu'il ne reviendra pas. M. de Coulanges me mande qu'il a vu le Chevalier de Grignan, qui s'accommode mal de mon absence : je suis plus touchée que je ne l'ai encore été, de n'être pas à Paris, pour le voir et causer avec lui. Mais savez-vous bien, ma chère, que son régiment est dans le nombre des troupes qu'on nous envoie ? Ce seroit une plaisante chose, s'il venoit ici ; je le recevrois avec une grande joie.

J'ai fort envie d'apprendre ce qui sera arrivé de votre Procureur du pays ; je crains que M. de Pompone, qui s'étoit mêlé de cette affaire, croyant vous obliger, ne soit un peu fâché de voir le tour qu'elle a pris ; cela se présente en gros comme une chose que vous ne voulez plus, après l'avoir souhaitée :

les circonstances qui vous ont obligés à prendre un autre parti, ne sauteront pas aux yeux, du moins je le crains, et je souhaite me tromper. Il me semble que vous devez être bien instruite des nouvelles, à cette heure que le Chevalier est à Paris. M. de Coulanges vient de recevoir un violent dégoût: M. le Tellier a ouvert sa bourse à Bagnols, pour lui faire acheter une charge de Maître des Requêtes, et en même tems lui donner une commission qu'il avoit refusée à M. de Coulanges, et qui vaut, sans bouger de Paris, plus de deux mille livres de rente: voilà une mortification sensible, et sur quoi, si Madame de Coulanges (1) ne fait rien changer par une conversation qu'elle doit avoir eue avec ce Ministre, Coulanges est très-résolu de vendre sa charge: il m'en écrit outré de douleur. Vous savez très-bien les espérances de la paix: les gazettes ne vous manquent pas, non plus que les lamentations de cette Province. M. le Cardinal me mande qu'il a vu le Comte de Sault, Renti et Biran: il a si peur d'être l'hermite de la foire, qu'il est allé passer l'Avent à Saint-Michel. Parlez-moi de vous, ma chère enfant; comment vous portez-vous? votre teint n'est-il point en poudre? êtes-vous belle quand vous voulez? Enfin, je pense mille fois à vous, et vous ne me sauriez trop parler de ce qui vous regarde. Je laisse la plume à cet honnête garçon, et je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Madame de Coulanges étoit nièce de Madame le Tellier.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Que veut-on dire de cet honnête garçon? On ne me trouve pas bon à jeter aux chiens, parce que je suis quinze jours à faire cent cinquante lieues de pays ; et quand je me serois un peu arrêté en chemin, seroit-ce un grand malheur? Cependant, on gronde contre moi : on jure, parce qu'on ne me voit point, et qu'on ne jouit point des charmes de ma présence ; voilà ce que c'est que d'être trop charmant : ah, mon père! pourquoi me faisiez-vous si beau? J'ai reçu votre lettre ; et l'amitié tendre et solide que vous m'avez toujours témoignée, me fait croire, sans beaucoup de peine, que vous vous intéressez, autant que vous dites, à l'état de mes affaires : ma mère vous dit précisément de quoi il est question. Vous croyez bien que je n'acheterai pas la charge de M. de Lauzun, et que je ne me ruinerai pas de fond en comble, pour en avoir deux très-subalternes. Voilà où j'en suis, pour n'avoir pas voulu opiniâtrément suivre votre conseil; mais, en vérité, c'est une faute qui devroit être expiée par sept ans de purgatoire, dont il y en a eu six de passés sous M. de la Trousse, et qui ne méritoit pas un enfer comme celui que j'envisage, si Dieu n'y met la main : enfin, pour cette fois, je suivrai l'avis des bonnes têtes qui nous gouvernent. J'ai entendu parler de tous vos triomphes de Provence; je ne saurois vous dire tout l'intérêt que j'y prends. Je vous embrasse très-tendrement, ma chère petite

sœur : voyez comme vous avez toujours usé aveo moi ; voyez tout ce que vous avez voulu faire pour moi, contre vos propres intérêts ; souvenez-vous combien on vous a dit que vous étiez aimable et estimable, et vous pourrez comprendre à peu près comme je suis pour vous.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Ma chère fille, Bourdelot m'a envoyé des vers qu'il a faits à la louange de M. le Prince et de M. le Duc ; il vous les envoie aussi *. Il m'écrit qu'il n'est point du tout Poète ; je suis bien tentée de lui répondre : Et pourquoi donc faites-vous des vers ? qui vous y oblige ? Il m'appelle la mère des Amours, mais il a beau dire, je trouve ses vers méchans : je ne sais si c'est que les louanges me font mal au cœur, comme elles auront fait à M. le Prince. Madame de Villars vous embrasse et vous aime : que dites-vous de ce chemin ? Je me fie à vous pour dire une amitié pour moi au triste voyageur. J'embrasse la pauvre petite *Dague*. Le bon Abbé vous est acquis ; et moi, ma chère petite, ne vous suis-je pas acquise ?

* L'Abbé Bourdelot, Médecin du Grand-Condé, lui plut infiniment par sa gaîté et même par sa familiarité. La Reine Christine l'avoit goûté beaucoup. Elle se mit en tête d'apprendre à jurer, voulant, disoit-elle, tout savoir. Ce fut Bourdelot qu'elle prit pour maître. Je ne connois de ses vers que ceux qu'il fit pour M. le Duc qui lui avoit envoyé du gibier. Bourdelot (dit-il) est un nouvel Orphée. . . . .

Il a déjà tiré des âmes des enfers,
Et déjà le gibier vient au son de sa lyre.

LETTRE 365.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 Décembre 1675.

J'ATTENDOIS deux de vos paquets par le dernier ordinaire, et je n'en ai point reçu du tout. Comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois, j'ai d'abord voulu être en peine de vous; mais le bon Abbé et mon fils m'assurent que vous m'auriez fait écrire; et j'aime mieux accuser la poste de l'excès de ce déréglement, et espérer demain de vos nouvelles.

D'Hacqueville est enrhumé avec la fièvre; j'en suis en peine; car je n'aime la fièvre à rien : on dit qu'elle *consume*, mais c'est la vie. Quoiqu'on dise *les d'Hacquevilles*, il n'y en a, en vérité, qu'un au monde comme le nôtre. N'a-t-il point déjà commencé de vous parler d'un voyage incertain que le Roi doit faire en Champagne ou en Picardie? Depuis que, pour notre malheur, une nouvelle de cet agrément est répandue, c'est pour trois mois; il faut voir aussi ce que je fais de cette feuille volante, qui s'appelle les *Nouvelles*. Pour la lettre de d'Hacqueville, elle est tellement pleine de mon fils, et de ma fille, et de notre pauvre Bretagne, qu'il faudroit être dénaturée pour ne pas se crever les yeux à la déchiffrer (1). M. de Lavardin est mon

(1) L'écriture de M. d'Hacqueville étoit de la plus grande difficulté.

résident aux Etats ; il m'instruit de tout ; et comme nous mêlons quelquefois de l'italien dans nos lettres, je lui avois mandé, pour lui expliquer mon repos et ma paresse ici :

D'ogni oltraggio, e scorno
La mia famiglia, e la mia greggia illese
Sempre qui fur, nè strepito di marte,
Ancor turbò questa remota parte *.

A peine ma lettre a-t-elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers, dont la Princesse est bien mal contente. Il est vrai qu'ils ne font que passer ; mais ils vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII **. Les Députes sont revenus de Paris. M. de Saint-Malo, qui est Guémadeuc, votre parent, et sur le tout une linotte mitrée, comme disoit Madame de Choisy ; a paru aux Etats, transporté et plein des bontés du Roi, sans faire nulle attention à la ruine de la Province, qu'il a apportée agréablement avec lui : ce style est d'un bon goût à des gens pleins, de leur côté, du mauvais état de leurs affaires. Il dit que Sa Majesté est contente de la Bretagne et de son présent ; qu'il a oublié le passé, et que c'est par confiance qu'il envoie ici huit mille hommes, comme on envoie un équipage chez soi, quand on n'en a que faire.

* C'est ce que dit le vieillard à Herminie, dans la *Jérusalem délivrée*, ch. 7.

** Le mariage de la Duchesse Anne de Bretagne avec Charles VIII, et après sa mort avec Louis XII, a réuni cette province à la France.

Pour M. de Rohan, il a des manières toutes différentes, et qui ont plus l'air d'un bon compatriote. Voilà nos chiennes de nouvelles; j'ai envie de savoir des vôtres, et ce qui sera arrivé de votre Procureur du pays. Je vous suis inutile à tout, *in questa remota parte* : c'est un de mes plus grands chagrins : si jamais je puis me revoir à portée de vous être bonne à quelque chose, vous verrez comme je récompenserai le tems perdu. Adieu, ma très-chère et très-aimée, je vous souhaite une parfaite santé; c'est le vrai moyen de conserver la mienne que vous aimez tant. Je vous dirois combien mon fils est aimable et divertissant : mais le voilà, il ne faut pas le gâter.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je n'aurois rien à vous dire aujourd'hui, si nous n'avions passé l'après-dînée avec M[lle]. du Plessis, qui est toujours charmante et divine. Nous sommes présentement dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte; elle nous en a fait ses plaintes, et les recommençoit à tout moment, pour attirer notre compassion; elle a voulu nous montrer la force de son esprit, disant qu'elle étoit toute résolue à passer son hiver avec deux jours de santé, et un de maladie. Pour nous, nous nous sommes jugés en même tems attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes assez fâchés de prévoir que nous aurons, par son moyen, deux jours de maladie contre un de santé : du reste, les Rochers sont assez agréables.

agréables. Ma mère continue à signaler ses bontés pour cette maison, en y faisant des merveilles. Le *bien bon* a aligné des plans pour cet après-dîner : la chapelle est faite, on y dira la messe dans huit jours. Dieu nous conserve, ma petite sœur, une si bonne mère et un si bon oncle. Je ne vous dis rien de ma charge, tout ira bien à force de mal aller.

LETTRE 366.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 Décembre 1675.

Il n'y a qu'à avoir un peu de patience, ma très-chère, on trouve ce que l'on désire. J'ai reçu deux de vos paquets que je devois déjà avoir reçus : mais enfin les voilà; et vous ne vous trompez pas, si vous croyez qu'ils font présentement ma plus sensible joie. Je vous remercie de comprendre un peu, malgré votre philosophie, toutes les pensées que je puis avoir sur les distances infinies qui nous séparent : vous les sentez donc, et vous êtes frappée, comme moi, de cette disposition de la Providence; mais vous l'envisagez avec plus de courage que moi; car cette dureté m'est toujours nouvelle. Je me souviens sans cesse du passé, dont le présent et l'avenir ne me consolent point : voilà un champ bien ample pour exercer un cœur aussi tendre et aussi peu fortifié que le mien. J'ai fait mille fois réflexion à ces bonnes Dames qui ont su faire leur devoir de leur goût. La Troche a si bien repétri et refagoté

sa fortune, qu'elle s'est établie dans cette bonne ville de Paris, y faisant le siége de son empire, et le lieu de toutes ses affaires : elle a établi son fils à la Cour, contre vent et marée, et se fait un attachement d'être auprès de lui. Pour la Marbeuf, elle avoit un peu commencé du tems de son mari, et elle ne se contraint plus présentement : elle va louer une maison pour cent ans, et baise très-humblement les mains à la pauvre Bretagne. Et vous, ma chère fille, qui êtes née et élevée dans ce pays, vous que j'ai toujours aimée et souhaitée d'avoir près de moi, voyez quel orage vous jette au bout du monde. Quand on veut achever sa lettre, il faut passer vite sur cet endroit, et reprendre des forces, dans l'espérance de quelque changement. Nous avons des visions, d'Hasqueville et moi, qui sont très-bonnes; ce n'est pas ici le tems de vous les écrire.

Venons aux malheurs de cette Province : tout y est plein de gens de guerre; il y en aura à Vitré, malgré la Princesse : MONSIEUR l'appelle sa bonne, sa chère tante; je ne trouve pas qu'elle en soit mieux traitée. Il en passe beaucoup par la Guerche, qui est au Marquis de Villeroi, et il s'en écarte qui vont chez les paysans, les volent et les dépouillent. C'est une étrange douleur en Bretagne que d'éprouver cette sorte d'affliction, à quoi ils ne sont pas accoutumés. Notre Gouverneur a une amnistie générale : il la donne d'une main, et de l'autre, huit mille hommes qu'il commande, comme vous : ils ont

leurs ordres. M. de Pommereuil vient, nous l'attendons tous les jours ; il a l'inspection de cette petite armée, et pourra bientôt se vanter d'y joindre un assez bon Gouvernement : c'est le plus honnête homme et le plus bel esprit de la robe ; il est fort de mes amis ; mais je doute qu'il soit aussi bon à l'user que votre Intendant, que vous avez si bien apprivoisé ; je crains qu'on ne le change. Je ne puis vous mander aujourd'hui des nouvelles de Languedoc, comme vous en souhaitez ; contentez-vous de celles de Guyenne : je trouve qu'ils sont bien protégés, et qu'on s'adoucit fort pour eux ; nous ne sommes pas si heureux ; nos protections, si nous en avions, nous feroient plus de mal que de bien, par la haine de deux hommes. Je crois que nous ne laisserons pas de trouver, ou du moins de promettre toujours les trois millions, sans que notre ami (*M. d'Harouïs*), soit abîmé, car il s'est coulé une affection pour lui dans les Etats, qui fait qu'on ne songe qu'à l'empêcher de périr. Il me semble qu'en voilà assez sur ce chapitre.

Je suis aise que vous ne soyez point retournée à Grignan ; c'est de la fatigue et de la dépense : cette sagesse et cette règle, dont le *bien bon* vous rend mille grâces, ont empêché ce mouvement. Mandez-moi si les petits enfans ne viennent pas vous trouver. Nous avons ici un tems admirable : nous faisons des allées nouvelles d'une grande beauté. Mon fils nous amuse, et nous est très-bon : il prend l'esprit des lieux où il est, et ne transporte de la

guerre et de la Cour, dans cette solitude, que ce qu'il en faut pour la conversation. Quand il ne pleut point, nous sommes moins à plaindre qu'on ne pense de loin; le tems que nous avons destiné ici, passera comme un autre. Ma lettre n'a pas été jusqu'à M. de Louvois; tout se passe entre Lauzun et nous : s'il veut prendre le guidon, nous offrons un léger supplément; s'il veut vendre sa charge entière, contre toute sorte de raison, qu'il cherche un marchand de son côté, comme nous du nôtre : voilà tout.

J'ai écrit au Chevalier, pour m'affliger avec lui de ce qu'il ne m'a pas trouvée à Paris : nous ferions de belles lamentations sur notre société de l'année passée, et nous repleurerions fort bien M. de Turenne. Je ne sais quelle idée vous avez de la Princesse; elle n'est pas moins qu'*Artémise*; elle a le cœur comme de cire, et s'en vante, disant assez plaisamment qu'elle a le cœur ridicule; cela tombe sur le général; mais le monde en a fait des applications particulières; j'espère que je mettrai des bornes à cette ridiculité par tous les discours que je fais, comme une innocente, de l'horreur qu'il faut avoir pour les femmes qui poussent cette tendresse un peu trop loin, et du mépris que cela leur attire : je dis des merveilles, et l'on m'écoute, et l'on m'approuve tout autant que l'on peut. Je me crois obligée, en conscience, à lui parler sur ce ton-là, et je veux avoir l'honneur de la redresser.

Ce que vous dites sur *Fidèle* (1), est fort plaisant et fort joli; c'est la vraie conduite d'une coquette, que celle que j'ai eue : il est vrai que j'en ai la honte, et que je m'en justifie, comme vous avez vu : car il est certain que j'aspirois au chef-d'œuvre de n'avoir aimé qu'un chien, malgré les *maximes* de M. de la Rochefoucauld (2), et je suis embarrassée de *Marphise ;* je ne comprends pas ce qu'on en fait; quelle raison lui donnerai-je? cela jette insensiblement dans les menteries; tout au moins, je lui conterai bien toutes les circonstances de mon nouvel engagement : enfin, c'est un embarras, où j'avois résolu de ne jamais me trouver : c'est un grand exemple de la misère humaine; ce malheur m'est arrivé par le voisinage de Vitré.

Je suis lasse à mourir de la fadeur des nouvelles; nous avons bien besoin de quelque événement, comme vous dites, aux dépens de qui il appartiendra; puisque ce ne peut plus être la mort de M. de Turenne, *vogue la galère*. Vous me dites des choses admirables; je les lis, je les admire, je les crois; et tout de suite, vous me mandez qu'il n'y a rien de plus faux; je reconnois bien le style et le bavardage des Provinces. Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne celle-ci, quand vous croyez que vous feriez de même; non, vous

(1) C'est le petit chien dont il est parlé ci-devant, Lettre du 13 Novembre.

(2) M. de la Bruyère a dit, après M. de la Rochefoucauld, qu'il étoit plus rare de trouver une femme qui n'eût eu qu'un amant, que d'en trouver une qui n'en eût point eu.

ne feriez point comme il a fait, et le service du Roi ne le voudroit pas. Ah, que vous aviez bon esprit l'hiver passé ! ce n'est point ici le tems de penser aux députations ; faisons la paix, et puis nous penserons à tout

Pour la Religion des Juifs, je le disois en lisant leur histoire : *Si Dieu m'avoit fait la grâce d'y être née* (1), je m'y trouverois mieux qu'en toute autre, hormis la bonne ; je la trouve magnifique ; vous devez l'aimer encore plus par cette année de repos et de robes-de-chambre, où vous seriez un exemple de piété dans votre fauteuil : jamais sabbat n'auroit été mieux observé. Ripert a reçu *les Essais de morale* ; il y a plusieurs traités, et sur-tout un qui me plaît plus que les autres, vous le devinerez. Je suis ravie de votre bonne santé et de votre beauté ; car je vous aime toute. Cette pommade vient de votre petite femme, à qui vous l'aviez demandée ; vous vous en êtes toujours bien trouvée en Provence ; mais dans un autre pays, la pommade est trop engraissante. Je vous souhaite souvent à l'air de ces bois, qui nourrit le teint, comme à Livry, hormis qu'il n'y a point de serein, et que l'air est admirable : nous y parlons souvent de vous ; mais nous n'espérons pas de vous y voir, c'est ce qui est assurément bien cruel : je ne m'accoutumerai jamais à cet horrible éloignement. Le *bien bon* vous loue fort de votre habileté, et du soin que vous

(1) C'est à propos d'un mot de M. de R. . . . . , qui avoit dit : *Si Dieu m'eût fait la grâce d'être né Turc, je mourrois Turc.*

avez de payer vos arrérages : c'est tout, c'est *la Loi et les Prophètes.* Puisque M. de Grignan est si sage, je l'embrasse, malgré sa barbe; elle est bien quelquefois comme la cour de MONSIEUR, et la barbe de votre petit frère s'en veut mêler aussi; c'est bien à elle à faire. Mandez-moi des nouvelles de votre jeu : il me semble que je vous vois, avec vos petits doigts, tirer des primes; tous ces tems sont derrière nous : il faut en revenir à dire que le bien et le mal font le même chemin : mais ils nous laissent de différens souvenirs. Vous avez fait un dîner de grand appareil : où étois-je? car je connois tout; je vois d'ici toutes les grandeurs bien rassemblées. Vous dites des merveilles sur le mariage du petit Prince (*de Marsan*) et de la Maréchale : il est vrai que la disproportion étoit grande : mais que savez-vous, s'il en est échappé? En vérité, vous n'avez pas besoin de mes lettres pour écrire; vous discourez fort bien sans avoir un thème. Vous me ravissez de me parler de la vivacité de la *Pantoufle*; vos réflexions sont admirables sur le passé, et sur cet écueil qu'elle trouve sur la fin de sa vie; cela doit faire trembler : assurément la tête de leurs chevaux se heurtera, en arrivant à Paris, chacun de son côté. Il en faut revenir à Solon : *Nulle louange avant la mort* : cela est bien contraignant pour moi, qui aime à louer ce qui est louable; le moyen d'attendre? j'irai toujours mon train, quitte à changer, quand on changera. Adieu, ma très-chère et très-aimable.

LETTRE 367.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 Décembre 1675.

AH, mon enfant! que je viens bien de me promener *dans l'humeur de ma fille!* il n'est point question en ce pays de l'*humeur de ma mère*. Je viens de ces bois; vraiment ces allées sont d'un agrément à quoi je ne m'accoutume point. Il y en a six que vous ne connoissez point du tout : mais celles que vous connoissez, sont embellies par la beauté du plant. Le mail est encore plus beau que tout le reste; et c'est l'*humeur de ma fille*. Il fait présentement doux et sec; j'y suis demeurée au-delà de l'entre-chien et loup, c'est parce qu'aujourd'hui il ne passe point de troupes : quand il en vient à Vitré, on m'oblige, contre mon gré, à me retirer une heure plutôt. C'est là, ma très-chère, où j'ai bien le loisir de vous aimer : je comprends très-bien que vous n'avez pas toujours ce tems-là; il en faut jouir quand on peut : vous étiez au milieu de mille choses qui empêchent fort qu'on ne puisse trouver sa tendresse à point nommé; mais il est vrai, ma fille, que trois jours après, vous répariez bien cette distraction : il me paroît que vous vous acquittiez à merveilles de votre promesse de m'aimer une autre fois; vous en aviez le tems, et je vous assure que vous m'aimiez beaucoup.

Je suis ravie que vous ayez Roquesante; c'est, sans offenser tout le reste, le plus honnête homme de Provence, et celui dont l'esprit et le cœur sont les plus dignes de votre amitié : vous m'avez fort obligée de lui faire des complimens, sans attendre trois semaines; il y a des choses sur quoi on peut répondre aisément. Souvenez-vous aussi de moi auprès de votre très-digne Cardinal (*Grimaldi*) : Dieu vous le conserve encore cent ans : je crois qu'il a bien été de ceux qui ont recloué le chapeau sur la tête du nôtre.

Vous m'étonnez, en me disant que mes lettres sont bonnes; je suis ravie qu'elles vous plaisent; vous savez comme je suis là-dessus : je ne vous dis rien des vôtres, de peur de *faire mal au gras des jambes du gros Abbé* (1); mais sans cela je saurois bien qu'en dire : je vous en montrerai, et vous en jugerez. Vous croyez bien aisément que je ne souhaite rien tant que de raccommoder Fontainebleau avec moi; je ne saurois encore soutenir la pensée du mal qu'il m'a fait *, et vous êtes bien juste, quand vous croyez que mon amitié n'est jamais moindre que ce jour-là, quoiqu'elle ne fasse point tant de bruit. Vous avez donc vu cet Abbé de la Vergne (2), et les *Essais de morale*; ceux que je

(1) Quand l'Abbé de Pontcarré étoit importuné de quelque discours qu'on tenoit devant lui, il disoit *qu'on lui faisoit mal au gras des jambes*.

* C'étoit là que la mère et la fille s'étoient séparées.

(2) Pierre de la Vergne-Tressan, aussi illustre par ses vertus et sa piété que par sa naissance.

vous envoie, arrivent à-peu-près aussi diligemment que nos réponses. Le traité de *tenter Dieu* me paroît le plus utile; et celui *de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité*, le plus lumineux, pour parler leur langage; mandez-moi ce que vous en pensez. Je vous trouve bien à votre aise dans votre fauteuil : il ne seroit question que de voir entrer quelqu'un qui ne fût point à Aix : hélas! vous souvient-il de tout ce qui entroit l'hiver passé? Vous avez touché bien droit à ce qui fait mon indifférence pour mon retour; elle est telle, que, sans les affaires que nous avons à Paris, je ne verrois aucun jour que je ne voulusse prendre plutôt qu'un autre, pour quitter cet aimable désert : mais plusieurs raisons nous déterminent à prendre nos mesures, de sorte que nous arrivions à Paris au commencement du carême; c'est le vrai tems pour plaider, et je suis à-peu-près comme la Comtesse de Pimbêche : j'espère que tout ira bien. Puisque vous voulez savoir la suite de l'affaire que j'ai avec Meneuf, c'est qu'il est au désespoir que nous lui ayions donné une haute justice, parce qu'il n'a plus de prétexte pour ne pas achever de me payer : il avoit compté sur une remise de cinq ou six mille francs, qui s'évanouit par ce papier qui étoit entre les mains de Vaillant, sans que la vertu lui en fût connue : c'est à l'Abbé que j'ai encore cette obligation, parce qu'il est écrit que j'en dois avoir de toutes les sortes au *bien bon*. J'attends la fin de cette petite affaire; c'est un plaisir de voir les

convulsions de la mauvaise foi, qui ne sait plus où se prendre, et qui est abandonnée de tous ses prétextes. J'ai reçu, depuis huit jours, quatre paquets, deux à la fois; il ne s'en perd aucun : pour le dérangement, il faut s'y résoudre. Ne mandez point à Paris que je n'irai pas sitôt; ce n'est pas que je craigne que quelqu'un ne se pende; mais c'est que je ne veux pas donner cette voie à qui vous savez. Adieu, ma chère enfant, vous ne sauriez vous tromper, quand vous croyez que je vous aime de tout mon cœur. Voilà le petit *Frater* qui va vous dire ce que je fais les jours maigres, et comme on a dit aujourd'hui la première messe dans notre chapelle : car, quoiqu'il y aït quatre ans qu'elle soit bâtie, elle étoit dénuée de bien des choses, et nous ne pouvions nous en servir. Nos Etats sont finis; il nous manque neuf cents mille francs de fonds : cela me trouble, à cause de M. d'Harouïs. On retranche toutes les pensions et gratifications à la moitié. M. de Rohan n'osoit, dans la tristesse où est cette Province, donner le moindre plaisir; mais M. de Saint-Malo (1), *linotte mitrée*, âgé de soixante ans, a commencé. Vous croyez que ce sont les prières de quarante heures; c'est le bal à toutes les Dames et un grand souper : ç'a été un scandale public. M. de Rohan, honteux, a continué, et c'est ainsi que nous chantons en mourant, semblables au cygne; car mon fils le

(1) N. de Guémadeuc, Évêque de Saint-Malo.

dit, et il cite l'endroit où il l'a lu; c'est sur la fin de Quint-Curce.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Ma tante de Biais m'a appris cette érudition; mais elle ne m'a point appris ce que je fis hier, dont je vais vous rendre compte. Vous savez, ou du moins vous vous doutez que je ne passe pas ma vie aux Rochers, et qu'ainsi toutes les histoires du pays ne me sont pas extrêmement familières. Il vint donc une grande assemblée de Recteurs pour assister à la cérémonie de notre chapelle. M. du Plessis étoit parmi. Je crus qu'il étoit à propos de parler des gens du métier, et je commençai par demander des nouvelles de M. de Villebrune; on me dit qu'il étoit réfugié en Basse-Bretagne, et qu'il avoit perdu son Bénéfice : là-dessus me voilà à prendre la parole, et à dire que je m'étois bien douté qu'il ne le garderoit guère, et qu'il se trouveroit bientôt quelque drôle éveillé qui le lui ôteroit, et puis je me mets sur la friperie de Villebrune; j'assure que des Capucins m'en ont parlé d'une étrange manière; que sa vie rendoit croyable tout ce qu'on m'en avoit dit, et qu'un compère qui avoit jeté le froc aux orties, ne devoit pas être de trop bonnes mœurs. Ce beau discours faisoit deux fort bons effets : le premier, c'est que l'Abbé du Plessis, par une ingratitude horrible, a fait perdre le Bénéfice à Villebrune; et le second, c'est que le Recteur de Bréal, qui faisoit la cérémonie, a été Capucin

lui-même : ainsi mes paroles étoient une épée tranchante à deux côtés, selon les paroles de l'Apocalypse, dont je ne croyois pas que la lecture dût jamais produire cet effet en moi. Autre érudition : vendredi dernier étoit le premier jour maigre que j'avois passé ici ; et je demandai, jeudi au soir, à ma mère comment elle faisoit les vendredis? Mon fils, dit-elle, je prends une beurrée, et je chante : ce qu'il y a de bon ou de mauvais, c'est que cela est au pied de la lettre.

Ma mère vous conseille d'écrire un mot à Madame de la Fayette, sur l'Abbaye que le Roi lui a donnée depuis peu ; elle l'en alla remercier mercredi dernier : Sa Majesté reçut son compliment avec beaucoup d'honnêteté ; et Madame de la Fayette lui embrassa les genoux avec la même tendresse qui lui fit verser des larmes pour le péril que M. le Duc devoit courir dans cinq ou six mois. Elle vit Madame de Montespan ; M. du Maine lui parla, et tant de prospérités ont valu à ma mère une lettre de deux pages : voici qui est un peu *Ravaillac*. Adieu, ma petite sœur, aimez-moi toujours un peu, et obtenez-moi la même grâce de M. de Grignan : dites-lui que je l'honore, que je l'aime, et que ne pouvant l'imiter par les qualités aimables, je tâche au moins à faire que ma barbe ressemble à la sienne, autant qu'il est en mon pouvoir ; trop heureux si je pouvois lui donner la couleur du corbeau, qui le fait paroître à vos yeux et aux miens un parfait Adonis.

La *divine* Plessis est toujours malade ; c'est aujourd'hui le jour de notre accès : plaignez-nous, car il doit être long ; peut-être qu'il commencera dès dix heures. Nous avons eu tous ces derniers jours, en sa place, une petite personne fort jolie, dont les yeux ne nous faisoient point souvenir de ceux de la *Divine*. Nous avons remis, par son moyen, le réversis sur pied ; et au lieu de *biguer*, nous disons *bigler*. J'espère que le plaisir de dire aujourd'hui cette sottise devant la Plessis, nous consolera de sa présence. Pour vous montrer la vieillesse et la capacité de la petite personne qui est avec nous, c'est qu'elle vient de nous assurer que le lendemain de la veille de Pâques étoit un mardi ; et puis elle s'est reprise, et a dit, c'est un lundi : mais comme elle a vu que cela ne réussissoit pas, elle s'est écriée : Ah, mon Dieu ! que je suis sotte ! c'est un vendredi : voilà où nous en sommes. Si vous aviez la bonté de nous mander quel jour vous croyez que c'est, vous nous tireriez d'une grande peine.

Si vous trouvez quelque embarras dans les dates, c'est que ma mère vous écrivit hier au soir au sortir du mail ; et moi, je vous écris ce matin en y allant tuer des écureuils.

LETTRE 368.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 Décembre 1675.

JE viens d'écrire à M. de Pompone et à Madame de Vins, parce que M. d'Hacqueville me l'a conseillé. Je crois avoir pris le ton qu'il faut : j'envoie mes lettres ouvertes à ce dernier, qui est effrayé d'être seul contre tant de gens qui viennent fondre sur nous ; il craint que vous n'ayez négligé d'envoyer les défenses de vos amis ; il voit cette affaire au Conseil, où M. Colbert a sa voix aussi bien que M. de Pompone : il a voulu être soutenu de mes pauvres lettres, dont il fera ce qu'il voudra. Je regrette de n'être pas en lieu de pouvoir agir moi-même, non pas que je crusse faire mieux que d'Hacqueville ; c'est qu'on est deux, et que j'aurois au moins le plaisir de faire quelques pas pour vous : mais la Providence n'a pas rangé ce bon office au nombre de ceux que j'ai dessein de vous rendre. Il est vrai que d'Hacqueville ne laisse rien à désirer ; je n'ai jamais vu des tons et des manières fermes et puissantes pour soutenir ses amis, comme celles qu'il a : c'est un trésor de bonté, d'amitié et de capacité, à quoi il faut ajouter une application et une exactitude dont nul autre que lui n'est capable. J'attends donc la fin de cette affaire avec l'espérance que me donne la confiance que j'ai en lui ; cependant, je ne laisserai pas d'ouvrir ses lettres désormais

avec beaucoup d'émotion, parce que je m'intéresse à la conclusion de cette affaire, qui me paroît d'importance pour la Provence et pour vous. On ne vous conseille point de faire une représaille du côté de la Noblesse ; ceux que vous pourriez attaquer en ont moins qu'ils ne pensent, mais ils en ont plus qu'il ne nous en faut ; nous verrons. Je suis à une belle distance pour mettre mon nez dans tout cela. J'écrivis, il y a trois jours, à l'illustre *Sapho* (1) et à Corbinelli ; ce n'est point par cet endroit que nous péririons ; je crains un Ministre.

J'ai passé un jour à Vitré avec M. de Pommereuil, qui me dit, quasi devant la Princesse, qu'il avoit séjourné pour l'amour de moi. Il a fait un grand bruit dès Malicorne et dès Laval, de notre connoissance, et de l'amitié qu'il a pour moi : je n'en avois rien dit ; car je hais ce style de dire toujours que tout est de nos amis : c'est un air de gueule enfarinée, que je ne puis souffrir dans les autres ; j'ai donc gardé mon petit silence, jusqu'à ce que M. de Pommereuil ait dit des merveilles, et alors j'ai dit qu'oui, et nous voilà dans des conversations infinies : nous fîmes une anatomie de toute la Bretagne, pendant que la Princesse prioit Dieu, avec son petit troupeau. Il est reçu comme un Dieu, et c'est avec raison ; il apporte l'ordre et la justice pour régler dix mille hommes, qui, sans lui, nous égorgeroient tous. Sa commission n'est que jusqu'au printems ; il ne l'a prise que pour faire sa cour, et non pas pour

(1) Mademoiselle de Scudéri.

faire

faire sa fortune qui va plus loin; il ne songe qu'à faire plaisir; il vivra fort bien avec M. de Chaulnes, mais il fera valoir au maître les choses qu'il lui cédera pour vivre doucement; car il trouve que, pourvu qu'on ne cède point comme un sot, on fait sa cour de ne point faire d'incidens, parce qu'ils interrompent le service et l'unique but qu'on doit avoir, qui est d'aller au bien. Il me parla de vous, et j'en fus touchée comme on l'est de parler de soi-même.

Vous avez trouvé fort plaisamment d'où vient l'attachement qu'on a pour les confesseurs; c'est justement la raison qui fait qu'on parle dix ans de suite avec un amant; car avec ces premiers, on est comme Mademoiselle d'Aumale; on aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler. On me mande que cette précieuse * fera, à son retour, une grande figure. Je suis étonnée de ce qu'on m'apprend de Madame de Maintenon; on dit qu'elle n'est plus si fort l'admiration de tout le monde, et que le proverbe a fait son effet en elle; mon amie de Lyon (*Madame de Coulanges*) m'en paroît moins coiffée; la Dame d'honneur (*Madame de Richelieu*) même n'a plus les mêmes empressemens, et

* Mademoiselle d'Aumale, sœur de Madame de Schomberg, fut l'élève, l'amie, la confidente de Madame de Maintenon; elle se fit Religieuse à Saint-Cyr. L'auteur des *Mémoires de Maintenon*, s'autorise en beaucoup d'endroits d'une vie manuscrite par Madame d'Aumale.

On voit que le mot *précieuse*, qui d'abord fut un éloge, avoit déjà perdu son acception favorable.

cela fait faire des réflexions morales et chrétiennes à ma petite amie : ne parlez point de ceci. Je vous conseille de faire tenir un petit compliment, par d'Hacqueville, à Madame de la Fayette, sur cette Abbaye. Adieu, ma très-chère enfant, il me semble que je ne vous aime point aujourd'hui, je vous aimerai une autre fois; voilà ce qui doit vous consoler. Parlez-moi des *Essais de morale*; n'est-ce pas un aimable livre ?

LETTRE 369.

Madame DE SÉVIGNÉ *au* COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 Décembre 1675.

JE ne saurois comprendre pourquoi je ne vous écris pas ; car assurément c'est à moi à féliciter la nouvelle mariée de son nouveau mariage, à faire mes complimens au nouvel époux, et au nouveau beau-père. Enfin, tout est nouveau, mon Cousin, hormis mon amitié pour vous qui est fort ancienne, et qui me fait très-souvent penser à vous, et à tout ce qui vous touche. J'avois dans la tête que vous m'aviez promis de me mander des nouvelles de votre noce, et je pense que c'est cela que j'attendois : mais c'eût été un excès d'honnêteté ; car selon toutes les règles, c'est à moi à recommencer. J'ai été fort aise que vous ayez approuvé mon petit conte : j'ai trouvé aussi admirable celui de Madame d'......* Pour moi je ne trouve point qu'il les faille bannir, quand

* Le mot du Chevalier de Rohan qu'on a lu plus haut, p. 197.

ils sont courts, et tout pleins de sel, comme ceux que vous faites; car assurément personne ne peut atteindre à vos tons, et à votre manière de conter; nous l'avons souvent dit ma fille et moi.

LETTRE 370.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Vitré, samedi pour dimanche 22 Décembre 1675.

Je suis venue ici, ma fille, pour voir Madame de Chaulnes, et la petite personne, et M. de Rohan, qui s'en vont à Paris. Madame de Chaulnes m'a écrit pour me prier de lui venir dire adieu ici : elle devoit venir dès hier; et l'excuse qu'elle donne, c'est qu'elle craignoit d'être volée par les troupes qui sont par les chemins : c'est aussi que M. de Rohan l'avoit priée d'attendre aujourd'hui; et cependant, chair et poisson se perdent; car dès jeudi, on l'attendoit. Cela paroît d'autant plus familier qu'elle avoit positivement mandé elle-même qu'elle viendroit. Madame la Princesse de Tarente ne trouve pas ce procédé d'un trop bon goût, elle a raison; mais il faut excuser des gens qui ont perdu la tramontane : c'est dommage que vous n'éprouviez la centième partie de ce qu'ils ont souffert ici depuis un mois. Il est arrivé dix mille hommes dans la Province, dont ils ont été aussi peu avertis, et sur lesquels ils ont autant de pouvoir que vous; ils ne sont en état de faire ni bien, ni mal à personne.

M. de Pommereuil est à Rennes avec eux tous ; il est regardé comme un Dieu, non pas que tous les logemens ne soient réglés dès Paris ; mais il punit et empêche le désordre, c'est beaucoup. Madame de Rohan et Madame de Coëtquen ont été fort soulagées. Madame la Princesse de Tarente espère que MONSIEUR et MADAME la feront soulager aussi : c'est une grande justice, puisqu'elle n'a au monde que cette Terre, et qu'il est fâcheux, en sa présence, de voir ruiner ses habitans. Nous nous sauverons, si la Princesse se sauve. Voilà, ma très-chère, un grand article de la Bretagne ; il en faut passer par-là : vous connoissez comme cela frappe la tête dans les Provinces.

Je n'ai pas attendu votre lettre pour écrire à M. de Pompone et à Madame de Vins ; je l'ai fait tout de mon mieux ; j'en avois demandé conseil à d'Hacqueville, qui me paroît espérer beaucoup de ce côté-là. Ne vous retenez point, quand votre plume veut parler de la Provence ; ce sont mes affaires ; mais ne la retenez sur rien, car elle est admirable quand elle a la bride sur le cou ; elle est comme l'Arioste ; on aime ce qui finit et ce qui commence : le sujet que vous prenez console de celui que vous quittez, et tout est agréable. Celui du froc aux orties, que l'on jette tout doucement pour plaire à Sa Sainteté, et le reste, est une chose à mourir de rire ; mais ne le dites pas à M. de Grignan qui est sage : pour moi, j'en demande pardon à Dieu ; mais je ne crois pas qu'il y ait rien au monde

de plus plaisant et de mieux écrit; vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. Vous avez soif d'être seule : eh ! mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau tems encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit, et je pense à vous mille et mille fois avec une si grande tendresse, que ce seroit la méconnoître que de croire que je pusse la décrire. Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient lire autour de moi; c'est *Pharamond* (1) : il me détourne de mes livres sérieux, et sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublier. Vous savez comme faisoit Madame du Plessis à Frêne, c'est justement de même; il va et vient; il songe fort à m'amuser et à me divertir : il vouloit vous écrire aujourd'hui; mais je doute qu'il puisse le faire : nous ne sommes pas chez nous, et pendant que je suis ici, il joue à l'hombre dans la chambre de la Princesse.

Si j'étois en lieu, ma fille, de vous donner des conseils, je vous donnerois celui de ne pas penser présentement d'aller à Grignan : à quel propos ce voyage ? c'est une fatigue, c'est une Durance, c'est une bise ; à quoi bon ce tracas? Vous êtes toute rangée à Aix; passez-y votre hiver. Pour moi qui suis à la campagne, je ne pense point aux villes : mais si j'étois dans une ville, toute établie, la seule idée de la campagne me feroit horreur. Je parle un peu de loin, sans savoir vos raisons. Celles de M. de

(1) Roman de la Calprenède.

Maillanes, pour aimer la Trousse, peuvent être bonnes; ces Messieurs nous honorent quelquefois de leurs méchantes humeurs, et se font adorer des étrangers. Mais savez-vous que j'ai ouï dire beaucoup de bien de Maillanes, et que M. le Prince en parla au Roi fort agréablement? Je fus ravie quand on me conta cela à Paris. Voyons, je vous prie, jusqu'où peut aller la paresse du Coadjuteur; mon Dieu, qu'il est heureux, et que j'envierois quelquefois son épouvantable tranquillité sur tous les devoirs de la vie! on se ruine, quand on veut s'en acquitter. Voilà toutes les nouvelles que je sais de lui.

Je vous ai mandé comme Bourdelot m'a honorée, aussi bien que vous, de son froid éloge : je vous en ai assez dit pour vous faire entendre que je le trouve comme vous l'avez trouvé. Mon Dieu, que je lui fis une bonne réponse! cela est sot à dire; mais j'avois une bonne plume, et bien éveillée ce jour-là : quelle rage! peut-on avoir de l'esprit, et se méconnoître à ce point-là? Vous avez une musique; je crois que je la trouverois admirable; j'honore tout ce qui est opéra; mais quoique je fasse l'entendue, je ne suis pas si habile que M. de Grignan, et je crois que j'y pleurerois comme à la comédie. Madame de Beaumont a-t-elle toujours bien de l'esprit? et Roquesante? jeunent-ils toujours tous deux au pain et à l'eau? Pourquoi tant de pénitences, avec tant d'indulgences plénières qu'il a apportées? Encore faut-il appuyer ces dernières sur quelque chose.

Disons deux mots de Danemarck : la Princesse (1) est au siége de Wismar avec le Roi et la Reine ; les deux amans y font des choses romanesques. Le favori a traité un mariage pour le Prince, et a laissé le soin à la renommée d'apprendre cette nouvelle à la jolie Princesse ; il fut même deux jours sans la voir ; cela n'est pas le procédé d'un sot ; pour moi, je crois qu'il se trouvera à la fin qu'il est le fils de quelque Roi des Visigots.

Vous me faites peur de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être point sujette à se coiffer de ces oisons-là ; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. Vous êtes étonnée que tout ce qui vous entoure ne comprenne point que vous souhaitez quelquefois d'être séparée de leur bonne compagnie ; et moi, je ne puis m'accoutumer à une chose, c'est de voir avec quelle barbarie ils souhaitent tous que je passe le reste de ma vie aux Rochers, mais à bride abattue, sans jamais faire aucun retour, que l'on peut trouver quelque société plus délicieuse que celle de Mademoiselle du Plessis : cela m'impatiente qu'en toute une Province il n'y ait personne qui se doute que l'on connoisse quelqu'un à Paris ; j'avois dessein de m'en plaindre à vous.

Nous avons si bien aliéné, et vendu, et tracassé, que je crois que nous donnerons nos trois millions : *nous serons si sots que nous prendrons la Ro-*

(1) Charlotte-Émilie-Henriette de la Trémouille, fille de Madame la Princesse de Tarente.

chelle (1). C'est un vieux conte que vous appliquerez. Nous avons fait les mêmes libéralités qu'à l'ordinaire ; on a même sauvé M. d'Harouïs des abîmes que l'on craignoit pour lui. On a frondé si rudement contre M. de Saint-Malo, que son neveu (*Guémadeuc*) s'est trouvé obligé de se battre contre un Gentilhomme de Basse-Bretagne. Adieu, ma très-chère enfant; la confiance que vous avez que j'aime passionnément vos grandes lettres, m'oblige sensiblement; et me fait voir que vous êtes juste. Je vous remercie de me les souhaiter, comme la plus aimable chose que je puisse recevoir, et vous devez aussi me plaindre quand je suis privée de cette consolation par les retardemens de la poste.

Dimanche.

Je quittai hier cette lettre pour Madame de Chaulnes, pour M. de Rohan et pour la petite personne; ils soupèrent ici, et sont partis ce matin pour Laval, et tout droit à Paris. Il me semble que M. de Rohan est assez aise d'être avec la petite. Madame de Chaulnes m'a fort conté les affaires des Etats; je l'ai fait convenir que M. de Saint-Malo avoit été ridicule avec son bal : elle me paroît la mort au cœur de toutes ces troupes, et M. de Chaulnes, qui est demeuré à Rennes, très-embarrassé de M. de Pommereuil. Toute cette compagnie m'a fort parlé de vous. Quand je serai aux Rochers, je

(1) C'est ce que les grands Seigneurs disoient au siége de la Rochelle.

vous écrirai plus long-tems : en vérité, ma fille, c'est toute ma consolation que de vous parler.

LETTRE 371.

A la même.

Aux Rochers, le jour de Noël 1675.

VOICI le jour où je vous écrirai, ma fille, tout ce qu'il plaira à ma plume : elle veut commencer par la joie que j'eus d'avoir quitté Vitré, et de revenir ici en paix et en repos, après deux jours de discours, de révérences, de patience à écouter des choses qui sont préparées pour Paris; j'eus pourtant le plaisir d'en contester quelques-unes, comme le bal de M. de Saint-Malo aux Etats; Madame de Tarente rioit fort de me voir échauffée et pleine de toutes mes raisons pour l'improuver ; mais j'aime mieux être dans ces bois, faite comme vous savez, (hélas ! vous en souvient-il ?) que d'être à Vitré avec l'air d'une Madame. La bonne Princesse alla à son prêche : je les entendois tous qui *chantoient des oreilles* (1), car je n'ai jamais ouï des tons comme ceux-là : ce fut un grand plaisir pour moi d'aller à la messe, il y avoit long-tems que je n'avois senti tant de joie d'être Catholique. Je dînai avec le Ministre ; mon fils disputa comme un démon. J'allai à vêpres pour les contrecarrer ; enfin, je compris la sainte opiniâtreté du martyr. Mon fils

(1) Expression de Panurge dans Rabelais.

est allé à Rennes voir le Gouverneur, et nous avons fait nos dévotions cette nuit dans notre belle chapelle. J'ai encore cette petite fille qui est fort jolie; sa maison est au bout de ce parc; sa mère est à Rennes; je l'ai retenue : elle joue au trictrac, au reversis : elle est assez belle, et toute naïve, c'est Jeannette; elle m'incommode à-peu-près comme *Fidèle.* La Plessis a la fièvre quartaine : quand elle vient, et qu'elle trouve cette petite, c'est une très-bonne chose que de voir sa rage et sa jalousie, et la presse qu'il y a à tenir ma canne ou mon manchon. Mais en voilà bien assez, c'est un grand article de rien du tout.

Les Forbins ont une affaire de grande importance; c'est au sujet du petit Janson (1), qui a tué, en duel, le neveu de M. de la Feuillade, Chassingrimon. Cette affaire est au Parlement; et le Roi a dit, que si on avoit fait justice de la mort de Châteauvilain, qu'on croit avoir été tué en duel, il n'y en auroit pas eu beaucoup d'autres. Voilà donc un garçon, comme les autres, hors de France, dans

(1) C'est le même qui, après s'être retiré en Allemagne, où il servit à la levée du siége de Vienne, à la prise de Bude, revint en France sous le nom de Comte de Rosemberg, peu après que la guerre fut déclarée entre l'Empire et la France. Il fut employé dans un Régiment étranger, et fut dangereusement blessé à la bataille de la Marsaille. Il prit ensuite le parti de se retirer à l'Abbaye de la Trape, où il fit profession le 7 Décembre 1703, sous le nom de frère Arsene, et fut, l'année suivante, l'un des neufs Religieux envoyés en Toscane pour y rétablir l'ancienne observance de Citeaux dans une des Abbayes du même Ordre.

les pays étrangers : toute cette maison est fort intriguée.

Que dites-vous de la pauvre Madame de Puisieux? ce rhume devient une fluxion sur la poitrine; c'est ainsi que ces fluxions se sont introduites familièrement dans les maisons. Sanci, notre parent, est mort aussi en trois jours, c'étoit une ame faite exprès; j'en suis affligée : priez d'Hacqueville de faire vos complimens chez les Rarais : voilà tout ce qu'il vous en coûtera. M. le Cardinal de Retz me confie qu'il est à Saint-Michel pour passer les fêtes, que je n'en dise rien, de peur du scandale. Il m'a été impossible de ne pas lui dire l'endroit de Rome de votre dernière lettre; c'est une harmonie que l'arrangement de tous les mots qui le composent : je suis assurée qu'il le trouvera fort bon, et qu'il reconnoîtra bien le style et les discours de sa chère nièce. Madame de Coulanges a eu une grande conversation avec son gros cousin (*M. de Louvois*), dont elle espère beaucoup pour M. de Coulanges. La grande femme ne vous écrit-elle point? Madame de Vins vient de m'écrire une lettre encore fort jolie, et, comme vous dites, bien plus flatteuse qu'elle; elle me dit que pour ne point souhaiter mon amitié, il n'y a point d'autre invention que de ne m'avoir jamais vue, et toute la lettre sur ce ton-là : n'est-ce pas un fagot de plumes au lieu d'un fagot d'épines? Connoissez-vous le Boulai (1)? Oui; il a rencontré par hasard Madame de Cour-

(1) Il étoit *Bruslard*, et homme de fort bonne compagnie.

celles (1); la voir et l'adorer n'a été qu'une même chose : la fantaisie leur a pris d'aller à Genève; ils y sont; c'est de ce lieu qu'il a écrit à Manicamp (2) la plus plaisante lettre du monde. Madame de Mazarin court les champs de son côté; on la croit en Angleterre, où il n'y a, comme vous savez, ni foi, ni loi, ni Prêtre; mais je crois qu'elle ne voudroit pas, comme dit la chanson (3), qu'on en eût chassé le Roi.

Pour Jabac, nous en sommes désolés : quelle sotte découverte, et que les vieux péchés sont désagréables (4)! Le bon Abbé priera Rousseau de tâcher de faire patienter jusqu'à notre retour. N'est-ce point abuser du loisir d'une Dame de votre qualité, que de vous conter de tels fagots? car il y a *fagots et fagots :* ceux qui répondent aux vôtres sont en leur place; mais ceux qui n'ont ni rime, ni raison, n'est-ce point une véritable folie? Je vais donc vous *souhaiter les bonnes fêtes* (5), et vous assurer, ma très-chère, que je vous aime d'une tendresse qui me conduira, selon les apparences, *in articulo mortis*.

(1) Marie Sidonia de Lénoncourt.

(2) M. de Longueval-Manicamp, intime ami de M. du Boulai.

(3) Chanson de Blot.

(4) Il s'agissoit d'une ancienne dette pour marchandises livrées à Madame de Grignan.

(5) L'usage de *souhaiter les bonnes fêtes* à Noël et à Pâques, s'observe encore dans certaines Provinces, et sur-tout en Provence.

LETTRE 372.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 Décembre 1675.

JE vous remercie, ma fille, de conserver quelque souvenir *del paterno nido*. Hélas ! notre château en Espagne seroit de vous y voir; quelle joie ! et pourquoi seroit-il impossible de vous revoir dans ces belles allées ? Que dites-vous du mariage de la Mothe* ? La beauté, la jeunesse, la conduite font-elles quelque chose pour bien établir les Demoiselles ? Ah, Providence ! il en faut revenir là. Madame de Puisieux (1) est ressuscitée; mais n'est-ce pas mourir deux fois bien près l'une de l'autre; car elle a quatre-vingts ans. Madame de Coulanges m'apprend la bonne compagnie de notre quartier; mais cela ne me presse point d'y retourner plutôt que je n'ai résolu : je ne m'y sens attirée que par des affaires; car pour des plaisirs, je n'en espère point, et l'hiver n'est point en ce pays-ci ce que l'on pense; il ne me fait nulle horreur. Mon fils me fait cependant une fort bonne compagnie, et il trouve

* L'une des filles de la Maréchale de la Mothe Houdancourt, qui, toutes les trois se sont trop fait connoître par des aventures galantes : celle-ci épousa le Duc de la Ferté. L'*Histoire amoureuse des Gaules*, montre les suites de ce mariage. Tout scandaleux qu'est ce livre, ce que dit Madame de Sévigné des personnages qui y sont dépeints, prouve qu'il contient plus de médisances que de calomnies.

(1) Charlotte d'Estampes-Valençai mourut le 8 Septembre 1677.

que j'en suis une aussi ; il n'y a nul air de maternité à notre affaire ; la Princesse en est étonnée, elle qui connoît des enfans qui n'ont point d'âme dans le corps. Elle est bien affligée des troupes qui sont arrivées à Vitré ; elle espéroit, avec raison, d'être exemptée : mais voilà cependant un régiment dans sa ville : c'étoit une chose plaisante si c'eût été le régiment de Grignan ; mais savez-vous qu'il est à la Trinité, c'est-à-dire, à Bodégat (1) ? J'ai écrit au Chevalier (*de Grignan*), non pas pour rien déranger, car tout est réglé, mais afin que l'on traite doucement et honnêtement mon fermier, mon Procureur-Fiscal et mon Sénéchal ; cela ne coûtera rien, et me fera grand honneur : cette Terre m'est destinée, à cause de votre partage.

Si je vois ici le Castellane (2), je le recevrai fort bien ; son nom et le lieu où il a passé l'été me le rendront considérable. L'affaire de mon Président va bien ; il se dispose à me donner de l'argent : voilà une des affaires que j'avois ici. Celle qu'entreprend l'Abbé de la Vergne est digne de lui : vous me le représentez un fort honnête homme.

Ne voulez-vous point lire les *Essais de morale*, et m'en dire votre avis ? Pour moi j'en suis charmée ; mais je le suis fort aussi de l'Oraison funèbre de M. de Turenne ; il y a des endroits qui doivent avoir fait pleurer tous les assistans : je ne doute pas qu'on vous l'ait envoyée ; mandez-moi si vous ne

(1) Terre qui appartenoit à la Maison de Sévigné.
(2) Un parent de M. de Grignan.

la trouvez pas très-belle. Ne voulez-vous point achever *Josephe?* Nous lisons beaucoup, et du sérieux, et des folies, et de la fable, et de l'histoire. Nous nous faisons tant d'affaires, que nous n'avons pas le tems de nous tourner. On nous plaint à Paris, on croit que nous sommes au coin de notre feu à mourir d'ennui et à ne pas voir le jour : mais, ma fille, je me promène, je m'amuse; ces bois n'ont rien d'affreux; ce n'est pas d'être ici qu'il faut me plaindre. M. de Coulanges espère beaucoup d'une conversation qu'a eue sa femme avec M. de Louvois : s'il avoit l'Intendance de Lyon, conjointement avec le beau-père, ce seroit un grand bonheur; et voilà le monde; on ne travaille que pour s'établir à cent lieues de Paris. Je ne puis comprendre la nouvelle passion du *Charmant* (*M. de Villeroy*) : je ne me représente pas qu'on puisse parler de deux choses avec cette matérielle Chimène. On dit que son mari lui défend toute autre société que celle de Madame d'Armagnac : je suis comme vous, je crois toujours voir la vieille Médée, avec sa baguette, faire fuir, quand elle voudra, tous ces vains fantômes matériels. On disoit que M. de la Trousse en vouloit à la maison *visum visu*; mais je ne le crois point délogé, et je chanterois fort bien le contre-pied de la chanson de l'année passée :

La Trousse est vainqueur de Brancas;
Têtu ne lui résiste pas.
De lui seul Coulange est contente,
Que chacun chante, etc.

Mais c'est entre vous et moi, la belle; car je sais fort bien comme il faut dire ailleurs. Vous me paroissez avoir bien envie d'aller à Grignan ; c'est un grand tracas : mais vous recevrez mes conseils quand vous en serez revenue. Ces complimens pour ces deux hommes qui sont chez eux, il y a plus d'un mois, m'ont fait rire. La longueur de nos réponses effraie, et fait bien comprendre l'horrible distance qui est entre nous : ah, ma fille ! que je la sens, et qu'elle fait bien toute la tristesse de ma vie ! Sans cela, ne serois-je point trop heureuse avec un joli garçon comme celui que j'ai ? il vous dira lui-même, s'il ne souffre pas d'être éloigné de vous : mais je l'attends, il n'est point encore arrivé ; c'est une fragile créature ; encore s'il se marioit pendant son voyage ; mais je suis assurée qu'on le retient pour rien du tout ; s'il se divertit, il est bien. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; parlez-moi de votre santé et de votre beau tems, cela me plaît. J'embrasse M. de Grignan, quand ce seroit ce troisième jour de barbe épineuse et cruelle ; on ne peut s'exposer de meilleure grâce.

LETTRE 373.

A la même.

Aux Rochers, le premier jour de l'an 1676.

Nous voici donc à l'année *qui vient*, comme disoit M. de Montbazon : ma très-chère, je vous la souhaite heureuse ; et si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

Voilà une lettre de d'Hacqueville, qui vous apprendra l'agréable succès de nos affaires de Provence ; il surpasse de beaucoup nos espérances : vous aurez vu à quoi je me bornois par les lettres que je reçus il y a peu de jours, et que je vous envoyai. Voilà donc cette grande épine hors du pied, voilà cette caverne de larrons détruite ; voilà l'ombre de M. de Marseille conjurée, voilà le crédit de la cabale évanoui, voilà l'insolence terrassée : j'en dirois d'ici à demain. Mais, au nom de Dieu, soyez modeste dans vos victoires : voyez ce que dit le bon d'Hacqueville, la politique et la générosité vous y obligent. Vous verrez aussi comme je trahis son secret pour vous, par le plaisir de vous faire voir le dessous des cartes qu'il a dessein de vous cacher à vous-même : mais je ne veux point laisser équivoquer dans votre cœur les sentimens que vous devez avoir pour l'ami et pour la belle-sœur (1),

(1) M. de Pompone et Madame de Vins.

car il me paroît qu'ils ont encore fait au-delà de ce qu'on m'en écrit, et pour toute récompense, ils ne veulent aucun remercîment. Servez-les donc à leur mode, et jouissez en silence de leur véritable et solide amitié. Gardez-bien de lâcher le moindre mot qui puisse faire connoître au bon d'Hacqueville que je vous ai envoyé sa lettre; vous le connoissez; la rigueur de son exactitude ne comprendroit pas cette licence poétique : ainsi, ma fille, je me livre à vous, et vous conjure de ne point me brouiller avec un si bon et si admirable ami. Enfin, ma très-chère, je me mets entre vos mains, et connoissant votre fidélité, je dormirai en repos de ce côté-là : mais répondez-moi aussi de M. de Grignan; car ce ne seroit pas une consolation pour moi que de voir courir mon secret par ce côté-là.

En voici encore un autre. Le *Frater* est revenu de Rennes; il m'a rapporté une sotte chanson qui m'a fait rire : elle vous fera voir en vers une partie de ce que je vous dis l'autre jour en prose. Nous avons dans la tête un fort joli mariage, mais il n'est pas cuit : la belle n'a que quinze ans, et l'on veut qu'elle en ait davantage pour penser à la marier. Que dites-vous de l'habile personne dont nous vous parlions la dernière fois, et qui ne peut du tout deviner quel jour c'est que le lendemain de la veille de Pâques? C'est un joli petit bouchon qui nous réjouit fort; *cela n'aura vingt ans que dans six ans d'ici.* Je voudrois que vous l'eussiez vue les matins manger une longue beurrée, et l'après-dîner croquer

deux pommes vertes avec du pain bis. Sa naïveté et sa jolie petite figure nous délassent de la guinderie et de l'esprit fichu de Mademoiselle du Plessis.

Mais parlons d'autre chose : ne vous a-t-on pas envoyé l'Oraison funèbre de M. de Turenne ? M. de Coulanges et le petit Cardinal m'ont déjà ruinée en ports de lettres; mais j'aime bien cette dépense. Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'Abbé Fléchier (1) veut la surpasser, mais je l'en défie; il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de Turenne; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre; et cette droiture, cette naïveté, cette vérité dont il est pétri, cette solide modestie, enfin tout. Je vous avoue que j'en suis charmée; et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée,

Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain (2).

Ne me dites-vous rien des *Essais de morale*, et *du traité de tenter Dieu*, et *de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité* ? C'est une belle conversation que celle que l'on fait de deux cents lieues loin. Nous faisons pourtant de cela tout ce qu'on en peut faire. Je vous envoie un billet de la jolie Abbesse : voyez comme elle se joue joliment; il n'en faut pas davantage pour voir l'agrément de son esprit. Adieu, ma très-aimable et très-chère,

(1) Depuis Évêque de Lavaur, et ensuite de Nîmes.

(2) Vers de Corneille dans *les Horaces*.

je vous recommande tous mes secrets, et je vous embrasse très-tendrement.

LETTRE 374.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 5 Janvier 1676.

Les voilà toutes deux; elles sont, en vérité, les très-bien venues : je n'en reçois jamais trois à la fois; j'en serois fâchée, parce que je serois douze jours à les attendre; c'est bien assez de huit : mais pour être surchargée de cette lecture, ce n'est pas une chose possible, c'est de celle-là qu'on ne se lasseroit jamais; et vous-même, qui vous piquez d'inconstance sur ce chapitre, je vous défierois bien de n'y être pas attentive, et de n'aller pas jusqu'à la fin. C'est un plaisir dont vous êtes privée, et que j'achète bien cher; je ne conseille pas à M. de Grignan de me l'envier. Il est vrai que les nouvelles que nous recevons de Paris, sont charmantes; je suis comme vous, jamais je n'y réponds un seul mot; mais pour cela, je ne suis pas muette : l'article de mon fils et de ma fille suffit pour rendre notre commerce assez grand : vous l'aurez vu par la dernière lettre que je vous ai envoyée.

D'Hacqueville me recommande encore le secret que je vous ai confié, et que je vous recommande à proportion. Il me dit que jamais la Provence n'a tant fait parler d'elle; il a raison : je trouve cette assemblée de Noblesse un coup de partie. Vous ne

pouvez pas douter que je ne prenne un grand intérêt à ce qui se passe autour de vous ; quelles sortes de nouvelles me pourroient être plus chères ? Tout ce que je crains, c'est qu'on ne trouve que la sagesse de la Provence fait plus de bruit que la sédition des autres Provinces. Je vous remercie de vos nouvelles de Languedoc ; vous m'avez instruite de tout en quatre lignes. Mais que vous avez bien fait de m'expliquer pourquoi vous êtes à Lambesc ! car je ne manquois point de dire, pourquoi est-elle là ? Je n'oublierai jamais l'étonnement que j'eus, quand j'y étois à la messe de minuit, et que j'entendis un homme chanter un de nos airs profanes au milieu de la messe : cette nouveauté me surprit beaucoup.

Vous aurez lu les *Essais de morale*, dont je crois que vous êtes contente. L'endroit de *Josephe*, que vous me dites, est un des plus beaux qu'on puisse jamais lire : il faut que vous avouiez qu'il y a une grandeur et une dignité dans cette histoire, qui ne se trouve en nulle autre. Si vous ne me parliez de vous et de vos occupations, je ne vous donnerois rien du nôtre, et ce seroit une belle chose que notre commerce. Quand on s'aime, et qu'on prend intérêt les uns aux autres, je pense qu'il n'y a rien de plus agréable que de parler de soi ; il faut retrancher sur les autres, pour faire cette dépense entre amis. Vous aurez vu par ce que vous a mandé mon fils de notre voisine (1), qu'elle n'est pas de cette opinion : elle nous instruit agréablement de

(1) Mademoiselle du Plessis.

tous les détails dont nous n'avons aucune curiosité. Pour nos soldats, on gagneroit beaucoup si c'étoient des Cordeliers; ils s'amusent à voler; ils mirent, l'autre jour, un petit enfant à la broche; mais d'autres désordres, point de nouvelles. M. de Chaulnes m'a écrit qu'il vouloit venir me voir; je lui dis tout bonnement de n'en rien faire, et que je renonce à l'honneur que j'en recevrois, par l'embarras qu'il me donneroit; que ce n'est pas ici comme à Paris, où mon chapon suffisoit à tant de bonne compagnie.

Vous avez donc vu ma lettre de consolation à B...; peut-on lui en écrire une autre? Vraiment vous me le dépeignez si fort au naturel, que je crois encore l'entendre, c'est-à-dire, si l'on peut; car, pour moi, je trouve qu'il y a un grand brouillard sur toutes ses expressions. Vous me dites bien sérieusement, en parlant de ma lettre, *Monsieur votre père*; j'ai cru que nous n'étions point du tout parentes: que vous étoit-il à votre avis? Si vous ne répondez à cette question, je m'adresserai à la fillette qui est avec nous; je ne sais si elle répondra comme au lendemain de la veille de Pâques. Au reste, Mademoiselle du Plessis s'en meurt; toute morte de jalousie, elle s'enquiert de tous nos gens comme je la traite; il n'y en a pas un qui ne se divertisse à lui donner des coups de poignard: l'un lui dit que je l'aime autant que vous; l'autre, que je la fais coucher avec moi; ce qui seroit assurément la plus grande marque de ma tendresse; l'autre, que je la mène à Paris, que je la baise, que j'en suis folle,

que mon oncle l'Abbé lui donne dix mille francs; que si elle avoit seulement vingt mille écus, je la ferois épouser à mon fils. Enfin, ce sont de telles folies, et si bien répandues dans le petit domestique, que nous sommes contraints d'en rire très-souvent, à cause des contes perpétuels qu'ils nous font. La pauvre fille ne résiste point à tout cela : mais ce qui nous a paru très-plaisant, c'est que vous la connoissiez encore si bien, et qu'il soit vrai, comme vous le dites, qu'elle n'a plus la fièvre quarte; elle l'avoit jouée par conséquent; je suis assurée que nous la lui redonnerons tout au moins. Cette famille est bien destinée à nous réjouir; ne vous ai-je pas conté comme feu son père nous a fait pâmer de rire six semaines de suite? Mon fils commence à comprendre que ce voisinage est la plus grande beauté des Rochers.

Je trouve plaisant le rendez-vous de votre voyageur. Je prendrois celui que vous me proposez, si je n'espérois de vous en donner un autre moins capable de nous enrhumer; car il faut songer que vous avez un torticolis. Vous ne pouvez pas douter de la joie que j'aurois d'entretenir cet homme des Indes, quand vous vous souviendrez combien je vous ai importunée d'Herrera (1), que j'ai lu avec un plaisir extraordinaire. Si vous aviez autant de loisir et de constance que moi, ce livre seroit digne

(1) Écrivain Espagnol, Auteur d'une Histoire générale des Indes, en quatre volumes *in-folio*, et de divers autres Ouvrages historiques.

de vous. Mais reparlons un peu de cette assemblée de Noblesse; expliquez-moi ces six Syndics de robe, et ces douze de la Noblesse; je pensois qu'il n'y en eût qu'un: et le Marquis du Buous ne l'est-il pas pour toujours? répondez-moi là-dessus: ces partis sont plaisans, cent d'un côté, et huit de l'autre. Cet homme dont vous avez si bien fondé la haine qu'il avoit pour M. de Grignan, vous embarrassera plus que tout le reste, par la protection de Madame de Vins (1); le d'Hacqueville me le mande, et me recommande si fort de ne vous rien dire de l'autre affaire, que je serois perdue pour jamais, s'il croyoit que je l'eusse trahi; il faut que le grand Pompone craigne les Provençaux. Le bon d'Hacqueville va et vient sans cesse à Saint-Germain pour nos affaires, sans cela nous ne lui pardonnerions pas le style général et ennuyeux dont il nous favorise. J'avoue que cet endroit est un peu répété; mais vous le pardonnerez à ma curiosité qui a commencé, et ma plume a fait le reste; car je vous assure que les plumes ont grande part aux verbiages dont on remplit quelquefois ses lettres; un des souhaits que je vous fais au commencement de cette année, c'est que mes verbiages vous plaisent autant que les vôtres me sont agréables.

Si la gazette de Hollande avoit dit *Mademoiselle* de la Trémouille, au lieu de *Madame*, elle auroit dit vrai; car Mademoiselle de Noirmoutier, de

(1) Madame de Vins, qui étoit belle-sœur de M. de Pompone, étoit d'ailleurs en grande considération auprès de ce Ministre.

la maison de la Trémouille, a épousé, comme vous savez, cet autre la Trémouille; car ils sont de même maison : elle s'appellera Madame de Royan : je vous ai mandé tout cela. La bonne Princesse (*de Tarente*) m'aime toujours; elle a été un peu malade; elle se fait suer dans une vraie machine, pour tous ses maux. Le feu Comte du Lude disoit qu'il n'avoit jamais eu de mal, mais qu'il s'étoit toujours fort bien trouvé de suer : sérieusement, c'est un des remèdes de du Chêne pour toutes les douleurs du corps; et si j'avois un torticolis, et que je prisse, comme je fais toujours, le remède de ma voisine, vous entendriez dire que je suis *sous l'archet*. La Princesse dit toujours des merveilles de vous; elle vous connoît et vous estime : pour moi, je crois que, par métempsycose, vous vous êtes trouvée autrefois en Allemagne. Votre âme auroit-elle été dans le corps d'un Allemand? Non; vous étiez sans doute le Roi de Suède, un de ses amans : car *la plupart des amans sont des Allemands*. Adieu, ma très-chère enfant, notre ménage embrasse le vôtre. Voilà le *Frater*.

Monsieur de SÉVIGNÉ.

Vous ne comprendrez combien ce que vous avez dit de la Plessis est plaisant, que quand vous saurez qu'il y a un mois qu'elle joue la fièvre quarte, pour faire justement tomber que sa fièvre la quitte le jour que ma mère va dîner au Plessis. La joie de savoir ma mère au Plessis, la transporte au point

qu'elle jure ses grands Dieux qu'elle se porte bien, et qu'elle est au désespoir de ne s'être pas habillée. Mais, Mademoiselle, lui disoit-on, ne sentez-vous point quelque commencement de frissons? Allons, allons, reprenoit l'enjouée *Tisiphone*, divertissons-nous, jouons au volant, ne parlons point de ma fièvre; c'est une méchante, c'est une intéressée. Une intéressée, lui dit ma mère, toute surprise? Oui, Madame, une intéressée qui veut toujours être avec moi. Je la croyois généreuse, lui dit tout doucement ma mère. Cela n'empêcha pas que la joie de voir la bonne compagnie chez elle, ne chassât la fièvre qu'elle n'avoit pas eue. Nous espérons que l'excès de la jalousie la lui donnera tout de bon : nous appréhendons qu'elle n'empoisonne la petite personne qui est ici, et qu'on appelle partout la petite favorite de Madame la Princesse et de Madame de Sévigné. Elle disoit hier à Rahuel : « J'ai eu une consolation hier en me mettant à » table, que Madame a repoussé la petite, pour » me faire place auprès d'elle ». Rahuel lui répondit avec son air Breton : « Ah ! Mademoiselle, je ne » m'en étonne pas, c'est pour faire honneur à votre » âge : outre que la petite est à présent de la maison, » Madame la regarde comme si elle étoit la cadette » de Madame de Grignan ». Voilà ce qu'elle eut pour sa consolation. Vous avez raison de dire du mal de toutes ces troupes de Bretagne, elles ne font que voler. Adieu, ma petite sœur, comment vous trouvez-vous de la fête de Noël? vous avez *laissé*

paître vos bêtes, c'est bien fait. Les monts et les vaux sont fréquens en Provence; je vous souhaite seulement de gentils pastoureaux, pour vous y tenir compagnie. Je salue M. de Grignan : il ne me dit pas un mot; je ne m'en vengerai qu'en me portant bien, et en revenant de toutes mes campagnes.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Voilà, Dieu merci, bien des folies. Si la poste savoit de quoi nos paquets sont remplis, le courrier les laisseroit à moitié chemin. Je vous conterai mercredi un songe.

LETTRE 375.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 8 Janvier 1675.

VOICI le jour de vous conter mon songe. Vous saurez que vers les huit heures du matin, après avoir songé à vous la nuit, sans ordre et sans mesure, il me sembla bien plus fortement qu'à l'ordinaire que nous étions ensemble, et que vous étiez si douce, si aimable et si caressante pour moi, que j'en étois toute transportée de tendresse; et sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée, que me voilà à soupirer et à pleurer d'une manière si immodérée, que je fus contrainte d'appeler *Marie*; et avec de l'eau froide et de l'eau de la Reine de Hongrie, je m'ôtai le reste de mon sommeil, et je débarrassai ma tête

et mon cœur de l'horrible oppression que j'avois. Cela me dura un quart-d'heure, et tout ce que je puis vous en dire, c'est que jamais je ne m'étois trouvée dans un tel état. Vous remarquerez que voici le jour où ma plume est la maîtresse.

Vous avez passé quinze jours bien tristement à Lambesc; on en plaindroit une autre que vous; mais vous avez un tel goût pour la solitude, qu'il faut compter ce tems comme votre carnaval. Que dites-vous de la Saint-Géran, qui vient de partir avec son gros mari, pour aller passer le sien à la Palisse? C'est un voyage d'un mois, qui surprend tout le monde dans cette saison : elle reviendra bien sûrement pour les sermons; mais voyez quelle fatigue pour ne pas quitter ce cher époux. Le grand Béthune disoit, quand Saint-Géran eut reçu ce coup de canon (1) : « Le gros St.-Géran est un bon homme, » honnête homme; mais il a besoin d'être tué pour » être estimé solidement ». Sa femme n'est pas de cet avis, ni moi non plus : mais cette folie s'est trouvée au bout de ma plume.

La Princesse vint hier ici, encore toute foible d'avoir sué. Elle est affligée de la ruine que les gens de guerre lui causent, et du peu de soin que Monsieur et Madame ont eu de la faire soulager. Elle croit que Madame de Monaco contribue à cet oubli, afin de lui soustraire les alimens, et de l'empêcher de venir à Paris, où la proximité de la Princesse lui ôte toujours un peu le plaisir d'être cousue avec

(1) Devant Besançon en Mars 1674.

MADAME : leur haine est réciproque. A propos de réciproque, un Gentilhomme de la Princesse contoit assez plaisamment qu'étant aux Etats, à ce bal de M. de Saint-Malo, il entendit un Bas-Breton qui parloit à une Demoiselle de sa passion ; la belle répondoit ; enfin, tant fut procédé que la nymphe impatientée lui dit : « Monsieur, vous pouvez » m'aimer tant qu'il qu'il vous plaira ; mais je ne » puis du tout vous *réciproquer* ». Je trouve que fort souvent on peut faire cette réponse qui coupe court, et qui est en vérité toute la meilleure raison qu'on puisse donner. Mon fils est allé à Vitré voir les Dames ; il m'a prié de vous faire mille amitiés. Je crois que le bon d'Hacqueville réglera le supplément ; et puisque Lauzun prendra notre guidon, voilà le *Frater* monté d'un cran ; il n'est plus qu'à neuf cents lieues du Cap. Il a fait un tems enragé depuis trois jours ; les arbres pleuvoient dans le parc, et les ardoises dans le jardin. Toutes nos pensées de mariage ont été, je crois, emportées par ce grand vent : le père nous a dit que sa fille n'avoit que quinze ans, et qu'il ne vouloit la marier qu'à vingt ; un autre, qu'il vouloit de la robe : au moins, nous n'avons pas à nous reprocher que rien échappe à nos attentions. Adieu, ma chère enfant, ne voulez-vous pas bien que je vous embrasse ?

LETTRE 376.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 12 Janvier 1676.

Vous pouvez remplir vos lettres de tout ce qu'il vous plaira, et croire que je les lis toujours avec un grand plaisir et une grande approbation : on ne peut pas mieux écrire, et l'amitié que j'ai pour vous ne contribue en rien à ce jugement.

Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale*; n'avois-je pas bien dit que c'étoit votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer; vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on auroit fait ce livre pour vous, il ne seroit pas plus digne de vous plaire. Quel langage! quelle force dans l'arrangement des mots! on croit n'avoir lu de françois qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince, avec l'humilité du christianisme..... mais je m'arrête, il faudroit louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce seroit une bizarre lettre. En un mot, je suis fort aise qu'il vous plaise, et j'en estime mon goût. Pour *Josephe*, vous n'aimez pas sa vie; c'est assez que vous ayez approuvé ses actions et son histoire : n'avez-vous pas trouvé qu'il jouoit d'un grand bon-

heur dans cette cave, où ils tiroient à qui se poignarderoit le dernier?

Nous avons ri aux larmes de cette fille qui chanta tout haut dans l'Eglise cette chanson déshonnète dont elle se confessoit; rien au monde n'est plus nouveau ni plus plaisant : je trouve qu'elle avoit raison; assurément le Confesseur vouloit entendre la chanson, puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Je vois d'ici le bon-homme de Confesseur pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous mandons souvent des folies; mais nous ne pouvons payer celle-là. Je vous parle toujours de notre Bretagne, c'est pour vous donner la confiance de me parler de Provence; c'est un pays auquel je m'intéresse plus qu'à nul autre : le voyage que j'y ai fait m'empêche de pouvoir m'ennuyer de tout ce que vous me dites, parce que je connois tout et comprends tout le mieux du monde. Je n'ai pas oublié la beauté de vos hivers: nous en avons un admirable : je me promène tous les jours, et je fais quasi un nouveau parc autour de ces grandes places du bout du mail; j'y fais planter quatre rangs d'allées, ce sera une très-belle chose : tout cet endroit est uni et défriché.

Je partirai, malgré tous ces charmes, dans le mois de Février; les affaires de l'Abbé le pressent encore plus que les vôtres, c'est ce qui m'a empêché de penser à offrir notre maison à Mademoiselle de Méri : elle s'en plaint à bien du monde; je ne comprends point le sujet qu'elle en a. Le *bien bon* est

transporté de vos lettres; je lui montre souvent les choses qui lui conviennent : il vous remercie de tout ce que vous vous dites des *Essais de morale*; il en a été ravi. Nous avons toujours la petite personne, c'est un petit esprit vif et tout battant neuf, que nous prenons plaisir d'éclairer. Elle est dans une parfaite ignorance; nous nous faisons un jeu de la défricher généralement sur tout : quatre mots de ce grand univers, des Empires, des Pays, des Rois, des Religions, des guerres, des astres, de la carte, ce chaos est plaisant à débrouiller grossièrement dans une petite tête qui n'a jamais vu ni ville, ni rivière, et qui ne croyoit pas que la terre entière allât plus loin que ce parc : elle nous réjouit : je lui ai dit aujourd'hui la prise de Wismar; elle sait fort bien que nous en sommes fâchés, parce que le Roi de Suède est notre allié. Enfin, vous voyez l'extravagance de nos amusemens. La Princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar; c'est une vraie Danoise. Elle demande aussi que MONSIEUR et MADAME lui envoient l'exemption entière des gens de guerre, de sorte que nous voilà tous sauvés.

Madame de la Fayette est fort reconnoissante de votre lettre; elle vous trouve très-honnête et très-obligeante; mais ne vous paroît-il pas plaisant que son beau-frère n'est point du tout mort, et qu'on ne sait point les vérités de Toulon à Aix? Sur les questions que vous faites au *Frater*, je décide hardiment que celui qui est en colère, et qui le dit, est préférable au *traditor* qui cache son venin sous

de

de belles et de douces apparences. Il y a une stance dans l'Arioste qui peint la fraude *; ce seroit bien mon affaire, mais je n'ai pas le tems de la chercher. Le bon d'Hacqueville me parle encore du voyage de la Saint-Géran; et pour me faire voir que ce voyage sera court, c'est, dit-il, qu'elle ne pourra recevoir qu'une de mes lettres à la Palisse. Voilà comme il traite une connoissance de huit jours : il n'en est pas moins bon pour les autres; mais cela est admirable. J'oubliois de vous dire que j'avois pensé, comme vous, aux diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, et les autres en noir à noircir. Le mien est pour vous de la couleur que vous savez.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je ne suis point en bonne humeur; je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du tems, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Je n'ai pas laissé de sourire de l'histoire de la fille de Lambesc; jugez ce que

* Nous croyons remplir le vœu du lecteur autant que celui de l'auteur, en rapportant ici cette stance sublime :

Havea piacevol viso, abito onesto,
Un umil volger d'occhi, un andar grave,
Un parlar si benigno, e si modesto,
Che parea Gabriel, che dicesse : AVE.
Era brutta e deforme in tutto il resto
Ma nascondea queste fattezze prave
Con lungo abito, e largo, e sotto quello
Attossicato avea sempre il coltello.

ORL. FUR. *Canto* 14.

j'aurois fait si j'avois été dans mon naturel. Elle avoit autant d'envie d'avoir l'absolution, que le bon Père de savoir la chanson; et apparemment ils se contentèrent tous deux. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très-humblement pardon, si je vous dis que le *Traité de la connoissance de soi-même* me paroît distillé, sophistiqué, galimathias en quelques endroits, et sur-tout ennuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu* : mais vous qui aimez tant les bons styles, et qui vous y connoissez si bien, du moins si on peut juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style de Port-Royal avec celui de M. Pascal? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres : M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien; cela fatigue et fait mal à la fin; c'est comme qui mangeroit trop de blanc-manger : voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommodé avec moi sur beaucoup de chapitres; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagans : je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Josephe*, je vous exhorte à essayer un certain *Traité de morale*, de Plutarque, qui a pour titre : *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux

semblans, regarde Madame de la Fayette : nous n'en savons rien, parce que nous ne savons peut-être pas tout ce que vous savez. Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'Oraison funèbre de M. de Tulle, parce que je la trouve belle et très-belle; je me révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porte des *Essais de morale*; et sans voir les vers du nouvel opéra, je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

LETTRE 377.

A la même.

Aux Rochers, vendredi 17 Janvier 1676.

A force de me parler d'un torticolis, vous me l'avez donné. Je ne puis remuer le côté droit; ce sont de ces petits maux que personne ne plaint, quoiqu'on ne fasse que criailler. Mon fils s'est pâmé de rire; je lui donnerai sur le nez tout aussitôt que je le pourrai. En attendant, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur avec le bras gauche. Le *Frater* va vous conter des lanternes.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je ne ris point, ainsi que ma mère vous le mande; mais comme son mal n'est rien qui puisse causer la moindre inquiétude, on la plaint de ses douleurs; on l'amuse dans son lit; et du reste on cherche à la soulager autant qu'il est possible. Je crois que vous

voulez bien vous reposer sur moi et sur le *bien bon* de tout ce qui regarde une santé qui nous est si précieuse ; soyez tranquille de ce côté-là, ma petite sœur, et croyez que nous serons assurément guéris, quand vous commencerez d'être en peine.

Voici l'histoire de notre Province. On vous a mandé comme étoit M. de Coëtquen avec M. de Chaulnes ; il étoit avec lui ouvertement aux épées et aux couteaux ; il avoit présenté au Roi des mémoires contre la conduite de M. de Chaulnes, depuis qu'il est Gouverneur de cette Province. M. de Coëtquen revient de la Cour pour se rendre à son Gouvernement par ordre du Roi : il arrive à Rennes, va voir M. de Pommereuil, et passe depuis huit heures du matin qu'il est à Rennes jusqu'à neuf heures du soir, sans aller chez M. de Chaulnes ; il n'avoit pas même dessein d'y aller, comme il le dit à M. de Coëtlogon, et se faisoit un honneur de braver M. de Chaulnes dans sa ville capitale. A neuf heures du soir, comme il étoit à son hôtellerie, et n'avoit plus qu'à se coucher, il entend arriver un carrosse, et voit monter dans sa chambre un homme avec un bâton d'exempt ; c'étoit le Capitaine des gardes de M. de Chaulnes, qui le pria, de la part de son maître, de venir jusqu'à l'Evêché : c'est où demeure M. de Chaulnes. M. de Coëtquen descend, et voit vingt-quatre gardes autour du carrosse, qui le mènent sans bruit et en fort bon ordre à l'Evêché. Il entre dans l'anti-chambre de M. de Chaulnes, et y demeure un demi-quart-d'heure avec des gens qui

avoient ordre de l'y arrêter. M. de Chaulnes paroît enfin, et lui dit : « Monsieur, je vous ai envoyé » querir pour vous ordonner de faire payer les » francs-fiefs dans votre Gouvernement. Je sais, » *ajouta-t-il*, ce que vous avez dit au Roi ; mais il » le falloit prouver » ; et tout de suite il lui tourna le dos, et rentra dans son cabinet. Le Coëtquen demeura fort déconcerté ; et tout enragé, regagna son hôtellerie.

LETTRE 378.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 19 Janvier 1676.

Je me porte mieux, ma très-chère ; ce torticolis étoit un très-bon petit rhumatisme : c'est un mal très-douloureux, sans repos, sans sommeil, mais il ne fait peur à personne. Je suis au huitième ; un peu d'émotion, et les sueurs me tireront d'affaire : j'ai été saignée une fois du pied, et l'abstinence et la patience acheveront bientôt : je suis parfaitement bien servie par *Larmechin*, qui ne me quitte ni nuit, ni jour. Enfin, ma fille, j'eus hier un extrême plaisir à lire vos lettres ; c'est une conversation qui me ravit. Ne venez point me dire que vos bons succès de Provence nous sont fort indifférens ; je ne sais ce qui peut plaire au monde, si ce n'est une si parfaite petite victoire, et dont les effets doivent être si agréables dans la suite, et si honorables pour vous. J'ai ces bonnes nouvelles un peu plutôt que

vous; et celle de l'assemblée de la Noblesse, qui a été aussi confirmée, a comblé la mesure. Je vous envoie la lettre de M. de Pompone; il me semble qu'elle est toute pleine de bonne amitié. D'Hacqueville me mande que notre Cardinal a une fluxion sur la poitrine; j'en suis excessivement en peine, et bien plus que de moi. Je vous écrirois fort volontiers vingt-sept ou vingt-huit pages; mais il ne m'est pas possible: mon fils vous dira le reste. Adieu, je vous embrasse, et c'est aujourd'hui du bras droit.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Vous voyez, dans ce que vous écrit ma mère, l'état véritable de sa santé; mais quoique sa maladie ne fasse nulle frayeur, et que les sueurs commencent à diminuer ses douleurs, elles sont toujours si cruelles, que l'état où nous la voyons fend le cœur à tous ceux qui l'aiment: je crois que vous me faites bien la grâce de penser que je suis de ce nombre, et que je fais tout ce qui est en mon petit pouvoir pour la soulager. Je voudrois bien de tout mon cœur lui être bon à quelque chose; mais, par malheur, je n'ai d'autre mérite en cette occasion que celui d'avoir *Larmechin*, qui fait des merveilles jour et nuit. Vos lettres sont très-bonnes, et même nécessaires pour la santé et pour le divertissement de notre chère malade; c'est dommage qu'elles ne viennent que de huit en huit jours. Nous n'ajoutons pas foi à votre philosophie sur vos victoires de Provence; vous pouvez voir, par l'affaire de M. de

Coëtquen, que la Provence n'est pas la seule Province où il y ait des cabales. Ne trouvez-vous point plaisant que M. d'Hacqueville nous mande de Paris le détail de cette affaire, comme si nous n'étions pas à sept lieues de Rennes, et que nous n'eussions pas quelquefois des nouvelles de ce pays barbare?

Vous saurez assurément les querelles qui sont arrivées aux noces de la Mothe *, comme à celles de Thétis; la Discorde aux crins de couleuvre se mêle parmi les Duchesses et les Princesses, qui sont les Déesses de la terre : enfin, tout est assoupi, et il n'en arrivera point de nouvelle guerre. Celle que nous avons contre les Espagnols, les Hollandois et les Allemands suffira. Nous avons lu les vers de l'opéra : jamais vous n'avez entendu parler d'un goût aussi corrompu que le nôtre, depuis que nous sommes en Bretagne. Nous trouvons l'Oraison funèbre de M. de Tulle fort belle, et nous trouvons l'opéra (*Atys*) de cette année, incomparablement au-dessus de tous les autres : pour vous dire la vérité, comme nous ne l'avons que depuis hier, nous n'avons encore lu que le prologue et le premier acte, que nous honorons de notre approbation. Ne croyez pas, s'il vous plaît, que nous en fassions autant de la suite de *Pharamond*; nous anathématisons tout ce qui n'est pas de la Calprenède. Adieu, ma chère sœur; nous divertissons ma mère autant que nous pouvons; c'est presque la seule chose dont elle ait présentement besoin; car pour le reste, il faut qu'il ait son

* *Voyez* la Lettre du 29 Décembre.

cours, et nous comptons sur trois semaines : sa fièvre a diminué justement le sept, et c'est une marque assurée qu'il n'y a nul danger. Ne nous écrivez point de lettres qui puissent faire de la peine ; elles viendroient hors de saison, et le chagrin de vous savoir dans l'inquiétude n'accommoderoit pas Madame votre mère convalescente.

LETTRE 379.

Monsieur de SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, mardi 21 Janvier 1676.

COMMENCEZ, s'il vous plaît, ma petite sœur, à croire fermement tout ce que nous vous dirons aujourd'hui, le *bien bon* et moi, et ne vous effarouchez point si par hasard vous ne voyez point de l'écriture de ma mère. L'enflure est encore si grande sur les mains, que je ne crois pas que nous lui permettions de les mettre à l'air. Il y a encore une autre raison, c'est que depuis hier, qui étoit le neuf, la sueur s'est tellement mise sur les parties qui sont enflées, qu'il ne faut pas se jouer à la faire rentrer ; c'est la santé qui revient ; et il n'y a que ce moyen de guérir ses mains, ses pieds et ses jarrets. Il y a encore un peu de douleur et beaucoup d'enflure, mais sans fièvre. Voilà le véritable état de notre maman mignone : ne croyez point qu'on n'ait pas eu soin d'elle ; il y a à Vitré un très-bon médecin : elle a été saignée du pied en perfection ;

enfin, elle est aussi bien qu'à Paris; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle le trouve ainsi elle-même, et qu'elle est fort en repos de ce côté-là. Il n'y auroit donc plus qu'à rire, si on pouvoit trouver l'invention de la faire demeurer dans son lit sur les fesses d'une autre; mais comme, par malheur, c'est toujours sur les siennes, elle en souffre présentement les plus grandes incommodités. La maladie a été rude et douloureuse pour la première qu'elle ait eue en sa vie; cependant, si c'est en quelque sorte une nécessité d'être malade cette année, il vaut incomparablement mieux qu'elle ait eu ce rhumatisme, quelque cruel qu'il ait été, qu'un de ces rhumes sur la poitrine, qui ont tant couru, sur-tout dans un pays où la saignée du bras auroit été presqu'impossible. Enfin, nous trouvons tous les jours de la consolation à notre misère, et nous sentons quasi plus vivement le plaisir de voir ma mère les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, et ne pouvant se soutenir sur ses jarrets, que nous ne sentions celui de la voir se promener, et chanter du matin au soir dans nos allées. La petite personne qui est ici, quand elle voyoit les douleurs de ma mère augmenter vers le soir, n'y entendoit point d'autre finesse que de pleurer; elle est toujours l'objet de la jalousie de la Plessis, qui se fait un mérite auprès de ma mère de haïr cette petite comme le diable. Voici ce qui s'est passé aujourd'hui : ma mère s'assoupissoit doucement dans son lit, et la petite fille, le *bien bon* et moi nous étions auprès du feu; la Plessis est

entrée, on lui a fait signe d'aller doucement; elle a obéi ponctuellement : comme elle étoit au milieu de la chambre, ma mère a toussé et a demandé vite son mouchoir pour cracher; la petite et moi nous nous sommes levés pour y aller : la Plessis nous a prévenus, elle a couru au lit, et au lieu de porter le mouchoir à la bouche de ma mère, elle lui a pincé le nez d'une force qui a fait crier les hauts cris à la pauvre malade; ma mère n'a pu s'empêcher de *renasquer* un peu contre le zèle indiscret qui avoit causé ce transport; et puis on s'est mis à rire. Si vous aviez vu cette petite comédie, vous n'auriez pu vous en empêcher. Adieu, ma petite sœur, n'ayez ni peine, ni frayeur de ce qui se passe ici; nous espérons qu'avant que cette lettre soit à vous, ma mère se promenera un peu dans le jardin : s'il arrive quelque chose d'extraordinaire entre ci et demain, on vous le mandera avant que de fermer le paquet. Ce qui nous ravit, c'est qu'à l'heure qu'il est, il ne peut rien arriver que de bon.

LETTRE 380.

Madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, lundi 27 Janvier 1676.

J'AI encore les mains enflées, mon enfant, mais que cela vous persuade la fin de tout le rhumatisme, qui a toujours diminué depuis cette crise dont nous vous parlâmes le neuf de mon mal (1).

Monsieur de SÉVIGNÉ *écrit sous la dictée de Madame de* SÉVIGNÉ.

Il est donc vrai que depuis cette sueur, à la suite de plusieurs autres petites, je me trouve sans fièvre et sans douleur; il ne me reste plus que la lassitude du rhumatisme. Vous savez ce que c'est pour moi que d'être seize jours sur les reins sans pouvoir changer de situation. Je me suis rangée dans ma petite alcove, où j'ai été très-chaudement et parfaitement bien servie. Je voudrois bien que mon fils ne fût pas mon secrétaire en cet endroit, pour vous dire ce qu'il a fait en cette occasion. Ce mal a été fort commun dans ce pays, et ceux qui ont évité la fluxion sur la poitrine, y sont tombés : mais pour vous dire le vrai, je ne croyois pas être sujette à cette loi commune; jamais une femme n'a été plus humiliée, ni plus traitée contre son tempérament. Si j'avois fait un bon usage de tout ce

* *Voyez* la Lettre précédente.

que j'ai souffert, je n'aurois pas tout perdu; il faudroit peut-être m'envier, mais je suis impatiente, et je ne comprends pas comment on peut vivre sans pieds, sans jambes, sans jarrets et sans mains. Il faut que vous pardonniez aujourd'hui cette lettre à l'occupation naturelle d'une personne malade; c'est à n'y plus revenir, dans peu de jours je serai en état de vous écrire comme les autres. Il me semble avoir entendu dire, pendant que j'avois la fièvre, que votre Cardinal Grimaldi (1) étoit mort; j'en serois en vérité bien fâchée. Adieu, ma chère enfant; avec tout cela mon mal n'a été que douloureux, et tous ceux qui prennent intérêt à moi, n'ont pu trouver un moment le moindre sujet d'avoir peur : la fièvre même étoit nécessaire pour consumer l'humeur du rhumatisme; et présentement que je n'en ai plus, il n'y a qu'à attendre le retour de mes forces, et que l'enflure se dissipe. La Princesse a fait des merveilles pendant ma maladie.

Monsieur de SÉVIGNÉ.

Je n'ai plus rien à vous dire après cela, ma petite sœur, si ce n'est que je viens d'avoir une dispute avec le *bien bon*; il dit que l'écriture de ma mère, telle qu'elle est, étoit fort nécessaire pour vous rassurer; moi je soutiens qu'elle est beaucoup plus

(1) Jérôme de Grimaldi, Archevêque d'Aix, qui mourut Doyen des Cardinaux le 4 Novembre 1685, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut extrêmement regretté dans son Diocèse, et surtout des pauvres.

propre à vous épouvanter, et que vous auriez bien fait l'honneur au *bien bon* et à moi de vous en rapporter à nous sur la santé de ma mère, et que le style de nos lettres vous auroit ôté vos inquiétudes. Voilà ma pensée; car je ne crois pas que vous me soupçonniez d'une assez grande force d'esprit pour écrire des plaisanteries dans le tems que je serois frappé de quelque chose de terrible : mandez-nous votre avis, pour terminer cette dispute.

LETTRE 381.

Le même, sous la dictée de Madame de SÉVIGNÉ, à la même.

Aux Rochers, mercredi 29 Janvier 1676.

CE qui vous paroîtra plaisant, ma fille, c'est que je suis guérie, que je n'ai plus ni fièvre, ni douleurs, et que pourtant je ne vous écrirai point; mais c'est par la raison même que je suis guérie, que je ne puis écrire. Mes douleurs se sont changées en enflure; de sorte que cette pauvre main droite ne peut plus me servir à griffonner comme ces jours passés : c'est encore un peu d'incommodité qui ne durera pas long-tems. Je ne suis présentement qu'à me consoler des maux que le lit m'a donnés pendant quinze jours. Je commence à me promener par ma chambre; je reprends mes forces; cet état n'est pas à plaindre, et je vous prie de ne vous en point faire une peine, dans le tems que nous nous en faisons un plaisir sensible. J'ai lu vos deux lettres,

elles sont divines ; vous me faites des représentations admirables : si jamais je puis avoir la main libre, j'y ferai réponse ; en attendant, croyez que vous ne perdez rien avec moi, ni de l'agrément de votre commerce, ni de l'amitié que vous me témoignez. Une des plus grandes joies que j'aie eue du retour de ma santé, c'est l'inquiétude que cela vous ôtera. Vous n'en devez plus avoir, puisque nous vous avons mandé toutes choses dans l'exacte vérité, et que nous goûtons présentement les délices de la convalescence. Je vous embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur ; le *bien bon* en fait autant ; et pour moi, ma petite sœur, vous croyez bien que je ne m'y épargne pas. Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi-même, si ce n'est l'extrême joie que j'ai de vous voir hors d'intrigue.

LETTRE 382.

Madame de SÉVIGNÉ, à la même.

Aux Rochers, vendredi 31 Janvier 1676.

NE soyez nullement en peine de moi ; je suis hors d'affaire : quoique j'aie les bras, les jarrets, les pieds gros et enflés, et que je ne m'en aide point, on m'assure que cette incommodité, qui est incroyable, finira bientôt. J'ai été mille fois mieux ici qu'à Paris ; je suis servie et traitée comme la Reine.

Monsieur de SÉVIGNÉ.

Oh, la belle écriture ! ne trouvez-vous pas que ma mère eût tout aussi bien fait de ne pas vous

écrire? nous voulions l'en empêcher; mais elle l'a voulu : je souhaite que cela vous serve de consolation : souhaitez-nous, en récompense, un peu de patience pour supporter l'enflure et la foiblesse qui restent. Ma mère croyoit que du moment qu'elle n'auroit plus de douleurs, elle pourroit aller à cloche-pied; elle est un peu attrapée de s'en voir si éloignée. Tout ira bien, pourvu que l'impatience ne fasse point de mauvais effet. Nous voulions vous envoyer une lettre de Madame de Vins, que ma mère reçut le dernier ordinaire; mais à force de l'avoir voulu conserver, il arrive que nous ne la trouvons point. Sachez en gros que cette lettre étoit fort honnête; Madame de Vins assuroit qu'elle étoit persuadée que les Grignans avoient eu toute la raison de leur côté dans ces deux dernières affaires, et qu'elle ne vous avoit point écrit, parce qu'elle vous connoissoit trop d'esprit et trop de bon sens pour vouloir recommencer vos démêlés, puisque la cause en étoit ôtée : elle dit aussi qu'elle a eu tant de chaleur pour les Grignans, parce qu'ils avoient raison, qu'elle en est devenue suspecte aux autres; voilà grossièrement le sujet de la pièce. Vous pouvez croire à cette heure que vous avez lu la lettre; je compte que nous la retrouverons dans quinze jours ou trois semaines : on a eu si grand'peur de l'égarer, qu'on l'a mise bien précieusement dans quelque petit coin, où personne ne pût la toucher; nous n'y avons pas touché nous-mêmes, tant on a bien réussi à faire ce qu'on vouloit. Adieu, ma petite sœur.

LETTRE 383.

Monsieur DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de Madame* DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

aux Rochers, dimanche 2 Février 1676.

Nous avons lu vos deux dernières lettres avec un plaisir et une joie qu'on ne peut avoir qu'en les lisant. Nous craignons celles où vous allez faire de grands cris sur le mal que j'ai eu; premièrement, parce que vous vous en prendrez à moi; et cela n'est pas juste: tout le monde, en ce pays, a eu des rhumatismes, ou des fluxions sur la poitrine : choisissez. Il y a six semaines que Madame de Marbeuf en est dangereusement malade; ainsi, il falloit bien payer le tribut d'une façon, ou d'une autre; et pour vos inquiétudes et vos frayeurs, elles commencent justement dans le tems qu'il n'y a plus de sujet d'en avoir; je suis présentement hors de toute fièvre et des douleurs du rhumatisme; ce qui me reste est d'avoir les mains et les pieds enflés; en sorte que je ne saurois me guérir, en marchant, de tous les maux que je me suis faits dans le lit : mais cela s'appelle des incommodités, et point du tout des dangers. Ainsi, ma chère enfant, mettez-vous l'esprit en repos : nous ne songeons qu'à reprendre des forces, et à nous en aller à Paris, où je vous donnerai de mes nouvelles. Je ne saurois vous écrire aujourd'hui, j'ai la main droite enflée; pour la gauche, elle ne l'est plus du tout; elle est toute désenflée et

et toute ridée; ç'a été une joie extraordinaire de la voir en cet état. Je vous assure qu'un rhumatisme est une des plus belles pièces qu'on puisse avoir; j'ai un grand respect pour lui; il a son commencement, son accroissement, son période et sa fin; heureusement c'est à ce dernier terme que nous sommes.

Pour Madame de Vins et M. de Pompone, je crois vous les avoir découverts par un côté qui doit vous contenter, puisqu'il me contente. Ils n'ont point voulu paroître tels qu'ils ont été; ils ont leurs raisons, et il faut laisser à nos amis la liberté de nous servir à leur mode. Il me paroît qu'ils ont observé beaucoup de régime et de ménagement du côté de la Provence; il faut sur cela suivre leurs vues et leurs pensées, d'autant plus agréablement, qu'ils ont bien voulu me laisser voir d'ici le dessous des cartes, qui est enchanté pour vous. Ils viennent de m'écrire tous deux sur ma maladie, voyez s'il y a rien de si obligeant; voilà les lettres: gardez-moi donc bien tous mes petits secrets, et gardons-nous bien de nous plaindre des gens dont nous devons nous louer.

Je comprends le bruit et l'embarras que vous avez dans votre *rond* (1). Mandez-moi si le bon homme Sanes joue toujours au piquet, et s'il croit être en vie. Voici le tems qu'il faut se divertir malgré qu'on

(1) C'est un cabinet appellé le *rond*, parce qu'il est pratiqué dans une ancienne tour du Palais des Comtes de Provence, où étoit le logement de M. de Grignan à Aix.

en ait; si vous en étiez aussi aise que votre fille l'est de danser, je ne vous plaindrois pas; jamais je n'ai vu une petite fille si dansante naturellement. Au reste, je suis entièrement de votre avis sur les *Essais de morale*; je gronde votre frère : le voilà qui va vous parler.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Et moi, je vous dis que le premier tome des *Essais de morale* vous paroîtroit tout comme à moi, si la Marans et l'Abbé Têtu ne vous avoient accoutumée aux choses fines et distillées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les galimathias vous paroissent clairs et aisés : de tout ce qui a parlé de l'homme et de l'intérieur de l'homme, je n'ai rien vu de moins agréable; ce ne sont point là ces portraits où tout le monde se reconnoît. Pascal, la Logique de Port-Royal, et Plutarque, et Montaigne, parlent bien autrement : celui-ci parle, parce qu'il veut parler, et souvent il n'a pas grand'chose à dire. Je vous soutiens de plus que ces deux premiers actes de l'opéra sont jolis, et au-dessus de la portée ordinaire de Quinault; j'en ai fait tomber d'accord ma mère; mais elle veut vous en parler elle-même. Dites-nous ce que vous y trouvez de si mauvais, et nous vous y répondrons, au moins sur ces premiers actes, car pour l'assemblée des Fleuves, je vous l'abandonne.

LETTRE 384.

Le même, sous la dictée de Madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, lundi 3 Février 1676.

DEVINEZ ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le quatorze, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bien heureux, croyant pouvoir marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve bien enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et feroit celui de mon mérite, si j'étois bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je serai en état de marcher: *Larmechin* me le fait espérer, *o che spero.* Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de

Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre; c'est le véritable remède pour toutes sortes de maux : on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai, sera d'aller à Paris : je vous prie donc de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main, si elle veut bien que je vous écrive deux mots: je ne trouve pas qu'elle le veuille; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-aimable; je vous conjure tous de respecter, avec tremblement, ce qui s'appelle un rhumatisme; il me semble présentement que je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours, de vous être opposée à Paris, au remède de M. de Lorme.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Si ma mère s'étoit abandonnée au régime de ce bon homme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le vouloit, elle ne seroit pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs; mais c'étoit vouloir assassiner ma mère, que de lui conseiller d'en essayer une prise; cependant, ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas

la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers, si on vouloit s'y appliquer. Il ne falloit pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère? il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois : voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur : je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie, ô mes enfans, que vous êtes fous de croire qu'une maladie puisse se déranger ! ne faut-il pas que la Providence de Dieu ait son cours? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir? Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. de Lorme.

LETTRE 385.

Le même, sous la dictée de Madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 9 Février 1676.

VOILA justement ce que nous avions prévu. Je vois vos inquiétudes et vos tristes réflexions dans le tems que je suis guérie. J'ai été frappée rudement de l'effet que vous feroit cette nouvelle, vous connoissant comme je vous connois pour moi; mais

enfin, vous aurez vu la suite de cette maladie, qui n'a rien eu de dangereux : nous n'avions point dessein de vous faire de finesse dans le commencement; nous vous parlions de torticolis, et nous croyions en être quittes pour cela : mais le lendemain, cela se déclara pour un rhumatisme, c'est-à-dire, pour la chose du monde la plus douloureuse et la plus ennuyeuse. Il est vrai qu'aujourd'hui, quoique je sois guérie, quoique je marche dans ma chambre, et que j'aie été à la messe, je suis toute pleine de cataplasmes : cette impossibilité d'écrire est quelque chose d'étrange, et qui a fait en vous tout le mauvais effet que j'en avois appréhendé. Croiriez-vous bien que notre eau de la Reine de Hongrie m'a été contraire pendant tout mon mal? Je vois avec combien d'impatience vous avez attendu nos secondes lettres, et je suis trop obligée à M. de Roquesante d'avoir bien voulu partager votre ennui en les attendant; il y a des héros d'amitié, dont je fais grand cas. Je vous prie bien sérieusement de remercier toutes les personnes qui se sont intéressées à ma santé; et quoique ce soit au dessein de vous plaire que je doive ces empressemens, ils ne laissent pas de m'être fort agréables. Je crains que votre frère ne me quitte; voilà un de mes chagrins : on ne lui parle que de revues, que de brigade, que de guerre. Cette maladie-ci dérange bien nos bons petits desseins; je fais venir en tous cas *Hélène*, pour ne pas tomber des nues; et le tems nous rassemblera. Je vous conjure d'avoir soin de vous et

de votre santé : vous savez que c'est la marque la plus sensible que vous puissiez me donner de votre amitié. Adieu, ma très-aimable. Voici le *Frater* qui veut parler à M. de Grignan.

Monsieur DE SÉVIGNÉ, *à M.* DE GRIGNAN.

Quoique ma sœur ait pris toutes sortes de soins pour cacher l'état où elle est, vous ne devez pas douter, mon très-cher frère, que je n'eusse pris toutes les précautions imaginables pour la ménager, en cas que la maladie de ma mère nous eût fait la moindre frayeur; mais heureusement, nous n'avons eu que le chagrin de lui voir souffrir des douleurs insupportables, sans qu'il y ait jamais eu aucune apparence de danger : vous aurez bien pu vous en apercevoir par nos lettres, qui vous auront tout à fait rassuré. Soyez persuadé, mon très-cher frère, que je ne pouvois manquer de faire mon devoir en cette occasion; ma sœur a une place dans mon cœur, qui ne me permet pas de l'oublier. Depuis que nous sommes dans la joie de voir revenir, à vue d'œil, la santé de ma mère, je me console de la maladie, parce que c'est une leçon qui lui apprendra à se conserver comme une personne mortelle, et que d'ailleurs je dois à cette circonstance la lettre pleine d'amitié que j'ai reçue de vous. Croyez aussi, Monsieur, que vous ne sauriez aimer personne qui vous honore plus que moi, ni qui ait pour vous plus d'estime et de tendresse.

Le même, à Madame DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma petite sœur; pour vous mander les détails que vous souhaitiez, dès le premier ordinaire, il eût fallu faire comme le valet-de-chambre de feu mon oncle de Châlons (1), qui disoit : *Monsieur a la fièvre quarte depuis hier matin.* Nous vous avons mandé tout ce qu'il y avoit à vous mander. Remerciez-nous seulement, et ne vous avisez pas de nous gronder en la moindre chose, parce que vous auriez tort. Nous avons l'Abbé de Chavigni pour Evêque de Rennes (2); vous trouverez que nous en devons être bien aises, pour peu que vous oubliiez le mépris et l'aversion qu'il a pour Montaigne. Je vous embrasse mille fois, ma petite sœur. J'ai enfin vu une lettre de M. de Grignan à un autre que vous; je la conserverai aussi très-soigneusement.

(1) N.... de Neuchèse, Évêque de Châlons-sur-Saône.
(2) Cette nouvelle étoit fausse.

LETTRE 386.

Madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, mercredi 12 Février 1676.

MA fille, il n'est plus question de moi, je me porte bien, c'est-à-dire, autant que l'on se porte bien de la queue d'un rhumatisme; car ces enflures s'en vont si lentement, que l'on perdroit fort bien

patience, si l'on ne sortoit d'un état qui fait trouver celui-là fort heureux. Est-il vrai que le Chevalier de Grignan se soit trouvé depuis dans le même embarras? Je ne comprends point ce qu'un *petit glorieux* peut faire d'un mal qui commence d'abord à vous soumettre, pieds et poings liés, à son empire. On dit aussi que le Cardinal de Bouillon n'est pas exempt de cette petite humiliation. Oh, le bon mal! et que c'est bien fait de le voir un peu jeté parmi les Courtisans! Mon fils est allé à Vitré pour une affaire; c'est pourquoi je donne sa charge de Secrétaire à une petite personne dont je vous ai souvent parlé, et qui vous prie de trouver bon qu'elle vous baise respectueusement les mains. *Hélène* sera ici dans quatre jours; j'ai compris que je ne pourrois m'en passer, voyant bien que mon fils va m'ôter *Larmechin*. Il y a tant d'incommodité dans la santé qui suit la guérison d'un rhumatisme, qu'on ne sauroit se passer d'être bien servie. Voilà une lettre que la bonne Princesse vient de m'envoyer pour vous; savez-vous bien que je suis touchée de l'extrême politesse et de la tendre amitié qu'il y a dans ce procédé? Je ne suis pas en peine de la façon dont vous y ferez réponse.

LETTRE 387.

Monsieur DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de Madame* DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 16 Février 1676.

PUISQUE vous jugez la question, qu'il vaut mieux ne point voir de l'écriture de la personne qu'on aime, que d'en voir de mauvaise, je crois que je ne proposerai rien cette fois-ci à ma main enflée : mais je vous conjure, ma fille, d'être entièrement hors d'inquiétude. Mon fils me fit promener hier par le plus beau tems du monde ; je m'en trouvai fortifiée ; et si mes enflures veulent bien me quitter après cinq semaines de martyre, je me retrouverai dans une parfaite santé. Comme j'aime à être dorlotée, je ne suis pas fâchée que vous me plaigniez un peu, et que vous soyez persuadée qu'un rhumatisme, comme celui que j'ai eu, est le plus cruel de tous les maux qu'on puisse avoir. Le *Frater* m'a été d'une consolation que je ne puis vous exprimer ; il se connoît assez joliment en fièvre et en santé ; j'avois de la confiance en tout ce qu'il me disoit : il avoit pitié de toutes mes douleurs, et le hasard a voulu qu'il ne m'ait trompée en rien de ce qu'il m'a promis, pas même à la promenade d'hier, dont je me suis mieux portée que je n'espérois. *Larmechin*, de son côté, m'a toujours veillée depuis cinq semaines, et je ne comprends point du

tout ce que j'eusse fait sans ces deux personnes. Si vous voulez savoir quelque chose de plus d'un rhumatisme, demandez-le au pauvre Marignane, qui me fait grand pitié, puisqu'il est dans l'état d'où je ne fais que de sortir. Ne croyez point que la coiffure en toupes, ni les autres ornemens que vous me reprochez, aient été en vogue : j'ai été malade de bonne foi pour la première fois de ma vie, *et pour mon coup d'essai, j'ai fait un coup de maître*. Tout le soin qu'on a eu de ma santé en Provence, marque bien celui qu'on a de vous plaire ; je vous prie de ne pas laisser d'en faire des remercîmens partout où vous le jugerez à propos. Je ne cherche plus que des forces pour nous mettre sur le chemin de Paris, où mon fils s'en va le premier, à mon grand regret. Je suis fort touchée de la dévotion d'Arles ; mais je ne puis croire que celle du Coadjuteur le porte jamais à de telles extrémités : nous vous prions de nous mander la suite de ce zèle si extraordinaire. Je suis bien aise que vous ayez vu le dessous des cartes du procédé de M. de Pompone et de Madame de Vins, et que vous soyez entrée dans leur politique, sans en avoir jamais rien fait retourner à Paris ; ce sont des amis sur lesquels nous pouvons compter. Adieu, ma très-chère enfant : si je n'étois en peine de vous et de votre santé, je serois dans un état digne d'envie ; mais la misère humaine ne comporte pas tant de bonheur.

LETTRE 388.

Madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, mercredi jour des Cendres 19 Février 1676.

Je souhaite que vous ayez passé votre carnaval plus gaîment que moi; rien n'a dû vous en empêcher : il y a long-tems que ma santé ne donne plus d'inquiétude, et qu'elle ne me donne que de l'ennui. La fin ridicule d'un rhumatisme est une chose incroyable : on ressent des douleurs qui font ressouvenir du commencement, l'on meurt de peur; une main se renfle traîtreusement, un torticolis vous trouble : enfin, c'est une affaire que de se remettre en santé; et comme je l'entreprends, j'en suis fort occupée : il ne faut pas appréhender que je retombe malade par ma faute; je crains tout; l'on se moque de moi. Voilà donc, comme vous voyez, ce qui compose une femme d'assez mauvaise compagnie. D'un autre côté, le bon Abbé ne se porte pas bien; il a mal à un genou, et un peu d'émotion tous les soirs; cela me trouble. Madame de Marbeuf est venue me voir de Rennes, mais je l'ai renvoyée passer le carnaval chez la bonne Princesse : elles reviendront tantôt me voir : mon fils a passé deux jours avec elles; il s'en va dans cinq ou six; c'est une perte pour moi : mais il n'y a pas moyen qu'il diffère davantage; nous ne penserons plus qu'à le suivre : cela consoleroit, si quelque chose pouvoit

me guérir des inquiétudes où je suis pour vous. Je ne sais, ma fille, quand mes lettres redeviendront supportables; mais présentement elles sont si tristes et si pleines de moi, que je m'ennuie de les entendre lire; vous avez trop de bon goût pour n'être pas de même: c'est pourquoi je m'en vais finir; aussi bien la petite fille (1) se moque de moi. J'attends vos lettres, comme la seule joie de mon esprit : je suis ravie d'entrer dans tout ce que vous me dites, et de sortir un peu de tout ce que je dis. *Hélène* est arrivée depuis deux jours, elle me tiendra lieu de *Larmechin* qui s'en va. On me mande mille choses de Paris, sur quoi l'on pourroit discourir, si l'on n'avoit point les mains enflées.

(1) La petite personne dont il a déjà été parlé, lui servoit de Secrétaire.

LETTRE 389.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 23 Février 1676.

VOUS êtes accouchée à huit mois, ma très-chère; quel bonheur que vous vous portiez bien! mais quel dommage d'avoir perdu encore un pauvre petit garçon! Vous qui êtes si sage, et qui grondez les autres, vous avez eu la fantaisie de vous laver les pieds; quand on a poussé si loin un si bel ouvrage, comment peut-on le hasarder, et sa vie en même-tems? car il me semble que votre travail prenoit un mauvais train; enfin, ma fille, par la grâce de

Dieu, vous en êtes sortie heureusement : vous avez été bien secourue. Vous pouvez penser avec quelle impatience j'attends de secondes nouvelles de votre santé, et si je suis bien occupée et bien remplie des circonstances de cet accouchement. Je vous rends grâces de vos trois lignes, et à vous, mon cher Comte, des soins que vous prenez de m'instruire. Vous savez ce que c'est pour moi que la santé de votre chère femme : mais vous l'avez laissée trop écrire ; c'est une mort que cet excès ; et pour ce lavage des pieds, on dit qu'il a causé l'accouchement. C'est dommage de la perte de cet enfant ; je la sens, et j'ai besoin de vos réflexions chrétiennes pour m'en consoler ; car, quoi qu'on vous dise, vous ne le sauverez pas à huit mois. J'aurois eu peur que l'inquiétude de ma maladie n'y eût contribué, sans que j'ai trouvé qu'il y a eu quinze jours d'intervalle. Enfin, Dieu soit loué et remercié mille et mille fois, puisque ma chère Comtesse se porte bien : ma vie tient à cette santé ; je vous la recommande, mon très-cher, et j'accepte de tout mon cœur le rendez-vous de Grignan.

LETTRE 390.

Monsieur DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 23 Février 1676.

VOUS n'avez qu'à venir nous donner à cette heure des règles et des avis pour notre santé ; on vous répondra, comme dans l'évangile : *Médecin, guéris-toi toi-même*. J'ai présentement de grands avantages sur vous ; tel que je suis,

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine (1).

Ma mère se porte à merveilles ; elle prit hier, pour la dernière fois, de la poudre de M. de Lorme, qui lui a très-bien fait. Elle se promène dès qu'il fait beau ; je lui donne des conseils dont elle se trouve bien ; *je n'accouche point à huit mois ;* je dois croire, après cela, que ma mère se reposera sur moi de tout ce qui la regarde, et qu'elle méprisera beaucoup votre petite capacité, depuis qu'elle sait que vous vous lavez les jambes deux heures durant, étant grosse de huit mois : l'on vous pardonne pourtant, puisque vous vous en portez bien, et que les lettres que nous avons reçues de vous, de M. de Grignan et de la *Dague*, nous ôtent toute sorte d'inquiétude. Quelque douce néanmoins que fût la manière de nous apprendre cette nouvelle, ma

(1) *Voyez* la fable du *Coche et de la Mouche*, par La Fontaine.

mère en fut émue à un point qui nous fit beaucoup de frayeur. Nous jouyions au reversi, quand les lettres arrivèrent; l'impatience de ma mère ne lui permit pas d'attendre que le coup fût fini, pour ouvrir votre paquet; elle le fit ouvrir à M. du Plessis, qui étoit spectateur. Il commença par la lettre de la *Dague* pour moi; et à ce mot d'*accouchement* qui étoit sur le dessus, quoique le dedans fût fort gaillard, elle ne put s'empêcher d'avoir une émotion extraordinaire : c'est un des restes que sa maladie lui a laissés; le sujet en étoit bien juste: mais le caractère enjoué de la *Dague* nous rassura tous en un moment, et ma mère seule eut besoin de voir de votre écriture. Je supplie M. de Grignan de recevoir mes complimens sur votre bonne santé, et les vœux très-sincères que je fais pour la vie de son fils. Je vous embrasse mille fois, ma chère petite sœur; il n'y a point de danger aujourd'hui; car il y a long-tems que je n'ai mis de poudre à ma perruque.

LETTRE 391.

Madame DE SÉVIGNÉ *à la même.*

Aux Rochers, mercredi 26 Février 1676.

J'ATTENDS, avec impatience, mes lettres de vendredi; il me faut encore cette confirmation de votre chère et précieuse santé. Je vous embrasse tendrement, et vais vous dire le reste par mon petit Secrétaire.

Je

Je ne vous parle plus de ma santé; elle est très-bonne, à la réserve de mes mains qui sont toujours enflées : si l'on écrivoit avec les pieds, vous recevriez bientôt mes grandes lettres; en attendant, je quitte les pensées de ma maladie, pour m'occuper de celles qui me sont venues de Provence; elles en sont assez capables; et pourvu que votre bonne santé continue, j'aurai assez de sujet de remercier Dieu. Nous avons ici un tems admirable; cela me fortifie, et avance mon voyage de Paris.

On me mande que M. le Prince s'est excusé de servir cette campagne; je trouve qu'il fait fort bien. M. de Lorges est enfin Maréchal de France; n'admirez-vous point combien il en auroit peu coûté de lui avancer cet honneur de six ou sept mois? Toutes mes lettres ne sont pleines que du retour de M. et Madame de Schomberg: pour moi, je crois qu'il ira en Allemagne. Tout le monde veut aussi que je sois en état de monter en carrosse, depuis que j'ai appris votre heureux accouchement: il est vrai que c'est une grande avance que d'avoir l'esprit en repos : j'espère l'avoir encore davantage, quand j'aurai reçu mes secondes lettres. Mon fils s'en va à Paris, pour tâcher de conclure une affaire miraculeuse que M. de la Garde a commencée avec le jeune Viriville; c'est pour vendre le Guidon. J'aime la Garde de tout mon cœur; je vous prie d'en faire autant, et de lui écrire, pour le payer de l'obligation que je lui ai. J'ai encore ici la bonne Marbeuf, qui m'est d'une consolation incroyable.

LETTRE 392.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 1 Mars 1676.

Ecoutez, ma fille, comme je suis heureuse. J'attendois vendredi de vos lettres : elles ne m'ont jamais manqué ce jour-là ; j'avois langui huit jours ; j'ouvre mes paquets, je n'en trouve point; je pensai m'évanouir, n'ayant pas encore assez de forces pour soutenir de telles attaques. Hélas! que seroit devenue ma pauvre convalescence avec une telle inquiétude à supporter ? et le moyen d'attendre et d'avaler les momens jusqu'à lundi ? Enfin, admirez combien d'Hacqueville est destiné à me faire plaisir, *puisque*, même en faisant une chose qui devoit être inutile, à cause de deux de vos lettres que je devois avoir, il se rencontre qu'elle me donne la vie, et très-assurément me conserve la santé, en m'envoyant la lettre du 19 Février qu'il venoit de recevoir de Davonneau, et qui est écrite de votre part ; ce qui me fait voir que le dixième de votre couche, vous étiez, et votre petit aussi, en très-bonne santé. Quel soulagement d'un moment à l'autre ! et quel mouvement de passer de l'excès du trouble et de la douleur, à une juste et raisonnable tranquillité ! J'attends lundi mes paquets égarés, et retardés précisément le jour que je les souhaitois. Cette date du 19 me redonne tous les soins de ma santé qui alloit être abandonnée : je me porte très-bien ; mais

j'ai besoin de reposer ma main, et de faire agir celle de mon petit Secrétaire.

Je veux revenir encore à d'Hacqueville, et je veux approuver l'excès de ses soins, puisque cette fois il m'ont été si salutaires. J'avoue que si j'avois reçu mes deux lettres, comme je le devois, j'aurois ri de sa lettre, comme quand il me mande aux Rochers les nouvelles de Rennes; mais je n'en veux plus rire, depuis le plaisir qu'il m'a fait. Mon fils est parti, et nous sommes assez seules, la petite fille et moi; nous lisons, nous écrivons, nous prions Dieu; l'on me porte en chaise dans ce parc, où il fait divinement beau : cela me fortifie; j'y ai fait faire des beautés nouvelles, dont je jouirai peu cette année, car j'ai le nez tourné vers Paris. Mon fils y est déjà, dans l'espérance de conclure l'excellente affaire de M. de la Garde. La bonne Princesse vient souvent me voir, et s'intéresse à votre santé. La Marbeuf s'en est retournée; elle m'étoit fort bonne pour me rassurer contre des traîtresses de douleurs qui reviennent quelquefois, et dont il faut se moquer, parce que c'est la manière de peindre du rhumatisme : c'est un aimable mal. Adieu, ma très-belle, je remercie M. Davonneau de sa lettre du 19 Février.

LETTRE 393.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY-RABUTIN.

Aux Rochers, ce premier Mars 1676.

QU'AUREZ-VOUS cru de moi, mon cher Cousin, d'avoir reçu une si bonne lettre de vous il y a plus de six semaines, et de n'y avoir pas fait réponse? En voici la raison; c'est qu'il y en a aujourd'hui sept que ma grande santé, que vous connoissez, fut attaquée d'un cruel rhumatisme dont je ne suis pas encore dehors, puisque j'ai les mains enflées, et que je ne saurois écrire. J'ai eu vingt et *un jours* la fièvre continue. Je me fis lire votre lettre, dont le raisonnement me parut fort juste; mais il s'est tellement confondu avec les rêveries continuelles de ma fièvre, qu'il me seroit impossible d'y faire réponse. Ce que je sais, c'est que j'ai envoyé votre lettre à ma fille, et que j'ai pensé plusieurs fois à vous depuis que je suis malade. Ce n'est pas peu dans un tems où j'étois si occupée de moi-même. C'est un étrange noviciat pour une créature comme moi, qui avoit passé sa vie dans une parfaite santé. Cette maladie a retardé mon retour à Paris, où j'irai pourtant tout aussitôt que j'aurai repris mes forces.

M. de Lorges a été fait Maréchal de France. J'ai mille choses à vous conter, et je causerois volontiers, si l'on causoit avec la main d'un autre. Mais il

suffit pour aujourd'hui, mon cher Cousin, que je vous aie conté mes douleurs. J'embrasse de tout mon cœur Madame de Coligny; je la prie de ne pas accoucher à huit mois, comme ma fille. Elle s'en porte bien; mais on y perd un fils, et c'est dommage. Adieu, mon très-cher.

LETTRE 394.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 Mars 1676.

Je les ai reçues, enfin, ces deux lettres que je souhaitois tant. Je vous ai conté, comme, par un grand hasard, cette lettre de Davonneau, qui me fut envoyée par d'Hacqueville, me mit en repos. Je suis ravie de votre bonne santé; mais ne vous remettez point sitôt à vous assommer d'écrire. Je remercie M. de Grignan et Montgobert de vous en avoir empêchée; aussi bien j'en suis indigne, puisque je n'ai pas encore de mains, je vous demande seulement une réponse pour la Princesse, et deux lignes pour moi. Je suis chagrine de cette longueur, et de retourner à Paris comme estropiée. J'en ai piqué d'honneur mon médecin d'ici, et je prie mon fils, qui est à Paris, de demander à quelque médecin, s'il n'y a rien qui puisse avancer cette guérison après deux mois de souffrance. Mandez-moi comme se porte Marignane, et s'il a les mêmes incommodités que moi. Je me réjouis de la santé du

petit garçon; je n'ose m'y attacher, parce que je n'ose espérer que vous vous soyez trompée; vous êtes plus infaillible que le Pape. Je fonde donc toute mon espérance sur les contes à dormir debout, que l'on vous fait à Aix : je les trouve extrêmement plaisans, et la rareté des enfans de neuf mois m'a fait rire.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Vous dites, mon cher Comte, que ma fille ne sauroit accoucher trop souvent, tant elle s'en acquitte bien. Hé, Seigneur Dieu ! que fait-elle autre chose ? Mais je vous avertis que si, par tendresse et par pitié, vous ne donnez quelque repos à cette jolie machine, vous la *détruirez* infailliblement, et ce sera dommage. Voilà la pensée que je veux vous donner, qui, comme vous voyez, n'est pas du dimanche gras.

A Madame DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma très-belle. Je crois que vous êtes bien aise de voir le Coadjuteur et la Garde: ce dernier ne va-t-il point à la Cour ? Nous allons voir ce qu'il arrivera de l'affaire qu'il a proposée; elle est si bonne, que nous ne croyons pas qu'elle puisse réussir. On me mande de Paris, que le Chevalier est bien enragé de n'être point Brigadier; il a raison, ce qu'il fit l'année passée (1), méritoit bien qu'on le fît monter d'un cran. Adieu, ma chère

(1) A l'affaire d'Altenheim.

enfant, le *bien bon* vous embrasse, et *le petit Secrétaire* vous baise la main gauche.

LETTRE 395.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 8 Mars 1676.

Ah ! vous pouvez bien le croire, que si ma main vouloit écrire, ce seroit assurément pour vous ; mais j'ai beau lui proposer, je ne trouve pas qu'elle le veuille. Cette longueur me désole ; je n'écris pas une ligne à Paris, si ce n'est l'autre jour à d'Hacqueville, pour le remercier de cette lettre de Davonneau, dont j'étois transportée ; c'étoit à cause de vous ; car pour tout le reste, je n'y pense pas. Je vous garde mon griffonnage ; quoique vous ayez décidé la question, je crois que vous l'aimez mieux que de n'en voir point du tout. Il faudra donc bien que les autres m'excusent ;

Car je n'ai qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Sylvie.

Voilà mon petit Secrétaire, aimable et joli, qui vient au secours de ma main tremblotante. Je vous aime trop, mon enfant, de m'offrir de venir passer l'été avec moi ; je crois fermement que vous le feriez, comme vous le dites ; et sans les petites incommodités que j'ai, je me résoudrois fort agréablement à voir partir le bon Abbé dans quinze

jours, et à passer l'été dans ce beau désert avec une si divine compagnie: mais l'affaire de M. de Mirepoix me décide; car, franchement, je crois que j'y serai. Je m'en irai donc clopin-clopant, à petites journées, jusqu'à Paris. Je disois, pendant mon grand mal, que si vous eussiez été libre, vous étiez une vraie femme, sachant l'état où j'étois, à vous trouver un beau matin au chevet de mon lit. Voyez, ma chère, quelle opinion j'ai de votre amitié, et si ma confiance n'est point comme vous pouvez la désirer. Je vous avoue que je suis ravie de votre bonne santé; elle me donne du courage pour perfectionner la mienne; sans cela j'aurois tout abandonné : mais j'entrevois tant de choses qui peuvent me donner la joie de vous voir et de vous servir dans vos affaires, que je ne balance pas à mettre tout mon soin au parfait rétablissement de ma santé. Je prends goût à la vie du petit garçon; je voudrois bien qu'il ne mourût pas. Vous me faites une peinture de Vardes, qui est charmante; vous ne devez souhaiter personne pour la faire, votre pinceau vaut celui de Mignard. J'aurois cru, au récit du décontenancement de Vardes, qu'il étoit rouillé pour quelqu'un; mais je vois bien, puisqu'il n'y avoit que vous, que l'honneur de cet embarras n'est dû qu'à onze années de Province (1). Je trouve que le Cardinal de Bonzi ne doit pas se plaindre, quand on ne dit que cela de ses yeux. Je suis fâchée que le bon homme Sanes

(1) M. de Vardes étoit exilé de la Cour depuis plusieurs années, dans son Gouvernement d'Aigues-Mortes en Languedoc.

se soit fait enterrer; c'étoit un plaisir de le voir jouer au piquet, aussi sec qu'il l'est présentement: *combatteva tutta via, ed era morto.*

J'ai bien envie que vous fassiez réponse à la bonne Princesse; il me semble que vous n'avez pas assez senti l'honnêteté de sa lettre. Mandez-moi, ma chère enfant, en quel état vous êtes relevée, et si vous avez le teint beau: j'aime à savoir des nouvelles de votre personne. Pour moi, je vous dirai que mon visage, depuis quinze jours, est quasi tout revenu; je suis d'une taille qui vous surprendroit; je prends l'air, et me promène sur *les pieds de derrière*, comme une autre. Je mange avec appétit; mais j'ai retranché le souper pour toujours; de sorte qu'à la réserve de mes mains, et de quelque douleur par-ci, par-là, qui va et vient, et me fait souvenir agréablement du cher rhumatisme, je ne suis plus digne d'aucune de vos inquiétudes. N'en ayez donc plus, je vous en conjure; et croyez qu'en quelque état que je sois, et que j'aie été, votre souvenir et votre amitié font toute mon occupation. Je viens de recevoir une lettre du Cardinal; il m'assure qu'il se porte mieux: c'est une santé qui m'est bien chère. J'ai reçu aussi mille complimens de tous les Grignans. Le Chevalier avoit tout sujet d'espérer, après la bonne conversation qu'il avoit eue avec son maître. Adieu, ma très-chère enfant, ne craignez point que je retombe; je suis passée de l'excès de l'insolence pour la santé, à l'excès de la timidité. Ce pauvre Lauzun ne vous fait-il pas

grande pitié de n'avoir plus à faire son trou (1)? Ne croyez-vous pas bien qu'il se cassera la tête contre la muraille? Je suis toujours contente des *Essais de morale*; et quand vous avez cru que le sentimens de certaines gens me feroit changer, vous m'avez fait tort. *La manière de tenter Dieu* nous presse un peu de faire pour notre salut ce que nous faisons souvent par amour-propre. Corbinelli dit que nos amis sont *Jésuites* en cet endroit. Je trouve le Coadjuteur et vous admirables sur ce sujet; si vous faisiez vos dévotions tous les jours, vous seriez des Saints : mais vous ne voulez pas; et voilà cette volonté dont Saint-Augustin parle si bien dans ses Confessions. J'admire, ma fille, où l'envie de causer m'a conduite.

(1) M. de Lauzun fut découvert travaillant à faire un trou dans sa prison à Pignerol.

LETTRE 396.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 Mars 1676.

Je fais des lavages à mes mains, de l'ordonnance du vieux de Lorme, qui, au moins, me donnent de l'espérance; c'est tout; et je ne plains Lauzun, que de n'avoir plus le plaisir de creuser sa pierre. Enfin, ma très-chère enfant, je puis dire que je me porte bien. J'ai dans l'esprit de sauver mes jambes, et c'est ma vie, car je suis tout le jour dans ces bois où je trouve l'été; mais à cinq heures,

la poule mouillée se retire, dont elle pleureroit fort bien ; c'est une humiliation à laquelle je ne puis m'accoutumer. Je crois toujours partir la semaine qui vient ; et savez-vous bien que si je n'avois le courage d'aller, le bon Abbé partiroit fort bien sans moi ? Mon fils ne me mande rien de ses affaires ; il n'a été encore occupé que de parler au bon homme de Lorme de ma santé ; cela n'est-il pas d'un bon petit compère : j'attends vendredi de vos lettres, et la réponse à la Princesse. Il me semble que je ne sais jamais assez de vos nouvelles ; vous coupez court sur votre chapitre, et ce n'est point ainsi qu'il faut faire avec ceux que l'on aime beaucoup. Mandez-moi si la petite est à Sainte-Marie ; encore que mon amour maternel soit demeuré au premier degré, je ne laisse pas d'avoir de l'attention pour les *Pichons*. On m'écrit cent fagots de nouvelles de Paris, une prophétie de Nostradamus qui est étrange, et un combat d'oiseaux en l'air, dont il en demeure vingt-deux mille sur la place : voilà bien des alouettes prises. Nous avons l'esprit dans ce pays de n'en rien croire. Adieu, ma petite ; songez que de tous ces cœurs où vous régnez, il n'y en a aucun où votre empire soit si bien établi que dans le mien.

LETTRE 397.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 Mars 1676.

Je suis au désespoir de toute l'inquiétude que je vous donne. On souffre bien des douleurs inutiles dans l'éloignement, et jamais notre joie ni notre tristesse ne sont à leur place. Ne craignez point, ma fille, que j'abuse de mes mains; je n'écris qu'à vous, et même je ne puis aller bien loin. Voilà mon petit Secrétaire.

Je me sers de ce lavage de M. de Lorme; mais cette guérison va si lentement, que j'espère beaucoup plus au beau tems, dont nous sommes charmés, qu'à toutes les herbes imaginables. Du reste, je me porte si bien, que je suis résolue à partir samedi 21. Nous avons mille affaires à Paris; celle de Mirepoix n'attend plus que nous. Je ne veux point retourner sur tout ce que j'ai souffert pendant mon grand mal; il me semble qu'il est impossible de sentir de plus vives douleurs. Je tâchois d'avoir de la patience; mais, malgré moi, je criois souvent de toute ma force. N'en parlons plus, ma fille, je me porte très-bien, et ma timidité présente doit vous répondre de ma sagesse à venir. Vous ririez bien de me voir une poule mouillée, comme je suis, regardant à ma montre, et trouvant que quatre heures et demie, c'est une heure indue. Je suis plus étonnée qu'une autre de la santé du petit enfant;

car je me fie fort à vos supputations, et je trouve vos réponses fort plaisantes; mais ce sera donc un miracle, si nous conservons cet enfant. Tout ce que vous dites de M. de Vardes est admirable; il a raison de craindre vos épigrammes; c'est trop d'avoir, et vous, et sa conscience contre lui. Je crois que l'affaire du *Frater* se finira, comme nous pouvons le souhaiter. Il montera à l'Enseigne pour onze mille francs : il ne sauroit mieux faire, et il trouvera toujours M. de Viriville tout prêt à monter à cette place, quand il en sera las.

J'ai senti le chagrin du Chevalier (*de Grignan*), et par toutes les raisons que vous me mandez, je croyois qu'on dût le contenter. M. le Duc de Sault, après une longue conversation avec Sa Majesté, a quitté le service, et il suivra le Roi comme volontaire : vous voyez qu'il y a plusieurs mécontens. Je voudrois bien que vous n'eussiez pas laissé refroidir la réponse de la bonne Princesse; vous m'eussiez fait un vrai plaisir d'entrer un peu vite dans toute la reconnoissance que je lui dois : je sais bien que vous êtes en couche; je fais valoir cette raison qui est bonne. Je suis ravie que vous vous portiez bien, et que vous soyez grasse, c'est-à-dire, belle. Je pris hier de la poudre de M. de Lorme, c'est un remède admirable; car il fait précisément tout ce qu'on veut, et n'échauffe point du tout; m'y voilà accoutumée; je crois que cette dernière prise achevera de me guérir. On ne saigne point en ce pays, aux rhumatismes. Dieu donne le froid selon la robe. De

tous les maux que je pouvois avoir, j'ai eu précisément le moins périlleux, mais le plus douloureux, et le plus propre à corriger mon insolence, et à me faire tout appréhender; car les douleurs me feroient courir cent lieues pour les éviter. Pour vous, ma chère enfant, qui en avez tant souffert, et avec tant de courage, votre âme est bien plus forte que la mienne : Dieu vous la conserve long-tems unie avec votre beau corps.

LETTRE 398.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 Mars 1676.

Je ne veux point forcer ma main; et le petit Secrétaire vient à mon secours.

Vous saurez donc, ma très-chère, que Dieu m'a envoyé M. de Villebrune, qui est très-bon médecin; il m'a conseillé de faire suer mes mains à la fumée de beaucoup d'herbes fines; je suis assurée que ce remède est le meilleur, et que cette transpiration est la plus salutaire. Je ne partirai que mardi, à cause de l'équinoxe que Villebrune m'a dit qu'il falloit laisser passer ici; il m'a donné cent exemples : enfin, je n'ai que Villebrune dans la tête. Je crois que la bonne Princesse s'en va voir Madame sur la mort de M. de Valois. L'affaire de mon fils n'est point encore finie.

Le mariage de M. de Lorges me paroît admirable; j'aime le bon goût du beau-père. Mais que

dites-vous de Madame de la Baume, qui oblige le Roi d'envoyer un Exempt prendre Mademoiselle de la Thivolière d'entre les mains de père et mère, pour la mettre à Lyon chez une de ses belles-sœurs? On ne doute point qu'en s'y prenant de cette manière, elle n'en fasse le mariage avec son fils (1). J'avoue que voilà une mère à qui toutes les autres doivent céder. Cela est un peu ridicule de vous dire des nouvelles de Lyon; mais je voulois vous parler de cette affaire. Je n'ai point eu l'Oraison funèbre de Fléchier; est-il possible qu'il puisse contester à M. de Tulle? Je dirois là-dessus un vers du Tasse, si je m'en souvenois. Adieu, ma très-chère; le beau tems continue; je regretterois les Rochers, si je n'étois poule mouillée : mais puisque je crains le serein, et qu'il faudroit passer toutes les belles soirées dans ma chambre, les longs jours me feroient mourir d'ennui, et je m'en vais. Il faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne.

Je suis bien lasse de cette chienne d'écriture; et sans que vous croiriez mes mains plus malades, je ne vous écrirois plus que je ne fusse guérie. Cette longueur est toute propre à mortifier une créature, qui, comme vous savez, ne connoît quasi pas cette belle vertu de patience; mais il faut bien en faire usage quand Dieu le veut. C'est bien employé,

(1) Camille de la Baume d'Hostun, Comte de Tallard, depuis Maréchal de France et Duc d'Hostun, épousa Marie-Catherine de Grolée de Vireville-la-Thivolière, comme l'avoit prévu Madame de Sévigné.

j'étois insolente ; je reconnois de bonne foi que je ne suis plus la plus forte. Excusez, ma fille, si je parle toujours de moi ; je vous promets qu'à Paris je serai de meilleure compagnie ; mais aux Rochers, quoiqu'il y fasse beau, il est aisé de conserver la mémoire de ses maux passés. Je veux espérer de vous voir quelque jour dans ce *nido paterno.*

LETTRE 399.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 22 Mars 1676.

JE me porte très-bien, mais pour mes mains, il n'y a ni rime, ni raison : je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois : c'est la plus aimable enfant du monde ; je ne sais ce que j'aurois fait sans elle : elle me lit très-bien ce que je veux ; elle écrit comme vous voyez ; elle m'aime ; elle est complaisante ; elle sait me parler de Madame de Grignan ; enfin, je vous prie de l'aimer sur ma parole.

La petite personne.

Je serois trop heureuse, Madame, si cela étoit : je crois que vous enviez bien le bonheur que j'ai d'être auprès de Madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez ; j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même tems de son départ.

Madame

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

La petite fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis des mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé ; mon esprit et mon humeur ne le sont guère ; je suis maigre, et j'en suis bien aise ; je marche, et je prends l'air avec plaisir ; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner dans mon lit toute seule ; mais je ne laisse pas de dormir : il est vrai que c'est une incommodité, et que je la sens un peu. Mais ne faut-il pas souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, lorsqu'on pense quelle bête c'est qu'un rhumatisme ? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits ; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé ; je le souhaite pour l'amour de vous, puisque vous l'aimez tant ; je ne serai pas aussi trop fâchée de vous plaire en cette occasion. La bonne Princesse est venue me voir aujourd'hui : elle m'a demandé si j'avois eu de vos nouvelles : j'aurois bien voulu lui présenter une réponse de votre part ; l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses ; j'ai rougi de

ma pensée; elle en a rougi aussi : je voudrois qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez déjà payé cette dette. La Princesse s'en va mercredi, à cause de la mort de M. de Valois; et moi, je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point mercredi, n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit Secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien : Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois, c'est-à-dire, huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un *mauvais tems* : nous avons le tems de Provence; mais ce qui m'étonne, c'est que vous avez le tems de Bretagne. Je jugeai que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans les mois d'Avril et de Mai; de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vu faire la malade et la délicate dans ma robe-de-chambre, dans ma grande chaise avec des oreillers, et coiffée de nuit, de bonne foi vous ne reconnoîtriez pas cette personne qui se coiffoit en toupet, qui mettoit son busque entre sa chair et sa chemise, et qui ne s'asseyoit que sur la pointe des siéges plians : voilà sur quoi je suis changée. Je ne dois pas oublier de vous dire que

notre oncle de Sévigné (1) est mort. Mme. de la Fayette commence présentement à hériter de sa mère *.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison; je trouve mon style lâche; mais soyez plus généreuse, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je vous prie de compter les lunes pendant votre grossesse; si vous êtes accouchée un jour seulement sur la neuvième, le petit vivra; sinon n'attendez point un prodige. Je pars mardi; les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue mes mains: il me faut du chaud, les sueurs ne font rien; je me porte très-bien du reste; et c'est une chose admirable de voir une femme avec un très-beau visage, que l'on fait manger comme un enfant: on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation pendant mon mal; je pensois souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le Comte, c'est-à-dire, je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous, et le bon Abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette Province a été dégraissée.

(1) Renaud de Sévigné, mort à Port-Royal le 16 Mars 1676. *Voyez* le *Nécrologe de Port-Royal*, page 115.

* *V.* l'article de Mme. de la Fayette dans la *Notice*, tome I.

LETTRE 400.

A la même.

à Laval, mardi 24 Mars 1676.

Et pourquoi ne vous écrirois-je pas aujourd'hui, puisque je le puis ? Je suis partie ce matin des Rochers par un chaud et un tems charmant ; le printems est ouvert dans nos bois. La petite fille a été enlevée dès le grand matin; il falloit éviter les grands éclats de sa douleur : ce sont des cris d'enfant si naturels, qu'ils en font pitié; peut-être que dans ce moment elle danse ; mais depuis deux jours elle n'a pas appris de moi à se gouverner. Il n'appartient qu'à vous, ma très-chère, d'avoir de la tendresse et du courage. Je me suis fort bien portée et comportée par les chemins. La contrainte offense un peu mes genoux; mais en marchant cela se passe. Mes mains sont toujours malades, il me semble que le chaud va les guérir : ce sera une grande joie pour moi; il y a bien des choses dont j'ai une extrême envie de reprendre l'usage. J'admire comme on s'accoutume aux maux et aux incommodités. Qui m'auroit fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurois jamais cru résister, et jour à jour me voilà. Le *bien bon* se porte bien. Je vous écrirai de Malicorne, où je trouverai vos lettres. Comptez, je vous prie, les lunes de votre grossesse; c'est une ressource pour espérer la vie du petit garçon. Que ne vous dirois-point, ma chère enfant,

si je vous disois tout ce que je pense et tout ce que je sens de tendresse pour vous.

LETTRE 401.

A la même.

à Malicorne, samedi 28 Mars 1676.

C'EST une grande joie pour moi que de rencontrer, en chemin faisant, deux de vos lettres, qui me font toujours voir de plus en plus votre amitié et vos soins pour ma santé. Votre consultation en est une marque, et me paroît une chose naturelle, quand on aime la vie de quelqu'un. En récompense je vous avertis que, sans miracle, le petit Adhémar vivra fort bien cent ans. Vous me marquez le 15 Juin; nous avons supputé les lunes jusqu'au 11 Février, il est de deux jours dans la neuvième, c'est assez. Au reste, le changement d'air, et la continuation du beau tems, m'ont fait un bien admirable. Si je pouvois être ici huit jours, Madame de Lavardin et ses soins acheveroient de me guérir; mais j'ai mille affaires à Paris, et pour vous, et pour mon fils. Admirez ce contre-coup : le mariage de Tallard empêche Viriville d'acheter le Guidon; voilà nos mesures rompues : ne trouvez-vous point cela plaisant, c'est-à-dire, cruel ? Madame de la Baume frappe de loin.

Si je vais à Bourbon, et que vous y veniez, ce sera ma véritable santé; et pour cet hiver, l'espérance de vous avoir me donne la vie. Madame de

Lavardin trouve l'*Altesse* de Madame de Tarente sans conséquence et sans difficulté pour cette fois, et ne trouve point de comparaison entre Madame de Vaudemont, votre amie, très-loin de toute souveraineté, et la Princesse Emilie de Hesse qui en sort tout droit; car depuis son veuvage on ne lui conteste plus. Enfin, je ne crois point vous avoir commise, après les exemples que j'ai vus. Je vais achever avec une autre main que la mienne.

En arrivant ici, Madame de Lavardin me parla de l'Oraison funèbre de Fléchier; nous la fîmes lire, et je demande mille et mille pardons à M. de Tulle; mais il me parut que celle-ci étoit au-dessus de la sienne, je la trouve plus également belle partout; je l'écoute avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de dire les mêmes choses d'une manière toute nouvelle : en un mot, j'en fus charmée. Nous avons été bien aises d'apprendre par vous les nouvelles de Messine; vous nous avez paru originale, à cause du voisinage. Quelle rage aux Messinois * d'avoir tant d'aversion pour les pauvres François, qui sont si aimables et si jolis! Mandez-moi toujours toutes vos histoires tragiques, et ne nous mettons point dans la tête de craindre le contre-tems

* Messine n'ayant été livrée à la France que par une faction, le parti Espagnol, toujours puissant, y excitoit de fréquentes séditions. Les victoires de Duquêne dans la Méditerranée, y soutinrent long-tems les François. Mais, en 1678, on l'abandonna. Les Espagnols y rentrèrent, et cette ville devint, comme Naples l'a été de nos jours, le théâtre des vengeances les plus atroces.

de nos raisonnemens : c'est un mal que l'éloignement cause, et à quoi il faut se résoudre tout simplement ; car si nous voulions nous contraindre là-dessus, nous ne nous écririons plus rien. Si vous ne recevez point de mes lettres le prochain ordinaire, n'en soyez point en peine; je doute que je puisse vous écrire qu'à Paris, où je compte arriver vendredi, *bon jour, bonne œuvre.* Voici un étrange carême pour moi. Madame de Lavardin vous écrit un billet, dont je ferai tenir la réponse plus naturellement que celle de Bussy. Le chemin que vous prenez tous deux pour vous écrire est fort plaisant *. Vous savez bien que M. de Coëtquen est arrivé à Paris en même-tems que M. de Chaulnes; leur haine, et les mémoires qu'a donnés Coëtquen, feroient une fort belle scène, si le Roi vouloit les entendre tous deux. On me mande aussi que M. de Rohan a quitté le service pour n'avoir pas été fait Brigadier : vous verrez que la mode des volontaires reviendra. Adieu, ma chère Comtesse, en voilà assez pour aujourd'hui.

* Ces Lettres passoient de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, de Bretagne en Provence, etc.

LETTRE 402.

A la même.

à Paris, mercredi 8 Avril 1676.

Je suis mortifiée et triste de ne pouvoir vous écrire tout ce que je voudrois; je commence à souffrir cet ennui avec impatience. Je me porte très-bien; le changement d'air me fait des miracles; mais mes mains ne veulent point encore prendre part à cette guérison. J'ai vu tous nos amis et amies. Je garde ma chambre, et je suivrai vos conseils, je mettrai désormais ma santé et mes promenades devant toutes choses. Le Chevalier (*de Grignan*) cause fort bien avec moi jusqu'à onze heures; il est très-aimable. J'ai obtenu de sa modestie de me parler de sa campagne, et nous avons repleuré M. de Turenne. Le Maréchal de Lorges n'est-il point trop heureux? Les dignités, les grands biens et une très-jolie femme. On l'a élevée comme devant être un jour une grande Dame. La fortune est jolie; mais je ne lui pardonne point les rudesses qu'elle a pour nous tous.

Monsieur DE CORBINELLI.

J'arrive, Madame, et je veux soulager cette main tremblotante; elle reprendra la plume quand il lui plaira: elle veut vous dire une folie de M. d'Armagnac. Il étoit question de la dispute des Princes et des Ducs pour la Cène; voici comme le Roi l'a

réglé : immédiatement après les Princes du sang, M. de Vermandois a passé, et puis toutes les Dames, et puis M. de Vendôme et quelques Ducs; les autres Ducs et les Princes Lorrains ayant eu permission de s'en dispenser. Là-dessus, M. d'Armagnac ayant voulu reparler au Roi sur cette disposition, le Roi lui fit comprendre qu'il le vouloit ainsi. M. d'Armagnac lui dit : *Sire, le charbonnier est maître à sa maison.* On a trouvé cela fort plaisant; nous le trouvons aussi, et vous le trouverez comme nous.

Madame DE *SÉVIGNÉ.*

Je n'aime point à avoir des Secrétaires qui aient plus d'esprit que moi; ils font les entendus, je n'ose leur faire écrire toutes mes sottises; la petite fille m'étoit bien meilleure. J'ai toujours dessein d'aller à Bourbon; j'admire le plaisir qu'on prend à m'en détourner, sans savoir pourquoi, malgré l'avis de tous les médecins.

Je causois hier avec d'Hacqueville, sur ce que vous dites que vous viendrez m'y voir : je ne vous dis point si je le désire, ni combien je regrette de passer ma vie sans vous. Il semble qu'on en ait une autre, où l'on réserve de se voir et de jouir de sa tendresse, et cependant, c'est notre présent et notre tout que nous dissipons, et l'on trouve la mort; je suis touchée de cette pensée; mais, malgré l'envie que j'ai d'être avec vous, si la dépense de ce voyage empêchoit celui de cet hiver, je ne le voudrois pas, et j'aimerois mieux vous voir plus long-

tems, car je n'espère point d'aller à Grignan : le bon Abbé n'y veut point aller, il a mille affaires ici, et craint le climat. Or, je n'ai pas trouvé dans mon traité de l'ingratitude, qu'il me fût permis de le quitter dans l'âge où il est; et comme je ne puis douter que cette séparation ne lui arrachât le cœur et l'âme, mes remords ne me donneroient aucun repos, s'il mouroit dans cette absence : ce seroit donc pour trois semaines que nous nous ôterions le moyen de nous voir plus long-tems. Démêlez cela dans votre esprit, et suivant vos desseins, et suivant vos affaires; mais songez qu'en quelque tems que ce soit, vous devez à mon amitié, et à l'état où j'ai été, la sensible consolation de vous voir. Si vous vouliez revenir ici avec moi de Bourbon, *cela* seroit admirable, nous passerions notre automne ici ou à Livry; et cet hiver, M. de Grignan viendroit nous voir et nous reprendre. Voilà qui seroit le plus aisé, le plus naturel et le plus désirable pour moi; car enfin, vous devez me donner un peu de votre tems pour l'agrément et le soutien de ma vie. Rangez tout cela dans votre tête; il n'y a point de tems à perdre; je partirai pour Bourbon ou pour Vichi dans le mois qui vient.

Vous voulez que je vous parle de ma santé, elle est très-bonne, hormis mes mains et mes genoux, où je sens quelques douleurs. Je dors bien, je mange bien, mais avec retenue; on ne m'éveille plus; j'appelle, on me donne ce que je demande, on me tourne, et je m'endors. Je commence à manger de

la main gauche; c'étoit une chose ridicule de me voir *imboccar da i sergenti;* et pour écrire, vous voyez ou j'en suis maintenant (1). On me dit mille biens de Vichi, et je crois que je l'aimerai mieux que Bourbon, par deux raisons; l'une, qu'on dit que Madame de Montespan va à Bourbon; et l'autre, que Vichi est plus près de vous; en sorte que, si vous y veniez, vous auriez moins de peine, et que si le *bien bon* changeoit d'avis, nous serions plus près de Grignan. Enfin, ma très-chère, je reçois dans mon cœur la douce espérance de vous voir; c'est à vous à disposer de la manière, et sur-tout que ce ne soit pas pour quinze jours; ce seroit trop de peine et trop de regret pour si peu de tems. Vous vous moquez de Villebrune; il ne m'a pourtant rien conseillé que l'on ne me conseille ici. Je m'en vais faire suer mes mains; et pour l'équinoxe, si vous saviez l'émotion qui arrive quand ce grand mouvement se fait, vous reviendriez de vos erreurs. Le *Frater* s'en ira bientôt à sa brigade, et de là à *matines* (2). Il y a six jours que je suis dans ma chambre à faire l'entendue, à me reposer. Je reçois tout le monde; il m'est venu des Soubise, des Sully, à cause de vous. On ne parle point du tout d'envoyer M. de Vendôme en Provence. Votre résidence mériteroit bien qu'on vous consolât d'une

(1) Madame de Sévigné commençoit à reprendre son écriture ordinaire, mais d'une main encore mal assurée.

(2) C'est pour dire que M. de Sévigné s'arrêtoit volontiers en allant et en revenant chez une Abbesse de sa connoissance.

dignité : toutes vos raisons sont admirables ; mais ce n'est pas moi qui ne veux pas aller à Grignan.

Le Chevalier de Mirabeau a conté ici de quelle manière vous avez été touchée de mon mal, et comme, en six heures de chagrin, votre visage devint méconnoissable : vous pouvez penser, ma très-chère, combien je suis touchée de ces marques naturelles de votre tendresse.

J'ai vu ici la Duchesse de Sault ; elle est d'une taille parfaite et d'une gaillardise qui fait voir qu'elle a passé sa jeunesse à l'Eglise avec sa mère : ce sont des jeux de mains et des gaîtés incroyables ; elle s'en va en Dauphiné. Son mari est triste, mais on croit que c'est d'avoir quitté le service : on dit, et il le voit peut-être, qu'il ne devoit point faire son capital d'être Lieutenant-Général un an plus tôt ou plus tard. Je ne fais qu'effleurer tous les chapitres, et j'étrangle toutes mes pensées, à cause de ma pauvre main. La Princesse (*de Tarente*) arrive ici dans deux jours. MADAME l'a mandée avec tendresse, comme sa bonne tante. M. de Vendôme dit au Roi, il y a huit jours : « Sire, j'espère qu'après la cam- » pagne, Votre Majesté me permettra d'aller dans » le Gouvernement qu'elle m'a fait l'honneur de » me donner. Monsieur, *lui dit le Roi*, quand vous » saurez bien gouverner vos affaires, je vous don- » nerai le soin des miennes ». Et cela finit tout court. Adieu, ma très-chère enfant ; je reprends dix fois ma plume ; ne craignez point que je me fasse mal à la main.

LETTRE 403.

A la même.

à Paris, vendredi 10 Avril 1676.

PLUS j'y pense, ma fille, plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours. Si vous venez à Vichi ou à Bourbon, il faut que ce soit pour venir ici avec moi; nous y passerons le reste de l'été et l'automne; vous me gouvernerez, vous me consolerez; et M. de Grignan viendra vous voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le tems qu'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle (1); elle commence présentement à se douter de quelque chose, et qu'elle pourroit bien un jour passer dans la barque comme les autres. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous avez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va, j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent * : les cris sur la disette d'argent sont

(1) C'étoit la première maladie de Madame de Sévigné.

* Un congrès avait été assemblé à Nimègue en Juillet 1675. Mais, quoiqu'il continuât, la paix n'en étoit pas plus avancée.

encore plus vifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. Le Chevalier est parti sans vouloir me dire adieu; il m'a épargné un serrement de cœur, car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire : toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque tems. Je ne puis rien porter; une cuiller me paroît la machine du monde; et je suis encore assujétie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer : mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris. La Duchesse de Sault vient me voir comme une de mes anciennes amies; je lui plais : elle vint une seconde fois avec Madame de Brissac; il faudroit des volumes pour vous conter les propos de cette dernière : Madame de Sault vous plairoit et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement, et j'ai remis mes Pâques à dimanche, afin d'avoir dix jours à me reposer. Madame de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa petite maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchoient; ce fut des Schomberg, des Senneterre, des Cœuvre, et Mademoiselle de Méri, que je n'avois point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très-bien logée; j'ai fort envie de la voir dans son château. Ma main veut se reposer, je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je vais partir de cette ville,
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever ce couplet, parce que voilà toute mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir ma mère en l'état où elle est; je pense que vous serez aussi aise que je le suis quand vous la verrez à Bourbon, où je vous ordonne toujours de l'aller voir. Si vous suivez mon avis, vous serez bien plus heureuse que moi; vous verrez ma mère, sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours : c'est un chagrin pour moi qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin, me revoilà Guidon, Guidon éternel, Guidon à barbe grise: ce qui me console, c'est qu'on a beau dire, toutes choses de ce monde prennent fin, et qu'il faudra bien que celle-là soit de ce nombre. Adieu, ma belle petite sœur, souhaitez-moi un heureux voyage : je crains bien que l'âme intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche; cependant je compte, comme si tous deux vous aviez quelque envie de me revoir.

LETTRE 404.

A la même.

à Paris, mercredi 15 Avril 1676.

Je suis bien triste, le pauvre petit compère vient de partir. Il a tellement les petites vertus qui font l'agrément de la société, que quand je ne le regretterois que comme mon voisin, j'en serois fâchée. Il m'a priée mille fois de vous dire qu'il a oublié de vous parler de l'histoire de votre Protée, tantôt galérien, et tantôt capucin; elle l'a fort réjoui. Voilà Beaulieu (1) qui vient de le voir monter gaîment en carrosse avec Broglie et deux autres; il n'a point voulu le quitter qu'il ne *l'ait vu pendu*, comme Madame de...... pour son mari. On croit que le siége de Cambray va se faire; c'est un si étrange morceau, qu'on croit que nous y avons de l'intelligence. Si nous perdons Philisbourg, il sera difficile que rien puisse réparer cette brèche, *vederemo.* Cependant l'on raisonne, et l'on fait des almanachs que je finis par dire, l'*étoile du Roi sur tout.* Enfin, le Maréchal de Bellefond a coupé le fil qui l'attachoit encore ici; Sanguin a sa charge (2) pour cinq cents cinquante mille livres, un brevet de retenue de trois cent cinquante mille. Voilà un

(1) Valet-de-Chambre de Madame de Sévigné.

(2) De premier Maître-d'hôtel du Roi.

grand

grand établissement, et un cordon bleu assuré (1). M. de Pompone m'est venu voir très-cordialement; toutes vos amies ont fait des merveilles. Je ne sors point, il fait un vent qui empêche la guérison de mes mains; elles écrivent pourtant mieux, comme vous voyez. Je me tourne la nuit sur le côté gauche, je mange de la main gauche : voilà bien du gauche. Mon visage n'est quasi pas changé; vous trouveriez fort aisément que vous avez vu *ce chien de visage-là quelque part* : c'est que je n'ai point été saignée, et que je n'ai qu'à me guérir de mon mal, et non pas des remèdes. Je vous remercie de me parler des *Pichons*. Où le petit a-t-il pris cette timidité? J'ai peur que vous ne m'en accusiez; il me semble que vous m'en faites la mine. Je crois que cette humeur lui passera, et que vous ne serez pas obligée de le mettre dans un froc.

J'irai à Vichi; on me dégoûte de Bourbon, à cause de l'air. La Maréchale d'Estrées veut que j'aille à Vichi; c'est un pays délicieux. Je vous ai mandé sur cela tout ce que j'ai pensé; ou venir ici avec moi, ou rien; car quinze jours ne feroient que troubler mes maux par la vue de la séparation; ce seroit une peine et une dépense ridicules. Vous savez comme mon cœur est pour vous, et si j'aime à vous voir; c'est à vous à prendre vos mesures. Je voudrois que vous eussiez déjà conclu le marché de

(1) M. de Sanguin ne fut point Chevalier des Ordres de la promotion de 1688, mais le Marquis de Livry son fils, premier Maître-d'hôtel du Roi, fut compris dans celle de 1724.

votre Terre, puisque cela vous est bon. M. de Pompone me dit qu'il venoit d'en faire un Marquisat ; je l'ai prié de vous faire Ducs ; il m'assura de sa diligence à dresser les lettres, et même de la joie qu'il en auroit : voilà déjà une assez grande avance. Je suis ravie de la santé des *Pichons* ; le *petit petit*, c'est-à-dire, le *gros gros* est un enfant admirable ; je l'aime trop d'avoir voulu vivre contre vent et marée. Je ne puis oublier la *petite* (1) ; je crois que vous réglerez de la mettre à Sainte-Marie, selon les résolutions que vous prendrez pour cet été ; c'est cela qui décide. Vous me paroissez bien pleinement satisfaite des dévotions de la semaine-sainte et du jubilé : vous avez été en retraite dans votre château. Pour moi, je n'ai rien senti que par mes pensées, nul objet n'a frappé mes sens ; et j'ai mangé de la viande jusqu'au vendredi-saint : j'avois seulement la consolation d'être fort loin de toute occasion de pécher. J'ai dit à la Mousse votre souvenir ; il vous conseille de faire vos choux gras vous-même de cet homme à qui vous trouvez de l'esprit. Adieu, ma chère enfant.

Monsieur DE CORBINELLI.

J'arrive toujours fort à propos pour soulager cette pauvre main. Elle vouloit encore vous dire qu'elle a vu la bonne Princesse de Tarente, qui est si dissipée, et si étourdie de Paris, que je n'ai pas osé seulement lui parler de votre réponse. Nous regret-

(1) Marie-Blanche d'Adhémar, née le 15 Novembre 1670.

tâmes ensemble la tranquillité de nos Rochers. Je me lasse d'être Secrétaire, je veux vous entretenir un moment.

Madame votre mère vous parle fort succinctement des projets de Cambray : voici ce que les politiques disent. Il est de fait que toutes nos troupes sont, les unes à l'entour de Cambray, les autres sous Ypres ; les autres vers Bruxelles, où l'on a détaché Vaudrai pour l'incommoder. On a dessein de donner des jalousies, et de tenir les confédérés dans l'incertitude, afin de les empêcher de faire un gros d'armée d'une partie de leurs garnisons ; on veut amuser le tapis. Ce que l'on trouve ici de plus beau, c'est d'envoyer un Secrétaire d'Etat (*Louvois*) assembler les troupes, et porter les ordres partout. M. de Créqui est à Cambray, M. d'Humières est à Ypres ; et pour tout le reste, le secret est uniquement dans la tête du Roi. Le jour de son départ a été caché jusqu'à lundi, au sortir du Conseil. M. de Lunebourg s'est déclaré contre nous, et donne aux Impériaux cinq à six mille hommes : les Princes ses frères tiennent à peu, c'est-à-dire, le Duc d'Hanovre et l'Evêque d'Osnabruck. Nous avions demandé l'Infante de Bavière (1) pour M. le Dauphin ; mais sa mère étant morte (2), le Roi d'Espagne la demanda aussi, et l'on croit qu'il l'aura, parce que le bon homme Bavière veut épouser la veuve

(1) Marie-Anne-Victoire de Bavière, qui fut mariée en 1680 à Louis, Dauphin de France.

(2) Henriette-Adélaïde de Savoie, morte le 18 Mars 1676.

du Roi de Pologne (1), sœur de l'Empereur (*Léopold*). Si M. de Marseille avoit paré ce coup-là, il auroit bien fait.

Le Roi a voulu que le Parlement commît un Conseiller de la Grand'Chambre, pour se porter à Rocroi, où il doit interroger la Brinvilliers, parce qu'on ne veut pas attendre à le faire qu'elle soit ici, où toute la Robe est alliée à cette pauvre scélérate.

(1) Éléonore-Marie d'Autriche, veuve de Michel Viesnoviski.

LETTRE 405.

A la même.

à Paris, vendredi 17 Avril 1676.

Il me semble que je n'écris pas trop mal, Dieu merci ; du moins je vous réponds des premières lignes : car vous saurez que mes mains, c'est-à-dire, ma main droite, ne veut entendre encore à nulle autre proposition qu'à celle de vous écrire ; je l'en aime mieux. On lui présente une cuiller, point de nouvelles ; elle tremblote et renverse tout ; on lui demande encore d'autres certaines choses, elle refuse tout à plat, et croit que je lui suis encore trop obligée. Il est vrai que je ne lui demande plus rien ; j'ai une patience admirable, et j'attends mon entière liberté du chaud et de Vichi. Depuis que je sais qu'on y prend la douche, qu'on s'y baigne, et que les eaux y sont aussi bonnes qu'à Bourbon, la beauté

du pays et la pureté de l'air m'ont décidée, et je partirai tout le plutôt que je pourrai. Je vous ai tant dit que je ne veux point de vous pour quinze jours, et que je ne puis aller à Grignan, que c'est à vous à régler tout le reste. Vous connoissez mon cœur, mais je ne dois pas le croire entièrement sur ce qu'il désire; vous connoissez mieux que moi les possibilités et les impossibilités présentes.

Le Roi partit hier; on ne sait point précisément le siége qu'on va faire. J'ai vu M. de Pompone; il me prie de vous faire bien des amitiés. Je fus chez Mademoiselle de Méri, qui est très-bien et très-agréablement logée et meublée : on ne peut sortir de sa jolie chambre. Les Villars sont tristes de l'entière retraite du Maréchal (*de Bellefond*). Je ne suis sortie encore que trois fois : n'est-ce pas comme vous voulez que je me gouverne? Mon activité est entièrement changée; demandez à Corbinelli, car le voilà.

Monsieur DE CORBINELLI.

Il est vrai, Madame, qu'elle est actuellement comme nous la voulions; mais si bien changée, qu'elle ressemble plutôt à l'indolence qu'à l'activité, si ce n'est pourtant quand il est question de vous et de ce qui vous regarde. L'un des meilleurs remèdes qu'on puisse lui donner, est ce calme rafraîchissant; et elle conçoit déjà quelque goût pour la paresse. Pour moi, qui en fais ma souveraine passion, je m'en réjouis comme d'une chose qui sera bonne à

Madame votre mère. Elle m'interrompt pour me dicter trois ou quatre bons mots de Madame Cornuel, qui firent faire à M. de Pompone de ces éclats de rire que vous connoissez. Madame Cornuel voyoit Madame de Lionne avec de gros diamans aux oreilles, et en sa présence même, elle dit : *Il me semble que vos gros diamans sont du lard dans la souricière.*

Elle parloit l'autre jour des jeunes gens, et disoit, qu'*il lui sembloit qu'elle étoit avec des morts, parce qu'ils sentoient mauvais, et ne parloient point.*

Troisième bon mot. On parloit de la Comtesse de Fiesque; elle disoit *que ce qui conservoit sa beauté, c'est qu'elle étoit salée dans la folie.* Il y en a encore tant d'autres, qu'on ne finiroit point, et qui sont dits avec tant de négligence et de chagrin, qu'ils en avoient plus de grâce et plus d'agrément. Vous savez peut-être bien que Madame de Montespan partit hier à six heures du matin, pour aller, ou à Clagny, ou à Maintenon, car c'est un mystère; mais ce n'en est pas un qu'elle reviendra samedi à Saint-Germain, d'où elle partira vers la fin du mois pour Nevers, en attendant les eaux. On parle fort du siége de Condé qui sera bientôt expédié, afin d'envoyer les troupes en Allemagne, et de repousser l'audace des Impériaux qui s'attachent à Philisbourg. Les grandes affaires de l'Europe sont de ce côté-là. Il s'agit de soutenir toute la gloire du traité de Munster pour nous, ou de la renverser pour l'Empire. Ce n'est pas que la beauté de la Princesse

de Bavière ne soit un point capital de nos démêlés; tous les Princes à marier la prétendent, et nous verrons un jour quantité de Romans, dont elle fera le sujet. Voilà M. de la Mousse qui nous conte que Messieurs les Abbés de Grignan et de Valbelle ont défendu à tous les Prélats d'avoir aucun commerce avec le Nonce du Pape, attendu que nous nous plaignons de la Cour de Rome. Il ajoute que M. d'Humières a passé le canal de Bruges, et qu'il a fait un très-grand dégât partout.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Voilà un grand repos à ma main; c'est dommage que je n'aie plus rien à vous mander. Ne trouvez-vous pas Madame Cornuel admirable? Adieu, ma très-chère belle, je vous aime de la plus parfaite et de la plus tendre amitié, vous en êtes bien digne; et c'est me vanter, que de dire le goût que j'ai pour vous.

LETTRE 406.

A la même.

à Paris, mercredi 22 Mars 1676.

VOUS voilà hors du Jubilé et des Stations : vous avez dit tout ce qui se peut de mieux sur ce sujet. Ce n'est point de la dévotion que vous êtes lasse, c'est de n'en point avoir. Hé, mon Dieu! c'est justement de cela qu'on est au désespoir. Je crois que je sens ce malheur plus que personne : il semble que

toutes choses m'y devroient porter : mais nos efforts et nos réflexions avancent bien peu cet ouvrage. Je croyois M. de la Vergne un *Janséniste* ; mais par la louange que vous lui donnez d'approuver les *Essais de morale*, je vois bien qu'il n'est pas de nos *frères*. N'aimez-vous point le traité de *la ressemblance de l'amour-propre et de la charité* ? C'est mon favori. Il est vrai que la grâce est bien triomphante en ces deux filles de la Deseillets (1) ; il faut qu'elles aient été bien appelées. Je serai fort aise de voir M. de Monaco ; mais je voudrois qu'il vînt bien vite, afin qu'il n'y eût guère qu'il vous eût vue. Madame de Vins n'est point grosse ; mais elle est si changée, que je lui conseillerois de dire qu'elle l'est. C'est la plus jolie femme du monde ; elle a des soins de moi admirables. Pour ma santé, elle est toujours très-bonne ; je suis à mille lieues de l'hydropisie, il n'en a jamais été question : mais je n'espère la guérison de mes mains, et de mes épaules, et de mes genoux qu'à Vichi, tant mes pauvres nerfs ont été rudement affligés du rhumatisme ; aussi je ne songe qu'à partir. L'Abbé Bayard et Saint-Hérem m'y attendent : je vous ai dit que la beauté du pays et des promenades, et la bonté de l'air, l'avoient emporté sur Bourbon. J'ai vu les meilleurs ignorans d'ici, qui me conseillent de petits remèdes si différens pour mes mains, que pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun ; et je me trouve encore trop heureuse, que sur Vichi ou Bourbon

(1) Célèbre Comédienne.

ils soient d'un même avis. Je crois qu'après ce voyage vous pourrez reprendre l'idée de santé et de gaîté que vous avez conservée de moi. Pour l'embonpoint, je ne crois pas que je sois jamais comme j'ai été : je suis d'une taille si merveilleuse, que je ne conçois point qu'elle puisse changer; et pour mon visage, cela est ridicule d'être encore comme il est. Votre petit frère est toujours parti, et j'en suis toujours fâchée : vous avez trouvé justement ce qui fait qu'il est encore Guidon, à son grand regret. M. de Viriville s'est plaint à Sa Majesté, et je crois qu'il a obtenu que sa fille changeroit de Couvent. Il vint me chercher justement un jour que je fis une équipée; j'allai dîner à Livry avec Corbinelli, il faisoit divin, je me promenai délicieusement jusqu'à cinq heures; et puis la poule mouillée s'en revint toute pleine de force et de santé.

Si Mademoiselle de Méri veut venir avec moi à Vichi, ce me sera une fort bonne compagnie. J'ai refusé Madame de Longueval (*le Chanoine*), pour conserver ma liberté ; elle ira avec Madame de Brissac, à qui elle me préféroit, et nous nous y retrouverons. Nous avons la mine de nous railler traîtreusement, pour nous moquer de la Duchesse. *Quantova* devoit aller à Bourbon, mais elle n'ira pas; et cela persuade le retour de son ami solide, encore plutôt qu'on ne l'a cru. Son amie l'a menée dans son château passer deux ou trois jours; nous verrons quels lieux elle voudra honorer de sa présence. Madame de Coulanges est toujours très-aimable,

et d'autant plus qu'elle a moins d'empressement que jamais pour toutes les tendresses de ce pays-là, dont elle connoît le prix. L'Abbé Têtu est toujours fort touché de son commerce, et redonne avec plaisir toutes ses épigrammes. Le *cousin* (1) est toujours très-sujet; mais il me paroît pour le moins une côte rompue depuis l'assiduité qu'il a eue pendant trois mois chez la vieille maîtresse du *Charmant* (2). Cela fit regarder notre amie, au retour du *cousin*, comme une amante délaissée; mais quoique rien ne fût vrai, le personnage fut désagréable. Mesdames d'Heudicourt, de Ludre et de Grammont, vinrent me voir hier. Vos amies vous ont fait leur cour par les soins qu'elles ont eus de moi. M. de la Trousse ne s'en va que dans quinze jours à l'armée du Maréchal de Rochefort; tout le reste est déjà loin. Le pauvre Guidon croyoit fermement être amoureux de Madame de Pont, quand il est parti. Corbinelli est toujours un loup gris, comme vous savez, apparoissant, disparoissant, et ne pesant pas un grain: notre amitié est très-bonne. Je ferai vos reproches à la Mousse; il est chez lui, il ne se communique guère; il est difficile à trouver, encore plus à conserver. Il est souvent mal content; il a eu une gronderie avec mon fils, dont il meurt de honte; car il avoit eu la cruauté pour lui-même, de ne pas mettre un seul brin de raison de son côté. Madame de Sanzei est triste comme Andromaque; Saint-

(1) Le Marquis de la Trousse.
(2) M. le Duc de Villeroi, depuis Maréchal de France.

Aubin et son Iris dans leurs fauxbourgs et dans le ciel; d'Hacqueville agité dans le tourbillon des affaires humaines, et toujours rempli de toutes les vertus; Madame de la Fayette, avec sa petite fièvre, a toujours bonne compagnie chez elle; M. de la Rochefoucauld, tout ainsi que vous l'avez vu. M. le Prince s'en va à Chantilly; ce n'est pas l'année des grands Capitaines: c'est par cette raison que M. de Montécuculli n'a pas voulu se mettre en campagne*. La bonne Troche dit qu'elle s'en va en Anjou; elle est toujours la bonté même, et allante, et venante; on dit qu'elle est la femelle de d'Hacqueville. M. de Marseille sera bien étonné de trouver son Abbé de la Vergne entêté de vous. Vous êtes trop heureuse d'avoir eu Guitaut; vous vous êtes bons partout; l'on peut juger ce que vous vous êtes à Aix: c'est un homme aimable, et d'une bonne compagnie; faites-lui bien des amitiés pour moi. Je remercie M. de Grignan d'aimer mes lettres, je doute que son goût soit bon. Ne soyez point en peine de la longueur de celle-ci, je l'ai reprise à plusieurs fois.

* *Voyez* le discours qu'on lui attribuoit, page 101, note.

LETTRE 407.

A la même.

à Paris, vendredi 24 Avril 1676.

Je suis toujours assez incommodée de mes mains. Le vieux de Lorme ne veut pas que je parte avant la fin de Mai; mais tout le monde s'en va, et la maison que j'ai retenue, m'échappe : il veut Bourbon, mais c'est par cabale; ainsi je suivrai les expériences qui sont pour Vichi. Si vos affaires et vos desseins vous eussent permis de venir m'y trouver, et revenir ici avec moi passer l'été et l'automne, en attendant M. de Grignan cet hiver, vous m'auriez fait un très-sensible plaisir : mais je veux croire que vous ne le pouvez pas, puisque vous n'avez pas écouté cette proposition. Si Mademoiselle de Méri étoit assez préparée pour prendre des eaux, je l'aurois menée avec beaucoup de joie; elle pourra vous le mander ; mais Brayer veut la rafraîchir auparavant. Madame de Saint-Géran est toute brûlée aussi du départ de son mari, et de sa véritable dévotion. Ecrivez-moi des amitiés pour elle et pour Madame de Villars; elles vous aiment fort, et ont des soins de moi incroyables Le mari (1) s'en va en Savoie, et la femme bientôt après. Il n'y a point de nouvelles de Condé qu'une perte de huit ou dix

(1) Le Marquis de Villars fut nommé dans ce tems-là Ambassadeur extraordinaire en Savoie.

soldats, et le chapeau du Maréchal d'Humières percé d'un coup de mousquet : Dieu veuille qu'il n'y ait rien de plus funeste. J'ai vu M. du Périer, qui m'a conté comme vous apprîtes, en jouant, la nouvelle de mon rhumatisme, et comme vous en fûtes touchée jusqu'aux larmes. Le moyen de retenir les miennes, quand je vois des marques si naturelles de votre tendresse ? mon cœur en est ému, et je ne puis vous représenter ce que je sens. Vous mîtes toute la ville dans la nécessité de souhaiter ma santé, par la tristesse que la vôtre répandoit partout. Peut-on jamais trop aimer une fille comme vous, dont on est aimée ? Je crois aussi, pour vous dire le vrai, que je ne suis pas ingrate. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; vos lettres me sont très-agréables, en attendant que vous vouliez bien me donner quelque chose de plus.

LETTRE 408.

A la même.

à Paris, dimanche 26 Avril 1676.

IL faut commencer par vous dire que Condé fut pris d'assaut la nuit de samedi à dimanche. D'abord cette nouvelle fait battre le cœur ; on croit avoir acheté cette victoire ; point du tout, ma belle, elle ne nous coûte que quelques soldats, et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet. Larei, fils de M. Lainé, qui fut tué en

Candie, ou son frère, est blessé assez considérablement. Vous voyez comme on se passe bien des vieux Héros.

Madame de Brinvilliers n'est pas si aise que moi ; elle est en prison, elle se défend assez bien ; elle demanda hier à jouer au piquet, parce qu'elle s'ennuyoit. On a trouvé sa confession : elle nous aprend qu'à sept ans, elle avoit cessé d'être fille ; qu'elle avoit continué sur le même ton ; qu'elle avoit empoisonné son père, ses frères, un de ses enfans et elle-même ; mais ce n'étoit que pour essayer d'un contre-poison : Médée n'en avoit pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture, c'est une grande sottise, mais qu'elle avoit la fièvre chaude quand elle l'avoit écrite ; que c'étoit une frénésie, une extravagance, qui ne pouvoit pas être lue sérieusement.

La Reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto ;* cette dernière se mit à la tête de faire une loterie, elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des Religieuses ; cela fit un grand jeu dans la Communauté. Elle causa fort avec Sœur Louise de la Miséricorde (*Madame de la Vallière ;* elle lui demanda si tout de bon elle étoit aussi aise qu'on le disoit. *Non,* répondit-elle, *je ne suis point aise, mais je suis contente. Quanto* lui parla fort du frère de MONSIEUR, et si elle vouloit lui mander quelque chose, et ce qu'elle diroit pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : *Tout ce que vous voudrez, Madame,*

tout ce que vous voudrez. Mettez dans cela toute la grâce, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger; elle envoya acheter ce qu'il falloit pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appetit admirable : je vous dis le fait sans aucune paraphrase. Quand je pense à une certaine lettre que vous m'écrivîtes l'été passé sur M. de Vivonne, je prends pour une satyre tout ce que je vous envoie. Voyez un peu où peut aller la folie d'un homme qui se croiroit digne de ces hyperboliques louanges.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Je crois, M. le Comte, que vous comprenez assez l'envie que j'ai de voir Madame votre femme. Sans être le *charbonnier* chez vous, je trouve que par un style tout opposé, vous êtes plus le maître que tous les *charbonniers* du monde. Rien ne se préfère à vous, en quelque état que l'on puisse être : mais soyez généreux, et quand on aura fait encore quelque tems la bonne femme, amenez-la vous-même par la main faire la bonne fille. C'est ainsi qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, et c'est le seul moyen de me redonner la vie, et de me persuader que vous m'aimez autant que je vous aime.

A Madame DE GRIGNAN.

Mon Dieu, que vous êtes plaisans de parler de Cambray! nous aurons pris encore une ville, avant

que vous sachiez la prise de Condé. Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie? Voilà Corbinelli trop aise, nous allons bien *pantoufler*. J'admire la dévotion du Coadjuteur; qu'il en envoie un peu au bel Abbé. Je sens la séparation de ma petite : est-elle fâchée d'être en religion?

Je ne sais si l'envie prendra à Vardes de revendre sa charge (1) à l'imitation du Maréchal (*de Bellefond*). Je le plains tout à fait; vous interprétez mal ses sentimens : il a beau parler sincèrement, vous n'en croyez pas un mot; vous êtes méchante. Il vient de m'écrire une lettre pleine de tendresse; je crois tout au pied de la lettre, c'est que je suis bonne. Voilà M. de Coulanges qui vous dira de quelle manière Madame de Brinvilliers a voulu se tuer.

Monsieur DE COULANGES.

Elle s'étoit fiché un bâton, devinez où; ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque : devinez où? C'est..... tant y a qu'elle étoit morte, si l'on ne fût promptement accouru à son secours. Je suis très-aise, Madame, que vous ayez agréé les œuvres que je vous ai envoyées. Madame votre mère s'en va à Vichi, et je ne l'y suivrai point, parce que ma

(1) De Capitaine des Cent-Suisses de la garde ordinaire du Roi.

santé

santé est un peu meilleure depuis quelque tems. Je ne crois pas même que j'aille à Lyon : ainsi, Madame la Comtesse, revenez à Paris, et apportez-y votre beau visage, si vous voulez que je le baise. Je salue M. de Grignan, et l'avertis que j'ai fait gagner aujourd'hui un grand procès à M. de Lussan, afin qu'il m'en remercie, s'il le trouve à propos.

LETTRE 409.

A la même.

à Paris, vendredi premier Mai 1676.

Je commence par remercier mille fois M. de Grignan de la jolie robe qu'il m'a donnée; je n'en ai jamais vu de plus agréable. Je m'en vais la faire ajuster pour me parer cet hiver, et tenir mon coin dans votre chambre. Je pense souvent, aussi bien que vous, à nos soirées de l'année passée; mais qui nous empêchera d'en refaire cet hiver de pareilles, si vous le souhaitez autant que moi ? On est frappé ici d'étonnement à la vue de votre portrait; il est certain qu'il est encore embelli; sa toile s'est imbibée, en sorte qu'il est dans sa perfection : si vous en doutez, ma fille, venez-y voir. Il court depuis quelques jours un bruit, dont tout le monde m'envoie demander des nouvelles. On dit que M. de Grignan a ordre d'aller pousser par les épaules le Vice-Légat hors d'Avignon : je ne le croirai point que vous ne l'ayez mandé. Les Grignans auroient

l'honneur d'être les premiers excommuniés, si cette guerre commençoit ; car l'Abbé de Grignan, de ce côté-ci, a ordre de Sa Majesté de défendre aux Prélats d'aller voir M. le Nonce. Je ne me presse point de partir ; car je sais que le mois de Juin est meilleur que celui de Mai pour boire des eaux : je partirai le dix ou le onze de ce mois. Madame de Montespan est partie pour Bourbon. Madame de Thianges est allée avec elle jusqu'à Nevers, où M. et Madame de Nevers doivent la recevoir. Mon fils me mande qu'ils vont assiéger Bouchain avec une partie de l'armée, pendant que le Roi, avec un plus grand nombre, se tiendra prêt à recevoir et à battre M. le Prince d'Orange. Il y a cinq ou six jours que le Chevalier d'Humières est hors de la Bastille ; son frère a obtenu cette grâce. On ne parle ici que des discours, et des faits, et des gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son père ? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. Elle aimoit ce Sainte-Croix, elle vouloit l'épouser, et empoisonnoit fort souvent son mari à cette intention *. Sainte-Croix, qui ne vouloit point d'une

* Cette circonstance romanesque paroît fausse. L'Arrêt du Parlement contre la Brinvilliers ne fait aucune mention de ce crime. Il ne parle que du père, des deux frères et de la sœur de cette femme atroce. Quelque extraordinaire que soit un événement, la voix publique aime à le rendre, par les circonstances, encore plus singulier. Le premier moment n'est pas le plus sûr pour faire connoître la vérité des faits. C'est un mérite de Madame de Sévigué, qu'on n'y trouve que très-peu de ces anec-

femme aussi méchante que lui, donnoit du contre-poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant été balotté cinq ou six fois, tantôt empoisonné, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie, et il s'offre présentement de venir solliciter pour sa chère moitié : on ne finiroit point sur toutes ces folies. J'allai hier à Vincennes avec les Villars. Son Excellence part demain pour la Savoie, et m'a priée de vous baiser la main gauche de sa part. Ces Dames (1) vous aiment fort; nommez-les en m'écrivant, pour les payer de leur tendresse. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui.

(1) Mesdames de Villars et de Saint-Géran.

LETTRE 410.

A la même.

à Paris, lundi 4 Mai 1676.

C'EST donc vous, ma fille, qui me refusez de venir passer ici avec moi l'été et l'automne; ce n'est point M. de Grignan. Comme vous êtes une personne toute raisonnable, et que je crois que vous avez quelqu'envie de me voir, il faut que vous trouviez dans la proposition que je vous ai faite des impossibilités que je ne vois pas aussi bien que vous.

dotes hasardées. Voltaire, toujours bien instruit, dit que la Brinvilliers « n'attenta point à la vie de son mari, qui avoit eu » de l'indulgence pour un amour dont lui-même étoit la cause ».

Pour moi, ne doutez point que je n'allasse à Grignan, si le bon Abbé, qui vient avec moi par pure amitié, n'étoit obligé de revenir promptement pour plusieurs affaires, dont les miennes font une partie. C'étoit donc une chose toute naturelle que ma proposition; car pour vous voir seulement quinze jours à Vichi, ce me seroit un plaisir trop mêlé de tristesse. Dites-moi un peu sincèrement vos raisons et vos vues pour cet hiver; car je ne puis croire que vous ayez dessein de le passer sans me donner la consolation et la joie de vous embrasser. Je vous manderai le jour de mon départ, et vous donnerai une adresse pour m'écrire. J'ai choisi Madame de Brissac pour apprendre dans sa société la droiture et la sincérité. Si j'avois eu l'autre jour *mon fils*, je vous aurois mandé toute la superficielle conversation qu'elle attira dans cette chambre. Mon Dieu, ma fille! vous croyez avoir pris médecine, vous êtes bien heureuse; je voudrois bien croire que j'ai été saignée : ils disent qu'il faut cette préparation avant que de prendre les eaux. Vous voyez que j'écris assez bien; je crois que mes mains seront bientôt guéries; mais je me sens si pleine de sérosités par les continuelles petites sueurs dont je suis importunée, que je comprends qu'une bonne fois il faut sécher cette éponge : la crainte d'avoir encore une fois en ma vie un rhumatisme me feroit faire plus de chemin que d'ici à Vichi. Vous me demandez ce que je fais; je prends l'air fort souvent. M. de la Trousse nous donna hier une fricassée à Vincennes;

Madame de Coulanges, Corbinelli et moi, voilà ce qui composoit la compagnie. Un autre jour, je vais au cours avec les Villars, un autre jour au faubourg; et puis je me repose. J'ai été chez Mignard; il a peint M. de Turenne sur sa *pie* (1); c'est la plus belle chose du monde. Le Cardinal de Bouillon m'étoit venu prier, toutes choses cessantes, d'aller voir le lendemain ce chef-d'œuvre; car Mignard a pris la parfaite ressemblance dans son imagination plus que dans les crayons qu'on lui a donnés. J'ai encore entretenu deux heures M. du Périer; je ne finis point sur la Provence; je lui fais conter mille choses de vous qui me font plaisir, et de votre jeu, et de votre opéra où vous rêviez si bien : enfin, je vous reconnois; mais je suis bien fâchée que M. de Grignan et vous, vous perdiez toujours tout ce que vous jouez. Je me suis fait raconter toutes les *pétoffes* des Procureurs du pays, et comme vous avez redonné la paix à la Provence, et du Premier-Président, et de la Tour d'Aigues, et de mille autres choses. Enfin, j'ai rafraîchi ma mémoire de tout ce que vingt-deux jours de fièvre m'avoient un peu effacé; car vous savez que j'étois sujette à de si grandes rêveries, qu'elles confondoient souvent les vérités.

(1) Le cheval de bataille de M. de Turenne, et celui qu'il montoit le jour qu'il fut tué.

LETTRE 411.

A la même.

à Paris, mercredi 6 Mai 1676.

J'AI le cœur serré de ma petite-fille (1); elle sera au désespoir de vous avoir quittée, et d'être, comme vous dites, en prison. J'admire comment j'eus le courage de vous y mettre; la pensée de vous voir souvent et de vous en retirer me fit résoudre à cette barbarie, qui étoit trouvée alors une bonne conduite et une chose nécessaire à votre éducation. Enfin, il faut suivre les règles de la Providence, qui nous destine comme il lui plaît. Madame du Gué la Religieuse s'en va à Chelles; elle y porte une grosse pension pour avoir toutes sortes de commodités : elle changera souvent de condition, à moins qu'un jeune garçon (*Amonio*), qui est le médecin de l'Abbaye, et que je vis hier à Livry, ne l'oblige à *s*'y tenir. Ma fille, c'est un homme de vingt-huit ans, dont le visage est le plus beau et le plus charmant que j'aie jamais vu : il a les yeux comme Madame de Mazarin, et les dents parfaites; le reste du visage comme on imagine *Rinaldo;* de grandes boucles noires qui lui font la plus agréable tête du monde. Il est Italien, et parle italien, comme vous pouvez penser; il a été à Rome jusqu'à vingt-deux ans : enfin, après quelques voyages,

(1) Elle venoit d'être mise aux Dames Religieuses de Sainte-Marie d'Aix. *Voyez* ci-dessus la Lettre du 15 Avril 1676.

M. de Nevers et M. de Brissac l'ont amené en France; et M. de Brissac l'a mis pour le reposer dans le beau milieu de l'Abbaye de Chelles, dont Madame de Brissac sa sœur est Abbesse. Il a un jardin de simples dans le Couvent; mais il ne me paroît rien moins que *Lamporechio* (1). Je crois que plusieurs bonnes Sœurs le trouveront à leur gré, et lui diront leurs maux; mais je jugerois qu'il n'en guérira pas une que selon les règles d'Hypocrate. Madame de Coulanges, qui vient de Chelles, le trouve comme je l'ai trouvé : en un mot, tous ces jolis musiciens de chez *Toulongeon* (2) ne sont que des grimauds auprès de lui. Vous ne sauriez croire combien cette petite aventure nous a réjouiés.

Je veux vous parler du petit Marquis (*de Grignan*); je vous prie que sa timidité ne vous donne aucun chagrin. Songez que le charmant Marquis (*de la Châtre*) a tremblé jusqu'à dix ou douze ans, et que la Troche avoit si grand'peur de toutes choses, que sa mère ne vouloit plus le voir : ils ont tous deux une réputation sur le courage, qui doit bien vous rassurer. Ces sortes de craintes ne sont autre chose que des enfances; et en croissant, au lieu d'avoir peur des loups-garoux, ils craignent le blâme, ils craignent de ne pas être estimés autant

(1) *Voyez* le Conte de *Mazet de Lamporechio*, par La Fontaine.

(2) Frère aîné du Comte de Grammont, et homme de très-bonne compagnie.

que les autres ; et c'est assez pour les rendre braves et pour les faire tuer mille fois : ne vous impatientez donc point à cet égard. Pour sa taille, c'est une autre affaire ; on vous conseille de lui donner les chausses pour voir plus clair à ses jambes ; il faut savoir si ce côté plus petit ne prend point de nourriture ; il faut qu'il agisse et qu'il se dénoue ; il faut lui mettre un petit corps un peu dur qui lui tienne la taille : on doit encore m'envoyer des instructions là-dessus. Ce seroit une belle chose qu'il y eût un Grignan qui n'eût pas la taille belle : vous souvient-il comme il étoit joli dans son petit maillot ? Je ne suis pas moins en peine que vous de ce changement.

J'avois rêvé, en vous disant que Madame de Thianges étoit allée conduire sa sœur ; il n'y a eu que la Maréchale de Rochefort et la Marquise de la Vallière qui ont été jusqu'à Essonne. Elle est toute seule, et même elle ne trouvera personne à Nevers. Si elle avoit voulu mener tout ce qu'il y a de Dames à la Cour, elle auroit pu choisir. Mais parlons de l'*amie* (*Madame de Montespan*) ; elle est encore plus triomphante que celle-ci : tout est comme soumis à son empire : toutes les femmes-de-chambre de sa voisine sont à elle ; l'une lui tient le pot à pâte à genoux devant elle, l'autre lui apporte ses gants, l'autre l'endort ; elle ne salue personne, et je crois que dans son cœur elle rit bien de cette servitude. On ne peut point juger présentement de ce qui se passe entr'elle et son amie.

On est fort occupé de la Brinvilliers. Caumartin a dit une grande folie sur ce bâton dont elle avoit voulu se tuer sans le pouvoir : *C'est*, dit-il, *comme Mithridate :* vous savez de quelle sorte il s'étoit accoutumé au poison ; il n'est pas besoin de vous conduire plus loin dans cette application : celle que vous faites de ma main à qui je dis : *Allons, allons, la plainte est vaine* (1), m'a fait rire ; car il est vrai que le dialogue est complet ; elle me répond : *Ah, quelle rigueur, inhumaine ! Allons*, lui dis-je, *achevez mes écrits, je me venge de tous mes cris. Quoi*, répond-elle, *vous serez inexorable !* Et je coupe court, en lui disant : *Cruelle, vous m'avez appris à devenir impitoyable.* Ma fille, que vous êtes plaisante, et que vous me réjouiriez bien si je pouvois aller cet été à Grignan ! mais il n'y faut pas penser, le *bien méchant* (2) est accablé d'affaires : je garde ce plaisir pour une autre année ; et pour celle-ci, j'espérerai que vous viendrez me voir.

J'ai été à l'Opéra avec Madame de Coulanges, Madame d'Heudicourt, M. de Coulanges, l'Abbé de Grignan et Corbinelli. Il y a des choses admirables dans cet opéra (*Atys*) ; les décorations passent tout ce que vous avez vu ; les habits sont magnifiques et galans : il y a des endroits d'une extrême beauté ; il y a un sommeil et des songes dont l'invention surprend ; La symphonie est toute

(1) *Voyez* la Scène II de l'Acte II de l'Opéra d'*Alceste*.

(2) C'est-à-dire, le *bien bon*, qui étoit l'Abbé de Coulanges.

de basses et de tons si assoupissans, qu'on admire *Baptiste* sur nouveaux frais; mais l'*Atys* est ce petit drôle qui faisoit la *Furie* et la *Nourrice*; de sorte que nous voyons toujours ces ridicules personnages au travers d'*Atys*. Il y a cinq ou six hommes tout nouveaux, qui dansent comme Faure: cela seul m'y feroit aller; et cependant on aime encore mieux *Alceste*: vous en jugerez, car vous y viendrez pour l'amour de moi, quoique vous ne soyez pas curieuse. Il est vrai que c'est une belle chose de n'avoir pas vu Trianon; après cela peut-on vous proposer le pont du Gard?

Vous trouverez l'homme dont vous avez aisément deviné l'aventure, de la même manière que vous l'avez toujours vu chez la belle: mais il me paroît que *le combat finit, faute de combattans* *. Les reproches étoient fondés sur la gloire plutôt que sur la jalousie: cependant lorsqu'on y joint une sécheresse qui étoit déjà sèche, cela confirme une indolence inséparable des longs attachemens. Je trouve même quelquefois des réponses brusques et dures, et je crois voir que l'on sent la différence des génies; mais tout cela n'empêche point une grande liaison, et même beaucoup d'amitié qui pourra durer encore vingt ans. La Dame est, en vérité, fort jolie; elle a des soins de moi que j'admire, et dont je ne suis pas ingrate. Il faut avouer que les femmes valent leur pesant d'or. La Comtesse (*de Fiesque*)

* Ceci regarde la liaison de Madame de Coulanges avec le Marquis de la Trousse.

maintenoit l'autre jour à Madame Cornuel, que Combourg n'étoit point fou; Madame Cornuel lui dit : *Bonne Comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail.* Cela n'est-il point plaisant? M. de Pompone m'a mandé qu'il me prioit de ne pas oublier d'écrire tous les bons mots de Madame Cornuel; il me fait faire mille amitiés par mon fils.

Nous partons lundi; je ne veux point passer par Fontainebleau, à cause de la douleur que j'y sentis en vous reconduisant jusque là; je n'ai envie d'y retourner que pour aller au-devant de vous. Je crois que notre commerce sera un peu interrompu, j'en suis fâchée : vos lettres me sont d'un grand amusement; vous écrivez comme Faure danse. Il y a des applications sur des airs de l'opéra, mais vous ne les savez point. Que je vous plains, ma très-belle, d'avoir pris une vilaine médecine plus noire que jamais! ma petite poudre d'antimoine est la plus jolie chose du monde; c'est le bon pain, comme dit le vieux de Lorme. Je lui désobéis un peu, car il m'envoie à Bourbon; mais l'expérience de mille gens, et le bon air, et point tant de monde, tout cela m'envoie à Vichi. La bonne d'Escars vient avec moi, j'en suis fort aise. Mes mains ne se ferment point; j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités, que je crois qu'il faut sécher ces marécages, et que dans le tems où je suis, il faut extrêmement se purger; c'est ce qu'on ne peut faire qu'en prenant des eaux chaudes. Je prendrai aussi une légère douche à tous

les endroits encore affligés du rhumatisme; après cela il me semble que je me porterai fort bien.

Le voyage d'Aigues-mortes est fort joli; vous êtes une vraie paresseuse de n'avoir pas voulu être de cette partie. J'ai bonne opinion de vos conversations avec l'Abbé de la Vergne, puisque vous n'y mêlez point M. de Marseille. La dévotion de Madame de Brissac étoit une fort belle pièce; je vous manderai de ses nouvelles de Vichi; c'est le *Chanoine* (1) qui gouverne présentement sa conscience, et qui, je crois, m'en parlera à cœur ouvert. Je suis fort aise de la parure qu'on a donnée à notre Diane d'Arles : tout ce qui fâche Corbinelli, c'est qu'il craint qu'elle n'en soit pas plus gaie. J'ai été saignée ce matin, comme je vous l'ai *déjà dit* au bas de la consultation : en vérité, c'est une grande affaire : me voilà maintenant préparée à partir.

(1) Madame de Longueval, Chanoinesse. Elle étoit sœur de la Maréchale d'Estrées et de M. de Manicamp.

LETTRE 412.

A la même.

à Paris, vendredi 8 Mai 1676.

Je pars lundi, ma chère enfant. Le Chevalier de Buous vous porte un éventail que j'ai trouvé fort joli : ce ne sont plus de petits Amours, il n'en est plus question; ce sont de petits ramonneurs les plus gentils du monde. Madame de Vins a gagné un grand

morceau de son procès, malgré M. d'Emboële, qui s'étoit signalé contre elle. La bonne Tarente est au désespoir contre M. d'Ormesson, qui gouverne les affaires de M. de la Trémouille, et qui ne veut pas qu'on lui fasse de certains supplémens au préjudice des anciens créanciers. Elle pleuroit fort bien tantôt, et me contoit aussi les incivilités de Madame de Monaco pour elle. MADAME aime assez cette tante, elle baragouine de l'Allemand avec elle; cela importune la Monaco (1). Mon Dieu! est-il vrai que la Simiane se sépare de son mari, sous prétexte de ses galanteries? Quelle folie! je lui aurois conseillé de faire quitte avec lui. On dit qu'elle vient ici, et qu'elle veut aller en Bretagne: tout cela est-il vrai? Je vous embrasse, ma chère enfant; je ne vous écrirai pas davantage aujourd'hui, ce n'est pas le jour de la grande dépêche: la poste est haïssable; les lettres sont à Paris, et on ne veut les distribuer que demain: ainsi on fait réponse à deux à la fois. J'oubliois de vous dire, tant je me porte bien, qu'après avoir été saignée, j'ai pris de la poudre du bon homme (*de Lorme*), dont je suis très-contente; de sorte que me voilà toute prête à partir.

(1) Favorite de MADAME.

LETTRE 413.

A la même.

à Paris, dimanche au soir 10 Mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à Madame de Coulanges, son mari, Madame de la Troche, M. de la Trousse, Mademoiselle de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvoit mettre ma santé entre ses mains, il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage, et de m'attendre ici, où il a mille affaires; il m'y attendra avec impatience; car je vous assure que cette séparation, quoique petite, lui coûte beaucoup; et je crains pour sa santé; les serremens de cœur ne sont pas bons, quand on est vieux. Je ferai mon devoir pour le retour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie, où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentimens à la reconnoissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné (1), que je voudrois que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver pour les dépenses que vous êtes

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 22 Mars 1676.

obligée de faire, et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connoissez d'ailleurs tous mes sentimens sur votre sujet, et combien la vie me paroît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense, ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez considérable. J'admire la fortune; c'est le jeu qui soutient M. de la Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le Prince disoit une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-vous point de me saigner? » Pardi, Monseigneur, c'est à vous de trembler »; il disoit vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : Mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe, est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il faut toujours en revenir là; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et après, tous mes lavages que vous connoissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière

LETTRE 415.

A la même.

à Nevers, vendredi 15 Mai 1676.

Voici une route où l'on seroit tentée de vous écrire, quand on ne le voudroit pas; jugez ce que c'est quand on y est d'ailleurs aussi bien disposée que je le suis. Le tems est admirable, cette grosse chaleur s'est dissipée sans orage; je n'ai plus de ces crises dont je vous avois parlé; je trouve le pays très-beau, et ma rivière de Loire m'a paru quasi aussi belle qu'à Orléans : c'est un plaisir de trouver en chemin d'anciennes amies. J'ai amené mon grand carrosse, de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tout moment. Tout mon déplaisir, c'est que l'hiver, les chemins sont bien différens, et que vous aurez autant de fatigue que nous en avons peu. Nous suivons les pas de Madame de Montespan; nous nous faisons conter partout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, ce qu'elle dort. Elle est dans une calèche à six chevaux, avec la petite de Thianges; elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes; elle a deux fourgons, six mulets, et dix ou douze hommes à cheval, sans ses Officiers : son train est de quarante-cinq personnes. Elle trouve sa chambre et son lit tout prêts, elle se couche en arrivant, et mange très-bien. Elle fut

ici au château où M. de Nevers étoit venu donner ses ordres, et ne demeura point pour la recevoir. On vient lui demander des charités pour les Eglises et pour les pauvres; elle donne partout beaucoup d'argent, et de fort bonne grâce. Elle a tous les jours un courrier de l'armée : elle est présentement à Bourbon. La Princesse de Tarente, qui doit y être dans deux jours, me mandera le reste, et je vous l'écrirai. Vous ai-je mandé que ce favori du Roi de Danemarck, amoureux romanesquement de la Princesse (1), est prisonnier, et qu'on lui fait son procès? Il avoit un petit dessein seulement, c'étoit de se faire Roi, et de détrôner son maître et son bienfaiteur. Vous voyez que cet homme n'avoit pas de médiocres pensées : M. de Pompone m'en parloit l'autre jour comme d'un Cromwel *. Au reste, ma chère enfant, je sens que je ne passerai point ma vie, à moins que je ne meure bientôt, sans revoir votre château, avec toutes ses circonstances et dépendances : je conserve cette espérance, et je voudrois bien en avoir une plus prochaine de

(1) Charlotte-Amélie de la Trémouille, fille de la Princesse de Tarente, mariée le 29 Mai 1680 à Antoine, Comte d'Altembourg en Danemarck.

* On a vu plus haut ce qu'il faut croire de ces expressions outrées. Elles étonnent, sur-tout dans la bouche de M. de Pompone, qui étoit Ministre des Affaires étrangères, et qui, de plus, connoissoit mieux qu'un autre les Cours du Nord, ayant résidé long-tems en Suède. Griffenfeldt, dont il s'agit, étoit moins un favori qu'un grand Ministre, comme Mazarin, avec plus de génie et un caractère plus élevé. Il n'y a pas dans les motifs de sa condamnation un seul grief qui donne l'idée de Cromwell.

vous avoir cet hiver avec moi. Adieu, ma très-chère, je suis assurée que je vous écrirai à Moulins, où j'espère trouver de vos lettres, qui doivent m'être envoyées de Paris. Je suis dans une entière ignorance de toutes nouvelles; celles de la guerre me tiennent fort au cœur; cela ne vaut rien pour prendre des eaux : mais que faire quand on a quelqu'un à l'armée? Il faudroit donc ne les prendre qu'au mois de Janvier. Je lis dans le carrosse une petite histoire des Visirs et des intrigues du serrail, qui se laisse lire assez agréablement; c'est une mode que ce livre. Bon soir, ma très-aimable; je baise le Grignan, et fais mille amitiés à M. de la Garde : contez à ce dernier par quel guignon la vente de notre Guidon est allée à vau-l'eau; vous êtes bien heureux de vous avoir tous deux.

LETTRE 416.

A la même.

A Moulins, à la Visitation, dans la chambre où ma grand'-mère (1) est morte; ce dimanche après vêpres, 17 Mai 1676, entourée des deux petites de Valençai.

J'ARRIVAI hier au soir ici, ma chère enfant, en six jours très-agréablement. Madame Fouquet, son beau-frère et son fils, vinrent au devant de moi; ils m'ont logée chez eux. J'ai dîné ici, et je pars

(1) Jeanne-Françoise Frémiot, Baronne de Chantal, Fondatrice de l'Ordre de la Visitation, béatifiée par un Bref de Benoît XIV, et canonisée par Clément XIII.

demain pour Vichi. J'ai trouvé le mausolée admirable (1); le bon Abbé auroit été bien ravi de le voir. Les petites filles que voilà sont belles et aimables; vous les avez vues : elles se souviennent que vous faisiez de grands soupirs dans cette Eglise; je pense que j'y avois quelque part, du moins sais-je bien qu'en ce tems, j'en faisois de bien douloureux de mon côté. Est-il vrai que Madame de Guénégaud vous disoit : Soupirez, Madame, soupirez, j'ai accoutumé Moulins aux soupirs qu'on apporte de Paris. Je vous admire d'avoir pensé à marier votre frère; vous avez pris la chose par un très-bon côté, et j'estime le négociateur. Je suivrai ce chemin quand je serai retournée à Paris : écrivez-en à d'Hacqueville. On juge très-justement du bien de mon fils par celui de ma fille; car ce seroit une chose digne de vous de faire ce mariage : j'y travaillerai de mon côté. Vous croyez donc ne pas avoir été assez affligée de ma maladie; eh, bon Dieu! qu'auriez-vous pu faire? Vous avez été plus en peine que je n'ai été en péril. Comme la fièvre que j'ai eue vingt-deux jours, étoit causée par la douleur, elle ne faisoit peur à personne. Pour mes rêveries, elles venoient de ce que je ne prenois que quatre bouillons par jour, et qu'il y a des gens qui rêvent toujours pendant la fièvre. Votre frère m'en

(1) Le superbe tombeau que Marie-Félice des Ursins fit élever dans l'Église de la Visitation de Moulins pour son mari (*Henri, Duc de Montmorency*), décapité à Toulouse le 30 Octobre 1632, par Arrêt du Parlement de Toulouse.

a fait des farces à mourir de rire, il a retenu toutes mes extravagances, et vous en réjouira. Ayez donc l'esprit en repos, ma belle; vous n'avez été que trop inquiète et trop affligée de mon mal.

Il faut que M. de la Garde ait de bonnes raisons pour se porter à l'extrémité de s'atteler avec quelqu'un : je le croyois libre, et sautant, et courant dans un pré : mais enfin, il faut venir au timon, et se mettre sous le joug comme les autres. J'ai le cœur serré de ma chère petite; la pauvre enfant, la voilà donc placée? Elle a bien dissimulé sa petite douleur; je la plains, si vous l'aimez, et si elle vous aime autant que nous nous aimions : mais vous avez un courage qui vous sert toujours dans les occasions : Dieu m'eût bien favorisée de m'en donner un pareil.

Madame de Montespan est à Bourbon, où M. de la Vallière avoit donné ordre qu'on vînt la haranguer de toutes les villes de son Gouvernement : elle ne l'a point voulu. Elle a fait douze lits à l'hôpital; elle a donné beaucoup d'argent; elle a enrichi les Capucins; elle souffre les visites avec civilité. M. Fouquet et sa nièce, qui buvoient à Bourbon, ont été la voir; elle causa une heure avec lui sur les chapitres les plus délicats. Madame Fouquet s'y rendit le lendemain; Madame de Montespan la reçut très-honnêtement, et l'écouta avec douceur et avec une apparence de compassion admirable. Dieu fit dire à Madame Fouquet tout ce qui peut s'imaginer de mieux au monde, et sur l'instante

prière de s'enfermer avec son mari, et sur l'espérance qu'elle avoit que la Providence donneroit à Madame de Montespan, dans les occasions, quelque souvenir et quelque pitié de ses malheurs. Enfin, sans rien demander de positif, elle lui fit voir les horreurs de son état, et la confiance qu'elle avoit en sa bonté, et mit à tout cela un air qui ne peut venir que de Dieu : ses paroles m'ont paru toutes choisies pour toucher un cœur, sans bassesse et sans importunité : je vous assure que le récit vous en auroit touchée. Le fils (1) de M. de Montespan est chez Madame Fouquet à la campagne, d'où elle est venue pour me voir. Il a dix ans; il est beau et spirituel : son père l'a laissé chez ces Dames, en venant à Paris. La bonne d'Escars se porte très-bien, et prend un soin extrême de ma santé. Contez-moi les sorcelleries de Madame de Rus. Adieu, ma très-aimable; je vous embrasse mille fois, et je vous aime comme il faudroit aimer son salut.

(1) Louis-Antoine de Pardaillan, depuis Duc d'Antin.

LETTRE 417.

A la même.

à Vichi, mardi 19 Mai 1676.

Je commence aujourd'hui à vous écrire; ma lettre partira quand elle pourra; je veux causer avec vous. J'arrivai ici hier au soir : Madame de Brissac avec *le Chanoine* (1), Madame de Saint-Hérem et deux ou trois autres, vinrent me recevoir au bord de la jolie rivière d'Allier : je crois que si on y regardoit bien, on y trouveroit encore des bergers de l'Astrée. M. de Saint-Hérem, M. de la Fayette, l'Abbé Dorat, Planci et d'autres encore, suivoient dans un second carrosse, ou à cheval. Je fus reçue avec une grande joie. Madame de Brissac me mena souper chez elle; je crois avoir déjà vu que *le Chanoine* en a jusque là de la Duchesse : vous voyez bien où je mets la main. Je me suis reposée aujourd'hui, et demain je commencerai à boire. M. de Saint-Hérem est venu me prendre ce matin pour la messe, et pour dîner chez lui. Madame de Brissac y est venue, on a joué : pour moi, je ne saurois me fatiguer à mêler des cartes. Nous nous sommes promenés ce soir dans les plus beaux endroits du monde; et à sept heures, la poule mouillée vient manger son poulet, et causer un peu avec sa chère enfant : on vous en aime mieux, quand on en voit d'autres.

(1) Madame de Longueval, Chanoinesse.

J'ai bien pensé à cette dévotion que l'on avoit ébauchée avec M. de la Vergne; j'ai cru voir tantôt des restes de cette fabuleuse conversion; ce que vous m'en disiez l'autre jour, est à imprimer. Je suis fort aise de n'avoir point ici mon *bien bon;* il y eût fait un mauvais personnage : quand on ne boit pas, on s'ennuie; c'est une billebaude qui n'est pas agréable, et moins pour lui que pour un autre.

On a mandé ici que Bouchain étoit pris aussi heureusement que Condé; et qu'encore que le Prince d'Orange eût fait mine d'en vouloir découdre, on est fort persuadé qu'il n'en fera rien : cela donne quelque repos *. La bonne Saint-Géran m'a envoyé un compliment de la Palisse. J'ai prié qu'on ne me parlât plus du peu de chemin qu'il y a d'ici à Lyon, cela me fait de la peine; et comme je ne veux point mettre ma vertu à l'épreuve la plus dangereuse où elle puisse être, je ne veux point recevoir cette pensée, quelque chose que mon cœur, malgré cette résolution, me fasse sentir. J'attends ici de vos lettres avec bien de l'impatience; et pour vous écrire, ma chère enfant, c'est mon unique plaisir, quand je suis loin de vous; et si les médecins, dont je me moque extrêmement, me défendoient de

* On a regardé comme une grande faute que les François n'eussent pas donné la bataille. Louvois l'empêcha : ses ennemis dirent qu'il vouloit prolonger la guerre. La vérité, est que l'orgueil de Louis XIV vouloit des succès certains. Celui-ci ne l'étoit pas, puisque le Prince d'Orange lui-même eut envie d'attaquer, et ne fut retenu que par les Espagnols.

vous écrire, je leur défendrois de manger et de respirer, pour voir comme ils se trouveroient de ce régime. Mandez-moi des nouvelles de ma petite, et si elle s'accoutume à son couvent; mandez-moi bien des vôtres et de celles de M. de la Garde : dites-moi s'il ne reviendra point cet hiver à Paris. Je ne puis vous dissimuler que je serois sensiblement affligée, si, par ces malheurs et ces impossibilités qui peuvent arriver, j'étois privée de vous voir. Le mot de peste, que vous nommez dans votre lettre, me fait frémir : je la craindrois fort de Provence. Je prie Dieu, ma fille, qu'il détourne ce fléau d'un lieu où il vous a mise. Quelle douleur, que nous passions notre vie si loin l'une de l'autre, quand notre amitié nous en approche si tendrement!

Mercredi 20.

J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère; ah, qu'elles sont mauvaises! J'ai été prendre *le Chanoine*, qui ne loge point avec Mme. de Brissac. On va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve, on boit, et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend : il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne; après-dîner, on va chez quelqu'un : c'étoit aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-

Hérem et Planci; *le Chanoine* et moi, nous lisons l'Arioste; elle a l'italien dans la tête, elle me trouve bonne. Il est venu des Demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici où les Bohémiennes poussent leurs agrémens; elles font des *dégognades*, où les Curés trouvent un peu à redire : mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement, on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux, j'en ai bu douze verres; elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. Je prendrai la douche dans quelques jours. Je vous écrirai tous les soirs; ce m'est une consolation, et ma lettre partira quand il plaira à un petit messager qui apporte les lettres, et qui veut partir un quart-d'heure après : la mienne sera toujours prête. L'Abbé Bayard vient d'arriver de sa jolie maison, pour me voir : c'est le *Druide Adamas* de cette contrée.

Jeudi 21.

Notre petit messager crotté vient d'arriver; il ne m'a point apporté de vos lettres; j'en ai eu de M. de Coulanges, du bon d'Hacqueville, et de la Princesse (*de Tarente*) qui est à Bourbon. On lui a permis de faire sa cour seulement un quart-d'heure, elle avancera bien là ses affaires; elle m'y souhaite, et moi je me trouve bien ici. Mes eaux m'ont fait encore aujourd'hui beaucoup de bien; il n'y a que

la douche que je crains. Madame de Brissac avoit aujourd'hui la colique; elle étoit au lit, belle, et coiffée à coiffer tout le monde : je voudrois que vous eussiez vu l'usage qu'elle faisoit de ses douleurs, et de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains qui traînoient sur sa couverture, et les situations, et la compassion qu'elle vouloit qu'on eût : chamarrée de tendresse et d'admiration, je regardois cette pièce, et je la trouvai si belle, que mon attention a dû paroître un saisissement, dont je crois qu'on me saura fort bon gré, et songez que c'étoit pour l'Abbé Bayard, Saint-Hérem, Monjeu et Planci, que la scène étoit ouverte. En vérité, vous êtes une vraie pitaude, quand je pense avec quelle simplicité vous êtes malade; le repos que vous donnez à votre joli visage; et enfin, quelle différence; cela me paroît plaisant. Au reste, je mange mon potage de la main gauche, c'est une nouveauté. On me mande toutes les prospérités de Bouchain, et que le Roi revient incessamment : il ne sera pas seul par les chemins. Vous me parliez l'autre jour de M. Courtin; il est parti pour l'Angleterre. Il me paroît qu'il n'est resté d'autre emploi à son camarade, que d'adorer la belle que vous savez, sans envieux et sans rivaux.

LETTRE 418.

A la même.

à Vichi, dimanche 24 Mai 1676.

JE suis ravie, en vérité, quand je reçois de vos lettres; elles sont si aimables, que je ne puis me résoudre à jouir toute seule du plaisir de les lire; mais ne craignez rien, je ne fais rien de ridicule; j'en fais voir une petite ligne à Bayard, une autre au *Chanoine;* ah, que ce seroit bien votre affaire que ce *Chanoine!* et en vérité on est charmé de votre manière d'écrire. Je ne fais voir que ce qui convient; et vous croyez bien que je me rends maîtresse de la lettre, pour qu'on ne lise pas sur mon épaule ce que je ne veux pas qui soit vu.

Je vous ai écrit plusieurs fois, et sur les chemins, et ici. Vous aurez vu tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce que je pense, et même la conformité de nos pensées sur le mariage de M. de la Garde. J'admire *comme notre esprit est véritablement la dupe de notre cœur*, et les raisons que nous trouvons pour appuyer nos changemens. Celui de M. le Coadjuteur me paroît admirable; mais la manière dont vous le dites, l'est encore plus; quand vous lui demandez des nouvelles du lundi, vous paroissez bien persuadée de sa fragilité. Je suis fort aise qu'il ait conservé sa gaîté et son visage de jubilation. J'ai toujours envie de rire, quand vous me parlez du

bon homme du Parc; je ne trouve rien de si plaisant, que de le voir seul persuadé qu'il fait des miracles : je suis bien de votre avis, que le plus grand de tous seroit de vous persuader. Je suis fort aise que ma petite soit gaie et contente; c'étoit la tristesse de son petit cœur qui me faisoit de la peine. Il est vrai que le voyage d'ici à Grignan n'est rien; j'en détourne ma pensée avec soin, parce qu'elle me fait mal : mais vous ne me ferez pas croire, ma belle, que celui de Grignan à Lyon soit peu considérable; il est tout des plus rudes, et je serois très-fâchée que vous le fissiez pour retourner sur vos pas : je ne change point d'avis là-dessus. Si vous étiez de ces personnes qu'on enlève et qu'on dérange, et qui se laissent entraîner, j'aurois espéré de vous emmener avec moi; mais vous êtes d'un caractère dont on ne peut se promettre de pareilles complaisances. Je connois vos tons et vos résolutions; et cela étant ainsi, j'aime bien mieux que vous gardiez toute votre amitié et tout votre argent, pour venir cet hiver me donner la joie et la consolation de vous embrasser. Il est cependant vrai que si je tombois malade ici, ce que je ne crois point du tout, je vous prierois assurément d'y venir en diligence : mais je me porte fort bien, je bois tous les matins; je suis un peu comme Nouveau, qui demandoit, *Ai-je bien du plaisir?* Je demande aussi : *Rends-je bien mes eaux? La quantité, la qualité, tout va-t-il bien?* On m'assure que ce sont des merveilles, et je le crois, et même je le sens; car à mes

mains et à mes genoux près qui ne sont point guéris, parce que je n'ai encore pris, ni le bain, ni la douche, je me porte tout aussi-bien que j'aie jamais fait.

La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire; cela seul me redonneroit la santé. On est tout le jour ensemble. Madame de Brissac et *le Chanoine* dînent ici fort familièrement: comme on ne mange que des viandes simples, on ne fait nulle façon de donner à manger. Vous aurez vu par ce que je vous mandai avant-hier, combien je suis prête à aimer quelqu'un plus que vous. Après la pièce admirable de la colique, on nous a donné d'une convalescence pleine de langueur, qui est en vérité fort bien accommodée au théâtre: il faudroit des volumes pour dire tout ce que je découvre dans ce chef-d'œuvre des cieux. Je passe légèrement sur bien des choses, pour ne point trop écrire.

Vous me parlez fort plaisamment de ce Saint qui vous est tombé à Aix, et qu'on épouille à tout moment; il faudroit avoir à point nommé son reliquaire; ces poux que vous appelez *des reliques vivantes*, m'ont choquée; car comme on m'a toujours appelée de ce nom à Sainte-Marie (1), je me suis vue en même tems comme votre M. Ribon. On m'accable ici de présens; c'est la mode du pays,

(1) Madame de Sévigné étoit appellée une *relique vivante*, à Sainte-Marie, à cause de Madame de Chantal sa grand'mère, qui étoit dès-lors regardée comme une Sainte par les Filles de la Visitation qu'elle avoit fondées.

où, d'ailleurs, la vie ne coûte rien du tout : enfin, trois sous deux poulets, et tout à proportion. Il y a trois hommes qui ne sont occupés que de me rendre service, Bayard, Saint-Hérem et la Fayette; comme je vous fais souvent payer pour moi, n'oubliez pas de m'écrire quelque mot qui les regarde. Adieu, mon ange, aimez-moi bien toujours; je vous assure que vous n'aimez pas une ingrate.

LETTRE 419.

De Madame DE SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Vichi, ce 25 Mai 1676.

QUAND j'appris votre permission d'aller à Paris, j'en sentis toute la joie imaginable, et je courus avec Corbinelli pour m'en réjouir avec Madame votre femme. Nous trouvâmes qu'elle étoit délogée : je crus que vous viendriez à l'instant, et que je vous verrois un matin entrer dans ma chambre : cependant vous ne vîntes pas, et moi je partis pour venir ici tâcher de recouvrer cette belle santé dont la perte m'afflige et vous aussi. J'y ai reçu votre lettre. Vous faites bien de me faire des complimens sur votre retour; car je crois que je serai plus aise de vous revoir, que vous ne sauriez être de me retrouver. Dans cette espérance, je vais avaler mes verres d'eau deux à deux, afin d'être bientôt à Paris, où je vous embrasse par avance. Je supplie ma nièce de Coligny de croire que je l'aime et que je l'estime.

On

On n'ose écrire, cela fait mourir; c'est pourquoi je finis, afin de vous conserver une Cousine qui vous aime fort.

LETTRE 420.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Vichi, mardi 26 Mai 1676.

JE dois encore recevoir quelques-unes de vos lettres de Paris; elles seront toutes les bien venues, ma très-chère. Vous avez une idée de ma santé, qui n'est pas juste; ne savez-vous pas que j'ai conservé mes belles jambes? ainsi je marche fort bien. J'ai mal aux mains, aux genoux, aux épaules; on m'assure que la douche me guérira : j'ai très-bon visage, je dors et je mange bien; j'ai même si peu d'humeurs, que je ne prendrai des eaux que quinze jours, crainte de trop m'échauffer. Je commencerai demain la douche, et vous manderai sans cesse de mes nouvelles : ne me grondez point de vous écrire, c'est mon unique plaisir, et je prends mon tems d'une manière qui ne peut me nuire. Ne me retranchez rien de tout ce qui vous regarde; vous me dites des choses si tendres, si bonnes, si vraies, que je ne puis y répondre que par ce que je sens. Je ne me repens point de ne vous avoir point laissé venir ici; mon cœur en souffre; mais quand je pense à cette peine, pour n'être que huit ou dix jours avec moi, je trouve que je vous aime mieux cet hiver. Je suis si attachée à vous, que je sens plus

que les autres la peine de la séparation; ainsi, ma très-chère, je me suis gouvernée selon mes foiblesses, et n'ai pas écouté l'envie et la joie que j'aurois eues de vous avoir. Je ne crois pas être ici dans dix jours. La Duchesse s'en va plutôt, et le joli *Chanoine* : elle s'en va chez Bayard, parce que je dois y aller : il s'en passeroit fort bien ; il y aura une petite troupe d'*infelici amanti*. Ma fille, vous perdez trop, c'est cela que vous devriez regretter; il faudroit voir comme on tire sur tout, sans distinction et sans choix. Je vis l'autre jour, de mes propres yeux, flamber un pauvre Célestin : jugez comme cela paroît à moi, qui suis accoutumée à vous. Il y a des femmes ici fort jolies : elles dansèrent hier des bourrées du pays, qui sont, en vérité, les plus plaisantes du monde : il y a beaucoup de mouvement, et les *dégognades* n'y sont point épargnées; mais si on avoit à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarades, on en seroit ravi par la nouveauté; car cela passe encore les Bohémiennes. Il y avoit un grand garçon déguisé en femme, qui me divertit fort; sa jupe étoit toujours en l'air, et l'on voyoit dessous de fort belles jambes.

Je me suis fait valoir ici des nouvelles du combat naval *. Comme nous pleurâmes le Chevalier Tam-

* C'est le second combat entre Ruyter et Duquéné. Il se donná le 22 Mars au nord-est du mont Gibel ou Etna. Le succès de l'affaire fut douteux. Mais la Hollande y perdit un homme irréparable. Ruyter y fut blessé à mort. Louis XIV s'honora de regretter publiquement la perte de cet illustre ennemi.

bonneau, quand il fut tué l'autre fois, je m'en tiens quitte. Adieu, mon enfant, reposez-vous bien dans votre beau château; c'est là où j'aimerois bien à être cet été; mais ne m'en parlez point, je n'ai jamais cru avoir de la vertu que dans cette occasion.

LETTRE 421.

A la même.

à Vichi, jeudi 28 Mai 1676.

Je reçois deux de vos lettres; l'une me vient du côté de Paris, et l'autre de Lyon. Vous êtes privée d'un grand plaisir, de ne jamais faire de pareilles lectures : je ne sais où vous prenez tout ce que vous dites; mais cela est d'un agrément et d'une justesse à quoi l'on ne s'accoutume point. Vous avez raison de croire que j'écris sans effort, et que mes mains se portent mieux : elles ne se ferment point encore, et le dedans des mains est fort enflé, et les doigts aussi. Cela me fait trembler, et me donne la plus mauvaise grâce du monde dans l'air des bras et des mains : une circonstance qui me console un peu, c'est que je tiens ma plume sans peine. J'ai commencé aujourd'hui la douche; c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu souterrain, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude, qu'une femme vous fait aller où vous voulez. Cet état où l'on conserve à peine une feuille de figuier pour tout habillement, est une chose assez humiliante. J'avois voulu mes deux

femmes-de-chambre, pour voir encore quelqu'un de connoissance. Derrière un rideau se met quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demi-heure; c'étoit pour moi un médecin de Gannet, que Madame de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aime fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié. Je le retiens, m'en dût-il coûter mon bonnet; ceux d'ici me sont insupportables, et cet homme m'amuse. Il ne ressemble point à un vilain médecin, il ne ressemble point aussi à celui de Chelles (1); il a de l'esprit, de l'honnêteté; il connoît le monde; enfin, j'en suis contente. Il me parloit donc pendant que j'étois au supplice : représentez-vous un jet d'eau bouillante contre quelqu'une de vos pauvres parties. On met d'abord l'alarme partout pour mettre en mouvement tous les esprits; et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées : mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne peut se comprendre; c'est là cependant le nœud de l'affaire. Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà ce qui guérit. Mon médecin m'est alors encore fort bon; car au lieu de m'abandonner à deux heures d'un ennui qui ne peut se séparer de la sueur, je le fais lire, et cela me divertit. Enfin, je ferai cette vie sept ou huit jours,

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 6 Mai.

pendant lesquels je croyois boire; mais on ne veut pas, ce seroit trop de choses; de sorte que c'est une petite allonge à mon voyage. C'est principalement pour finir cet adieu, et faire une dernière lessive, que l'on m'a envoyée ici, et je trouve qu'il y a de la raison : c'est comme si je renouvellois un bail de vie et de santé; et si je puis vous revoir et vous embrasser encore dans la tendresse et la joie de mon cœur, vous pourrez peut-être encore m'appeler votre *bellissima madre*, et je ne renoncerai pas à la qualité de *mère-beauté*, dont M. de Coulanges m'a honorée. Enfin, ma chère enfant, il dépendra de vous de me ressusciter de cette manière.

J'ai senti douloureusement le 24 de ce mois (1); je l'ai marqué par un souvenir trop tendre; ces jours-là ne s'oublient pas facilement; mais il y auroit bien de la cruauté à ne vouloir plus me voir, et à me refuser la satisfaction d'être avec vous, pour m'épargner le déplaisir d'un adieu. Je vous conjure, ma fille, de raisonner d'une autre manière, et de trouver bon que d'Hacqueville et moi nous ménagions si bien le tems de votre congé, que vous puissiez être à Grignan assez long-tems, et en avoir encore pour revenir. Quelle obligation ne vous aurai-je point, si vous songez à me redonner dans l'été qui vient ce que vous m'avez refusé dans celui-ci? Il est vrai que de vous voir pour quinze jours, m'a paru une peine, et pour vous, et pour moi;

(1) Le 24 du mois de Mai de l'année 1675, qui fut le jour où elle se sépara de Madame de Grignan à Fontainebleau.

et j'ai trouvé plus raisonnable de vous laisser garder toutes vos forces pour cet hiver, puisqu'il est certain que la dépense de Provence étant supprimée, vous n'en faites pas plus à Paris : mais je n'ai quitté en nulle manière du monde l'espérance de vous voir; car je vous avoue que je la sens nécessaire à la conservation de ma santé et de ma vie. Parlez-moi du *Pichon*, est-il encore timide ? N'avez-vous point compris ce que je vous ai mandé là-dessus? Le mien n'étoit point à Bouchain; il a été spectateur des deux armées rangées si long-*tems* en bataille. Voilà la seconde fois qu'il n'y manque rien que la petite circonstance de se battre : mais comme deux procédés valent un combat, je crois que deux fois à la portée du mousquet valent une bataille. Quoi qu'il en soit, l'espérance de revoir le pauvre Baron gai et gaillard, m'a bien épargné de la tristesse. C'est un grand bonheur que le Prince d'Orange n'ait point été touché du plaisir et de l'honneur d'être vaincu par un Héros comme le nôtre *. On vous aura mandé comme nos guerriers, amis et ennemis, se sont vus galamment *nell' uno, nell' altro campo*, et se sont fait des présens.

On me mande que le Maréchal de Rochefort est très-bien mort à Nanci, sans être tué que de la fièvre double tierce. N'est-il pas vrai que les petits ramoneurs sont jolis (1)? On étoit bien las des Amours.

* *Voyez* la note de la Lettre du 19 Mai.

(1) Il s'agissoit d'un papier d'éventail que Madame de Sévigné avoit envoyé à Madame de Grignan par le Chevalier de Buous.

Si vous avez encore Mesdames de Buous, je vous prie de leur faire mes complimens, et sur-tout à la mère ; les mères se doivent cette préférence. Madame de Brissac s'en va bientôt; elle me fit l'autre jour de grandes plaintes de votre froideur pour elle. Nous demeurons ici, la bonne d'Escars et moi, pour achever nos remèdes. Dites-lui toujours quelque chose; vous ne sauriez comprendre les soins qu'elle a de moi. Je ne vous ai point dit combien vous êtes célébrée ici, et par le bon Saint-Hérem, et par Bayard, et par les Brissac et Longueval. D'Hacqueville me mande toujours des nouvelles de la santé de Mademoiselle de Méri; on auroit peur, si elle avoit la fièvre, mais j'espère qu'elle s'en tirera, comme elle a fait tant d'autres fois. On me fait prendre tous les jours de l'eau de poulet; il n'y a rien de plus simple ni de plus rafraîchissant : je voudrois que vous en prissiez pour vous empêcher de brûler à Grignan. Vous me dites de plaisantes choses sur le beau médecin de Chelles. Le conte des deux grands coups d'épée pour affoiblir son homme est fort bien appliqué. Je suis toujours en peine de la santé de notre Cardinal; il s'est épuisé à lire : hé, mon Dieu! n'avoit-il pas tout lu? Je suis ravie, ma fille, quand vous parlez avec confiance de l'amitié que j'ai pour vous; je vous assure que vous ne sauriez trop croire combien vous faites toute la joie, tout le plaisir et toute la tristesse de ma vie.

LETTRE 422.

A la même.

à Vichi, lundi au soir premier Juin 1676.

Allez-vous promener, Madame la Comtesse, de venir me proposer de ne point vous écrire; apprenez que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que j'aie ici. Voilà un plaisant régime que vous me proposez; laissez-moi conduire cette envie en toute liberté, puisque je suis si contrainte sur les autres choses que je voudrois faire pour vous. Je prends mon tems; et la manière dont vous vous intéressez à ma santé m'empêche bien de vouloir y faire la moindre altération. Vos réflexions sur les sacrifices que l'on fait à la raison, sont fort justes dans l'état où nous sommes : il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre heureux en ce monde et en l'autre; il y a très-long-tems qu'on le dit : mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée.

C'est un beau sujet de méditation que la mort du Maréchal de Rochefort; un ambitieux dont l'ambition est satisfaite, mourir à quarante ans! c'est quelque chose de bien déplorable. Il a prié, en mourant, la Comtesse de Guiche de venir reprendre sa femme à Nanci, et lui laisse le soin de la consoler. Je trouve qu'elle perd par tant de côtés, que je ne crois pas que ce soit une chose aisée *. Voilà une

* Louvois s'en chargea. Il devint amoureux de cette veuve, et le fut jusqu'à la fin de sa vie.

lettre de Madame de la Fayette, qui vous divertira. Madame de Brissac étoit venue ici pour une certaine colique; elle ne s'en est pas bien trouvée : elle est partie aujourd'hui de chez Bayard, après y avoir brillé, et dansé, et fricassé chair et poisson. Le *Chanoine* m'a écrit; il me semble que j'avois échauffé sa froideur par la mienne; je la connois; et le moyen de lui plaire, c'est de ne lui rien demander. Madame de Brissac et elle forment le plus bel assortiment de feu et d'eau que j'aie jamais vu. Je voudrois voir cette Duchesse faire main-basse dans votre place des Prêcheurs (1) sans aucune considération de qualité ni d'âge : cela passe tout ce que l'on peut croire. Vous êtes une plaisante idole; sachez qu'elle trouveroit fort bien à vivre, où vous mourriez de faim.

Mais parlons de la charmante douche; je vous en ai fait la description; j'en suis à la quatrième; j'irai jusqu'à huit. Mes sueurs sont si extrêmes, que je perce mes matelas; je pense que c'est toute l'eau que j'ai bue depuis que je suis au monde. Quand on entre dans ce lit, il est vrai qu'on n'en peut plus; la tête et tout le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battemens partout. Je suis une heure sans ouvrir la bouche, pendant laquelle la sueur commence, et continue deux heures durant; et de peur de m'impatienter, je fais lire mon médecin, qui me plaît; il vous plairoit aussi. Je lui mets dans la tête d'apprendre la

(1) Place publique à Aix.

philosophie de votre père Descartes; je ramasse des mots que je vous ai ouï dire. Il sait vivre; il n'est point charlatan; il traite la médecine en galant homme; enfin, il m'amuse. Je vais être seule, et j'en suis fort aise : pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste; le pays seul me guériroit. Les sueurs qui affoiblissent tout le monde me donnent de la force, et me font voir que ma foiblesse venoit des superfluités que j'avois encore dans le corps. Mes genoux se portent bien mieux; mes mains ne veulent pas encore, mais elles le voudront, avec le tems. Je boirai encore huit jours, du jour de la Fête-Dieu, et puis je penserai avec douleur à m'éloigner de vous. Il est vrai que ce m'eût été une joie bien sensible de vous avoir ici uniquement à moi; vous y avez mis une clause de retourner chacun chez soi, qui m'a fait transir : n'en parlons plus, ma chère enfant, voilà qui est fait. Songez à faire vos efforts pour venir me voir cet hiver : en vérité, je crois que vous devez en avoir quelque envie, et que M. de Grignan doit souhaiter que vous me donniez cette satisfaction. J'ai à vous dire que vous faites tort à ces eaux de les croire noires; pour noires, non; pour chaudes, oui. Les Provençaux s'accommoderoient mal de cette boisson : mais qu'on mette une herbe ou une fleur dans cette eau, elle en sort aussi

fraîche que lorsqu'on la cueille; et au lieu de griller et de rendre la peau rude, cette eau la rend douce et unie : raisonnez là-dessus. Adieu, ma trop aimable; s'il faut, pour profiter des eaux, ne guère aimer sa fille, j'y renonce.

LETTRE 423.

A la même.

à Vichi, jeudi 4 Juin 1676.

J'AI enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma suerie, je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne pouvoit me faire plus de bien; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie. La douche et la sueur sont assurément des états pénibles; mais il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement, et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche; je ne mets point ce tems au rang des plaisirs innocens; c'est un endroit délicieux. Mon médecin m'empêchoit de mourir d'ennui; je me divertissois à lui parler de vous, il en est digne. Il s'en est allé aujourd'hui; il reviendra, car il aime la bonne compagnie; et depuis Madame de Noailles, il ne s'étoit pas trouvé à telle fête. Je m'en vais prendre demain une légère médecine, et puis boire huit jours, et puis c'est fait. Mes genoux sont comme guéris; mes mains ne se ferment pas encore; mais pour cette lessive que l'on

vouloit faire de moi une bonne fois, elle sera dans sa perfection. Nous avons ici une Madame la Baroir qui bredouille d'une apoplexie, elle fait pitié : mais quand on la voit laide, point jeune, habillée du bel air, avec de petits bonnets à double carillon, et qu'on songe de plus qu'après vingt-deux ans de veuvage, elle s'est amourachée de M. de la Baroir qui en aimoit une autre, à la vue du public, à qui elle a donné tout son bien, et qui n'a jamais couché qu'un quart-d'heure avec elle, pour fixer les donations, et qui l'a chassée de chez lui outrageusement; (voici une grande période); mais quand on songe à tout cela, on a extrêmement envie de lui cracher au nez.

On dit que Madame de Péquigny (1) vient aussi; c'est *la Sybille Cumée*. Elle cherche à se guérir de soixante-seize ans, dont elle est fort incommodée; ceci devient les Petites-Maisons. Je mis hier moi-même une rose dans la fontaine bouillante, elle y fut long-tems saucée et resaucée, je l'en tirai comme de dessus la tige : j'en mis une autre dans une poélonnée d'eau chaude, elle y fut en bouillie en un moment. Cette expérience, dont j'avois ouï parler, me fit plaisir. Il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses. Je veux vous envoyer par un petit Prêtre qui s'en va à Aix, un livre que tout le monde a lu, et qui m'a divertie; c'est l'*Histoire des Visirs*; vous y verrez les guerres de Hongrie et de Candie,

(1) Claire-Charlotte d'Ailly, mère de Charles d'Albert, Duc de Chaulnes.

et vous y verrez en la personne du Grand-Visir (1), que vous avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun Chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté ! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du Roi de Pologne (*J. Sobieski*), qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. J'attends de vos lettres présentement avec impatience, et je cause en attendant. Ne craignez jamais que j'en puisse être incommodée : il n'y a nul danger d'écrire le soir.

Voilà votre lettre du 31 Mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour Madame de la Fayette, est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandois cette inutilité. Je crois que c'étoit dans le transport de la reconnoissance de ce bon vin qui sent le fût : vous étiez toujours sur vos pieds, pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour *à la Grignan*. Vous me le représentez fort joli, fort aimable; cette timidité vous faisoit peur mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez

(1) Achmet Coprogli, Pacha, mort en Décembre 1676.

comme vous avez bien fait de lui donner des chausses; ils sont filles, tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant; j'en fais présentement une partie de ce que je veux; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume; le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme? M. le Cardinal (*de Retz*) me mandoit l'autre jour que les médecins avoient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes; quel diantre de nom! à ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. Monsieur de la Garde doit être compté pour beaucoup; je pense que vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné la fatigue du voyage de Vichi, et à moi la douleur de vous voir, pour vous dire adieu presque en même-tems. Mais j'espère bien aller une autre année à Grignan; c'est une de mes envies de me retrouver dans ce château avec tous les Grignans du monde, il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage, dès que je pourrai. J'ai ri, en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville vous a mandée; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenoit aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étois aux Rochers; mais vous cherchez qui en rira avec vous; vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il

m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du Maréchal de Lorges? le voilà Capitaine des Gardes-du-Corps : ces deux frères deviennent jumeaux (1). Mademoiselle de Frémont est, en vérité, bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le Chevalier (*de Grignan*); plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges me mande qu'on lui écrit que Madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne rend point les eaux de Vichi : voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime; et cette mesure est bonne, sur-tout avec les Dames de la Cour. Vous avez fait transir le bon Abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas, ma fille! je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon Abbé de tout ce qu'il me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de la Garde et à M. de Grignan, et mes complimens de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi; j'aime la gaillardise de Pauline : et le *petit petit* veut-il vivre

(1) Le Maréchal de Duras et le Maréchal de Lorges étoient tous deux Capitaines des Gardes-du-Corps en même tems.

absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Galien? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'inhumanité que vous donnez à vos enfans est la chose la plus commode du monde : voilà, Dieu merci, la petite (1) qui ne songe plus ni à père, ni à mère ; ah, ma belle ! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous ; vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé ; vous n'en avez que trop souffert.

(1) Celle qui avoit été mise au couvent.

LETTRE 424.

A la même.

à Vichi, lundi 8 Juin 1676.

Ne doutez pas, ma fille, que je ne sois touchée très-sensiblement de préférer quelque chose à vous qui m'êtes si chère : toute ma consolation, c'est que vous ne pouvez ignorer mes sentimens, et que vous verrez dans ma conduite un beau sujet de réfléchir, comme vous faisiez l'autre jour, touchant la préférence du devoir sur l'inclination. Mais je vous conjure, et M. de Grignan, de vouloir bien me consoler cet hiver de cette violence qui coûte si cher à mon cœur. Voilà donc ce qui s'appelle la vertu et la reconnoissance : je ne m'étonne pas si l'on trouve si peu de presse dans l'exercice de ces belles vertus. Je n'ose, en vérité, appuyer sur ces pensées ; elles troublent entièrement la tranquillité qu'on

qu'on ordonne en ce pays. Je vous conjure encore de vous tenir pour toute rangée chez moi, comme vous y étiez, et de croire que voilà précisément la chose que je souhaite le plus. Vous êtes en peine de ma douche, ma très-chère; je l'ai peise huit matins, comme je vous l'ai mandé; elle m'a fait suer abondamment; c'est tout ce qu'on demande, et bien loin de m'en trouver plus foible, je m'en trouve plus forte. Il est vrai que vous m'auriez été d'une grande consolation: je doute cependant que j'eusse voulu vous souffrir dans cette fumée: pour ma sueur, elle vous auroit fait un peu de pitié: mais enfin, je suis le prodige de Vichi pour avoir soutenu la douche courageusement. Mes jarrets en sont guéris; si je fermois mes mains, il n'y paroîtroit plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à samedi; c'est mon seizième jour; elles me purgent et me font beaucoup de bien.

Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées de ce pays; c'est la plus surprenante chose du monde; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition; enfin, j'en suis folle. Je donne tous les soirs un violon avec un tambour de basque, à très-petits frais; et dans ces prés et ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon (1). Il m'est impossible de ne pas vous souhaiter, toute sage que vous êtes, à ces sortes de folies.

(1) Petite rivière, mais fameuse par le Roman de l'*Astrée*.

Nous avons *Sybille Cumée* (1) toute parée, toute habillée en jeune personne; elle croit guérir, elle me fait pitié. Je crois que ce seroit une chose possible, si c'étoit ici la fontaine de Jouvence. Ce que vous dites sur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune, est incomparable: c'est ce qui doit consoler de ne pas être au nombre de ses favoris; nous en trouverons la mort moins amère. Vous me demandez si je suis dévote; hélas! non, dont je suis très-fâchée; mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le tems de faire de grandes réflexions; mais ce que je retranche sur le public, il me semble que je vous le redonne: ainsi, je n'avance guère dans le pays du détachement; et vous savez que le droit du jeu seroit de commencer par effacer ce qui tient le plus au cœur.

Madame de Montespan partit jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avoit fait préparer M. l'Intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre: jamais il n'y eut rien de plus galant; cette dépense va à plus de mille écus; mais il en fut payé tout comptant par la lettre que la belle écrivit au Roi; elle n'y parloit, à ce qu'elle lui dit, que de cette magnificence. Elle ne voulut point se montrer aux femmes; mais les hommes la virent à l'ombre de M. l'Intendant. Elle s'est embarquée

(1) Madame de Péquigny. *Voyez* la lettre précédente.

sur l'Allier, pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevrauld, où elle attendra le retour du Roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. Je me consolerai facilement de Ruyter *, par la facilité qu'il me paroît que cet événement donne à votre voyage. N'est-il pas vrai, mon cher Comte, vous me priez de vous aimer tous deux; hé! que fais-je autre chose? Soyez-en donc bien persuadés. Je vous ai mandé ce que dit notre petit Coulanges de la guérison de la Duchesse (*de Brissac*), qui consiste à ne point rendre les eaux de Vichi : cela est plaisant. Vous avez vu comme je suis instruite de *Guenani* (1) dans le tems que vous m'en parlez. Je viens de prendre et de rendre mes eaux à moitié : il est mardi, à dix heures du matin. Comme je suis bien assurée que, pour vous plaire, il faut que je quitte ma plume, je finis en vous embrassant de toute ma tendresse.

* *Voyez* la note de la Lettre du 26 Mai.

(1) Fille naturelle de Henri-Jules de Bourbon, Duc d'Anguien, et de Françoise de Montalais, veuve de Jean de Beuil, Comte de Maran. Elle fut légitimée en Juin 1692, et le 5 Mars 1696, elle épousa Armand de l'Espars de Madaillan, Marquis de Lassai, dont elle fut la troisième femme. Son nom de *Guenani* est l'anagramme d'*Anguien*.

LETTRE 425.

A la même.

à Vichi, jeudi au soir 11 Juin 1676.

Vous seriez la bien venue, ma fille, de venir me dire qu'à cinq heures du soir je ne dois pas vous écrire; c'est ma seule joie, c'est ce qui m'empêche de dormir. Si j'avois envie de faire un doux sommeil, je n'aurois qu'à prendre des cartes, rien ne m'endort plus sûrement. Si je veux être éveillée, comme on l'ordonne, je n'ai qu'à penser à vous, à vous écrire, à causer avec vous des nouvelles de Vichi: voilà le moyen de m'ôter toute sorte d'assoupissement. J'ai trouvé ce matin à la fontaine un bon Capucin; il m'a humblement saluée; j'ai fait aussi la révérence de mon côté, car j'honore la livrée qu'il porte. Il a commencé par me parler de la Provence, de vous, de M. de Roquesante, de m'avoir vue à Aix, de la douleur que vous aviez eue de ma maladie. Je voudrois que vous eussiez vu ce que m'est devenu ce bon Père, dès le moment qu'il m'a paru si bien instruit: je crois que vous ne l'avez jamais ni vu, ni remarqué; mais c'est assez de vous savoir nommer. Le médecin que je tiens ici pour causer avec moi ne pouvoit se lasser de voir comme naturellement je m'étois attachée à ce Père. Je l'ai assuré que s'il alloit en Provence, et qu'il vous fît dire qu'il a toujours été avec moi à Vichi, il seroit pour le moins aussi bien reçu. Il m'a

paru qu'il mouroit d'envie de partir pour aller vous dire des nouvelles de ma santé : hors mes mains, elle est parfaite ; et je suis assurée que vous auriez quelque joie de me voir et de m'embrasser dans l'état où je suis, sur-tout après avoir su dans quel état j'étois auparavant. Nous verrons si vous continuerez à vous passer de ceux que vous aimez, ou si vous voudrez bien leur donner la joie de vous voir : c'est où d'Hacqueville et moi nous vous attendons.

La bonne Péquigny est survenue à la fontaine ; c'est une machine étrange, elle veut faire tout comme moi, afin de se porter comme moi. Les Médecins d'ici lui disent que oui, et le mien se moque d'eux. Elle a pourtant bien de l'esprit avec ses folies et ses foiblesses ; elle a dit cinq ou six choses très-plaisantes. C'est la seule personne que j'aie vue, qui exerce sans contrainte la vertu de la libéralité : elle a deux mille cinq cents louis qu'elle a résolu de laisser dans le pays ; elle donne, elle jette, elle habille, elle nourrit les pauvres : si on lui demande une pistole, elle en donne deux ; je n'avois fait qu'imaginer ce que je vois en elle. Il est vrai qu'elle a vingt-cinq mille écus de rente, et qu'à Paris elle n'en dépense pas dix mille. Voilà ce qui fonde sa magnificence. Pour moi, je trouve qu'elle doit être louée d'avoir la volonté avec le pouvoir ; car ces deux choses sont quasi toujours séparées.

La bonne d'Escars m'a fait souvenir de ce que j'avois dit à la Duchesse (*de Brissac*) le jour de

l'embrâsement du Célestin ; elle en rit beaucoup ; et comme vous vous attendez toujours à quelque sincérité de moi dans ces occasions, la voici. Je lui dis : » Vraiment (Madame, vous avez tiré de bien » près ce bon Père ; vous aviez peur de le manquer ». Elle fit semblant de ne pas m'entendre, et je lui dis comme j'avois vu brûler le Célestin ; elle le savoit bien, et ne se corrigea pas pour cela du plaisir de faire des meurtres.

Vendredi à midi.

Je viens de la fontaine, c'est-à-dire, à neuf heures, et j'ai rendu mes eaux : ainsi, ma très-aimable belle, ne soyez point fâchée que je fasse une legère réponse à votre lettre ; au nom de Dieu, fiez-vous à moi, et riez, riez sur ma parole ; je ris aussi quand je puis ; je suis un peu troublée de l'envie d'aller à Grignan, où je n'irai pas. Vous me faites un plan de cet été, et de cet automne, qui me plaît et qui me convient. Je serois aux noces de M. de la Garde, j'y tiendrois ma place, j'aiderois à vous venger de Livry ; je chanterois : *Le plus sage s'entête, et s'engage, sans savoir comment.* Enfin, Grignan et tous ses habitans me tiennent au cœur. Je vous assure que je fais un acte généreux et très-généreux de m'éloigner de vous.

Que je vous aime de vous souvenir si à propos de nos *Essais de Morale !* je les estime et les admire. Il est vrai que *le moi* de M. de la Garde va se multiplier ; tant mieux, tout en est bon. Je le trouve

toujours à mon gré, comme à Paris. Je n'ai point eu de curiosité de questionner sur le sujet de sa femme (1). Vous souvient-il de ce que je contois un jour à Corbinelli, qu'un certain homme épousoit une femme? Voilà, me dit-il, un beau détail. Je m'en suis contentée en cette occasion, persuadée que si j'avois connu son nom, vous me l'auriez nommé. Je reviens à ma santé; elle est très-admirable; les eaux et la douche m'ont extrêmement purgée; et au lieu de m'affoiblir, elles m'ont fortifiée. Je marche tout comme une autre : je crains de rengraisser, voilà mon inquiétude; car j'aime à être comme je suis. Mes mains ne se ferment pas; voilà tout, le chaud sera mon affaire. On veut m'envoyer au Mont-d'Or, je ne veux pas. Je mange présentement de tout, c'est-à-dire, je le pourrai, quand je ne prendrai plus les eaux. Je me suis mieux trouvée de Vichi que personne, et bien des gens pourroient dire :

Ce bain si chaud, tant de fois éprouvé,
M'a laissé comme il m'a trouvé.

Pour moi, je mentirois; il s'en faut si peu que je ne fasse de mes mains comme les autres, qu'en vérité, ce n'est pas la peine de se plaindre. Passez donc votre été gaiement, ma très-chère; je voudrois bien vous envoyer pour la noce deux filles et deux

(1) Le mariage dont il s'agissoit ne se fit point, quoique très-avancé. M. de la Garde étoit fils de Louis Escalin des Aimars, Baron de la Garde, et de Jeanne Adhémar de Monteil, tante de M. de Grignan.

garçons qui sont ici, avec le tambour de basque, pour vous faire voir cette bourrée. Enfin, *les Bohémiens* sont fades en comparaison. Je suis sensible à la parfaite bonne grâce : vous souvient-il quand vous me faisiez rougir les yeux, à force de bien danser? Je vous assure que cette bourrée dansée, sautée, roulée naturellement, et dans une justesse surprenante, vous divertiroit. Je m'en vais penser à ma lettre pour M. de la Garde. Je pars demain d'ici; j'irai me purger et me reposer un peu chez Bayard, et puis m'éloigner toujours de ce que j'aime passionnément, jusqu'à ce que vous fassiez les pas nécessaires pour redonner la joie et la santé à mon cœur et à mon corps, qui prennent beaucoup de part, comme vous savez, à ce qui touche l'un ou l'autre.

LETTRE 426.

A la même.

A Langlar, chez M. l'Abbé Bayard, lundi 15 juin 1676.

J'ARRIVAI ici samedi, comme je vous l'avois mandé. Je me purgeai hier pour m'acquitter du cérémonial de Vichi. Je me porte fort bien, le chaud achevera mes mains; je jouis avec plaisir et modération de la bride qu'on m'a mise sur le cou; je me promène un peu tard; je reprends mon heure de me coucher; mon sommeil se raccoutume avec le matin; je ne suis plus une sotte poule mouillée; je conduis pourtant toujours ma

barque avec sagesse; et si je m'égarois, il n'y auroit qu'à me crier, *rhumatisme*; c'est un mot qui me feroit bien vite rentrer dans mon devoir. Plût à Dieu, ma fille, que par un effet de magie blanche ou noire, vous puissiez être ici; vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître du logis; la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Frêne, et vous admireriez le courage et la hardiesse qu'il a eue de rendre une affreuse montagne, la plus belle, la plus délicieuse, et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis assurée que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne étoit à Versailles, je ne doute point qu'elle n'eût ses parieurs contre les violences dont l'art opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. Les hautbois et les musettes font danser la bourrée d'Auvergne aux Faunes d'un bois odoriférant, qui fait souvenir de vos parfums de Provence; enfin, on y parle de vous, on y boit à votre santé: ce repos m'a été agréable et nécessaire.

Je serai mercredi à Moulins, où j'aurai une de vos lettres, sans préjudice de celle que j'attends après-dîner. Il y a dans ce voisinage des gens plus raisonnables et d'un meilleur air que je n'en ai vu en nulle autre Province; aussi ont-ils vu le monde et ne l'ont pas oublié. L'Abbé Bayard me paroît heureux, et parce qu'il l'est, et parce qu'il croit l'être. Pour moi, ma chère Comtesse, je ne puis l'être sans vous; mon âme est toujours

agitée de crainte, d'espérance, et sur-tout de voir tous les jours de ma vie s'écouler loin de vous : je vois le tems qui court et qui vole, et je ne sais où vous reprendre. Je veux sortir de cette tristesse par un souvenir qui me revient de l'avarice d'un certain Prêtre dont on me parloit en Bretagne : on me disoit fort naturellement : « Enfin, » Madame, c'est un homme qui mange de la » merluche toute sa vie, pour manger du poisson » après sa mort ». Je trouvai cela plaisant, et j'en fais l'application à toute heure. Les devoirs, les considérations nous font manger de la merluche toute notre vie, pour manger du poisson après notre mort.

Je n'ai plus les mains enflées, mais je ne les ferme pas; et comme j'ai toujours espéré que le chaud les remettroit, j'avois fondé mon voyage de Vichi sur cette lessive dont je vous ai parlé; et sur les sueurs de la douche, pour m'ôter à jamais la crainte du rhumatisme : voilà ce que je voulois, et ce que j'ai trouvé. Je me sens bien honoré du goût qu'a M. de Grignan pour mes lettres : je ne les crois jamais bonnes; mais puisque vous les approuvez, je ne vous en demande pas davantage. Je vous remercie de l'espérance que vous me donnez de vous voir cet hiver; je n'ai jamais eu plus d'envie de vous embrasser. J'aime l'Abbé de vous avoir écrit si paternellement; lui qui souffre avec peine d'être six semaines sans me voir, ne doit-il pas entrer dans la

douleur que j'ai de passer ma vie sans vous, et dans l'extrême désir que j'ai de vous avoir ?

On dit que Madame de Rochefort est inconsolable. Madame de Vaubrun est toujours dans son premier désespoir. Je vous écrirai de Moulins. Je ne fais pas réponse à la moitié de votre aimable lettre, je n'en ai pas le tems.

LETTRE 427.

A la même.

à Moulins, jeudi 18 juin 1676.

Puisque vous m'envoyez vous écrire plus loin, et qu'une réponse de quatre jours vous incommode, hélas ! je vais donc m'éloigner ; mais ce ne peut être sans douleur, ni sans faire toutes les réflexions que nous avons déjà faites sur les loix que l'on s'impose, et sur le martyre que l'on se fait souffrir, en préférant si souvent son devoir à son inclination : en voici un bel exemple. Pour m'ôter cette tristesse, j'avoue, ma très-chère, que j'emporte l'espérance de vous voir cet hiver.

Ruyter est mort ; je laisse aux Hollandois le soin de le regretter : vous m'en paroissez plus libre. Les voyages sur la côte sont fâcheux ; celui que M. de Grignan doit faire encore n'est pas commode. Nous tâcherons de vous laisser respirer à Grignan jusqu'au mois d'Octobre : c'est pour ne pas interrompre ce sommeil, que je n'ai pas voulu

que vous vinssiez à Vichi, et pour d'autres raisons encore que je vous ai mandées.

Je partis hier de Langlar. La bonne Princesse (*de Tarente*) m'avoit envoyé un laquais, pour me dire qu'elle seroit mardi 16 ici. Bayard, avec sa parfaite vertu, ne voulut jamais comprendre cette nécessité de partir; il retint le laquais, et m'assura si bien qu'elle m'attendroit jusqu'au mercredi, qui étoit hier, et que même il viendroit avec moi, que je cédai à son raisonnement. Nous arrivâmes donc hier ici; la Princesse étoit partie dès la pointe, et m'avoit écrit toutes les lamentations de Jérémie; elle s'en retourne à Vitré, dont elle est vraiment affligée; elle eût été, dit-elle, consolée, si elle m'avoit parlé; je fus très-fâchée de ce contre-tems: je voulus battre Bayard; et vous savez ce que l'on dit.

Nous avons couché chez Madame Fouquet, où une fort jolie femme de ses amies vint nous faire les honneurs. Ces pauvres femmes sont, à Pomé, dans une petite maison qu'elles ont achetées, où nous allons les voir après-dîner. Je vais dîner à Sainte-Marie, avec le tombeau de M. de Montmorency, et les petites de Valençai. Je vous écrirai de Pomé de grandes particularités de *Quanto*, qui vous surprendront: ce qui vous paroîtra bon, c'est que ce seront des vérités, et toutes des plus mystérieuses. Bayard est de ce voyage; c'est un d'Hacqueville pour la probité, les arbitrages et les bons conseils. Il vous révère, et vous supplie de le lui

permettre, en faveur de l'amitié qu'il a pour moi.

Si vous recevez une réponse de M. de Lorges, pour savoir si on est bien aise quand on est content, je vous prie de m'en faire part : en attendant, je vous dirai que celui-ci a trouvé par sa modération ce que l'autre ne trouvera peut-être jamais avec toutes les grâces de la fortune. Il est aise, parce qu'il est content, et qu'il est content parce qu'il a l'esprit bien fait. Vous me disiez l'autre jour des choses trop plaisantes sur Rochefort, qui avoit tout souhaité, et qui avoit seulement oublié de souhaiter ne pas mourir sitôt. C'étoit une tirade qui valoit trop : mais on ne finiroit point, si on vouloit relever tout ce qui est de ce goût-là.

Vous me demandiez s'il étoit vrai que la Duchesse de Sault (1) fût un Page; non, ce n'est point un Page; mais il est vrai qu'elle est si aise de n'être plus à Machecoul à mourir d'ennui avec sa mère, et qu'elle se trouve si bien d'être la Duchesse de Sault, qu'elle a peine à contenir sa joie; et c'est précisément ce que disent les Italiens, *non può capire*. Elle est fort aise d'être contente, et cela répand une joie un peu excessive sur toutes ses actions, et qui n'est plus à la mode de la Cour,

(1) Paule de Gondi, fille de Pierre de Gondi et de Catherine de Gondi, Duchesse de Retz, mariée le 12 Mars 1675 avec François-Emmanuel de Bonne de Créqui, Duc de Lesdiguières, et la même qui fut appelée depuis Duchesse de Lesdiguières.

où chacun a ses tribulations, et où l'on ne rit plus, depuis plusieurs années. Pour sa personne, elle vous plairoit sans beauté, parce qu'elle est d'une taille parfaite et d'une bonne grâce à tout ce qu'elle fait. Je suis toujours en peine de notre Cardinal; il me cache ses maux par l'intérêt qu'il sait que je prends à sa santé; mais la continuation de ce mal de tête me déplaît. Je me porte fort bien; j'attends du chaud la liberté de mes mains; elles me servent quasi comme si de rien n'étoit; j'y suis accoutumée; et je trouve que ce n'est point une chose si nécessaire de fermer les mains; à quoi sert cela? C'est une vision, quand il n'y a personne à qui l'on veuille serrer la main. Ce n'est un petit reste du souvenir de ce mal que j'honore tant, et dont le nom seul me fait trembler. Enfin, mon ange, ne soyez plus en peine de moi, ce qui me reste pour ma consolation dépend de vous.

LETTRE 428.

A la même.

à Pomé, samedi 20 juin 1676.

Vous me parlez encore de la rigueur que j'ai eue de ne vous avoir pas voulue à Vichi; croyez, ma fille, que j'en ai plus souffert que vous : mais la Providence n'avoit pas rangé les choses pour me donner cette joie parfaite. J'ai eu peur de la peine que vous donneroit ce voyage, qui est long et dangereux; et par le chaud, c'étoit une affaire.

J'avois peur que ce mouvement n'en empêchât un autre; j'avois peur de vous quitter, j'avois peur de vous suivre; enfin, je craignois tout de ma tendresse et de ma foiblesse; je ne pouvois qu'en votre absence préférer mon oncle l'Abbé à vous. Je n'ai été que trop occupée de notre voisinage: cette pensée m'a fait pour le moins autant de mal qu'à vous, et quelquefois jusqu'aux larmes. Voilà ce que je voulois encore vous dire pour faire honneur à la vérité: faites-en, ma chère enfant, à l'amitié que vous avez pour moi, en venant me voir cet hiver. Mais parlons d'autre chose.

Je suis ici dès jeudi, comme je vous l'ai mandé; je m'en vais demain à Moulins, d'où je partirai lundi pour Nevers et Paris. Toute la sainteté du monde est ici; cette maison est agréable; la chapelle est ornée. Si mes pauvres mains me faisoient quelque jours retourner à Vichi, je vous assure que je ne me ferois pas des cruautés comme cette fois. Corbinelli me trouve un peu enrôlée dans la sacrée paresse; mais je ne sais si ma santé ne me rendra point ma rustauderie; je vous le manderai, afin que vous ne m'aimiez pas plus que je le mérite. Je vous loue extrêmement de l'envie que vous avez d'établir le pauvre Baron (1). Quand je serai à Paris, je tâcherai de seconder vos bons commencemens. Ne sommes-nous pas trop heureuses que la campagne soit si douce jusqu'ici? Je crains bien un détachement pour l'Allemagne. Vous n'êtes pas

(1) M. de Sévigné son fils.

actuellement dans l'ignorance de la mort de Ruyter, ni de la prison du pauvre Penautier *. J'arriverai aussitôt pour vous instruire de toutes ces tragiques histoires. Je souhaite que votre petite rivière puisse vous fournir de l'eau pour vous baigner fraîchement, car il y a d'étranges manières de se baigner à Vichi.

A Moulins, dimanche au soir 21 Juin.

Quel bonheur, ma très-chère, de recevoir votre lettre du 17, en arrivant de Pomé, où j'ai *laissé* les deux saintes (*Mesdames Fouquet*)! J'ai amené Mademoiselle Fouquet, qui me fait ici les honneurs de chez sa mère; elle s'en retournera demain matin, quand je partirai pour aller coucher à Nevers.

Vous jugez très-juste du *moi* des *Essais de morale*. Il est vrai qu'il y a, comme disoit le vieux Chapelain, teinture de ridiculité dans cette expression: le reste est trop grave pour cette bigarrure, mais nous en faisons un très-bon usage. Vous me peignez Grignan d'une beauté surprenante; hé bien, ai-je tort quand je dis que M. de Grignan, avec sa douceur, fait toujours précisément tout ce qu'il veut? Nous avons eu beau crier misère; les meubles, les peintures, les cheminées de marbre n'ont-elles pas été leur train? Je ne doute point que tout cela ne soit

* Penautier, Receveur-Général du Clergé, ami de Madame de Brinvilliers, fut accusé d'avoir mis ses secrets en usage; et il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations. (*Siècle de Louis XIV.*)

parfaitement

parfaitement bien ; ce n'étoit pas là notre difficulté ; mais où a-t-il pris tant d'argent ? Mon enfant, c'est la magie noire. Je vous conjure de ne pas me manquer cet hiver ; je ne puis avoir nulle sorte d'incommodité que celle de ne pas vous avoir : voilà où mon courage m'abandonneroit. Pour mes mains, elles sont encore infermables ; mais je mange, et je m'en sers assez pour n'être quasi plus incommodée : je n'ai plus l'air malade, je suis fort *bellissima* : vous ne voulez pas le croire.

Vous ne gagnez que des victoires sur votre mer : je suis assurée que d'Hacqueville vous renverra votre relation ; car je ne crois pas qu'il puisse souffrir qu'il soit dit qu'un autre lui ait appris quelque chose. On ne peut rien de plus plaisant que ce que vous dites sur le Maréchal de Vivonne, et la prévision qui lui a fait avoir cette dignité. Voilà Corbinelli bien ravi de ces heureux succès. J'ai encore ici l'Abbé Bayard, qui ne me quitte que le plus tard qu'il peut. Il est bien épris de votre mérite ; c'est un ami de grande conséquence : il vous baise les mains mille fois. Mesdames Fouquet m'ont chargé de leurs saints complimens pour vous. Adieu, belle et charmante, je vous quitte pour entretenir ma compagnie. Je vous écrirai des chemins.

LETTRE 429.

A la même.

à Briare, mercredi 24 Juin 1676.

Je m'ennuie, ma très-chère, d'être si long-tems sans vous écrire. Je vous ai écrit deux fois de Moulins; mais il y a déjà bien loin d'ici à Moulins. Je commence à dater mes lettres de la distance que vous voulez. Nous partîmes donc lundi de cette bonne ville : nous avons eu des chaleurs extrêmes. Je suis bien assurée que vous n'avez pas trouvé d'eau dans votre petite rivière, puisque notre belle Loire est entièrement à sec en plusieurs endroits. Je ne comprends pas comme auront fait Madame de Montespan et Madame de Tarente; elles auront glissé sur le sable. Nous partons à quatre heures du matin; nous nous reposons long-tems à la dînée; nous dormons sur la paille et sur les coussins de notre carrosse, pour éviter les incommodités de l'été. Je suis d'une paresse digne de la vôtre; par le chaud, je vous tiendrois compagnie à causer sur un lit, tant que terre pourroit nous porter. J'ai dans la tête la beauté de vos appartemens; vous avez été trop long-tems à me les dépeindre.

Je crois que sur ce lit vous m'expliqueriez ces ridicules qui viennent des défauts de l'âme, et dont je me doute à peu près. Je suis toujours d'accord de mettre au premier rang de ce qui est bon, ou mauvais, tout ce qui vient de ce côté-là : le reste

me paroît supportable, et quelquefois excusable; il n'y a que les sentimens du cœur qui me paroissent dignes de considération; c'est en leur faveur que l'on pardonne tout : c'est un fonds qui nous console et nous paie suffisamment. Ce n'est donc que par crainte que ce fonds ne soit altéré, qu'on est blessé de la part des choses.

Nous parlerons encore de vos beaux tableaux, et de la mort extraordinaire de Raphaël d'Urbin *; je ne l'eusse pas imaginée, non plus que le chaud de la Saint-Jean : il y a plus de dix ans que j'avois remarqué qu'on se chauffoit fort bien aux feux qu'on y fait, c'est sur cela que je m'étois reposée, et que je me suis mécomptée. Les Médecins appellent l'opiniâtreté de mes mains, un reste de rhumatisme un peu difficile à persuader : mais voici un chaud qui doit convaincre de tout. Je suis tellement en train de suer, que je sue toujours; et la bonne d'Escars n'ose me proposer d'ôter des habits, parce qu'elle dit que j'aime à suer. Il est vrai qu'il me reste encore la fantaisie de croire que j'ai froid, quand je n'ai pas extrêmement chaud; cela s'en ira avec la poule mouillée, qui prend tous les jours congé de moi. Nous pensions être vendredi à Vaux, et passer une soirée divine; mais je crains que nous

* Ce Peintre si renommé mourut à l'âge de trente-sept ans, des excès auxquels il s'étoit livré avec sa maîtresse. Il cacha ces excès aux Médecins qui le tuèrent par les saignées. L'espérance d'être fait Cardinal, le fit persister dans cette dissimulation funeste.

n'y soyons que samedi. Je vous écrirai encore, c'est ma seule joie.

Madame de la Fayette m'a mandé que *Guenani* * est retournée à Maubuisson, et qu'elle est aimable, sans être belle: elle est vive, douce, complaisante, glorieuse et folle; ne la reconnoissez-vous pas, vous qui êtes une de ses plus anciennes connoissances? Si vous eussiez cru qu'elle eût été en tiers, vous auriez augmenté votre pitié. Je ne sais pourquoi vous dites que cette histoire est répandue, je ne la trouve point; c'est que je ne trouve personne qui m'en parle; cela deviendra faux, comme mille autres choses. Le goût que Sa Majesté prend au métier de la guerre, pourroit bien faire cet effet. La pauvre bonne amitié est bien plus durable; il est vrai que ce mot *de passion éternelle* faisoit peur à une certaine beauté du tems passé; et comme un pauvre amant lui protestoit, croyant dire des merveilles, qu'il l'aimeroit toute sa vie, elle l'assura que c'étoit pour cela seul qu'elle ne l'acceptoit pas, et que rien ne lui faisoit tant d'horreur que la pensée d'être aimée long-tems d'une même personne. Vous voyez comme les avis sont différens.

Il y avoit un parent de l'Abbé Bayard, qui étoit avec nous à Langlar; s'il y eût été du tems de la Duchesse, il eût été fort digne qu'elle eût tiré dessus: elle n'avoit rien trouvé de si bon dans tout son voyage: il ne dit et ne fait rien à gauche; il est jeune et joli, et danse la bourrée; il fait des

* Fille naturelle de M. le Duc et de Madame de Marans.

chansons avec une facilité surprenante. Il vint chez Bayard une laide femme, qu'on soupçonne d'être coquette : voici ce que le petit homme confia tout de suite à Bayard, qui me le rendit aussitôt :

C..... n'est pas mal habile
Quand il s'agit de prendre un cœur,
Si ce n'est celui du pupille,
C'est celui de son gouverneur.

Il en a fait plusieurs autres de cette vivacité; mais je crois que vous n'en savez pas l'air. Voilà bien abuser de vous, ma fille; il faut que je sois également persuadée, et de votre amitié, et de votre loisir. Je ne sais aucune nouvelle. Ce que vous avez dit sur la prévision du Roi à l'égard du frère de *Quanto* (*Vivonne*), est un sujet de méditation admirable. Je médite aussi fort souvent sur la joie et l'espérance de vous voir à Paris.

LETTRE 430.

A la même.

à Nemours, vendredi 26 Juin 1696.

Je défie votre Provence d'être plus embrâsée que ce pays : nous avons de plus la désolation de ne point espérer de bise. Nous marchons quasi toute la nuit, et nous suons le jour. Mes chevaux témoignèrent hier qu'ils seroient bien aises de se reposer à Montargis; nous y fûmes le reste du jour. Nous y étions arrivées le matin à huit heures ; c'est un plaisir de voir lever l'aurore, et de dire dévotement

les sonnets qui la représentent. Nous passâmes la soirée chez Madame de Fiennes, qui est Gouvernante de la Ville et de son mari, qu'on appela pourtant M. le Gouverneur : elle vint me prendre à mon hôtellerie, et me parla fort du tems qu'elle vous honoroit de ses approbations. Vous connoissez son air et son ton décisif : elle est divinement bien logée. Cet établissement est fort joli; elle y règne trois ou quatre mois, et puis, elle va se traîner aux pieds de toutes les Grandeurs, comme vous savez. Elle me dit qu'elle attendoit Mademoiselle de Fiennes, et qu'on lui mandoit que la Brinvilliers mettoit bien du monde en jeu, et nommoit le Chevalier de B. . . . . Mesdames de Cl. . . . . . et de G. . . . . pour avoir empoisonné MADAME, pas davantage *. Je crois que cela est très-faux; mais il est fâcheux d'avoir à se justifier d'une pareille chose. Cette diablesse accuse vivement Penautier, qui est en prison par avance : cette affaire occupe tout Paris, au préjudice des nouvelles de la guerre. Quand je serai arrivée, vous croyez bien que je ne vous laisserai rien ignorer d'une chose si extraordinaire. Nous allons ce soir coucher à la Capitainerie de Fontainebleau; je hais le lion d'or, depuis que je vous y

* Ces lettres initiales ne peuvent signifier que le Chevalier de Beuvron, l'un des favoris de MONSIEUR, Madame de Clerambaut, gouvernante de ses enfans, qui avoit succédé à Madame de Saint-Chaumont, et Madame de Grancey qui passoit pour sa maîtresse. Aucune de ces trois personnes ne fut sérieusement soupçonnée de cet empoisonnement prétendu. (*Voyez* la Lettre suivante.)

ai quittée : j'espère me raccommoder avec lui en allant vous y reprendre. J'ai rêvé sur votre retour; je vous proposerai mon avis, que je serois ravie que vous voulussiez suivre; nous avons du tems, nous en parlerons. Je suis bien aise, à cause de cette chaleur excessive, de vous avoir laissée en paix dans mon cabinet à Grignan; vous seriez morte d'avoir repris votre route du midi par le tems qu'il fait. Si Saint-Hérem (1) est à sa Capitainerie, et si j'y apprends quelque nouvelle, je vous écrirai peut-être encore ce soir : mais dans l'incertitude, je vous écris d'ici, afin de n'avoir plus qu'à me coucher en arrivant; car il sera tard, et vous voulez que je me porte bien.

(1) Gouverneur de Fontainebleau.

LETTRE 431.

A la même.

à Paris, mercredi premier Juillet 1676.

J'ARRIVAI ici dimanche, ma très-belle; j'avois couché à Vaux, dans le dessein de me rafraîchir auprès de ces belles fontaines, et de manger deux œufs frais. Voici ce que je trouvai; le Comte de Vaux (2), qui avoit su mon arrivée, et qui me donna un très-bon souper; et toutes les fontaines muettes, et sans une goutte d'eau, parce qu'on les raccommodoit : ce petit mécompte me fit rire. Le

(2) Fils aîné de M. Fouquet, Surintendant des Finances.

Comte de Vaux a du mérite, et le Chevalier (*de Grignan*) m'a dit qu'il ne connoissoit pas un *plus* véritablement brave homme. Les louanges du *petit glorieux* ne sont pas mauvaises; il ne les jette pas à la tête. Nous parlâmes fort, M. de Vaux et moi, de l'état de sa fortune présente, et de ce qu'elle avoit été. Je lui dis, pour le consoler, que la faveur n'ayant plus de part aux approbations qu'il auroit, il pourroit les mettre sur le compte de son mérite, et qu'étant purement à lui, elles seroient bien plus sensibles et plus agréables : je ne sais si ma *réthorique* lui parut bonne.

Enfin, nous arrivâmes ici; je trouvai à ma porte Mesdames de Villars, de Saint-Géran, d'Heudicourt, qui me demandèrent *quand j'arriverois;* elles ne venoient que pour le savoir. Un moment après, M. de la Rochefoucauld, Madame de la Sablière par hasard; les Coulanges, Sanzei, d'Hacqueville. Voilà qui est fait, nous suions tous à grosses gouttes; jamais les thermomètres ne se sont trouvés à telle fête : il y a presse dans la rivière; Madame de Coulanges dit qu'on ne s'y baigne plus que par billets. Pour moi, qui suis en train de suer, je ne finis pas, et je change fort bien trois fois de chemise en un jour. Le *bien bon* fut ravi de me revoir, et ne sachant quelle chère me faire, il me témoigna une extrême envie que j'eusse bientôt une joie pareille à la sienne. J'ai reçu bien des visites ces deux jours. J'ai célébré les eaux salutaires de Vichi; et si jamais le vieux de Lorme prend congé de la

compagnie; la Maréchale d'Estrées (1) et moi, nous entreprenons de confondre Bourbon.

Madame de la Fayette est à Chantilly. J'ai donné votre lettre à Corbinelli. Il me l'a lue, elle est admirable; vous avez, en vérité, trop d'esprit quand vous voulez. Corbinelli est hors de lui, de trouver une tête de femme faite comme la vôtre. Au reste, je reprends les sottes nouvelles que Madame de Fiennes m'avoit dites à Montargis. On n'a point du tout parlé de Mesdames de Clérambaut, de Grancey, ni du Chevalier de Beuvron *; rien n'est plus faux. Penautier a été neuf jours dans le cachot

(1) Gabrielle de Longueval, Maréchale d'Estrées.

* Non-seulement aucune de ces personnes ne fut soupçonnée de ce crime. Mais il y a aujourd'hui des raisons, que Voltaire même n'a pas connues, de croire comme lui que la mort de MADAME fut naturelle. *Madame seconde femme de Monsieur*, et le *Duc de Saint-Simon* (dont les *Lettres* et les *Mémoires* ont été récemment publiés) en adoptant l'opinion de l'empoisonnement, me paroissent fournir eux-mêmes des preuves du contraire. Leur récit est presque le même.

On convient d'abord que l'eau de chicorée que Madame avoit bu n'étoit point empoisonnée, puisque d'autres en burent après elle. Mais on veut que ce fut le gobelet de vermeil, et même seulement ses bords qui (dit-on) avoient été frottés ou graissés de je ne sais quelle drogue. N'est-il pas à-peu-près incroyable qu'un poison ainsi communiqué eût eu des effets si prompts et si violens?

Suivant tous les récits, le Chevalier de Lorraine, quoique absent alors, étoit l'auteur du crime, et avoit envoyé d'Italie le poison. Mais comment Louis XIV, qui en eut horreur, qui (dit-on) ne respira que lorsqu'il fut assuré que son frère l'ignoroit, comment deux ans après le roi rendit-il à son frère ce scélérat favori, et même en le faisant Maréchal de camp, comme pour

de Ravaillac, il y mouroit, on l'a ôté ; son affaire est désagréable. Il a de grands protecteurs ; M. de Paris (*de Harlay*) et M. Colbert le soutiennent hautement ; mais si la Brinvilliers l'embarrasse davantage, rien ne pourra le secourir. Madame d'Hamilton est inconsolable, et ruinée au-delà de toute ruine ; elle fait pitié. Madame de Rochefort est changée à ne pas être connoissable, avec une bonne fièvre double-tierce : cela ne vous plaît-il pas assez ?

Le retour du Roi se recule toujours. Vous avez vu les vers qu'a faits l'Abbé Têtu : l'exagération m'y paroît exagérée : la réponse en prose de M. de Pompone vous plairoit fort. Il a aussi écrit (c'est l'Abbé Têtu) une lettre à M. de Vivonne (1) bien

le consoler de son exil ? Comment concevoir ce que nous dit MADAME (*de Bavière*) elle-même, qu'elle se reconcilia sincèrement avec lui, qu'elle regardoit comme un empoisonneur.

La même remarque s'applique au Marquis d'Effiat, qu'on suppose avoir frotté le gobelet, et qui ne paroît pas avoir alors ni depuis quitté la Cour.

Mlle. de Montpensier, témoin de cette mort, ne confirme pas dans son récit le bruit du poison. Madame de la Fayette représente MADAME, comme aussi malade que malheureuse, plusieurs jours avant sa mort. Le Roi ne paroît point avoir cru à ce prétendu empoisonnement.

Les *Lettres* de Madame et les *Mémoires* de Saint-Simon, sont pleins de cette humeur qui empêchent les plus sincères d'être véridiques.

(1) Le Maréchal de Vivonne attaqua et défit, le 2 Juin 1676, les flottes Espagnole et Hollandoise qui s'étoient retirées à la rade de Palerme.

* Il faut dire pour l'honneur de la vérité, que Duquêne com-

plus jolie que Voiture et Balzac; les louanges n'en sont point fades. Madame de Thianges (*sœur de Vivonne*) fit faire hier un feu de joie devant sa porte, et défoncer trois tonneaux de vin en faveur de cette victoire. Des boîtes qui crevèrent, tuèrent trois ou quatre personnes. J'ai vu Bussy plus gai, plus content, plus plaisant que jamais. Il se trouve si distingué des autres exilés, et sent si bien cette distinction, qu'il ne donneroit pas sa fortune pour une autre. Il marie, je crois, *la Remiremont* (1) au frère de Madame de Cauvisson. Voici l'année d'établissement pour ses filles. J'ai trouvé ici que le mariage de M. de la Garde faisoit grand bruit.

Vous me comblez de joie en me parlant sans incertitude de votre voyage de Paris; ce sera le dernier et véritable remède qui rendra ma santé parfaite. Pour moi, ma fille, voici ma pensée; je la propose à M. de Grignan et à vous. Je ne voudrois point que vous allassiez repasser la Durance, ni remonter à Lambesc, cela vous jette trop loin dans l'hiver; et pour vous épargner cette peine, je trouverois très-bien que vous partissiez de Grignan, quand votre mari partira pour l'assem-

mandoit sous M. de Vivonne, qui, avec beaucoup d'esprit, étoit un Général fort médiocre.

On trouve dans les *Œuvres de Boileau* une lettre qui en contient deux autres fort agréables écrites dans le style de Balzac et dans celui de Voiture, à l'occasion de la victoire de M. de Vivonne. C'est apparemment celle qui est attribuée ici à l'Abbé Têtu.

(1) Marie de Rabutin sa fille, alors Dame de Remiremont, qui épousa depuis le Maréchal de Montataire.

blée ; que vous prissiez des litières ; que vous vinssiez vous embarquer à Rouane, et très-sûrement vous trouveriez mon carrosse à Briare, qui vous ameneroit ici. Ce seroit un tems admirable pour être ensemble. Vous y attendriez M. de Grignan qui vous ameneroit votre équipage, et que vous auriez le plaisir de recevoir. Nous aurions cette petite avance, qui me donneroit une grande joie, et qui vous épargneroit d'extrêmes fatigues, et à moi toute l'inquiétude que j'en ressens.

Répondez-moi, ma très-chère, sur cette proposition, qui doit vous paroître aussi raisonnable qu'à moi; et parlons cependant de Villebrune : je n'ai jamais été plus surprise que d'apprendre qu'il étoit à Grignan. Je suis assurée que vous l'avez bien questionné sur ma maladie; il a pu vous la dire d'un bout à l'autre. Il m'envoie d'une poudre admirable; vous en a-t-il dit la composition ? je n'en prendrai pourtant qu'au mois de Septembre. Il se loue fort de vos honnêtetés; je crois qu'il avoit un bon passeport, en parlant de moi. J'admire comme le hasard vous a envoyé cet homme, pour figurer avec mon Capucin de Vichi. Pour moi, je lui trouve bien de l'esprit, et un grand talent pour la médecine : c'est encore pour s'y perfectionner qu'il est allé à Montpellier. Il a eu de grandes conversations avec M. de Vardes sur l'or potable. Il est fort estimé dans notre Bretagne; il y a presse à qui l'aura; et je ne sais rien de mauvais en lui, ôtez-en quelque fragilité, qui puisse le rendre

indigne de votre protection : il m'a été d'une grande consolation aux Rochers. Je n'ai pas entendu parler depuis de ce que nous croyons qui a causé tous mes maux ; j'espère en être entièrement quitte. Je ne renonce pas à me faire saigner, quand on le jugera à propos. La poudre du bon homme pourra aussi retrouver sa place, quand je me serai rendue digne de son opération ; car présentement les eaux et la douche de Vichi m'ont si bien savonnée, que je crois n'avoir plus rien dans le corps ; et vous pouvez dire, comme à la comédie, *ma mère n'est point impure*. Je tâterai de l'air de Livry, et croyez, mon enfant, que j'userai sagement de cette bride qu'on m'a mise sur le cou.

Il n'y a qu'à rire de l'aventure de la Garde ; je vous assure qu'il dormoit ; *l'amour tranquille s'endort aisément*, comme vous savez. Hélas ! à propos de dormir, M. de Saintes (1) s'est endormi cette nuit au Seigneur d'un sommeil éternel. Il a été vingt-cinq jours malade, saigné treize fois ; et hier matin il étoit sans fièvre, et se croyoit entièrement hors d'affaire. Il causa une heure avec l'Abbé Têtu ; ces sortes de mieux sont quasi toujours traîtres, et tout d'un coup il est retombé dans l'agonie ; et enfin, nous l'avons perdu. Comme il étoit très-aimable, il est extrêmement regretté.

On assure que Philisbourg est assiégé. La Gazette de Hollande dit qu'ils ont perdu sur la mer ce que

(1) Louis de Bassompierre, fils du Maréchal de ce nom, Évêque de Saintes.

nous avons perdu sur la terre, et que Ruyter étoit leur Turenne. S'ils avoient de quoi s'en consoler, comme nous, je ne les plaindrois pas; mais je suis assurée qu'ils n'auront jamais l'esprit de faire huit Amiraux (1) pour conserver Messine. Pour moi, je suis ravie de leur misère; cela rend la Méditerranée tranquille comme un lac; et vous en savez les conséquences. Je reçois une lettre de mon fils, qui est détaché avec plusieurs autres troupes, pour aller en Allemagne; j'en suis très-fâchée, et quoiqu'il veuille m'en consoler par l'assurance de venir m'embrasser ici en passant, je ne saurois approuver cette double campagne. Adieu, ma très-aimable et très-chère, le *bien bon* vous embrasse, et vous assure de la joie qu'il aura de vous voir.

(1) Plaisanterie fondée sur la promotion des huit Maréchaux de France qui furent créés peu de jours après la mort de M. de Turenne.

FIN DU TOME TROISIÈME.

